Histoires de chiens...



CAPORAL

HISTOIRES de CHIENS



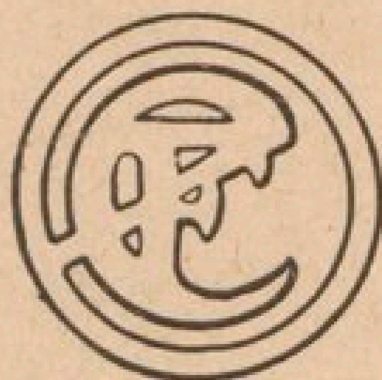


CAPORAL

Marquis G. DE CHERVILLE

HISTOIRES de CHIENS

Illustrations de Clérice



PARIS
ERNEST FLAMMARION, ÉDITEUR
26, RUE RACINE, 26

Ex. 1

HISTOIRES DE CHIENS

CAPORAL

CHAPITRE PREMIER

Les origines du Maître de Colleville.

Dans la plantureuse Normandie, la fécondité du sol triomphe presque partout des vents âpres qui atrophient la végétation dans le voisinage immédiat de la mer. Lorsque l'on quitte la petite ville de Fécamp, en suivant la vallée, on n'a pas encore perdu de vue les falaises arides et crayeuses qui servent de ceinture à l'Océan, que cette végétation accuse sa puissance; à quelques centaines de mètres à peine de cette grève de galets, elle étale toutes ses magnificences.

Les coteaux se chargent de bois épais, où dominent les hêtres au feuillage glauque, dont les troncs blancs et lisses, se détachant sur ce fond d'un vert sombre, ressemblent aux fûts de colonnes de marbre; à droite et à gauche, les champs étagent leurs moissons bariolées, et dans le fond du vallon, des deux côtés d'un petit torrent qui roule ses ondes cristallines sur un fond de cailloux, s'allongent les nappes verdoyantes des prairies.

On fait ainsi deux lieues, découvrant, pour ainsi dire à chaque pas, un nouvel échantillon des splendeurs de cette terre généreuse ; alors, sur le flanc de la colline de gauche, on aperçoit le clocher quadrangulaire et les maisons pittoresquement groupées du petit village de Colleville, dont chaque façade, construite en silex et en galets, se zèbre de dessins alternativement noirs et blancs.

A deux cents pas de la dernière maison, à cinquante de la route, derrière les cimes arrondies d'un régiment de pommiers, à l'ombre desquels pousse une herbe fine et drue, un vrai tapis, se dresse une grande tour carrée, dont l'architecture atteste quelques liens de parenté avec l'église du village et dont les murs grisâtres certifient l'antiquité.

De loin, cette haute et sombre silhouette fait croire à un château ; mais l'illusion s'évanouit lorsqu'on en approche. La toiture moussue s'est affaissée dans plus d'une partie ; çà et là, des sillons noirâtres indiquent des solutions de continuité dans l'alignement des tuiles qui la composent ; les étroites fenêtres des étages supérieurs sont brisées, veuves de leurs carreaux, à la grande liesse des pigeons qui vont et viennent du dehors à l'intérieur et de l'intérieur au dehors ; les ouvertures du rez-de-chaussée sont closes, mais avec des bottes de paille. D'ailleurs, un long bâtiment neuf, aux toits d'un rouge violent, qui flanque la vieille construction, accuse nettement que l'une et l'autre ont reçu une destination agricole et économique.

Par le volet supérieur, toujours ouvert, de la porte de la première, on aperçoit le bahut et l'armoire de chêne aux ferrures luisantes, le luxe du cultivateur, et les clayons où sèchent les fromages, une de ses industries ; du seuil de cette porte jusqu'au verger, le sol est couvert

d'une épaisse couche de litière mise en demeure de devenir fumier, égayée de quelques flaques d'une eau roussâtre dans laquelle barbotent les canards, tandis que leurs commères, les poules, grattent et picorent sur la terre ferme; de tous les côtés, des instruments d'agriculture qui se reposent complètent le tableau.

Si la qualité actuelle de cette habitation ne peut être mise en doute, les gloires de son passé n'en survivent pas moins à sa déchéance actuelle. Au-dessus du cintre de granit qui fut la poterne, on distingue encore un vestige d'écusson qui a résisté à la double rage du temps et des vandales de 1793; sur l'angle aigu du toit, on remarque un reste de girouette. Les murs effondrés n'ont jamais d'autres parchemins.

En effet, avant de devenir une humble ferme, cette tour avait été une demeure de gentilhomme, ni plus ni moins que le château de Colleville, qui a eu la chance de rester debout au milieu des orages révolutionnaires, et qui, bien que plus d'une fois il ait changé de maître, se dresse encore aujourd'hui au sommet de la colline.

En 1748, époque à laquelle s'ouvre ce récit, la tour et le château appartenaient à deux proches parents, à l'oncle et au neveu; mais, contre l'ordinaire, c'était l'oncle qui se trouvait pourvu de la plus modeste de ces deux propriétés.

Colleville et ses énormes dépendances, ses quatorze métairies, ses bois immenses qui allaient de Valmont aux falaises, avaient le neveu pour maître.

Commençons donc par faire connaître le plus riche de ces deux personnages à nos lecteurs; la richesse est le seul ordre hiérarchique qui soit légitime à l'époque où nous écrivons.

M. Tuvache de Chastel-Chignon (1), seigneur de Col-

(1) Prononcez *Châtel*.

leville, des Mazures et autres lieux, avait été un des plus fameux maltôtiers de l'intendance de Normandie.

Bien qu'aussi largement pourvu en noms sonores qu'en espèces sonnantes, il était, bien entendu, *dubiæ nobilitatis* (1), une locution par laquelle la politesse du temps désignait ceux dont la roture n'était rien moins que douteuse. Son père, un plumitif affamé des environs de Lavaur, était arrivé à Rouen sans sou ni maille, mais avec une de ces facondes, une de ces outrecuidances gasconnes qui suffisent aux enfants de la Garonne pour pousser partout, comme disait le grand roi Henri. D'un poste infime des gabelles, M. Tuvache, — il n'était que Tuvache alors, — était rapidement arrivé à un emploi supérieur.

A force de râcler le plancher des greniers à sel, il avait ramassé quelques centaines de mille livres. Elles lui servirent à pénétrer dans l'intîmité de Jean Duval de Bourguebus, alors seigneur de Colleville et conseiller au Parlement de Normandie, un robin qui s'était donné la tâche de faire fleurir à Rouen les mœurs de la cour ; il prêta généreusement son argent à ce magistrat coureur de ruelles, mais sans oublier ses sûretés.

Lorsque le conseiller mourut, laissant des affaires un peu plus qu'embrouillées et deux enfants, un fils et une fille, le Tuvache daigna accepter le fief de Colleville en remboursement de ce qui lui était dû, et il fit mieux, il proposa au tuteur d'épouser Mlle de Bourguebus, afin que le bien ne sortît pas tout à fait de la famille ; en face de la ruine des enfants du conseiller, cela pouvait passer pour de la générosité.

On lui livra la jeune personne, que l'on projetait de mettre en religion, et, du même coup, le maltôtier se

(1) D'une noblesse douteuse.

trouva pourvu d'une seigneurie, d'un beau placement et d'une femme qui lui donnait tous les parlementaires normands pour alliés; sans compter que son action magnanime lui valait l'admiration de ses concitoyens.

Son fils, celui qui doit figurer dans cette histoire, lui succéda dans sa charge et dans ses ambitions. Peut-être modifia-t-il, comme la voix publique l'en accusait, les antiques procédés de ses devanciers par un trait de génie, en inventant le mélange d'une espèce de sable de roche au sel de Sa Majesté; toujours est-il que son ascension vers la fortune fut encore plus rapide que ne l'avait été celle de son père.

En 1748, outre des biens meubles considérables, il avait acquis la terre de Chastel-Chignon, en Anjou, quelques maisons à Rouen, et il avait encore arrondi le domaine de Colleville par l'adjonction de plusieurs fermes qu'il avait successivement achetées de son oncle, M. de Bourguebus, lequel, de son côté, ne suivait pas moins pieusement que le fils de sa sœur les traditions bien différentes que lui avaient léguées l'auteur de ses jours.

Ce Tuvache, IIe du nom, était de bonne heure resté veuf avec une fille unique. Cette fille avait alors dix-sept ans, il songeait à l'établir; mais la fièvre de l'enrichissement le tenait d'une façon si absolue, que, s'il se préoccupait avec quelque anxiété des bénéfices matériels qu'il pouvait tirer de cette affaire, il ne songeait pas le moins du monde à consulter les petites idées que Mlle Denise, c'était le nom de son enfant, pouvait nourrir sur cette question intéressante.

CHAPITRE II

Les deux Invalides.

L'histoire du propriétaire du vieux donjon, M. Romuald Duval de Bourguebus, ne ressemble guère à celle de son neveu. Il avait neuf ans lorsque son père était mort. Dans le désastre de sa fortune, après le mariage de sa sœur avec M. Tuvache, on était parvenu à lui réserver la charge de conseiller, qui pouvait lui assurer un avenir convenable.

Mais l'idéal du petit bonhomme n'était pas la robe; il manifestait pour elle une aversion singulière; l'odeur de l'écritoire lui donnait des nausées. Il voulait être d'épée, et sa vocation sur ce point était si décidée que, lorsqu'il eut quatorze ans, il fallut, bon gré mal gré, pourvoir ce précoce amant de Bellone d'une lieutenance au régiment de Navarre.

Les aspirations batailleuses de M. de Bourguebus furent servies à souhait. Entré au service en 1707, il fit, en 1709, la campagne des Flandres, sous Villars, fut blessé à Malplaquet, prit sa revanche à Denain, monta des premiers à l'assaut de Pizzighettone, suivit le maréchal de Saxe en Bohême, perdit un œil à Lauterbourg et enfin

fut arrêté dans sa moisson de lauriers par un boulet qui lui fracassa la jambe dans les lignes de Laufeldt.

On transporta le blessé à l'hôpital de Maëstricht. L'amputation, jugée nécessaire, fut opérée; le héros devint un invalide.

Il supporta ses souffrances avec un mâle stoïcisme, son désastre avec une véritable grandeur d'âme.

Quelques historiens ont bien rendu la justice qui leur est due à ces héroïques soldats du passé, mais le vulgaire continue de les apprécier sous les couleurs les plus fausses.

On se figure généralement que, dans ce temps-là, on ne devait son épaulette qu'à la faveur; on juge des milliers d'officiers par quelques douzaines de colonels et de maréchaux de camp, dont les campagnes les plus productives ont eu, en effet, les antichambres de Versailles pour théâtre; volontairement ou involontairement, on oublie ces milliers de pauvres et braves gentilshommes, qui endossaient le harnais à quinze ans pour ne le quitter qu'à soixante, insoucieux du grade, pourvu qu'ils eussent l'honneur de servir le roi, versant non seulement leur sang sur tous les champs de bataille, sans grand espoir d'avancement, mais écornant leur modeste patrimoine pour suppléer à l'insuffisance de la solde.

On n'a point assez mis en relief la sublime abnégation avec laquelle, après trente et quarante ans de cette existence de dévouement patriotique, lorsque les cheveux avaient blanchi sous le casque, usés, fourbus, ruinés, éclopés, ratatinés, ces glorieux vétérans regagnaient fièrement le petit manoir paternel, avec le brevet d'une maigre pension dans leur poche, et sur la poitrine, la croix de Saint-Louis, but unique de leur ambition.

Cette récompense n'avait pas manqué au capitaine du régiment de Navarre. Elle était sans doute pour quelque

chose dans la sérénité d'âme avec laquelle il envisageait la retraite, cette mort anticipée du soldat; mais comme, malgré ses cinquante-quatre ans, il avait conservé une humeur des plus juvéniles et un caractère fort impétueux; comme son infirmité l'atteignait à la fois dans sa carrière et dans son goût passionné pour la chasse, peut-être ne se fût-il pas prêté avec autant de bonne grâce aux décrets de la Providence, s'il n'avait été fortifié contre son chagrin par l'exemple et par les exhortations d'un camarade que le hasard lui avait donné.

Celui-ci était autrement à plaindre que le chevalier de Bourguebus.

Blessé comme lui à l'affaire de Laufeldt, il avait été débarrassé de son bras sur le lit voisin de celui où l'on délivrait le vieux capitaine de sa jambe.

Mais cette seconde victime des hasards de la guerre, ce n'était pas au déclin d'une carrière glorieusement remplie qu'elle se voyait condamnée à l'inaction, c'était à son aurore. M. de Tancarville (ainsi se nommait le mutilé), n'avait que vingt-sept ans; de plus, il était sans parents, sans appui, n'avait d'autre fortune que son épée, désormais brisée; son malheur le laissait sans ressources.

Il était l'unique descendant d'une branche fort déchue d'une famille illustre de la Normandie. Après un mariage assez vulgaire, son père était mort, laissant sa veuve et son fils dans une véritable indigence. Un brave homme de curé avait signalé au maréchal de La Meilleraye ce représentant d'un grand nom, qui allait se trouver réduit à conduire la charrue. Fort soucieux de la dignité de la noblesse, le maréchal avait fait élever l'enfant à ses frais, et l'avait pourvu d'une cornette dans un régiment de chevau-légers.

Depuis lors, le jeune homme avait successivement

perdu son protecteur et sa mère. Forcé d'abandonner le drapeau à l'ombre duquel il avait grandi, le régiment qui était devenu sa famille, il allait se trouver isolé dans le monde et il avait devant lui un horizon autrement sombre, autrement menaçant que ne pouvaient l'être ces loisirs de la gentilhommière, auxquels M. de Bourguebus regrettait quelquefois de se voir réduit.

Quelque amères que dussent être les réflexions de M. de Tancarville, elles n'ébranlaient pas son courage; pendant les longs mois de traitement et de convalescence, la fermeté avec laquelle il soutenait cette cruelle épreuve ne se démentit pas un instant.

Quelquefois, lorsque le roulement des tambours, les mâles accents des clairons du dehors arrivaient affaiblis dans l'intérieur de l'hôpital, on pouvait surprendre une vague expression de mélancolie dans les grands yeux noirs de l'officier; mais il maîtrisait rapidement les sensations qui débordaient de son âme.

En revanche, quand il voyait son voisin disposé à mettre la conversation sur leurs mutuelles infortunes, ce qui arrivait régulièrement trois ou quatre fois par jour, il trouvait, pour détourner ces fâcheuses impressions de l'esprit de son vieux camarade, tantôt des paroles pleines de sens et de raison, tantôt une gaieté si communicative, que le capitaine de Navarre-Infanterie tardait rarement à se mettre à l'unisson.

Non content d'apporter au rétablissement du pauvre invalide ce concours d'un ordre purement moral, plus promptement guéri que son vieux camarade, il s'était fait son infirmier et lui donnait des soins qu'un fils n'eût pas désavoués.

Il n'y avait qu'un chapitre sur lequel l'éloquence consolatrice du cornette était absolument inefficace : celui de la chasse.

M. de Tancarville était, cependant, parvenu à atténuer la véhémence du désespoir cynégétique de son ami, en étendant au chien de l'invalide l'amitié qu'il avait vouée à celui-ci; M. de Bourguebus se désolait autant de ne plus pouvoir faire chasser ce chien que de ne plus chasser lui-même.

Grâce à lui, Caporal, c'était le nom de cet animal, eut au moins sa promenade quotidienne, et le chevalier fut peut-être plus sensible à cette attention qu'à celles dont lui-même avait été l'objet.

Le vieux soldat n'était ni tendre, ni démonstratif; et cependant, bien souvent, lorsque la fièvre le clouait sur son grabat, si son regard s'arrêtait sur son jeune camarade, on voyait une larme, perlant dans le seul œil qui lui restait, descendre lentement sur ses joues tannées; un éloquent serrement de main protestait de sa reconnaissance.

Bientôt, ce sentiment se manifesta plus vivement encore.

Un jour, après une longue causerie, dans laquelle il avait interrogé le cornette sur sa situation, sur ses projets après leur rentrée en France, M. de Bourguebus resta pendant assez longtemps absorbé dans de graves réflexions; enfin, relevant la tête et caressant machinalement son chien, dont le museau reposait sur le genou valide de son maître :

« Mordieu! » s'écria-t-il, « mon jeune ami, je ne vous trouve pas aussi dénué que vous me semblez le croire.

— Diable! » lui répondit le jeune homme en souriant, « je vous serai obligé, chevalier, de me confier où gisent les richesses que vous venez de me découvrir.

— C'est bien facile. Il existe de par le monde un vieux soldat auquel votre philosophie a enseigné à supporter ses misères, que vous avez veillé, soigné, pansé avec un dévouement qui peut-être a fait reculer la mort, que

vous avez traité, lui et son chien, comme s'ils eussent été des frères; or, ce vieux soldat possède, là-bas en Normandie, le petit castel de Bourguebus, quelques douzaines d'acres de bonne terre et un neveu qui mesure ses écus de six livres au boisseau; n'est-il pas juste et naturel que la moitié de tout cela soit à vous?

— Même du neveu?

— Du neveu surtout», s'écria le chevalier, dont l'œil eut un rayonnement malicieux. «Ah! mon ami, quelle terre que Colleville! Des bois où foisonnent les chevreuils, les lièvres, les lapins! des champs grouillant de perdrix!... »

Comme s'il eût compris, Caporal agita sa queue.

« Sois tranquille, Caporal », reprit le vieil officier avec une nuance d'attendrissement; « tu auras, comme nous, ta part de joie dans ce paradis terrestre. »

M. de Tancarville paraissait également fort ému, bien que son émotion n'eût certainement pas les mêmes causes; il prit la main de son vieil ami et lui dit :

« Merci de votre offre, chevalier, je ne l'oublierai jamais; mais, avant de l'accepter, soyez assez bon pour m'affirmer, sur votre foi de gentilhomme, que vous ne la déclineriez pas vous-même si vous étiez à ma place et moi à la vôtre. »

Le chevalier de Bourguebus aplatit son oreiller d'un coup de poing, en accompagnant ce geste d'une imprécation.

« Par la corbleu! » s'écria-t-il, « pour une fois dans ma vie que je cède à la fantaisie d'acquitter une dette, je joue de malheur! mais je n'en aurai pas le démenti; j'y veux penser. »

Et le digne gentilhomme y pensa si bien, en effet, que pendant les deux jours qui suivirent, il fut impossible à son jeune camarade de lui arracher une parole.

CHAPITRE III

Caporal.

Nous avons été assez prolixe dans la biographie des bipèdes de notre histoire; nous ne pouvons faire moins que de consacrer quelques lignes au quadrupède qui doit y figurer, et que nos lecteurs considèrent avec raison comme devant devenir un de nos plus intéressants personnages.

Sa généalogie sera courte.

C'était un véritable enfant de la balle.

Son extérieur se ressentait terriblement de l'incohérence de sa filiation, et c'était ainsi que Caporal, qui ne ressemblait à personne, ressemblait à tout le monde. Il avait emprunté au lévrier Phébus son ventre harpé, à Cascaro l'épaisseur de sa toison, au barbet de M. de Montlouis, maréchal de camp et grand chasseur de bécassines, la nuance roussâtre de son pelage, au braque d'un autre officier, la largeur de sa tête, la profondeur de son poitrail et l'inclinaison perpendiculaire de l'une de ses oreilles; d'un autre côté, par la direction du second de ses conduits auditifs, qu'il portait droit comme un loup, par sa queue abondamment fournie de

poils et galamment retroussée sur son échine, il se rapprochait beaucoup d'un chien de berger qui appartenait à un employé du service des vivres,

Confessons-le humblement, cet ensemble laissait quelque peu à désirer.

Si Caporal était laid, en revanche il avait été si libéralement doué sous le rapport de l'intelligence, que personne avant moi, peut-être, ne s'était avisé de s'apercevoir de ce qui lui manquait.

Choisi dans le giron de sa mère par le caporal La Valeur, baptisé par les soldats du titre qualificatif de son maître, adopté par l'escouade à laquelle celui-ci avait l'honneur de commander, il eut une demi-douzaine d'instituteurs qui, du matin au soir, et quelquefois du soir au matin, s'occupaient de son éducation.

Et Dieu sait s'il en avait profité!

Jamais pâte plus malléable n'avait été donnée à l'homme pour la pétrir à sa guise et la façonner à sa fantaisie; Caporal retenait tout ce qu'on lui montrait.

Il savait fermer les portes, parader au port d'armes, sauter pour le roi, faire volte-face, montrer sa queue et ses alentours pour M. de Choiseul, faire le mort et ressusciter, danser le menuet, faire sa partie au jeu de la drogue; il fumait comme un Suisse, il buvait comme un templier. Jamais chien ne toucha de si près à la perfection humaine.

La distinction avec laquelle il pratiquait les arts d'agrément n'était rien auprès de la solidité de son instruction classique.

Dans ces temps-là, une administration prévoyante ne se chargeait pas de pourvoir à tous les besoins des troupes. On s'en rapportait un peu à l'industrie du soldat du soin de le faire vivre, et la pratique quotidienne de la maraude avait singulièrement développé

les instincts de flibuste qui existaient en germe chez notre animal.

Il y avait dans son ascendance assez d'aptitudes cynégétiques pour qu'il eût hérité de quelques-unes, et il résultait également de ce conflit de qualités, qu'il jouissait du privilège d'associer en lui les plus dissemblables.

C'était ainsi qu'il tenait l'arrêt aussi solidement qu'un vrai braque, sauf à happer, au départ, lièvre ou faisan, lapin ou perdrix, si l'occasion lui semblait favorable; il excellait dans ce tour de gueule; — cela ne l'empêchait pas de mener gaillardement le lièvre, ou bien un chevreuil, et même un cerf, pendant une heure, quelquefois deux, aussi droit dans sa voie que le meilleur chien courant.

Avec un pareil pourvoyeur, dans la giboyeuse Allemagne, jamais la marmite de l'escouade du caporal La Valeur ne fut exposée à murmurer la triste chansonnette de *l'Eau claire*.

En raison de ses états de services, Caporal jouissait de quelque considération dans le régiment de Navarre; si le colonel et lui se fussent trouvés en même temps en péril, je ne saurais trop auquel des deux on eût couru en premier.

Son maître, La Valeur, ayant eu la maladresse de se faire tuer aux avant-postes, le capitaine de la compagnie, M. de Bourguebus, recueillit cette part de l'héritage du défunt, que probablement il convoitait depuis longtemps.

Ce que M. de Bourguebus dut à son chien de jouissances cynégétiques et autres, il faudrait un volume pour le raconter. L'animal était si complètement devenu la vivante doublure de l'homme, que pas une des sensations de celui-ci ne lui échappait, qu'il suffisait qu'un

pli aux muscles faciaux de l'officier traduisît sa pensée pour que Caporal devinât ce qu'il désirait.

J'ai raconté comment M. de Bourguebus, ayant pris la résolution de réfléchir aux moyens de vaincre les délicats scrupules de son jeune ami, s'absorba si bien dans ses réflexions, que pendant deux jours il resta muet.

Cet état rêveur agaçait visiblement Caporal qui, supposant probablement que son maître se laissait envahir par la mélancolie, multipliait ses démonstrations bruyantes pour attirer son attention et le distraire.

Vers le milieu du second jour, il s'absenta; au bout de dix minutes il était de retour, tenant dans sa gueule un animal au pelage d'un gris roussâtre, qu'il déposa devant le fauteuil sur lequel le chevalier était assis.

« Que nous apporte-t-il là? demanda M. de Tancarville.

— Il y a trois mois, je vous eusse répondu les yeux fermés : c'est le lapin de quelque margrave; mais, ce triste séjour ne réserve pas de semblables bonnes fortunes à mon pauvre Caporal; ce n'est qu'un rat », répliqua M. de Bourguebus, en repoussant la victime avec le bout de sa canne.

Pendant que son maître parlait, le chien s'était dirigé vers la porte; arrêté sur le seuil, il poussait des abois significatifs, tantôt en regardant cette porte et tantôt en fixant sur son maître des yeux singulièrement expressifs.

« Et que veut-il de nous maintenant?

— Ah! vous n'entendez pas sa langue, mon cher ami; moi, je ne perds pas un mot de sa conversation. Caporal nous dit qu'il a découvert une garenne d'ani-

maux semblables à celui-là, et il nous invite, le plus poliment du monde, à nous associer à la petite partie de plaisir qu'il se promet.

— Et pourquoi pas? » s'écria avec vivacité M. de Tancarville, enchanté de cette occasion de tirer le vieux gentilhomme de la torpeur dans laquelle il le voyait plongé.

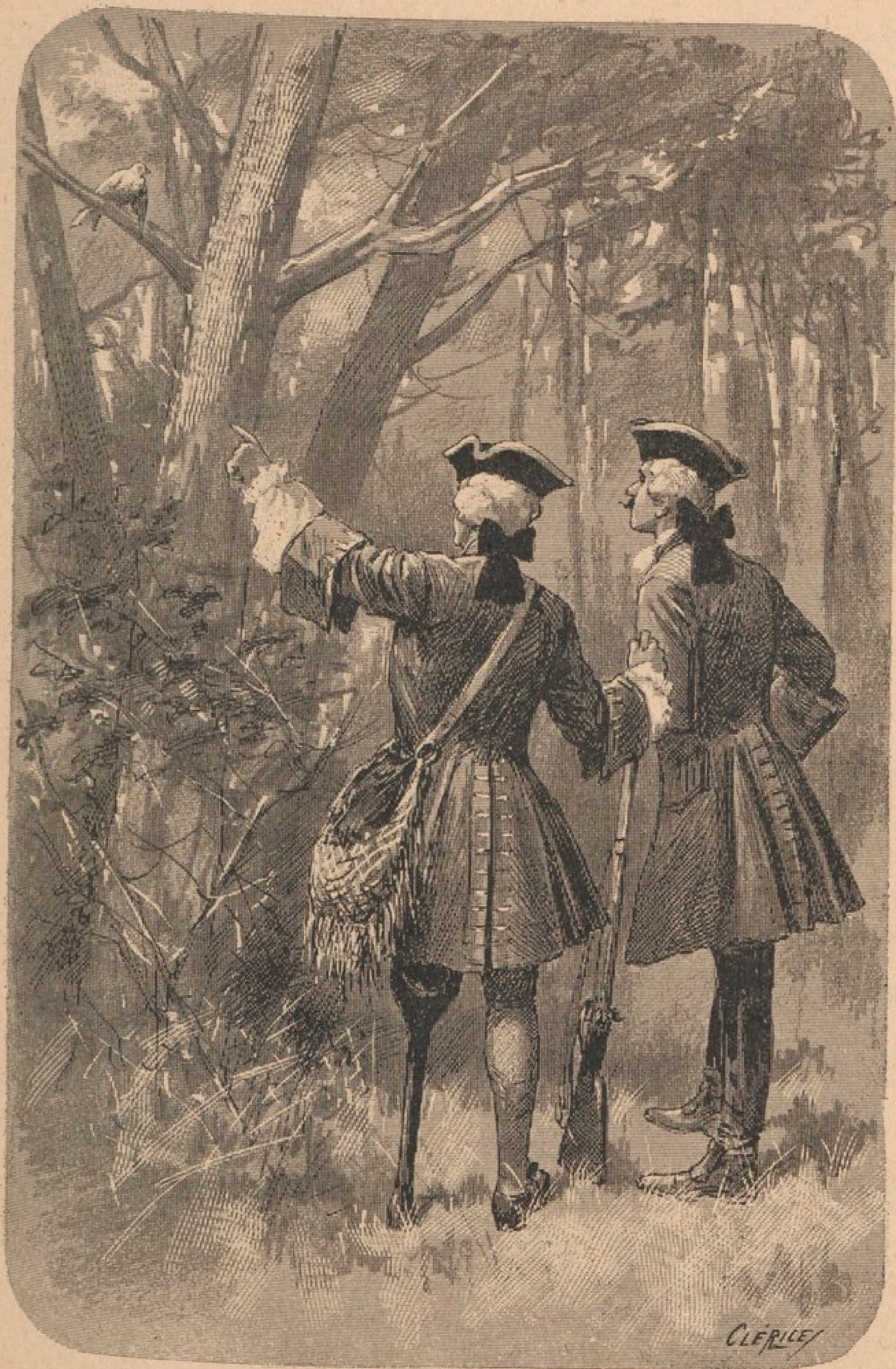
« Chasser le rat? vous n'y pensez pas, » répartit le chevalier avec une moue dédaigneuse.

« Pourvu que nous ne soyons pas forcés de manger notre gibier, je ne vois pas qu'il soit plus désagréable à fusiller qu'un autre. Certes, le rat a de bons titres à être classé au nombre des animaux malfaisants, et bien que sa destruction ne soit pas aussi glorieuse que celle du sanglier de Calydon, elle a son utilité. D'ailleurs, c'est un moyen de vous démontrer qu'avec la belle jambe de bois de frêne que l'on vous a apportée ce matin, vous ferez votre partie dans un tiré tout comme un autre. Puis, ne faut-il pas, chevalier, que vous me prouviez que vous ne vous êtes pas trop avancé en me vantant votre adresse? »

Le chevalier restait irrésolu : il flottait entre la crainte de compromettre dans un divertissement peu classique sa dignité de disciple de saint Hubert, et les sollicitations qu'exerçait sur lui l'aspect d'un fusil double, suspendu, avec ses armes de guerre, au-dessus de sa couchette.

M. de Tancarville surprit un de ses regards; il détacha de leur clou le fusil et la carnassière du chevalier, et lui offrit son bras.

Celui-ci colora sa défaite par le désir de ne pas désobliger son jeune camarade, et tous les deux prirent la direction du jardin de l'hôpital, précédés de Caporal, qui éclairait le chemin.



— REGARDEZ, RÉPONDIT LE CHEVALIER, C'EST UN INVALIDE COMME NOUS.
(p. 20.)

Le chien s'arrêta devant l'orifice d'un grand égout qui déchargeait dans le fossé de ceinture les eaux de la maison, et les rayonnements de ses prunelles fauves, les ondulations de sa queue, les pourlèchements auxquels il se livrait, disaient clairement : « Nous y voilà ! »

M. de Bourguebus continuait de protester contre ce qu'il appelait une absurde parodie ; il n'en chargeait pas moins son fusil avec un scrupule qui indiquait que, pour le gibier, du moins, la farce aurait un parfum de tragédie. Quand il eut garni de poudre les deux bassinets, il fit signe à Caporal, qui s'élança dans le souterrain fangeux.

Deux minutes ne s'étaient pas écoulées que deux énormes rats sortaient à toutes pattes de leur retraite. Le vieil officier fit feu à droite et à gauche et les culbuta tous les deux.

« Bravo ! » cria le cornette.

Le chevalier se rengorgea.

« C'est uniquement pour vous être agréable, » répondit-il, en revenant à la modestie, « que je brûle de bonne poudre en l'honneur de semblables espèces. »

Cela n'empêcha pas que bientôt deux autres rats ne fussent couchés, comme les premiers, sur le revers du fossé, et la fusillade se poursuivit avec des intervalles de plus en plus rapprochés, tant le tireur apportait de promptitude à regarnir son arme de poudre et de plomb.

Malheureusement, tout s'épuise, même les rats d'un égout. Lorsque le chevalier en eut occis une vingtaine, les survivants ne se montrèrent plus, et M. de Bourguebus essuya son front baigné de sueur.

« Ouf ! » fit-il, « cela finit au moment même où je commençais à me faire illusion.

— Ne vous plaignez pas, mon cher chevalier, votre chasse d'aujourd'hui aura son bouquet; après le poil, voici la plume; regardez là-haut, s'il vous plaît. »

Les yeux du chevalier avaient suivi la direction que lui indiquait son camarade; entre les branches et les feuilles, il avait distingué le plumage d'un pigeon. Il épaula rapidement; mais presque aussitôt il rabattit son arme.

« Qu'avez-vous donc? » lui demanda M. de Tancarville.

— Que j'aimerais mieux être condamné à ne jamais trouver que des oreilles de rat au bout de mon fusil, plutôt que de faire feu sur ce pauvre oiseau.

— Et pourquoi cela?

— Regardez, répondit le chevalier, « c'est un invalide comme nous. »

M. de Tancarville se baissa afin d'observer plus attentivement le pigeon, et il reconnut, en effet, qu'une de ses ailes était brisée et pendait tristement le long de son corps.

« Hélas! » dit-il, avec un soupir qui indiquait que ce spectacle le ramenait lui-même au sentiment de sa propre position, « vous lui rendez un bien mauvais service en l'épargnant : la mort immédiate ne vaut-elle pas mieux pour lui que les angoisses de la faim et la lente agonie qui l'attendent sur cette branche?

— Bast! » répliqua M. de Bourguebus, « il y a remède à tous les maux, un seul excepté, celui-là précisément que vous venez d'indiquer comme remède. »

Ils parlaient encore qu'ils entendirent le bruit d'un oiseau à l'essor, qu'ils virent un second pigeon s'abattre sur le pommier, s'approcher du blessé et dégorger dans le bec de celui-ci la nourriture que contenait son jabot.

Pendant quelques instants, les deux officiers contemplèrent en silence ce singulier spectacle.

« Voilà la réplique du bon Dieu, » dit enfin M. de Bourguebus, « et cette bestiole vous donne là un exemple qu'il serait peut-être sage d'imiter; voyez donc si ce brave éclopé croit qu'il importe à son honneur de repousser les secours que l'ami, qui a conservé ses ailes, est assez heureux pour pouvoir lui apporter. »

Le cornette sourit à l'allusion.

« D'abord, chevalier, » répondit-il, « vous ignorez s'il n'existe pas entre ces oiseaux un de ces liens qui lèvent les scrupules d'une âme fière.

— Que voulez-vous dire?

— Que la charité dont nous sommes les témoins est probablement un des bénéfices de l'union conjugale, qui légitime la résignation avec laquelle elle est acceptée; il y a toute vraisemblance que ces deux pigeons sont le mâle et la femelle. »

Le chevalier fit un brusque mouvement.

« L'union conjugale, un mariage! » s'écria-t-il avec une sorte de transport. « Je suis un grand fou de n'y avoir pas pensé plus tôt. »

En même temps, et pour témoigner da la satisfaction qu'il éprouvait, oubliant absolument que sa base avait perdu son équilibre, M. de Bourguebus voulut essayer une de ces pirouettes dans lesquelles il avait jadis excellé; mais les temps étaient bien changés : elle ne se fût pas achevée sans dommage si son jeune compagnon ne l'eût soutenu.

« A quel vertigo cédez-vous, chevalier? » lui demanda celui-ci.

« Un mariage, » reprit le vieux gentilhomme, « voilà la solution du problème qui, depuis quarante-huit heures, martèle si cruellement ma pauvre cervelle, que j'y avais gagné une terrible migraine.

— Bon! » dit M. de Tancarville, en éclatant de rire,

« vous allez me demander ma main, et me proposer de vous suivre devant les autels?

— Quelque chose comme cela peut-être; vous le saurez quand il en sera temps. Ah! ça, répondez, quand partons-nous?

— Vous savez, chevalier, que sous ce rapport je suis complètement à vos ordres.

— Ce sera donc demain, si vous le voulez bien, mon enfant. Votre farouche délicatesse ne saurait vous empêcher de poursuivre jusqu'au bout l'œuvre charitable que vous avez entreprise en devenant l'appui et le soutien du vieil invalide; vous m'accompagnerez jusqu'à Bourguebus; vous ne refuserez pas d'y rester un mois pour présider à mon installation. Ce mois une fois écoulé, si rien ne vous retient, vous serez libre de dire un éternel adieu à votre hôte. »

M. de Tancarville ne jugea pas convenable d'insister pour que son vieil ami lui expliquât ces paroles passablement énigmatiques, et il acquiesça pleinement à ses propositions.

Le lendemain, dès l'aube, ils se mettaient tous les deux en route.

Caporal gambadait autour de la patache qui les emportait. Le chien paraissait ravi d'avoir échangé les sombres perspectives des murs de l'hôpital contre les horizons, à perte de vue, du pays wallon qu'ils traversaient; mais ses démonstrations joyeuses n'étaient rien auprès de celles qu'une secrète satisfaction arrachait à son maître.

Tant que dura le voyage, le chevalier ne cessa guère de rire, de chanter et de se frotter les mains; il était de si belle humeur qu'il ne songea pas à donner un souvenir à la jambe qu'il laissait sur les bords du Rhin, bien que cette jambe fût, comme il le disait lui-même,

la plus robuste et la mieux faite qui eût jamais chaussé la botte de cuir et le bas de soie.

Les voyageurs ne firent que traverser Paris, et le seizième jour après leur départ de Maëstricht, ils débarquaient à Fécamp.

M. de Tancarville avait désiré s'arrêter à Versailles pour solliciter le règlement de leurs pensions ; mais M. de Bourguebus s'était montré intraitable.

« La belle affaire ! » disait-il, « six cents livres à moi, trois ou quatre cents à vous, qu'on nous jettera d'aussi bonne grâce que l'on jette un os à un dogue affamé ! Qui vous dit que dans une quinzaine d'ans vous n'aurez pas, pour de semblables babioles, le dédain qu'elles méritent? D'ailleurs, si par hasard cette fantaisie subsistait, il sera toujours temps de venir ouvrir nos parallèles devant les coffres-forts de Sa Majesté. »

CHAPITRE IV

Le Châtelain et sa Fille.

Nous allons laisser l'ex-capitaine de Navarre-Infanterie et son ami le cornette des chevau-légers exécuter leur entrée dans la tour de Bourguebus, pour nous occuper du château de Colleville et de ses habitants.

Ce château, nous l'avons dit, était bâti sur le sommet de la colline à la base de laquelle s'allonge le village. C'était, à l'époque où se passent ces événements, une construction toute moderne; elle datait de la régence de Marie de Médicis et portait le cachet de l'architecture de ce temps-là. Elle se composait d'un grand corps de logis que deux pavillons, formant saillie, flanquaient à droite et à gauche, et dont les murs de briques, encadrés dans le granit, ne manquaient pas de caractère.

Un perron en forme de fer à cheval, à la rampe curieusement ouvragée, pastiche fort réduit de celui que l'on voit à Fontainebleau, conduisait au vestibule. Pendant l'été, des deux côtés de ce perron s'alignaient deux rangs d'orangers de belle taille, un grand luxe en 1748.

Le plateau sur lequel le château était assis formait terrasse; on y avait ménagé un de ces parterres aux

longs parallélogrammes encadrés de buis et flanqués de buissons d'ifs bizarrement taillés dans le goût du temps.

De l'extrémité de ce parterre, on avait la perspective de six allées, qui rayonnaient de la terrasse, pour s'enfoncer en lignes droites sous les futaies séculaires du parc. En suivant la déclivité du coteau, dont la pente était assez prononcée, au-dessus des cimes verdoyantes de chênes et de hêtres que l'on dominait, on apercevait encore dans la pittoresque vallée les toits du village, son clocher, et la noire silhouette du donjon de Bourguebus émergeant au milieu de la verdure.

Colleville était donc à la fois une riante demeure et une habitation assez fastueuse.

Cependant, son élégance était beaucoup plus affectée que réelle; pour peu que l'on examinât ce beau lieu avec quelque attention, on ne tardait pas à se convaincre que, sous ce rapport, il promettait beaucoup plus qu'il ne tenait.

On remarquait çà et là, à l'extérieur, des contrastes choquants et plus souvent ces mesquins équivalents qui rendent plus saillantes les lacunes qu'ils ont été chargés de combler.

Ainsi le rez-de-chaussée paraissait entretenu avec soin et, même au dehors, l'état d'abandon des étages supérieurs s'accusait fort nettement.

Les allées étaient recouvertes d'un sable grossier, l'herbe les envahissait de toutes parts; les plates-bandes étaient négligées, garnies de fleurs communes; les feuilles jaunies des orangers attestaient l'incurie avec laquelle on les traitait; une demi-douzaine d'arbres vulgaires, taillés en boule, affichaient la prétention, mal justifiée, de remplir les vides que la mort avait faits dans leurs rangs. Les statues de marbre qui figuraient orgueilleusement aux quatre coins du parterre avaient grandement à

se plaindre des outrages du temps et plus encore du manœuvre indigène qui, vaille que vaille, avait pansé leurs blessures et remplacé avec du plâtre leurs membres mutilés.

Mêmes dissonances à l'intérieur : les appartements de réception regorgeaient de meubles somptueux, tapisseries des Gobelins, glaces et cristaux de Venise, cabinets incrustés d'ivoire et d'ébène, rideaux de brocart, terres cuites de Flandre, faïences précieuses, et toutes ces richesses s'étalaient sur un plancher vermoulu qui menaçait de s'effondrer à chaque pas du visiteur; l'épaisse couche de poussière qui les couvrait donnait à soupçonner l'insuffisance de la domesticité. Enfin, il y avait dans cet entassement de belles choses une telle disparate, que l'on pouvait supposer que le propriétaire les avait acquises tout autant en raison du bon marché dont il avait pu les payer que de son goût pour elles.

Plus on avançait dans cet examen et plus s'accusait la volonté du maître de sacrifier aux apparences. Le mobilier du premier étage eût fait honte à des chambres d'auberge. L'immense cuisine, froide et nue, manquait complètement de ce déploiement d'ustensiles qui réjouit l'œil du gastronome. Il y avait huit chevaux dans les écuries; mais sous les couvertures écussonnées qui les enveloppaient, il était facile de juger qu'ils étaient avant tout des *trompe-l'œil;* et, en effet, les carrossiers cumulaient leur noble emploi avec des fonctions économiques et agricoles; des deux chevaux de selle, l'un était affligé d'un éparvin qui le faisait boiter, et l'autre, d'une fluxion périodique qui, durant neuf mois, le rendait à peu près aveugle.

Si j'ai insisté sur ces détails, c'est parce que, mieux que toutes les dissertations physiologiques auxquelles je pourrais me livrer, ils feront comprendre l'humeur

assez bizarre du maître de Colleville. M. Tuvache de Chastel-Chignon n'était rien moins qu'un Turcaret doublé d'un Harpagon. Il offrait le phénomène de deux passions violentes et contradictoires, fusionnées dans le même individu : les appétits vaniteux du premier, la ladrerie et la cupidité du second.

Évidemment, le mélange ne s'opérait pas sans secousse : quand l'ostentation voulait se donner carrière, l'avarice résistait et lui livrait bataille.

Mais jamais le combat ne finissait, comme tous les combats de ce monde, par un vainqueur et par un vaincu : il y avait un tel équilibre dans la puissance avec laquelle ces deux sentiments le sollicitaient de droite et de gauche, que leur propriétaire, dans l'impossibilité de donner la préférence à l'un ou à l'autre, se tirait d'embarras et les conciliait à l'aide d'une de ces compositions baroques qui attestent que les passions excessives ne laissent jamais complètement saine la cervelle de celui qui les subit.

Il se décidait, je le suppose, à consacrer 10.000 livres à l'acquisition d'un service de table, destiné à éblouir tout son voisinage; mais il s'imposait à lui-même la condition de compenser cette prodigalité à force d'économie. Il se rattrapait en mettant ses gens à la portion congrue, en refusant à la toiture de son château quelques milliers d'ardoises dont elle avait besoin, et à lui-même une culotte de rechange.

Trois ou quatre fois l'an, il déployait une magnificence de fermier général pour traiter ses voisins; les fêtes de Colleville faisaient événement dans la province; mais l'ordinaire plus que bourgeois auquel il se condamnait pendant le reste de l'année était chargé de l'indemniser de cette dépense.

Sous l'influence de la double pression de son avarice

et de sa vanité, M. de Chastel-Chignon avait adopté une situation mixte, fort commune aujourd'hui, fort rare alors. Il n'était oisif qu'en apparence, comme ce n'était également qu'en apparence qu'il lâchait la bride à ses désirs de briller.

Il avait le genre de vie, les habitudes d'un grand seigneur, l'existence oisive du gentilhomme, il avait fait à son orgueil le sacrifice de sa charge de contrôleur des gabelles; mais si considérable que fût sa fortune, il ne regardait pas moins comme un devoir de l'accroître sans trêve et sans relâche, et il y travaillait avec l'âpreté d'un marchand qui débute.

Secrètement, mystérieusement, il dérogeait à merci et miséricorde, se livrant en sourdine à toutes sortes d'opérations commerciales, dirigeant le trafic d'un banquier qui lui servait de prête-nom et sous le couvert duquel il agiotait sur tout ce qui se vend et sur tout ce qui s'achète : sur la morue, sur les farines, sur les immeubles et sur les denrées coloniales.

Pris comme dans un étau entre ses obligations mondaines et les soucis de ses tripotages interlopes, dominé encore par la nécessité de tenir ceux-ci dans l'ombre, le châtelain de Colleville ne pouvait que très superficiellement s'occuper de l'éducation de sa fille.

Retirée du couvent à treize ans, au moment précis où son âme, sortant des limbes de l'enfance, aurait eu besoin d'une main ferme et expérimentée pour la diriger dans le sentier qu'elle abordait, Mlle Denise poussait depuis cinq ans dans ce château, sous l'aile de Dieu, mais un peu trop à la merci du hasard.

Heureusement douée, simple, douce et sensible, il avait manqué à ses qualités natives l'appui tutélaire de la tendresse maternelle; aucune d'elles ne s'était encore développée. Ce qu'elle en accusait de plus saillant, c'était

un besoin d'aimer encore vague et indéfini, mais qui, en attendant qu'il se fixât sur un objet déterminé, avait pour résultat de se répandre sur son entourage, de lui concilier l'affection de ses domestiques, de lui attirer les bénédictions des pauvres qu'elle secourait autant que la parcimonie paternelle le lui permettait.

Physiquement, elle devait passer pour agréable. Sa taille moyenne, admirablement proportionnée, était dans ces conditions qui donnent la grâce et l'élégance de la tournure. La régularité manquait à ses traits; en revanche, elle possédait toutes les perfections de détail qui la compensent : un teint éblouissant de fraîcheur, trente-deux perles dans la bouche, une véritable forêt de ces cheveux d'un blond cendré dont la nuance charmante devait s'appeler plus tard *couleur des cheveux de la reine;* enfin, l'extrême mobilité de son regard, tantôt doux jusqu'à la tendresse, et tantôt vif jusqu'à la mutinerie, rendait sa physionomie des plus piquantes.

Elle subissait, sans révolte, l'isolement dans lequel elle se trouvait le plus souvent à Colleville, d'abord parce qu'elle avait été façonnée de bonne heure à l'excessive autocratie de M. de Chastel-Chignon, ensuite parce qu'elle trouvait dans certaines distractions champêtres un sûr préservatif contre le plus mauvais des conseillers : l'ennui.

Par malheur, ces distractions n'étaient pas précisément celles que cultive le sexe auquel elle appartenait; elles rentraient, au contraire, dans la catégorie des plaisirs pour l'exercice desquels un jupon peut devenir un ornement fort incommode.

Les joies paisibles de l'intérieur, elle n'avait eu personne qui lui apprît à les aimer, personne qui lui révélât le charme des récréations intellectuelles; dans sa solitude, la lecture et les travaux à l'aiguille ressemblaient de bien près à une pénitence. La chasse, l'équitation, au

contraire, n'avaient pas seulement l'avantage de la distraire, elles calmaient, elles étouffaient l'inquiétude de l'esprit par la lassitude du corps.

Par degrés, elle était arrivée à se livrer à ces exercices avec une sorte de passion : elle montait à cheval comme un centaure, rembûchait un cerf avec la prudence d'un piqueur consommé, elle expédiait une bécassine dans les marais de la vallée, elle culbutait un lapin dans les taillis de Colleville avec une sûreté de coup d'œil qui faisait grand honneur au père la Verdure, un vieux garde qui avait été son professeur.

Comme tous les gens que possède une idée fixe, M. de Chastel-Chignon approuvait tout ce qui ne le détournait pas lui-même du but qu'il poursuivait, à la condition sous-entendue que cela ne le forcerait pas à délier les cordons de sa bourse.

Or, si caractérisées que fussent les aptitudes cynégétiques de Mlle Denise, elle était trop inexpérimentée pour se montrer bien exigeante ; elle savait se contenter du moins taré des deux coursiers. Satisfait de voir l'esprit de sa fille occupé à si bon marché, son père l'encourageait dans ses courses aventureuses, en demandant mentalement au ciel qu'elle se contentât de ces joujoux, jusqu'à l'heure qu'il avait marquée pour lui trouver un mari.

Quelques jours avant l'arrivée de M. de Bourguebus à Fécamp, M. de Chastel-Chignon était parti pour l'Angleterre. Il avait pompeusement annoncé qu'il s'en allait chez un lord de ses amis, lequel ne pouvait se décider à courir le renard sans lui ; la vérité était que son excursion cynégétique devait avoir les ruelles de la Cité, les quais de la Tamise pour théâtre, et pour objectif les balles de sucre et de coton, les caisses de muscade et d'indigo.

Comme toujours, le départ de son père laissait Mlle Denise souveraine absolue dans le château de Colleville.

CHAPITRE V

Rencontre en forêt.

On était à l'automne.

Les froids précoces de novembre avaient dépouillé les arbres de leurs feuilles; un tapis jaunâtre couvrait la terre; ce tapis, la gelée de la nuit le glaçait d'un givre qui brillait comme une poussière diamantée, et qui avait encore l'avantage beaucoup plus positif de donner de l'adhérence au sol, sur lequel les chiens avaient à chercher ou à suivre la voie.

Le ciel était pur et sans nuages; quelques vapeurs diaphanes montaient de la vallée, en s'irisant aux feux d'un soleil resplendissant, qui embrasaient les cimes étagées des chênes.

Avec une pareille mise en scène, avec la vocation dont nous avons parlé, il y avait vraiment lieu de s'étonner que Mlle Denise de Chastel-Chignon ne fût pas en campagne.

Il suffisait, il est vrai, de l'observer, allant et venant sur la terrasse de Colleville, pour se convaincre que c'était bien malgré elle qu'elle était restée au logis.

Elle était vêtue d'une robe de drap gris, assez courte

pour ne pas gêner sa marche, et sur laquelle retombaient les basques d'un surtout de drap vert, serré à la taille et largement galonné d'or. Des guêtres de peau de daim emprisonnaient sa jambe fine, et venaient rejoindre au genou, un peu au-dessus de l'extrémité de la jupe, de larges culottes, de la même étoffe que la veste; un chapeau de feutre, bas de forme et orné d'une plume, complétait ce costume mixte, mais tout féminin par la coquetterie qui avait présidé à ses détails. Un fusil à un coup, aux proportions les plus mignonnes, était appuyé contre le socle de l'une des statues.

Ce n'était certes pas au coin du feu que Mlle Denise avait entendu faire les honneurs de cette tenue de guerre; le pli significatif de ses lèvres, l'expression boudeuse de sa physionomie, disaient assez que c'était contre son gré qu'elle circonscrivait sa promenade aux quatre angles du parterre.

Elle se trouvait, en effet, dans un de ces jours de guignon, où il semble que le sort ait pris à tâche de vous accabler. Elle avait envoyé chercher le garde, le père la Verdure : mais l'heure avançait, le soleil était arrivé au milieu de sa course, et, aussi malheureuse que sœur Anne, Mlle Denise ne voyait rien venir. C'était pour elle une assez rude épreuve.

Les courses solitaires dans les bois avaient souvent sollicité son esprit aventureux; il n'avait pas fallu moins que l'interdiction formelle de M. de Chastel-Chignon pour la décider à renoncer à des expéditions de ce genre; les mécomptes du matin, la désertion de la Verdure, rendaient à la tentation toute sa puissance; elle n'y résista pas plus longtemps, et, oubliant les sages recommandations paternelles, elle se décida à faire seule une courte promenade dans les environs.

Elle passa en bandoulière le petit sac de maroquin

dans lequel elle renfermait ses munitions, jeta son fusil sur son épaule, traversa le parc et se lança à travers la campagne.

La mauvaise chance continua de s'acharner sur elle. Elle eut beau imiter la tactique du garde, frapper tous les buissons du canon de son fusil, donner un coup de pied dans toutes les touffes d'herbes désséchées, pas une seule pièce de gibier ne vint incidenter agréablement l'excursion qu'elle s'était permise. Emportée par son ardeur ou par son dépit, Mlle Denise ne s'aperçut même pas qu'elle s'éloignait sensiblement des murs du parc qu'elle s'était promis de contourner.

Elle venait de s'engager dans une lande, semée çà et là de touffes d'ajoncs et d'épais buissons d'épine noire, lorsqu'un lièvre bondit à quelques pas d'elle. Mlle Denise jeta son fusil à l'épaule et fit feu; mais, comme il arrive d'ordinaire, l'irritation de ses nerfs avait nui à la régularité de son tir. Le lièvre, frappé dans son arrière-train, se coucha sur le flanc; puis, avec l'incroyable énergie que l'instinct de la conservation inspire à l'animal, il se retrouva en équilibre, et continua de fuir, quoiqu'il chancelât sur ses membres brisés.

De sang-froid, Mlle Denise eût certainement trouvé une larme à donner à ce triste spectacle; mais la passion gouverne partout où elle règne, et son omnipotence est d'autant plus assurée, qu'elle bannit sans pitié tous les sentiments qui pourraient la gêner. La sensibilité de la jeune chasseresse resta donc à l'état de lettre morte; en revanche, elle éprouva une véritable angoisse en s'apercevant que son gibier allait lui échapper : elle s'élança à sa poursuite.

Elle courait avec tant de légèreté, qu'un poète du temps n'eût pas manqué de la comparer à Atalante et de lui assurer que c'était à peine si les tiges des bruyères,

3

que ses pieds effleuraient, se courbaient sous son passage. Quoi qu'il en fût, le pauvre lièvre n'était plus en état de lutter avec elle; en une cinquantaine de pas, elle l'atteignit; mais au moment où elle se baissait pour le saisir, la terreur inspira le malheureux animal : il exécuta un crochet et parvint encore à la distancer.

M[lle] Denise frappa la terre de son petit pied avec une incroyable impatience et recommença la poursuite. Le lièvre, à bout de forces, s'était jeté dans un massif d'épines noires; il fit une dizaine de pas dans la coulée, se dressa sur ses pattes de derrière, aspira l'air, coucha ses oreilles, s'affaissa sur lui-même, et resta immobile. Il avait donné son dernier souffle à ce dernier effort, il était mort.

Ce dénouement n'arrangeait pas du tout les affaires de M[lle] Denise; son ennemi gisait inerte sur la terre; une véritable forteresse végétale protégeait ses restes, et plus que jamais il devenait difficile de faire un trophée de son cadavre.

De plus en plus enfiévrée par l'obstacle qui s'opposait à ses désirs, elle regarda autour d'elle, et ne voyant personne qui pût lui venir en aide, elle se débarrassa de son élégante carnassière, enfonça son chapeau sur sa tête, et se disposa bravement à se glisser, en marchant sur ses mains et sur ses genoux, dans une coulée qu'elle venait de remarquer.

Si svelte, si mince que fût M[lle] Denise, la grande route des lièvres et des lapins était encore trop étroite pour elle. A peine se fut-elle avancée de quelques pieds que le craquement du drap de son surtout, qu'une épine venait de déchirer, lui prouva qu'elle n'avait pas la voie; elle essaya de se retourner, son chapeau resta accroché dans une branche; elle voulut le reprendre, une autre épine, perçant le gant, lui laboura cruellement la main.

Le dépit lui arracha des larmes, tout autant que la douleur et, convaincue de son impuissance, elle essaya de rétrogader.

Cette manœuvre offrait de bien plus grandes difficultés que la première; les branches, après s'être courbées à son passage, s'étaient redressées derrière elle, et de tous les côtés elles faisaient obstacle à son retour. A chacun de ses mouvements en arrière, ses vêtements s'accrochaient et l'arrêtaient en même temps que les piqûres se multipliaient.

Elle était en train de disputer une mèche de ses cheveux à une branche garnie d'aiguillons; les douleurs que lui causaient les tiraillements qui résultaient de la lutte l'absorbaient si complètement, qu'elle n'entendit point les pas d'un homme qui s'avançait à travers la bruyère.

Ce fut seulement lorsque, parvenue à se dégager, elle releva la tête, qu'elle aperçut cet homme arrêté à deux pas d'elle, devant lé buisson.

Mlle Denise aurait pu remarquer que celui qui accourait à son secours était jeune, d'une tournure singulièrement distinguée, et que l'élégance de son costume annonçait un gentilhomme; je suis trop sincère pour ne pas vous avouer qu'elle n'y songea pas le moins du monde. Elle avait surpris sur les lèvres du nouveau venu un sourire railleur, qui non seulement gâtait tous les mérites qu'elle aurait pu lui trouver, mais qui réduisait à néant les titres que le service qu'il allait rendre pouvait lui ménager à la reconnaissance de la jeune fille.

Avec un peu de réflexion, peut-être eût-elle compris que ce sourire se trouvait légitimé par l'ébouriffement que présentait en ce moment sa coiffure, par le délabrement de son costume masculin, par la singularité de ce tête-à-tête d'une jolie personne, dans un buisson, avec un lièvre. Elle était beaucoup trop surexcitée pour plai-

der ainsi les circonstances atténuantes ; au fond, elle en voulait moins à ce jeune homme de son manque de charité que de l'avoir surprise dans une position légèrement ridicule.

Le jeune homme, ayant posé son pied sur les brins les plus forts, avait brisé les branches autour de la prisonnière ; quand il eut débarrassé le passage de tous ces obstacles, il lui offrit la main.

« Merci, Monsieur », répondit-elle sèchement.

Et, refusant son aide, elle s'élança légèrement par le passage, en répondant à son sourire par un sourire qui signifiait très clairement : « Je m'en serais parfaitement tirée sans vous ».

« J'ai été bien malavisé en arrivant si tard aux cris que j'avais entendus, Mademoiselle », reprit le jeune homme ; « vous ne pouvez pas douter que je ne sois prêt à affronter des ennemis autrement redoutables que ces épines, pour mériter un regard de vos beaux yeux. Enfin, je m'efforcerai de réparer ma maladresse. »

Le ton équivoque avec lequel ce banal compliment avait été prononcé ne raccommoda point son auteur avec Mlle Denise. Cependant, un regard jeté à la dérobée sur l'étranger lui avait permis de remarquer qu'il n'était pas sans quelques avantages ; en même temps, elle reconnaissait à son costume qu'il appartenait à l'armée et, à la manche vide, flottante et croisée sur sa poitrine, elle devinait qu'elle avait devant elle quelque héros glorieusement mutilé. Aussi, lorsqu'elle le vit se disposer à entrer dans le buisson, elle l'arrêta et, d'une voix considérablement radoucie :

« Qu'allez-vous faire ! lui dit-elle.

— Aller chercher l'ennemi au cœur de la place, et le déposer à vos pieds, Mademoiselle.

— Que m'importe ce lièvre ! Laissez-le où il est.

— En vérité, Mademoiselle, il faut que vous me l'affirmiez pour que je croie que vous vous en souciez aussi peu. Savez-vous que j'en connais qui ont affronté les redoutes anglaises et qui eussent hésité devant la forteresse au milieu de laquelle vous vous trouviez tout à l'heure! Permettez-moi donc de soutenir ici l'honneur des officiers du roi, en ne restant pas trop au-dessous de la bravoure que vous avez déployée.

— Restez, Monsieur; je le veux. »

M[lle] Denise avait prononcé cette phrase avec une hauteur singulière; son interlocuteur s'inclina profondément.

« En toute autre circonstance, Mademoiselle, », répondit-il, « je serais trop heureux de recevoir les ordres que vous voudriez bien me dicter; mais, j'aurai tout à l'heure à réclamer à mon tour un service, et il importe que j'aie mérité votre bienveillance. »

En même temps, il s'élança dans le buisson. Sa haute taille favorisait son passage à travers le fourré épineux; pourtant, il n'en sortit pas sans quelques égratignures qu'il supporta avec un stoïcisme chevaleresque, et il présenta le lièvre à la jeune fille.

« Merci, Monsieur, » lui dit celle-ci d'un ton qu'une reine n'eût pas désavoué; « et maintenant veuillez m'apprendre ce que vous attendez de moi.

— Mademoiselle », reprit l'étranger, « à cinq cents pas d'ici, emporté également par son ardeur pour la chasse, mon compagnon se trouve dans une position autrement fâcheuse que celle dans laquelle vous étiez tout à l'heure. Vous feriez acte de charité en lui tenant compagnie pendant que j'irai chercher du secours, c'est le seul moyen d'empêcher qu'il ne se laisse entraîner à quelque nouvelle folie. »

La jeune fille ne répondait pas; elle écoutait, et le

pli significatif de ses sourcils indiquait que les bruits que, depuis un instant, le vent apportait à ses oreilles ne lui étaient pas précisément agréables.

En effet, on entendait, à une distance assez rapprochée, la voix d'un chien qui menait (1) chaudement. Comme le jeune homme achevait de présenter sa requête, la détonation d'un fusil était arrivée de la même direction, et le cri de *tayaut!* jeté d'une voix mâle et vigoureuse, lui succédait.

« Voilà qui vient du côté que vous indiquez, Monsieur, » dit-elle enfin ; « votre ami aura fait comme moi, il se sera lui-même tiré d'embarras.

— Je n'y comprends rien, Mademoiselle, je l'ai laissé assis au pied d'un arbre, ne pouvant remuer, et à peine remis d'un évanouissement.

— Vous n'aviez pas tort de vanter ses ardeurs », reprit Mlle Denise, avec un accent dédaigneux ; « il faut qu'elles soient bien vives pour l'avoir entraîné à chasser sur des terres qui ne lui appartiennent pas. Ce n'est assurément pas un gentilhomme. Serait-il indiscret de vous demander son nom?

— Le chevalier de Bourguebus, Mademoiselle.

— Le chevalier de Bourguebus! » répéta la jeune fille. « Mon oncle! Ah! mon Dieu, que lui est-il arrivé? Conduisez-moi à lui, Monsieur, je vous en conjure. »

Et sans attendre la réponse du jeune homme, dans lequel nos lecteurs ont déjà sans doute reconnu M. de Tancarville, Mlle Denise s'élança en courant vers le fond du vallon où les *tayaut!* s'accentuaient de plus en plus.

(1) Suivre la voie d'une bête qui fuit.

CHAPITRE VI

Mésaventures.

Nous précéderons les deux jeunes gens auprès du chevalier de Bourguebus, et nous expliquerons comment il se trouvait, de son côté, en détresse et avait un besoin si pressant de secours.

La tuerie des rats avait ravivé sa passion pour la chasse dans toute sa violence. Tout en cherchant le moyen de mener à bien la combinaison conjugale sur laquelle il entendait asseoir l'avenir de M. de Tancarville, il s'était creusé la cervelle pour découvrir comment, avec son infirmité, il parviendrait à continuer de donner carrière à ses appétits cynégétiques.

Un paysan nommé Jean-Louis, espèce de maître Jacques, cocher, valet de chambre, jardinier et cuisinier, lors des rares apparitions que M. de Bourguebus faisait dans son donjon, garde du domaine et gardien du castel en son absence, avait reçu les deux voyageurs, à leur arrivée la veille au soir.

M. de Bourguebus lui avait immédiatement demandé des nouvelles de M. de Chastel-Chignon et de Mlle Denise, mais sans lui laisser le temps de répondre ; il l'avait

interrogé avec non moins de vivacité sur l'état du gibier, tant à Colleville qu'à Bourguebus.

Ces questions, qui se succédaient avec la vélocité continue d'un feu de deux rangs, avaient bien jeté quelque trouble dans le défilé des réponses qu'elles appelaient. En sa qualité de Normand, Jean-Louis n'improvisait qu'à loisir; il avait un peu mêlé ceci à cela, et cela à ceci; déclaré que les couvées avaient été assez bonnes, lorsque son maître avait voulu savoir si sa nièce était assez grande pour se marier; qu'il n'y avait pas de plus beau brin de fille à six lieues à la ronde, lorsqu'on lui demandait comment se portaient les lapins. Si M. de Tancarville se permit de sourire, le chevalier était trop enchanté de ce que Jean-Louis lui apprenait, pour chicaner celui-ci sur son manque de méthode dans ses répliques.

Plus radieux qu'il n'avait jamais été, il annonça à son hôte que le lendemain, dès l'aube, ils se mettraient en route pour aller présenter leurs devoirs aux habitants de Colleville.

« Comment! dès l'aube ? » avait objecté le cornette. « Autant que j'ai pu comprendre, mademoiselle votre nièce habite le château, et, pour moi qui n'ai pas l'honneur de la connaître, l'heure me semble un peu matinale.

— Nous irons en chassant, » avait dit M. de Bourguebus, et comme son jeune camarade le regardait avec quelque étonnement : « Ah ! mon Dieu, oui, » continua-t-il avec une nuance de fatuité, « je suis singulièrement en verve depuis quelque temps; j'ai trouvé, à la fois, le moyen de vous faire riche et heureux malgré vous, et celui de me promener d'un soleil à l'autre, sans plus de fatigue que si j'avais vingt ans.

— Serait-il indiscret, chevalier, de vous prier de me faire part au moins de la seconde de vos découvertes ?



ELLE N'ENTENDIT PAS LES PAS D'UN HOMME QUI S'AVANÇAIT (p. 35).

— Pas du tout, et rien n'est plus simple : je me donne un cheval d'arquebuse, mon cher ami ; lorsque j'aurai cinq jambes à mon service, je ne serai plus, je crois, exposé à regretter celle que j'ai laissée là-bas. »

Le lendemain, au point du jour, M. de Tancarville étant descendu, avait trouvé son hôte dans la cour, en grande conférence avec Jean-Louis et son métayer.

Le métayer tenait par la bride un âne, garni d'une de ces selles de l'ancienne école française que l'on appelait *selles à piquer ;* l'élévation du troussequin et des panneaux antérieurs garantissait au cavalier une solidité excessive. M. de Bourguebus, armé en guerre, le fusil en bandoulière, la carnassière à l'épaule, le visage rayonnant, se hissait sur cette selle avec l'aide de Jean-Louis. Par ses abois et ses gambades, Caporal donnait à entendre que, pour son compte, la partie lui semblait trop agréable pour pouvoir être gâtée par le peu de noblesse de la monture de son maître et qu'il la tenait, quant à lui, pour un véritable cheval d'arquebuse.

M. de Tancarville ayant manifesté quelques appréhensions, touchant le peu d'habitude que l'âne devait avoir pour ce nouveau métier, le chevalier n'avait fait que rire des craintes de son jeune ami.

Jean-Louis, disait-il, venait de mettre la solidité du baudet Charlot à de suffisantes épreuves ; c'était un brave à trois poils, il allait au feu sans plus broncher qu'un grenadier de Navarre, l'odeur de la poudre semblait être son élément. Puis, sans attendre de réplique, le chevalier l'avait poussé en avant avec une ardeur juvénile, et avait tant fait du talon et des poings, qu'il avait décidé Charlot à entrer au trot dans les champs les plus voisins.

Tout avait marché à souhait au début de cette campagne.

Caporal avait arrêté des perdrix, M. de Bourguebus

avait fait avancer son âne, et, favorisé peut-être par les relations antérieures de celui-ci avec les oiseaux, il avait pu s'approcher d'assez près pour en tuer deux, lorsque la compagnie s'était levée.

Charlot s'était contenté de secouer ses longues oreilles, que la double détonation avait quelque peu assourdies.

Le chevalier triomphait ; il assurait à son jeune ami que Sa Majesté le roi Louis XV n'avait pas dans ses écuries une bête aussi bien dressée, et surtout aussi commode que l'était son âne.

Un peu plus loin, Caporal débusqua un lapin d'une haie ; celui-ci traversa le champ pour gagner le taillis ; mal lui en prit, M. de Bourguebus le roula aussi proprement qu'il avait abattu ses perdrix.

Cette fois, le coup ayant été plus rapproché de la tête de Charlot, le baudet s'agita avec plus de vivacité ; il essaya même d'une volte destinée à mettre fin à un exercice qui lui plaisait de moins en moins, mais son cavalier le ramena facilement.

A dater de ce moment, Charlot introduisit dans ses allures une modification assez désobligeante. Instruit par l'expérience, aussitôt que le fusil s'abaissait, l'encolure de l'animal se mettait en mouvement, et sa trépidation ne laissait pas de nuire quelque peu à la régularité du tir du vieux gentilhomme.

M. de Bourguebus avait tué quelques pièces ; mais il en avait manqué un plus grand nombre, et il commençait à regarder sa monture de travers, tout en déclarant à M. de Tancarville, qui le suivait, qu'il corrigerait certainement son cheval d'arquebuse de ce petit défaut.

Ils étaient arrivés ainsi à un vaste herbage, dans l'angle duquel les eaux, descendant de la colline, avaient formé une espèce d'étang marécageux, qui devait au

chanvre qu'on y avait mis à rouir une teinte verdâtre aussi peu séduisante pour la vue que pour l'odorat.

Là, Caporal ayant mis un lièvre debout (1), commença de le mener gaillardement, en raison de ses doubles aptitudes. Le chevalier connaissait trop bien ses auteurs pour attendre l'animal ailleurs que dans les environs de son gîte : effectivement, après une courte pointe à travers les bois, le lièvre revint à son lancer, se dirigeant en ligne droite vers le chasseur.

Lorsqu'il fut à quarante pas, M. de Bourguebus le mit en joue ; malheureusement c'était donner à Charlot le signal des mouvements intempestifs dont il s'était fait une habitude. L'âne secoua ses oreilles avec plus de véhémence, et, au moment où son cavalier appuyait le doigt sur la détente, un des cornets auditifs du baudet se trouvant interposé entre l'extrémité du canon et l'objectif, fut percé à jour, à deux pouces environ de son extrémité.

Pas n'est besoin, je crois, d'ajouter que le divertissement ne fut plus du goût de Charlot.

Fou de douleur, le coursier aux longues oreilles était parti à fond de train. Oubliant, sous la cuisante impression, l'horreur traditionnelle de sa race pour les pérégrinations aquatiques, il s'était lancé dans la mare qui se trouvait sur son passage, s'était arraché à grand'peine aux étreintes de ce fond marécageux, après avoir désarçonné son cavalier ; puis, débarrassé de son fardeau, il s'était enfui dans la direction de son écurie.

M. de Tancarville dut repêcher le malheureux chasseur, qui, sans aide, ne fût jamais sorti de ce bourbier fangeux ; il l'amena sur la terre dans un état assez lamentable et l'assit sur le revers d'un fossé.

(1) Ayant fait lever un lièvre.

Toutefois, il est juste d'ajouter que cette mésaventure n'avait point attiédi l'enthousiasme cynégétique de l'enragé chevalier. Tandis que son compagnon lui prodiguait des soins et s'efforçait d'étancher l'eau qui ruisselait de ses vêtements, M. de Bourguebus, impassible, s'évertuait à lui démontrer qu'un chasseur vraiment digne de cette qualification ne daignait pas s'affecter de semblables vétilles.

De plus en plus préoccupé des suites qu'un bain, à cette époque de l'année, pouvait avoir pour un vieillard, M. de Tancarville songeait à aller chercher du secours pour ramener, de gré ou de force, le chevalier dans sa demeure. C'était alors qu'il avait entendu la voix de Mlle Denise et qu'il s'était dirigé de son côté, après avoir cédé aux obsessions de M. de Bourguebus en lui rapportant son fusil, tombé à quelques pas de là, et lui avoir recommandé de ne pas quitter l'endroit où il le laissait.

Lorsque les deux jeunes gens arrivèrent dans le pâturage, ils cherchèrent de tous les côtés, sans découvrir le vieux gentilhomme.

Un bruit assez extraordinaire augmenta leurs inquiétudes : il leur semblait entendre des râlements étouffés, mêlés à des abois singulièrement assourdis. Ce bruit venait d'un taillis voisin de l'herbage ; ils y coururent.

Un étrange spectacle les attendait sur une éminence dégarnie, et percée de cinq ou six de ces larges ouvertures qui servent de portes aux terriers des blaireaux et des renards.

De l'une des gueules de ce terrier sortait une paire de jambes dépareillées, qui évidemment appartenaient à M. de Bourguebus ; de la tête et du corps on n'apercevait rien ; tout cela était profondément engagé dans le souterrain.

Si bizarre que fût la posture, il était clair qu'elle n'était pas le résultat d'un nouvel accident ; les deux membres restés visibles se trémoussaient avec une sorte de rage fébrile, la jambe de bois ne se laissant pas vaincre en agilité par sa camarade. On pouvait se rendre compte que tous les efforts qu'elles traduisaient tendaient à terrer de plus en plus leur propriétaire. En même temps, on entendait très distinctement les paroles énergiques par lesquelles M. de Bourguebus encourageait Caporal, qui le précédait dans ces profondeurs.

M. de Tancarville leva les yeux vers le ciel avec une expression qui tenait de la consternation et du désespoir ; il ne se pencha pas moins vers le terrier, et, élevant la voix :

« Chevalier, » cria-t-il, « voilà une visite qui vous arrive. »

M. de Bourguebus exécuta un mouvement, qui lui fit gagner un bon pouce en avant.

« Par le diable ! laissez-moi tranquille, » répondit-il ; « je m'occuperai de vous tout à l'heure ; souffrez que je me consacre tout entier à ce renard, qui est passé à cinquante pas de moi, tandis que Caporal chassait son lièvre ; je l'ai blessé ; il s'est réfugié dans un accul (1) qu'il cherche à percer ; mais c'est égal, Caporal travaille rudement son arrière-garde.

— Chevalier, » dit en insistant le jeune homme, « il y a là un camarade de chasse, un charmant camarade de chasse, qui voudrait renouveler connaissance avec vous.

— Morbleu ! » riposta M. de Bourguebus sans quitter sa position, « s'il est digne du titre que vous lui donnez, il ne me dérangera pas tandis que j'accomplis un devoir ; il s'en ira à la ferme la plus proche, il en ramènera une

(1) Fond du terrier d'un renard.

demi-douzaine de paysans, avec des pelles, des pioches, et nous nous saluerons après avoir sonné l'hallali de cette vermine. »

Un geste de M. de Tancarville indiqua qu'il renonçait à vaincre l'obstination de ce terrible disciple de saint Hubert, et M[lle] Denise s'approcha à son tour.

« Vous aurez certainement votre hallali, mon oncle, » dit-elle ; « mais il faut auparavant que vous embrassiez votre petite nièce. »

M. de Bourguebus n'avait pas entendu le sens de ces paroles ; mais le timbre féminin qui les prononçait suffisait pour changer ses résolutions. Un brusque mouvement l'amena hors du terrier ; il se retrouva tant bien que mal sur sa jambe, et tout en essayant de rattraper son aplomb, il ébaucha devant la dame qu'il voyait devant lui un salut respectueux qui ne s'acheva pas.

« Denise ! par la mordieu ! c'est ma petite Denise ! » s'écria-t-il.

La physionomie de la jeune fille exprimait une vive émotion ; le frère de sa mère, le vieil ami qui, lorsqu'elle était enfant, se prêtait à ses jeux avec la complaisante bonhomie du soldat, elle le retrouvait mutilé. Des larmes mouillèrent ses paupières, elle se jeta dans ses bras avec une effusion sincère et appliqua deux baisers retentissants à ses joues. Presque sans transition, un sentiment bien différent succéda à celui qui l'avait si vivement remuée, elle se rejeta en arrière, elle joignit les mains avec stupéfaction, ses lèvres roses s'épanouirent et laissèrent éclater le plus frais, le plus argentin des éclats de rire.

« Mon Dieu ! » fit elle. « Comme vous voilà fait, mon pauvre oncle ! »

La tenue de M. de Bourguebus rendait, en effet, cette gaieté fort excusable. Ses habits trempés avaient délayé la terre sur laquelle il s'était traîné, et une



ELLE SE JETA DANS SES BRAS AVEC UNE EFFUSION SINCÈRE (p. 48).

épaisse cuirasse de boue en faisait disparaître les couleurs ; son crâne était privé de la perruque qui en déguisait d'habitude la calvitie ; ses mains et son visage avaient gardé des traces de la promenade souterraine qu'il avait entreprise.

Le délabrement du costume du chevalier semblait d'autant plus original, qu'en ce moment même, ayant pris le jeune officier par la main, il ébauchait une gracieuse attitude pour présenter convenablement celui-ci à sa nièce.

« Peuh ! » dit-il, « je vois au fusil que vous tenez à la main que vous avez reçu de madame ma sœur des goûts qui sont héréditaires dans notre famille, ma chère nièce ; vous n'ignorez pas, par conséquent, que les chasseurs sont autorisés à certaines petites négligences dans leurs vêtements. Souffrez donc que je vous présente officiellement M. de Tancarville, cornette aux chevau-légers, avec lequel vous avez déjà fait connaissance, paraît-il, et pour lequel vous nourrirez, j'espère, des sentiments véritablement affectueux, lorsque vous saurez qu'il est mon meilleur ami, et que c'est à ses bons soins que je dois le bonheur de vous avoir encore embrassée aujourd'hui. »

M[lle] Denise exécuta devant M. de Tancarville une révérence assez maigre pour qu'il fût permis de supposer qu'elle avait toujours sur le cœur le sourire irrévérencieux qu'elle avait surpris sur ses lèvres, lorsque celui-ci l'avait dégagée du buisson.

« Mais vous êtes trempé, mon oncle, » reprit-elle avec vivacité. « Grand Dieu ! que vous est-il arrivé ?

— Une assez triste aventure, Mademoiselle », répondit le cornette ; le cheval d'arquebuse de M. le chevalier...

— Ta ! ta ! ta ! » s'écria M. de Bourguebus, sans le laisser aller plus loin, « il me semble que nous avons

donné assez de temps aux bienséances mondaines êt que nous ferions sagement de nous occuper de mon renard à présent.

— Il est impossible que vous demeuriez dans cet état, chevalier, » objecta M. de Tancarville ; « venez vous sécher dans quelque ferme, nous retrouverons plus tard votre animal.

— Monsieur, » répondit le vieil officier avec une gravité imperturbable, « à la bataille de Raucoux, M. le maréchal de Saxe me fit l'honneur de me commander pour enlever une position dans laquelle un parti ennemi était retranché. Quelques instants auparavant, ayant maladroitement enjambé un fossé, je me trouvai exactement dans le même état qu'aujourd'hui ; mais, je vous le jure, si M. le maréchal se fût permis de me parler de quitter le poste qu'il m'assignait pour aller changer d'habits, j'eusse considéré cette proposition comme une offense, et invoqué ma qualité de gentilhomme pour en obtenir satisfaction. »

M. de Bourguebus apportait, dans la narration du fait dont il s'autorisait, un accent si bien convaincu, que M. de Tancarville comprit qu'il ne gagnerait rien à insister ; il crut plus sage de s'en aller à Bourguebus, sous le prétexte de ramener du renfort pour les travaux de sape et de mine que le chevalier voulait entreprendre, en réalité afin de rapporter quelques vêtements à son vieil ami ; il pria Mlle Denise de lui indiquer le chemin le plus court, et il s'éloigna rapidement.

Lorsqu'il eut disparu, M. de Bourguebus reprit sa position horizontale sur le terrier, et collant son oreille contre terre, il écouta avec attention.

« Je l'avais bien prévu, » s'écria-t-il, après quelques secondes d'observation, « le drôle est parvenu à une fusée dans laquelle mon chien est trop gros pour le

suivre. Caporal joue des griffes au lieu de jouer de la mâchoire, je l'entends gratter... Encore une présentation que vous aurez à subir ; c'est qu'on ne rencontre pas tous les jours un chien comme Caporal, ma belle nièce ! Avec un ami comme M. de Tancarville et un chien comme Caporal, je tiens qu'on n'a plus rien à exiger de la Providence... Ah çà, à propos, comment le trouvez-vous ?

— De qui voulez-vous parler, mon oncle ?

— De mon jeune camarade, parbleu, cela va sans dire. »

Mlle Denise fit une petite moue assez dédaigneuse.

« Ah ! » continua M. de Bourguebus en se penchant sur la gueule du terrier, pour rappeler son chien qui s'obstinait à rester dans le souterrain, « il faut vous arranger pour le trouver à votre goût, il y va de votre intérêt, ma chère, car je ne saurais vous dissimuler plus longtemps que je vous le destine pour mari. »

La jeune fille rougit et pâlit tour à tour ; à son geste, à l'éclat que jeta son regard, il était permis de supposer qu'elle méditait une protestation ; une violente exclamation du chevalier l'empêcha de la formuler.

« Caporal », s'écria-t-il, « est parvenu à étrangler le renard ; il le rapporte, ce brave chien. »

En effet, dans la pénombre de l'entrée du terrier, on apercevait la tête hérissée de Caporal, grise de terre, et dans sa gueule, on distinguait un objet roussâtre.

M. de Bourguebus tendit les bras en avant, autant pour récompenser son serviteur par une caresse que pour le débarrasser de son fardeau ; lorsqu'il le vit plus nettement, son enthousiasme disparut tout à coup, ses sourcils se froncèrent, et il poussa une interjection de surprise.

« Ah ! mon Dieu, » dit Mlle Denise, « que tient-il là ?

— Ce n'est que ma perruque qu'il aura ramassée dans le terrier, où je l'avais laissée choir ; mais il ne vous en donne pas moins là une preuve de sa prodigieuse intelligence, ma nièce. »

Et époussetant fort légèrement cette perruque sur sa jambe, afin de la débarrasser de la terre dont elle était largement saupoudrée, le chevalier de Bourguebus l'adapta à son crâne sans aucune espèce de cérémonie, et sans se soucier nullement du plus ou moins de régularité avec laquelle elle allait figurer une chevelure.

Le programme de M. de Bourguebus n'eut pas le sort de la plupart des programmes, c'est-à-dire qu'il fut exécuté à la lettre.

Les paysans ramenés par M. de Tancarville pratiquèrent une tranchée, qui mit à ciel ouvert la galerie dans laquelle le renard s'était réfugié. A l'aide d'une fourche de fer, le chevalier maintint la tête de l'animal, afin de procurer à Caporal la satisfaction de travailler, sans danger, les côtes du mangeur de lapins, tâche dont le chien s'acquitta avec un enthousiasme qui faisait plus d'honneur à la solidité de sa mâchoire qu'à la générosité de ses sentiments.

Le renard dûment passé de vie à trépas, M. de Bourguebus consentit à endosser les vêtements que son jeune ami lui avait fait apporter.

Jean-Louis était occupé à maintenir Charlot, chez lequel l'accident de la matinée avait singulièrement développé les dispositions rétives de son espèce. M. de Tancarville suivit son vieux camarade derrière un buisson, métamorphosé en cabinet de toilette, afin d'accélérer une opération dont la bise aigre, qui commençait à s'élever, augmentait les inconvénients.

« Eh bien, » murmura-t-il à mi-voix, au moment où l'officier des chevau-légers lui présentait les emman-

chures de son gilet de drap bleu galonné d'or, « qu'est-ce que vous en dites ?

— De votre chasse ?

— Non, de ma nièce.

— Elle est charmante, » répondit assez froidement le jeune homme.

M. de Bourguebus fronça le sourcil.

« Par la corbleu ! » s'écria-t-il, « vous dites cela comme vous répéteriez le *garde à vous* de votre capitaine à la manœuvre. Charmante ! une fillette qui réunit au minois d'une Hébé une taille de nymphe, une prestance de reine, les goûts de Diane chasseresse et 40,000 livres de rentes en fonds de terre, sans compter les écus que monsieur son père doit empiler dans quelque sac à blé ! Par la courtine du diable ! vous êtes bien dégoûté, monsieur le cornette. A votre âge, si l'on m'eût montré la pareille, à défaut d'adjectifs pour peindre, j'eusse embouché ma trompe et sonné un bien-aller comme on n'en a jamais entendu.

— Que voulez-vous ? chevalier, ce sont peut-être les 40,000 livres de rentes qui gâtent pour moi les charmes, auxquels, avec vous, je m'empresse de rendre hommage.

— Qu'entendez-vous par là ?

— Que moins riche elle n'aurait peut-être pas ces airs de reine qui, je vous l'avoue franchement, glacent mon enthousiasme pour ne laisser place qu'à mon admiration très respectueuse. Mais, en vérité, mon cher chevalier, vous êtes bien bon de donner tant d'importance à mon opinion sur mademoiselle votre nièce ; elle ne l'empêchera pas de trouver un mari digne d'elle.

— Ce mari-là, » s'écria le chevalier avec une sorte de rage concentrée, « ce sera vous, et pas un autre ! »

M. de Tancarville se mit à rire.

Le mouvement d'humeur que cette gaieté intempestive provoqua chez M. de Bourguebus fut si vif, que, dans un geste d'impatience, il manqua l'entournure de son habit que son jeune ami lui présentait, et il le lui prit des mains avec quelque brusquerie.

« Que trouvez-vous donc, » dit-il, « de risible dans mon idée ?

— Mon bon chevalier, » répondit avec douceur M. de Tancarville, « je resterai profondément touché de la bienveillante amitié qui vous l'a inspirée ; si je ris, c'est qu'elle me paraît destinée à rester dans le domaine des chimères, puisqu'elle a contre elle M. de Chastel-Chignon, très vraisemblablement Mlle Denise, et...

— Vous-même ! osez achever. Eh bien, ce n'est qu'une raison de plus pour que je m'y acharne, mon jeune camarade ; j'aime à me colleter avec l'impossible, moi ; et, morbleu ! je vous le jure, j'y perdrai mon nom, ou ma nièce s'appellera Mme de Tancarville. »

Sans attendre la réponse du cornette, le chevalier rejoignit sa nièce ; Jean-Louis l'aida à enfourcher son âne, qui en l'apercevant commença de donner les signes d'une véritable terreur et de regimber de son mieux. Il eut beau se dérober, ruer, gambader, M. de Bourguebus ne parvint pas moins à se mettre en selle. Alors, il se pencha sur l'encolure du baudet, et, lui pinçant celle de ses oreilles que le plomb avait respectée :

« Tu ne veux décidément point passer cheval d'arquebuse, mon pauvre Charlot », dit-il ; « il faut cependant t'y résigner, car tu chercherais vainement dans ta famille, y compris tes cousins germains, un personnage aussi entêté que moi. Cela sera, parce que je le veux, ami Charlot, cela et beaucoup d'autres choses encore. »

En achevant ces derniers mots, il avait lancé à M. de Tancarville un coup d'œil significatif.

Cette superbe confiance qu'affectait M. de Bourguebus dans la toute-puissance de sa volonté fut mise, pendant le dîner, à une cruelle épreuve. Mlle Denise apportait une certaine affectation à se maintenir, vis-à-vis de l'ami de son oncle, dans les limites de la stricte politesse, et celui-ci, de son côté, semblait parfaitement décidé à ne pas risquer une parole qui fût susceptible de rompre la glace. Réduite aux banalités gastronomiques, la conversation était pis que languissante, et le dîner n'eût pas eu grand'chose à envier, sous ce rapport, à un repas de trappistes, si, à bout d'efforts pour animer les deux jeunes convives, le chevalier ne se fût décidé à engager avec Caporal un petit dialogue qui, de part et d'autre, ne tarda pas à monter à un diapason fort élevé.

Quelque charme qu'il trouvât dans cette causerie, M. de Bourguebus laissait percer une préoccupation qu'il fallait attribuer autant au moins à ce qu'il remarquait d'insolite dans l'intérieur de son neveu Chastel-Chignon, qu'au dépit que devait lui causer l'humeur réfractaire des deux jeunes gens.

Dans ce souper, l'alliance des principes économiques et de l'ostentation du maître du logis était devenue tout à fait choquante.

Une nappe de toile bise couvrait la grande table d'ébène, aux moulures de cuivre doré ; les deux grands candélabres d'argent étaient garnis de bougies communes, qui, répandant une lueur fort indécise, exhalaient une odeur nauséabonde et brûlaient avec des crépitements agaçants. Les convives avaient devant eux une magnifique vaisselle plate ; mais le luxe du contenant ne faisait qu'accentuer la médiocrité du contenu. Le menu était insuffisant et la chère ne faisait aucun honneur au cuisinier du château ; le rôti sentait la fumée, l'appétit

proverbial des chasseurs lâchait pied devant ces sauces longues et décolorées. Enfin, derrière Mlle Denise, une espèce de rustre affublé d'une souquenille, à laquelle pendait un galon éraillé, et chaussé de sabots, jouait le rôle de maître d'hôtel. En homme qui sait le prix du temps, dans les entr'actes que lui laissait son service, il tirait de sa poche un bas de laine grise et utilisait ses loisirs en tricotant avec acharnement.

Le chevalier considérait ce spectacle avec une sorte de stupeur. Tout en pêchant avec sa fourchette des lentilles qui exécutaient une pleine eau dans son assiette, ses yeux ébahis allaient de l'ameublement de la salle à manger aux plats qui couvraient la table, de ceux-ci à ce maître d'hôtel de fantaisie, et sa physionomie exprimait des sentiments qui allaient jusqu'à l'indignation.

Cette indignation, elle finit par déborder.

Au moment où les convives se disposaient à quitter la table, le valet, ayant laissé échapper une maille, se pencha sur l'épaule de sa jeune maîtresse, afin de se rapprocher des lumières et de retrouver son point perdu ; mais il n'en eut pas le loisir. M. de Bourguebus, tout invalide qu'il était, s'était levé de sa chaise avec une agilité juvénile, il lui avait arraché son tricot, l'avait lancé dans la cheminée, d'un geste lui avait indiqué la porte, et prenant sa nièce par le bras, tandis que M. de Tancarville passait au salon, il l'avait entraînée dans l'embrasure d'une fenêtre.

« Si, comme vous l'affirmez, vous tenez à m'être agréable, ma belle nièce, » lui dit-il, « voilà un drôle qui aura les étrivières, ainsi que le misérable cuisinier qui nous a si traîtreusement empoisonnés. »

Et comme Mlle Denise, contrariée, s'excusait, en rappelant à son oncle que le temps avait manqué pour donner des ordres, qu'elle l'avait prévenu que son com-

pagnon et lui seraient forcés de se contenter du dîner préparé pour elle :

« Si tel est votre ordinaire, » répartit le chevalier, « il fait honneur à votre sobriété ; toutefois il m'est impossible de vous dissimuler qu'il ne saurait être celui d'une femme de votre qualité. Fortune oblige comme noblesse. Que vous ignoriez les devoirs que vous impose votre position et le nom que vous portez, à la rigueur et en raison de votre âge, cela peut se concevoir ; mais monsieur votre père, mon neveu, est impardonnable d'avoir toléré un tel oubli des convenances. S'il était là, croyez-le bien, j'userais de ma qualité de chef de famille pour lui laver la tête ; sur le Tuvache il a mis le Chastel-Chignon, il faudra qu'il s'en souvienne et qu'il fasse honneur à mon alliance. Heureusement, me voilà et rien n'est perdu. Dans votre prière du soir, ma belle nièce, n'oubliez pas de remercier Dieu d'avoir ramené ici un oncle qui vous apprendra votre métier de grande dame, et qui, demain matin, remettra un peu d'ordre dans une maison aussi misérablement tenue que si vous étiez encore dans les gabelles. »

Après cette mercuriale moitié tendre et moitié sévère, M. de Bourguebus embrassa affectueusement sa nièce, appela M. de Tancarville, et reprit avec lui le chemin de son donjon.

CHAPITRE VII

Une Chasse périlleuse.

M. de Bourguebus tint parole.

Les quinze jours étaient loin de s'être écoulés que de notables mutations s'étaient opérées dans le personnel du château de Colleville, dont la physionomie se trouvait être considérablement modifiée.

Convaincu d'impénitence finale, le cuisinier avait été congédié; le maître d'hôtel avait obtenu sa grâce mais à la condition expresse qu'il consentirait à ne plus se chausser de sabots, qu'il renoncerait au tricot, à ses pompes et à ses œuvres. Un cocher vif et alerte avait été adjoint au vieux serviteur qui, en raison de son âge et de ses services, devait être considéré comme un de ces meubles meublants dont on ne doit pas songer à se débarrasser. Un renfort de deux valets avait déchargé la domesticité des inconvénients du cumul et ne l'astreignait plus à mener de front les travaux agricoles et les soins de l'intérieur. Les meubles s'étaient trouvés époussetés, les tapisseries brossées; en même temps, on avait vu disparaître ce qu'il y avait de trop criard dans les contrastes de l'ameublement.

La sollicitude du chevalier s'était surtout exercée sur les instruments de son plaisir favori : dix-huit vigoureux chiens normands, bien créancés (1) et parfaitement ensemble, non seulement par le pied, mais encore par la taille et par le poil, avaient pris la place des hourets (2) de M. de Chastel-Chignon, lesquels avaient reçu leurs invalides au bout d'une corde. Cette meute satisfaisante avait été mise sous les ordres d'un piqueur expérimenté ; enfin, en attendant que M. de Chastel-Chignon pût aller à Paris renouveler ses équipages, M. de Bourguebus avait jugé convenable de faire acheter à sa nièce une charmante jument de selle, sur laquelle la jeune fille n'avait plus, comme devant, la tournure d'une fermière qui revenait du marché.

Les fermages arriérés, quelques fonds que le châtelain avait laissés à la disposition de sa fille avant son départ, pourvurent à toutes ces dépenses.

Cette révolution intime ne s'était pas opérée sans que Mlle Denise eût manifesté à plusieurs reprises une vive inquiétude, touchant la satisfaction qu'elle causerait à monsieur son père ; mais les terreurs de la nièce n'eurent d'autre résultat que d'amener un sourire quelque peu sardonique sur les lèvres du chevalier.

Le vieux gentilhomme exagérait encore l'esprit profondément autoritaire de son époque.

Pour M. de Bourguebus, la conviction de la suprématie que son âge et sa parenté lui donnaient sur son neveu, atteignait aux proportions d'une foi. Ce titre de chef de la famille, que nous l'avons entendu revendiquer, n'était point à ses yeux un mot sonore et vide ; il croyait fermement que ce mot faisait de lui un souverain, dont la volonté était une loi.

(1) Sur lesquels on peut compter.

(2) Mauvais chiens courants.

Une autre idée de ce temps-là contribuait à accentuer ce sentiment autocratique.

Cette idée était celle qu'un limon spécial et privilégié avait servi à pétrir les gentilshommes. Sous son empire, M. de Bourguebus avait pardonné la mésalliance de sa sœur, il ne l'avait point oubliée. En raison de l'infériorité de la naissance de son neveu, s'il ne le considérait plus comme taillable et corvéable à merci et miséricorde, il lui semblait du moins que la conscience de cette infériorité devait être un sûr garant de la soumission de celui-ci.

Aussi, lorsque sa petite-nièce le suppliait d'attendre le retour de M. de Chastel-Chignon pour compléter ce que le digne chevalier appelait ses « petites réformes », répondait-il invariablement que ce père devait être nécessairement enthousiasmé en retrouvant une véritable demeure de grand seigneur, au lieu et place du singulier logis dans lequel l'ignorance des usages du monde l'avait jusqu'alors condamné à vivre ; il terminait en affirmant que si quelque chose l'inquiétait lui-même, c'était de trouver le moyen d'échapper à l'effusion de la reconnaissance que son neveu ne pouvait manquer de manifester.

Si Mlle Denise souscrivit un peu inconsidérément à toutes les volontés de son oncle, cependant il fut un point sur lequel le chevalier vit échouer la considérable influence qu'il avait conquise sur l'esprit de sa nièce, ce fut une antipathie que toute son éloquence fut impuissante à atténuer.

Cette antipathie était celle dont M. de Tancarville était l'objet.

M. de Bourguebus avait lutté avec une constance, avec une énergie dignes d'un meilleur résultat. Il s'y était pris de toutes les façons pour battre en brèche ce qu'il appelait les absurdes préventions d'une tête sans

cervelle. D'abord, avec la conviction, avec la chaleur d'un véritable agent matrimonial, il avait longuement énuméré les mérites de son jeune ami, sa naissance, les agréments de sa physionomie, la distinction de sa tournure, la noblesse et l'élévation de ses sentiments. Mlle Denise acquiesçait volontiers àce panégyrique ; elle reconnaissait, sans se faire prier, que le cornette possédait des vertus qui le prédestinaient à devenir le modèle et l'exemple de tous les maris passés, présents et futurs ; mais lorsque le vieil oncle, convaincu qu'il avait forcé des yeux récalcitrants de s'ouvrir à la lumière, laissait sa physionomie s'épanouir dans l'expression d'une satisfaction orgueilleuse, la maligne fille ajoutait timidement que, par malheur, dans la nomenclature qu'il avait entreprise, le chevalier avait oublié un défaut, défaut fort léger, il est vrai, mais qui n'en suffisait pas moins à ternir tout le lustre des qualités de son client.

« Lequel ? s'écriait M. de Bourguebus avec l'accent du défi.

— C'est que je ne l'aime pas, » répliquait humblement Mlle Denise.

Cet argument, dont il ne paraissait nullement apprécier la valeur, devenait pour le chevalier le signal d'un changement de tactique. L'impatience que cette résistance excitait en lui l'emportait sur la réserve diplomatique qui lui était indiquée par sa profonde connaissance du tempérament féminin ; il oubliait complètement, ce qu'il savait de reste, que la violence, que les menaces devaient compromettre davantage la cause qu'il entendait servir : il en appellerait à son neveu Chastel-Chignon de l'injustifiable caprice de son enfant ; — une fille bien née n'avait d'autre volonté que celle de ses parents ; — il existait de bons couvents pour avoir raison de ces têtes rebelles, etc., car, une fois sur cette pente, le

vieux gentilhomme ne s'arrêtait guère que lorsque sa voix étranglée par la colère ne lui fournissait plus que des sons gutturaux et inintelligibles.

Mlle Denise ne se targuait pas d'habileté, et pourtant elle trouvait tout de suite la plus adroite de toutes les défenses qu'elle eût à opposer au flux de cet emportement : elle renonçait à discuter, elle se taisait, courbait la tête, et le chevalier sentait sur ses mains, que la jeune fille tenait entre les siennes, tomber une à une de grosses larmes. Puis, ne tenant aucune espèce de compte des efforts du bonhomme pour se soustraire à ses caresses, les lui imposant par une douce violence, elle s'asseyait sur ses genoux, passait un bras autour de sa tête chenue, et appuyant son visage sur la poitrine du vieil oncle, elle s'abandonnait à ses sanglots, déplorant sa destinée, prenant le ciel à témoin que si le couvent lui faisait peur, c'était uniquement parce qu'il l'enlèverait à la tendresse d'un parent qu'elle ne chérissait pas moins que son père lui-même.

« Mais, par la morbleu ! » s'écriait celui-ci d'une voix que l'émotion rendait tremblante, « pour que tu ne sois pas malheureuse, je croiserais l'épée contre tous les paladins de la Table ronde ! Si ton bonheur était en péril, tout vieux, tout invalide que je suis, je me sens capable de bouleverser le monde ! Comment peux-tu supposer que je te contraigne jamais à épouser un homme qui ne te plairait pas ; je veux que celui-là te plaise, voilà tout.

— Moi, je ne demande pas mieux, mon bon oncle ; seulement, vous l'avouerez, j'ai quelques raisons de prétendre que, sur ce point, ce n'est pas à moi que vos leçons devraient s'adresser. »

M. de Bourguebus était frappé de la justesse de ce raisonnement : il confessait qu'en effet tous les torts étaient du côté de M. de Tancarville et la trêve se

scellait par un baiser sur le front de la jeune fille. Sans désemparer, le chevalier retournait à son donjon, où, immédiatement, il entamait une nouvelle campagne, dont son jeune ami devenait l'objectif.

Hélas! de ce côté également, il n'avait à enregistrer que des défaites.

La première impression que Mlle de Chastel-Chignon avait produite sur le jeune officier avait été défavorable. Cependant l'esprit de celui-ci était trop perspicace pour qu'il ne reconnût pas bien vite ce que ces dehors, un peu hautains, cachaient d'aimables et solides qualités. Malheureusement, il ne pouvait douter que son vieil ami n'eût communiqué les projets matrimoniaux à sa nièce, et la froideur significative avec laquelle elle l'avait traité, lors de sa première visite à Colleville, l'avait cruellement blessé. D'autant plus fier qu'il se sentait plus pauvre, il se refusait obstinément à toute démarche qui eût affirmé les intentions qui lui avaient été prêtées par son hôte; autant qu'il dépendait de lui, il s'efforçait de faire comprendre à la riche héritière que de telles ambitions n'avaient jamais été les siennes.

Longtemps, il s'était contenté de traiter comme une plaisanterie la négociation conjugale dont l'entretenait M. de Bourguebus ; mais lorsque l'argument machiavélique de Mlle Denise eut rejeté sur le jeune officier la responsabilité de ses refus, ce qui n'avait été que la manifestation d'une amitié dévouée, d'une sollicitude affectueuse, prit le caractère d'une véritable persécution, et M. de Tancarville, obsédé par les objurgations de son vieux camarade, fut forcé de lui représenter que, si touché qu'il fût de l'excellence de ses intentions, s'il s'obstinait à le vouloir marier malgré vent et marée, il se verrait forcé d'abréger le séjour qu'il lui avait promis de faire dans sa maison.

Et pour témoigner plus fermement de ses intentions, il s'abstint de toute visite au château, il refusa énergiquement d'y suivre son hôte, que ses grandes réformes y appelaient chaque jour. Afin d'échapper à l'espèce de lutte qu'il avait à subir chaque fois que le chevalier se disposait à se rendre auprès de sa nièce, il consacra ses matinées à de longues promenades dans les bois des environs et sur les falaises qui bordent la mer de ce côté du littoral.

Je n'ai pas besoin d'ajouter que les petits succès que M. de Bourguebus obtenait d'un autre côté étaient loin de compenser à ses yeux le désastre de son projet capital ; il enrageait et ne trouvait pas d'expressions assez dures pour qualifier comme il faut l'aveuglement obstiné de deux jeunes fous. Toutefois, il n'avait perdu ni l'espé rance, ni le courage ; bien souvent, il était donné à l'une et l'autre des parties contractantes de l'entendre, au milieu d'une causerie, parler de leur avenir, exactement comme s'il avait trouvé en eux de dociles instruments à ses volontés; de le voir escompter des résultats d'une union qu'ils étaient tous les deux également décidés à laisser dans le domaine des songes creux.

Un jour que M. de Bourguebus avait essayé la nouvelle meute dont il avait doté le chenil de son neveu, lorsqu'il fut de retour au donjon, il prit un malin plaisir à raconter à son jeune ami, qui s'était refusé de prendre part à la fête, tous les incidents qui l'avaient rendue charmante, et, comme celui-ci reconnaissait qu'effectivement une pareille chasse était de nature à passionner ceux qui avaient eu le bonheur d'y assister :

« Il ne tenait qu'à vous d'en jouir avec nous, mon cher, » répliqua le vétéran, avec une nuance d'aigreur ; « ce n'est pas faute à moi de l'avoir sollicité comme une grâce. Il eût fallu probablement que ma nièce vînt se

mettre aux genoux de Votre Grandeur pour la décider? Eh bien, soyez satisfait. Cette petite personne que vous accusez d'être fière et hautaine, s'est aperçue de votre absence; elle m'a chargé de vous dire qu'elle la regrettait et de vous proposer de monter un des chevaux de son père à notre prochain laisser-courre. Trouvez-vous la démarche assez flatteuse, et prétendez-vous toujours que mon amitié pour vous se repaît d'illusions touchant la bonne volonté de ma nièce à votre égard? »

M. de Tancarville interrompit son vieux camarade pour le rappeler à leurs conventions sur cette question délicate; il ajouta qu'il était extrêmement touché de l'aimable attention de Mlle de Chastel-Chignon; que, bien qu'il ne se fît aucune illusion sur sa valeur, et qu'il la tînt pour une politesse banale adressée à l'ami d'un oncle qu'elle aimait, il n'irait pas moins offrir ses remerciements à la jeune châtelaine; qu'il se considérait comme d'autant plus obligé à ce devoir, que sa santé le forçait de décliner la gracieuse proposition qui lui était faite.

L'inanité du prétexte sautait aux yeux de M. de Bourguebus. Les cinq à six lieues de promenade que le jeune homme accomplissait tous les jours témoignaient que jamais il ne s'était mieux porté; d'un autre côté, il savait qu'excellent cavalier, M. de Tancarville aimait passionnément le cheval. Cette fin de non-recevoir, opposée à une invitation qui avait ravivé ses espérances, il la considéra comme une offense, et son dépit prit les proportions de l'indignation. Il souhaita le bonsoir à son jeune ami d'un ton très sec. Le lendemain, lorsque M. de Tancarville, auquel les dispositions de son hôte n'avaient point échappé, annonça à celui-ci qu'il désirait retourner à Paris, le chevalier n'essaya point de le retenir et, pour la première fois, il ne trouva aucune objection à opposer à cette résolution.

Mais le jour que le jeune officier avait fixé pour son départ se trouva être précisément celui de la seconde chasse de l'équipage ; lorsqu'il quitta sa chambre, Jean-Louis lui annonça que, depuis longtemps déjà, M. de Bourguebus était monté à cheval et parti pour Colleville.

M. de Tancarville ne voulut pas quitter le donjon sans avoir embrassé son vieux camarade, sans lui avoir exprimé sa reconnaissance pour cette paternelle amitié, aux manifestations de laquelle il pouvait bien ne pas se prêter, mais dont il n'appréciait pas moins la valeur. D'un autre côté, et quels que fussent les sentiments que lui inspirait Mlle de Chastel-Chignon, il lui paraissait convenable de ne pas s'éloigner sans avoir été prendre congé d'elle ; il ajourna donc son voyage, et suivant son habitude, après déjeuner, il s'en alla promener ses rêveries du côté de la mer.

De leur côté, M. de Bourguebus et sa nièce étaient déjà en chasse.

Le cerf, un daguet (1), avait été attaqué avec douze chiens, les six autres ayant été disposés en relais volant. Les conditions dans lesquelles on se trouvait faisaient de ce petit nombre de chiens un avantage ; les bois n'étaient pas assez étendus pour qu'un animal, plus vivement mené, ne se décidât pas à en sortir et à essayer de quelques refuites (2), où les veneurs eussent eu peine à le suivre. Devant ce petit bruit, le daguet se contenta longtemps de tourner dans son enceinte d'attaque, se donnant plusieurs fois à vue et semblant, tant il paraissait peu effrayé, trouver quelque charme dans les fanfares qui éclataient derrière lui.

(1) Jeune cerf qui pousse son premier bois.
(2) Ruses.

Cependant, il finit par soupçonner que ce joli tapage n'était pas précisément une aubade dont on avait entendu le régaler. Avec cet admirable instinct, qui touche de si près à l'intelligence, il avait compris que les bois de Colleville, situés sur les contreforts des falaises, rocheux et profondément découpés comme celles-ci, sillonnés de gorges marécageuses et abondamment garnis de fauves, étaient plus propices à ses défenses que le plateau à peine ondulé sur lequel il était. Une seconde fois, il débucha (1) ; mais, au lieu de revenir dans ses premières voies, il prit la plaine dans la direction de Cany, suivit, pendant plus d'un quart de lieue, un chemin pierreux, sur lequel ni branches, ni broussailles ne devaient garder le sentiment de son passage, se jeta à gauche, et il avait réussi à distancer les chiens lorsqu'il se trouva dans son pays.

Admirablement gorgés (2), très collés à la voie, les recrues de M. de Bourguebus avaient les inconvénients de leurs qualités, ils étaient lents. A mesure qu'ils se trouvèrent plus loin du cerf, ils commencèrent à chasser plus froidement, et quand les veneurs arrivèrent en vue des masses grisâtres étagées sur un triple rang de collines qui étaient les bois de Colleville, la chasse avait pris le caractère d'un rapprocher (3). On alla ainsi en *ânonnant* jusqu'à la bordure des taillis qui s'ouvraient sur une suite de coteaux dénudés, jalonnés çà et là de quelques touffes d'ajoncs rabougris et, à l'extrémité desquels, à une lieue de distance à peu près, on apercevait les sombres aspérités de la cime des falaises. Là, la meute se trouva tout à fait à bout de voie, et sur ce terrain

(1) Sortir du bois.

(2) En voix.

(3) Faire tenir doucement la voie d'un cerf qui a passé deux o trois heures auparavant.

desséché par le vent du nord, il devint impossible d'en revoir (1).

La journée s'avançait : dans la saison d'hiver la terre se refroidit rapidement aussitôt que le soleil décline ; les moments devenaient de plus en plus précieux.

Même quand il chassait à courre, le chevalier ne se décidait pas à se séparer de Caporal : seulement alors il le tenait en laisse. Or, depuis que la meute était en défaut, il remarquait que son chien flairait la bruyère avec une expression voluptueuse, que les vives ondulations de sa queue rendaient encore plus caractéristique. Il pria sa nièce de tenir son cheval, et se disposa à mettre pied à terre.

Vainement celle-ci, lui représentant qu'avec son infirmité et sans aide une telle manœuvre n'était pas sans danger, lui proposa-t-elle d'appeler leurs gens, le vieux gentilhomme s'en défendit comme d'une offense.

« A mon âge, ma chère enfant, » lui répondit-il, « les victoires sont trop rares pour que, volontiers, on se résigne à les partager ; laissez-moi donc tout l'honneur de la mienne. J'en suis sûr, Caporal empaume la bonne voie ; regardez, il marque qu'une fois encore cette voie tourne à gauche, et vous avez assez d'expérience en vénerie pour ne pas ignorer qu'un cerf tourne toujours sur la même main. Il y a donc gros à parier qu'il est sur notre bête de meute. »

Les difficultés contre lesquelles le bon chevalier eut à lutter pour quitter la selle donnaient la mesure du sacrifice qu'il était disposé à faire au triomphe de son opinion. Enfin, il parvint à se laisser glisser sur le sol et détacha Caporal.

Aussitôt qu'il se sentit libre, le chien fit une pointe,

(1) Reprendre connaissance des traces de la bête.

revint sur ses pas, aspira largement, à plusieurs reprises, les émanations que la subtilité de son odorat lui faisait découvrir, et partit, le nez en terre, le plumet au vent, en jetant, de loin en loin, un aboi étouffé.

Il avait pris une direction parallèle à la lisière des bois, et M. de Bourguebus qui, à l'aide de son fouet, avait improvisé une béquille, le suivait clopin-clopant, quoique avec une agilité étonnante chez un invalide.

Caporal semblait partager l'animation de son maître, il s'échauffait de plus en plus ; de plus en plus son allure devenait rapide et ses abois accentués. Il alla jusqu'à un buisson de saules, de nerpruns et de genêts rabougris, qui, dans le bas-fond du coteau, couvrait à peine un arpent de terrain ; il y pénétra. Il n'eut pas plutôt disparu, qu'on l'entendit donner (1) à pleine voix et que le cerf bondit dans la lande.

« Tayaut ! Rallie, ah ! Rallie, ah ! » cria le chevalier, dont l'ivresse est plus facile à deviner qu'à décrire.

Beaucoup plus curieux de jouir du succès de Caporal que d'aller retrouver son cheval, il s'assit sur un rocher, et sonna une vue que des poumons de vingt ans n'auraient certes pas soufflée aussi triomphante.

Le daguet tendait à rentrer en forêt, et cela d'autant plus franchement que Caporal le serrait de très près. Dans cet espace découvert, en vingt bonds il rejoignit le fuyard ; il lui soufflait au poil ; lorsque le cerf, éperdu, fit sa trouée dans le taillis, le chien semblait prêt à lui monter sur le cimier.

Le chevalier de Bourguebus avait dû cesser de sonner, il riait à se rompre les côtes.

Le daguet était destiné à tomber de Charybde en Scylla. Aux appels qu'il avait entendus, le piqueur

(1) Aboyer.

s'était disposé à rallier; mais, comme il arrive souvent en pareil cas, il se préoccupa plutôt d'entraîner rapidement la meute que de la maintenir en bon ordre; ses chiens s'éparpillèrent, et ce fut ainsi que l'un d'eux venant, pour ainsi dire, buter dans le cerf, le prit à vue. Celui-ci se jeta de côté par un écart; mais, dans sa nouvelle direction, il rencontra un nouvel ennemi, la meute l'entourait, la retraite de ce côté lui était coupée; il reprit la lande et vint débucher à cinq ou six pas de Mlle Denise.

Déjà très animé, le cheval de M. de Bourguebus, épouvanté par l'apparition subite du daguet, par le passage de ce tourbillon hurlant et criant, échappa à la faible main qui le retenait, et, avec l'instinct de son emploi, l'étrier lui battant au flanc, il s'élança derrière la meute. Pour lutter contre lui, Mlle Denise avait été forcée de lâcher la bride de la jument qu'elle montait; celle-ci partit également à fond de train dans la même direction. L'allure que cette bête avait prise était si précipitée que la jeune fille voulut la modérer; en essayant de la ramener, elle s'aperçut que sa jument ne répondait plus au mors.

M. de Bourguebus n'avait pu saisir tous les détails de cet incident; il avait trop l'habitude de ces sortes d'événements pour attacher une grande importance à la fugue de sa monture; il avait vu sa nièce prendre le galop, il était convaincu que c'était volontairement. Il était partagé entre l'enthousiasme qu'excitait en lui le curieux spectacle dont il venait d'être le témoin et l'orgueilleuse satisfaction avec laquelle il suivait du regard la hardie écuyère dans sa course furieuse à travers la lande; à chacun des obstacles qu'elle franchissait, il en faisait les honneurs à l'énergie, à l'intrépidité de sa nièce, il criait : bravo! comme si elle eût pu l'entendre,



AUSSITÔT QU'IL SE SENTIT LIBRE, IL PARTIT LE NEZ EN TERRE (p. 70).

il applaudissait encore lorsqu'elle disparut avec la meute derrière une ondulation du terrain.

En ce moment, le piqueur débouchait du bois à de rapides allures. M. de Bourguebus le hêla.

« De grâce, ne m'arrêtez pas, monsieur le chevalier, » lui répondit cet homme ; « je crains bien de ne pas arriver à temps pour empêcher un grand malheur.

— Quel malheur? Que veux-tu dire?

— Les falaises ! monsieur le chevalier, et je tremble que mademoiselle ne soit plus maîtresse de sa jument. »

En jetant cette phrase sinistre au vieux gentilhomme, le brave garçon se lança à son tour à travers les bruyères, en fouillant de ses éperons les flancs de son cheval jusqu'à en faire sortir le sang.

Le chevalier de Bourguebus fit un immense effort pour respirer ; le souffle lui manquait ; il venait de se rappeler un terrible drame de sa jeunesse. Sur cette même lande, il avait vu un cerf, poussé par les chiens, se précipiter du haut des falaises, une partie de la meute et un cavalier le suivre dans cette horrible chute.

Il jeta un regard plein d'angoisse dans la direction de la mer.

J'ai dit que les collines allaient s'étageant jusqu'à la dernière ; après l'extrême pli de terrain que formait celle qui se reliait aux falaises, on découvrait une dentelure de rochers grisâtres, qui se détachaient sur l'horizon et au bas desquels, à deux cents pieds, mugissait l'Océan.

Sur cet espace crayeux, le pauvre chevalier vit d'abord apparaître un point noir, le cerf; derrière, un chien qu'il reconnut, Caporal ; puis la meute se montra en peloton allongé ; enfin, à leur tour, du dernier bas-fond sortirent deux chevaux, sur l'un desquels il distingua les plis flottants de la robe de l'amazone.

Alors le courage du vieux soldat, qui dans vingt batailles avait bravé la mort, eut une défaillance. Broyé, brisé, tué, il essaya machinalement de se soustraire au spectacle de la scène horrible qui allait se passer; il se fit un masque de ses deux mains, et de sa poitrine s'échappa un rauque râlement, un sanglot doublé d'une imprécation.

Son anéantissement était si complet, il avait si absolument perdu le sentiment de ce qui se passait, qu'un homme s'approcha, le toucha à l'épaule sans qu'il l'entendît, sans qu'il s'aperçût du geste.

« Je vois avec plaisir, mon cher oncle, » lui dit le nouveau venu d'une voix vibrante et railleuse, « que Mlle de Chastel-Chignon vous a fait convenablement les honneurs de son château. Il me reste à vous demander de vouloir bien me présenter à elle, car je craindrais qu'elle ne me reconnût pas plus que je n'ai reconnu moi-même ma demeure tout à l'heure, en y rentrant. »

Le malheureux chevalier avait entendu, mais il n'avait pas compris; il avait reconnu son neveu Chastel-Chignon, mais son esprit était fermé à tout ce qui n'était pas le lugubre événement qui, à cet instant même, s'accomplissait. Denise, cette charmante petite Denise qu'il aimait tant, morte, et mourant d'une mort horrible, laissant des lambeaux de ses chairs à tous les rochers; cette pensée résumait pour lui le passé, le présent, l'avenir, le monde, tout.

Il s'affaissa lentement sur sa jambe valide; son corps se ploya comme si la vie allait l'abandonner. Ainsi prosterné devant le père de sa nièce infortunée, il joignit les mains, et de ses lèvres blêmies et tremblantes s'échappa ce seul mot :

« Pardon! »

CHAPITRE VIII

Catastrophe.

Revenons à ce qui se passait sur la falaise, et, pour bien faire comprendre la scène, commençons par décrire de notre mieux le théâtre dans lequel elle s'encadrait.

De l'embouchure de la Seine jusqu'à celle de la Somme, la côte s'élève quelquefois de plusieurs centaines de mètres au-dessus du niveau des plus grandes marées, et cependant elle n'a point le caractère grandiose de ce rempart de granit que la Bretagne ou certaines parties du golfe de Gascogne opposent aux fureurs de l'Océan. On y trouve les déchirements du sol, les entassements de masses prodigieuses, les sites sauvages, le dessin du tableau, mais ce tableau reste à l'état d'esquisse, la couleur lui manque, cette couleur accentuée, vigoureuse, pleine d'oppositions, des roches armoricaines.

La masse calcaire de la digue normande, incessamment battue par les vagues, travaillée par les éboulements, présente, lorsqu'elle est vue du large, une teinte essentiellement monotone, celle qui a fait appeler la Grande-Bretagne « la blanche Albion », qui a permis à un poète de la comparer à un cygne endormi au milieu des eaux. C'est une succession de bancs crayeux, quel-

quefois taillés à pic, le plus souvent s'étageant et se séparant les uns des autres par de petites plates-formes, sur lesquelles croissent quelques brins d'une herbe rude et grossière; d'autres fois, ils sont minés à leur base, ils surplombent le galet du rivage et menacent de s'abîmer sur le passant qui se hasarde sous leurs voûtes. Ces divers accidents du terrain se trouvent, le plus souvent, très rapprochés les uns des autres.

Vers son milieu, la falaise de la lande de Colleville s'avance dans l'Océan, par une espèce de pointe triangulaire de 200 mètres de largeur environ à sa base.

Les deux côtés de ce cap affectent la forme perpendiculaire d'une muraille. Son extrémité est également taillée en ligne presque droite; mais les vents du nord-ouest, qui prédominent dans la Manche, l'ayant rongée à la longue, ont découpé dans sa pointe un arceau qui, de loin, la fait ressembler aux ruines d'une vieille cathédrale.

Sept à huit fois par an, aux grandes marées de l'équinoxe, la mer, en se retirant, laisse à découvert l'espace compris entre les deux piliers de l'immense ogive, et l'on peut contourner le promontoire à pied sec. Tout le reste de l'année, le flot brise sans relâche sur les rochers qui en formaient les assises.

Au nord du cap, la falaise accuse un angle rentrant, tout grand ouvert aux mêmes vents qui ont si bizarrement pratiqué une brèche dans le promontoire que nous venons de décrire; lorsque ces vents soufflent, les vagues s'engouffrent avec une rage folle dans cet étroit bassin; il a reçu, des habitants du littoral, le nom caractéristique de *Chaudron du Diable.*

Jamais appellation ne fut plus poétiquement justifiée; même lorsque la mer calme rayonne, comme un miroir d'argent, aux feux du soleil de midi, ce golfe microsco-

pique, avec sa plage encombrée de roches verdâtres, amoncelées par les convulsions de la nature, avec sa falaise effondrée, déchirée, démantelée, garde sa physionomie sinistre; lorsque la brise court en frissons sur les algues qui festonnent toutes ces pierres humides, on croit entendre les soupirs des âmes en peine.

Mais c'est par la tempête qu'il est digne de son patron, le Chaudron du Diable.

Les 400 mètres de largeur qu'il peut avoir ne sont, pour ainsi dire, qu'un brisant. Les lames acharnées paraissent en proie à une sorte de délire en arrivant dans cet étroit espace; leurs nappes noires et mugissantes déferlent avec une indicible rage sur ces rocs, dont les aspérités déchirent leurs flancs; et, à les voir se tordre et rouler à leur contact, les poursuivre, les étreindre, leur échapper et rebondir en flocons d'écume, on dirait que l'esprit du combat est en elles; en écoutant leurs gémissements, on croirait qu'elles sentent leurs blessures.

Ce jour-là, le Chaudron du Diable était en pleine ébullition.

Comme nous l'avons dit, le jour baissait rapidement, à mesure que le soleil descendait à l'horizon; la marée, qui devait être à son plein à six heures du soir, accentuait de plus en plus son action.

De gros nuages gris, courant rapides et pressés, rétrécissaient le panorama qui se déroulait du haut de la falaise. A travers leurs contours déchiquetés, la bande d'un rouge cuivré du couchant se frayait un passage et teintait quelques zones du large de ses nuances d'un pourpre blafard; dans ces échappées lumineuses, on distinguait çà et là les silhouettes de quelques bateaux à sec de voiles et voguant vers le port.

Le vent soufflait en tempête et la mer était grosse;

mais de cette élévation, les vagues ne s'accusaient que par les longues franges d'un blanc d'argent dont, à des intervalles presque réguliers, se zébrait l'immense nappe, d'un gris de plomb.

Au pied des falaises, aussi loin que l'œil pouvait s'étendre, une large ceinture d'écume qui avait l'éclat de la neige marquait la marche progressive de la mer, rentrant en possession de ses domaines. Elle avait déjà recouvert la totalité du petit golfe; là, sa fureur éclatait dans toute sa violence.

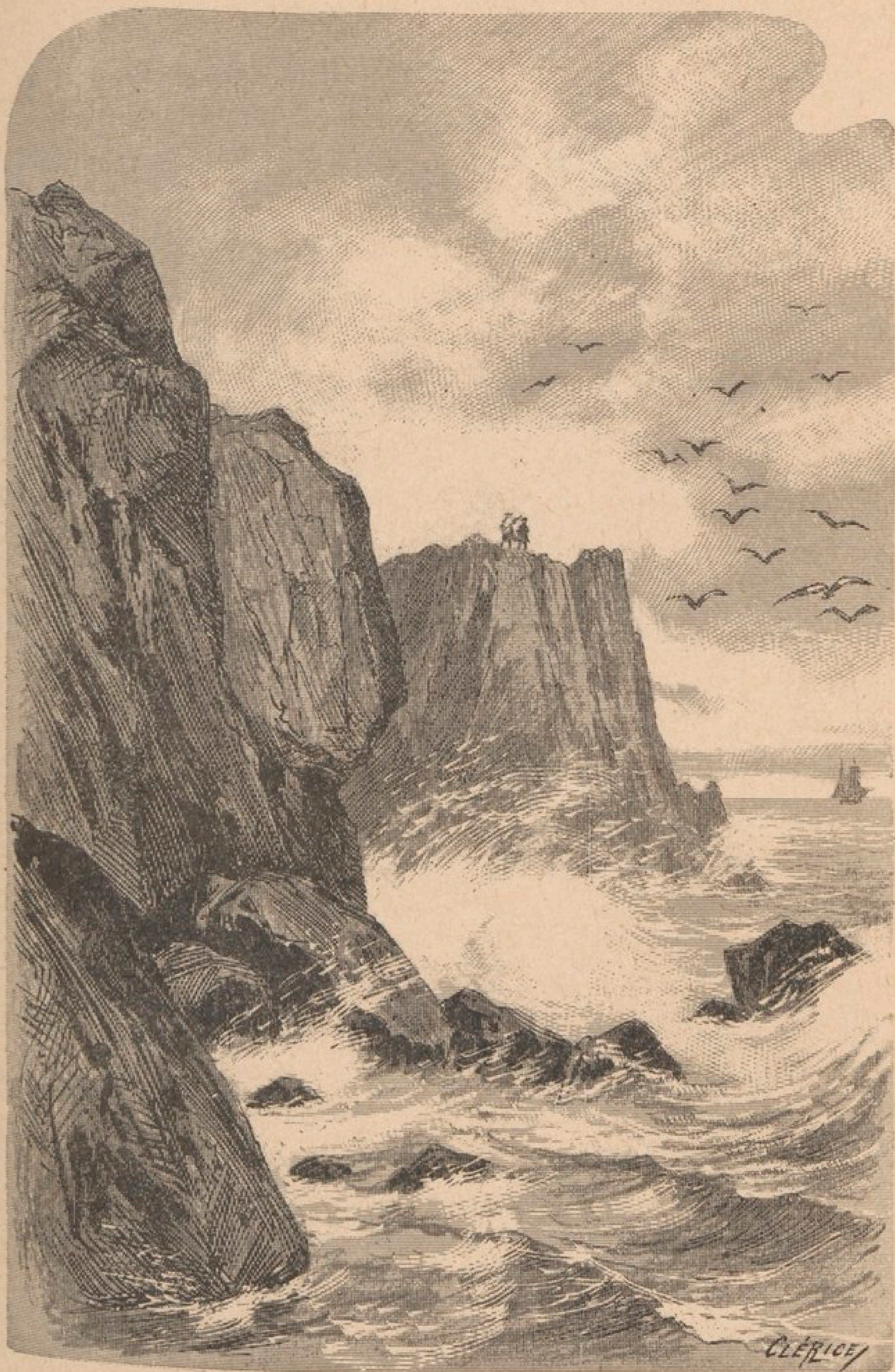
Ce magique spectacle avait un témoin.

Sur une des petites plates-formes de la falaise, M. de Tancarville, assis contre le rocher, le coude appuyé sur son genou, la tête reposant sur sa main, s'abîmait dans la contemplation de ces convulsions de l'Océan. Cependant, si absorbé qu'il parût, si intense que fût le bruit qui s'élevait du gouffre, il entendit la fanfare de M. de Bourguebus, quitta sa place et remonta sur la crête.

Comme il l'atteignait, le cerf arrivait sur la pente. L'idée que l'animal pouvait se précipiter de ces hauteurs ne se présenta pas à l'esprit du jeune homme; il crut qu'il allait exécuter un retour pour rentrer en forêt; il se jeta à plat ventre, autant pour ne pas être aperçu des veneurs que pour observer l'œuvre de la bête.

A sa grande surprise, il vit le daguet s'engager sur le promontoire, et, arrivé à son extrémité, s'élancer dans l'abîme d'un bond aussi gracieux, aussi superbe que si le malheureux eût dû rattraper le sol à dix pieds au-dessous pour y rebondir dans un nouvel élan.

Ce fait, quelque étrange qu'il paraisse, n'a rien d'anormal; il n'est pas un veneur du littoral qui n'ait eu connaissance d'un événement semblable à celui que nous racontons. On pourrait citer bien d'autres cas où les fibres cérébrales de l'animal, surexcitées par la terreur,



LE CHAUDRON DU DIABLE (p. 79).

le laissent en proie à une sorte de vertige, dans lequel il perd la perception de tout autre danger qui n'est pas celui qui a causé son épouvante. N'a-t-on pas vu un loup blessé, poussé par les chiens, se réfugier dans une chambre dans laquelle se trouvaient cinq personnes?

M. de Tancarville n'était pas encore revenu de sa stupeur lorsqu'il entendit le sourd tonnerre qui était les cris de la meute. Pressentant qu'elle allait être en danger, il se releva pour aller aux chiens et les arrêter. En ce moment, le trépidement d'un galop sur ce sol élastique et sonore frappa son oreille; il aperçut les deux chevaux venant dans la même direction, l'un sans cavalier, l'autre monté par une femme, dont l'attitude était étrange : elle se tenait renversée sur l'encolure, ses cheveux dénoués flottaient au gré du vent.

En même temps, un cri mal articulé traversa l'espace; cette femme appelait à son aide.

La ligne que suivaient les deux chevaux devait les amener à cinquante pas environ de l'endroit où se trouvait le jeune officier; ils venaient d'un tel train, que s'il voulait se rencontrer sur leur passage, il n'avait pas une seconde à perdre.

Malgré son sang-froid, quelque habitude qu'il eût du danger, M. de Tancarville était sous le coup d'une vive émotion : il appréciait les difficultés de la tâche qu'il allait entreprendre, il comprenait qu'il allait risquer sa vie sans grandes chances de sauver l'amazone en détresse; mais, dans cette amazone, il avait reconnu la nièce de son vieil ami. Il n'hésita pas un instant à se sacrifier, s'élança de toute la vitesse de ses jambes, et atteignit les chevaux au moment même où ils s'engageaient sur le promontoire.

Les rênes avaient échappé aux mains défaillantes de la jeune fille, elles flottaient à l'aventure. Aussi pâle que

si déjà la mort l'eût touchée de son aile, elle avait perdu la conscience de ce qui se passait; cramponnée à sa selle, c'était un miracle qu'elle n'eût pas encore été désarçonnée.

M. de Tancarville sentit passer sur sa main le souffle embrasé qui, avec un bruit strident, s'échappait des naseaux du cheval; mais, effrayé par son geste, celui-ci se jeta à gauche par un écart, et la bride glissa entre les doigts du jeune homme. Il ne put que saisir une poignée de crins, l'enrouler autour de son poignet et se laisser traîner.

Quelle que fût la violence des impressions que subissait M. de Tancarville, il se rendait un compte fort exact de sa situation.

Soutenu par son unique main, le pauvre manchot ne pouvait plus atteindre la bride, faire agir le mors. Il se voyait perdu avec celle qu'il croyait sauver, et cependant, l'idée de lâcher prise, de l'abandonner à son triste sort ne se présentait pas à son esprit. C'était à peine si l'allure du cheval était ralentie par le nouveau fardeau qui pesait sur lui de tout son poids, et chacun de ses bonds le rapprochait de l'abîme.

A travers le bourdonnement du sang qui affluait à son cerveau, M. de Tancarville entendit la voix d'un chien; à ses côtés, il vit galoper Caporal.

Notre vieille connaissance s'était montrée beaucoup plus avisée que quelques-uns de ses collègues. Comme je l'ai raconté, il tenait la tête de cent cinquante à deux cents pas sur ceux-ci; mais, arrivé sur la crête du précipice dans lequel le daguet avait disparu, il s'était arrêté, avait jeté un hurlement au gouffre, et, avec autant de prudence que de sagacité, il avait renoncé à le suivre dans ce *bat-l'eau* aventureux, tandis que plusieurs chiens de la meute, en requêtant sur la déclivité de la falaise, exécutaient, à leur tour, le saut périlleux.

« A moi, à moi, Caporal! Mords là! » cria l'officier.

Il semblait que l'intelligent animal eût deviné le péril et n'attendît que le signal; il s'élança au poitrail du cheval, lui planta ses crocs dans la chair et resta suspendu à son encolure.

L'animal se cabra sur ses jarrets frémissants, battant l'air de ses sabots de devant pour se débarrasser de la douloureuse étreinte.

Il était temps; une vingtaine de mètres tout au plus le séparaient de l'extrême pointe du promontoire.

« Quittez l'étrier et laissez-vous glisser à terre, Mademoiselle. Tiens bon, tiens bon, Caporal! » s'écria de nouveau le jeune homme.

La jeune fille obéit machinalement. Dans l'état où elle était, c'était non plus la raison, mais l'instinct de la conservation qui la faisait agir.

La manœuvre était pleine de périls. Caporal n'avait pas lâché prise. Tenaillé à la gorge, fou de douleur et épouvanté, le malheureux cheval ne touchait terre que pour bondir de nouveau, se redresser sur ses jarrets, et sur un espace aussi resserré, à chacun de ses écarts, ils se trouvaient tous à deux doigts de leur dernière heure.

Enfin M. de Tancarville entendit le bruit d'un corps qui s'affaissait sur le gazon; à son tour, il desserra la main et, se retournant lestement, il tenta d'empoigner les rênes; mais, en ce moment, l'animal pirouettait sur le bord de la falaise, la terre s'éboula sous ses pieds, il tomba en arrière, entraînant le pauvre Caporal dans sa chute.

Il va sans dire que cette scène, si longue sous notre plume, lorsqu'il faut en décrire tous les incidents, n'avait duré que quelques secondes.

M. de Tancarville s'approcha de M[lle] Denise; elle était évanouie, mais les secours arrivaient de toutes parts; le

piqueur, les valets et M. de Chastel-Chignon lui-même accoururent, les uns après les autres.

L'officier reconnut celui-ci autant à son ton hautain, à ses manières impérieuses, à sa physionomie maussade qu'à l'émotion qui se manifesta en lui lorsqu'il vit sa fille sans mouvement.

Peu favorablement impressionné par les dehors de ce personnage, il le salua et voulut se retirer après avoir essayé de le tranquilliser en lui assurant que la jeune fille n'avait aucun mal.

« Par le diable! » s'écria M. de Chastel-Chignon avec son accent le plus rogue, « Monsieur, que je n'ai pas l'honneur de connaître, mais qui êtes probablement un des hôtes dont la générosité de mon vieux fou d'oncle m'a gratifié, il me semble que ce ne serait pas trop exiger de votre courtoisie, que de vous demander un peu d'aide et tout au moins de m'apprendre ce qui s'est passé. »

Un léger frisson passa sur les lèvres de l'officier.

« Pardon, Monsieur, » répondit-il d'une voix brève et incisive, « j'ai pour habitude de n'accepter aucune hospitalité par ricochet; par conséquent, je n'avais pas eu l'honneur d'assister à votre chasse, et rien ne me contraint à vous dire qui je suis. Votre façon de m'interroger est si cavalière, que je me croirais dispensé d'y répondre si vous n'étiez père, et si je ne devais des égards à la situation douloureuse dans laquelle je vous vois. »

Alors M. de Tancarville lui raconta brièvement la scène dont il avait été le témoin, mais en taisant la part qu'il y avait prise, en laissant tous les bénéfices du salut de la jeune fille au pauvre chien qui avait été la victime de son dévouement.

Tout en parlant, il remarquait chez M. de Chastel-

Chignon une préoccupation complètement étrangère à l'événement, et assez extraordinaire en raison de la gravité de celui-ci.

Lorsque, en arrivant sur le promontoire, il avait aperçu sa fille pâle et froide, étendue sur le gazon, le châtelain de Colleville s'était montré vraiment père; il avait eu des larmes dans les yeux, dans la voix; si sa physionomie était ordinairement triviale, par son expression et par l'empâtement graisseux qui la caractérisait, — transfigurée par la douleur, elle avait été momentanément touchante; manifestation de sensibilité bien fugitive. Aussitôt qu'il avait pu s'assurer que l'accident de Denise n'aurait pas de suites graves, il avait été envahi par des inquiétudes qui n'avaient plus l'état de sa fille pour unique cause.

C'était avec quelque stupeur qu'il avait semblé reconnaître l'endroit où il se trouvait, puis ses yeux s'étaient arrêtés sur un brick, que l'on voyait à une lieue au large, courant des bordées pour se maintenir dans le vent; il n'avait pu retenir un geste de désappointement, et depuis lors, partagé entre les soucis de sa tendresse paternelle et une autre pensée qui paraissait lui être importune, il était en proie à une agitation bizarre. Tantôt il s'agenouillait auprès de son enfant, il la soulevait dans ses bras, il l'appelait des noms les plus doux; et tantôt, se relevant, il allait et venait, gourmandait ses gens, accusant la lenteur de celui qu'il avait envoyé chercher des moyens de transport à Colleville, maudissant cent fois son oncle de Bourguebus, dont le retour lui aurait été funeste, supputant les pertes, les dépenses que l'intervention de celui-ci dans ses affaires allait lui causer, et cela avec un accent lamentable qu'Harpagnon n'eût pas désavoué, et qui certainement, en d'autres circonstances, eût provoqué plus d'un sourire.

M. de Tancarville le considérait avec étonnement.

Lorsque l'officier eut terminé son récit, un des valets se dirigea vers l'endroit où les terres éboulées marquaient l'emplacement de la chute, et se penchant sur l'abîme, il jeta un regard au bas de la falaise sur laquelle, en ce moment, les vagues déferlaient avec fracas; mais aussitôt M. de Chastel-Chignon, se précipitant vers cet homme, le saisit par le bras et le rejeta brusquement en arrière.

« Que voulez-vous voir, imbécile? » s'écria-t-il d'un ton menaçant. « La mer est dans son plein ; en supposant que ce cheval, — ce misérable cheval, un cheval de soixante pistoles, et qui sont à payer encore ! — ne se soit pas brisé dans sa culbute, n'est-il pas noyé, cent fois noyé à présent?

— Sans doute, Monsieur », répondit le valet; « mais un chien peut se tirer d'affaire par une mer encore plus dure que celle-ci; celui de M. le chevalier est une bête intrépide, et j'avais pensé... »

Le châtelain ne le laissa pas achever, et cette phrase servit de texte à des récriminations beaucoup plus violentes que les précédentes; il reprocha aigrement à cet homme de s'inquiéter d'une aussi misérable bête, lorsque son maître avait à regretter la perte d'animaux d'une valeur autrement considérable.

Pendant qu'il donnait un libre cours à ses ressentiments, Denise revint à elle; elle souleva sa tête alanguie, passa à plusieurs reprises sa main sur son front, et ouvrant les yeux, elle aperçut M. de Tancarville. Un cri étouffé échappa à sa poitrine; son regard appela le jeune homme : celui-ci s'étant approché, elle lui tendit la main. Les larmes jaillissaient de ses paupières et ruisselaient sur ses joues; suffoquée par les sanglots, elle fut quelque temps sans pouvoir articuler une parole.



L'ANIMAL SE CABRA SUR SES JARRETS FRÉMISSANTS (p. 85).

« Vous êtes vivant, Dieu soit béni ! » s'écria-t-elle. « Si votre générosité vous avait coûté l'existence, jamais je ne m'en serais consolée ! »

Elle avait prononcé cette phrase avec simplicité, mais avec un tel élan de reconnaissance, que malgré les préventions qu'il nourrissait, M. de Tancarville se sentit remué jusqu'au fond de l'âme.

« Et Caporal, où est Caporal ? » reprit-elle avec vivacité.

Tout le monde garda le silence.

« Hélas ! Mademoiselle », lui dit l'officier, « il faut espérer que la Providence lui aura fait la grâce d'une courte agonie. »

La jeune fille fit un effort, parvint à s'asseoir sur le gazon et joignant les mains :

« Ah ! mon Dieu, » dit-elle, « quel chagrin pour mon pauvre oncle ! »

Et sans s'arrêter à l'impatience que manifestait M. de Chastel-Chignon :

« Mon père, mon bon père, » ajouta-t-elle, « c'est à ce brave chien que vous devez de ne pas revenir au château avec le cadavre de votre fille. A-t-on fait tout ce qu'il était possible pour le sauver ? Peut-être se sera-t-il accroché à quelque rocher ; peut-être a-t-il lutté contre les vagues ; je vous en conjure, mon père, promettez cinq louis, promettez dix louis à qui tentera de nous le ramener. »

Le piqueur et les valets s'avancèrent de nouveau vers la falaise ; un geste impérieux de M. de Chastel-Chignon les arrêta.

« Le premier qui fait un pas sera chassé, » s'écria-t-il.

Alors, s'abandonnant à un incroyable emportement, il reprocha durement à sa fille la faiblesse avec laquelle elle avait cédé aux conseils de M. de Bourguebus, et

les ruineuses fantaisies qui en avaient été la conséquence.

La présence de M. de Tancarville, celle des domestiques, rendait l'épreuve bien cruelle pour la fierté de la jeune fille ; rouge de honte, dévorant ses larmes, elle n'en oublia pas moins l'humiliation qu'elle subissait pour revenir à la charge, pour supplier son père de s'assurer du sort de Caporal.

Touché de son désespoir, M. de Tancarville intervint : s'adressant à Denise, il lui représenta que l'état de la mer rendait toute espérance bien incertaine, mais il lui promit de sonder les anfractuosités de rochers et de voir si, par un miracle, le chien n'aurait pas survécu.

Cette promesse parut redoubler la mauvaise humeur de M. de Chastel-Chignon; il ordonna à ses gens de coupler ce qui restait de la meute, à deux d'entre eux de prendre sa fille entre leurs bras, et, gourmandant leur lenteur, il les dirigea vers la voiture que l'on apercevait dans le lointain.

M. de Tancarville resta seul sur le promontoire. Il regardait le groupe s'éloigner lentement à travers la lande, lorsque, à sa grande surprise, il s'aperçut que M. de Chastel-Chignon ne faisait point un pas sans se retourner pour l'observer, puis il le vit revenir et se diriger vers lui.

« Monsieur, » lui dit le châtelain, « je serais désespéré qu'un caprice de ma fille devînt le prétexte d'un nouveau malheur ; la nuit vient, vous avez pu apprécier tous les dangers de la falaise, il serait d'autant plus sage à vous de ne pas pousser plus loin vos investigations que vous savez aussi bien que moi qu'elles seraient vaines. »

En parlant ainsi, M. de Chastel-Chignon tournait obstinément les yeux du côté de la mer et, en suivant la

direction du regard de son interlocuteur, l'officier reconnut que le brick dont nous avons parlé s'était rapproché de la côte et louvoyait à une demi-douzaine d'encâblures; mais l'idée ne pouvait lui venir d'établir une corrélation, quelle qu'elle fût, entre la singulière insistance du père de Mlle Denise et les mouvements de ce bâtiment inconnu.

Il le remercia de sa courtoise sollicitude, et comme il lui représentait que bien qu'il fût parfaitement convaincu que ses recherches seraient inutiles, il n'en devait pas moins faire honneur à la promesse qu'il avait donnée :

« Votre bon vouloir pour les miens peut plus utilement se traduire, Monsieur, » répondit M. de Chastel-Chignon; « vous êtes, je crois, l'ami de M. le chevalier de Bourguebus ; je l'ai laissé sur la lisière du bois, où, en raison de son infirmité, il doit se trouver fort empêché. Voici son cheval qui, beaucoup plus adroit que celui de ma fille, a préféré la terre ferme aux voyages de long cours ; je crois que vous rendrez un véritable service à votre ami en le lui reconduisant. »

En achevant ces paroles, M. de Chastel-Chignon salua le jeune homme et rejoignit son monde.

M. de Tancarville resta un instant indécis; il se pencha sur l'abîme, il regarda, il écouta. Déjà les ombres commençaient à envelopper la base des falaises, il ne vit que la frange d'écume qui se détachait sur la nappe mouvante, noire, comme un drap mortuaire, il n'entendit que le monotone glapissement des vagues sur les brisants.

Il réfléchit que M. de Chastel-Chignon avait eu raison, que ses recherches seraient inutiles; il pensa à son vieil ami que son neveu abandonnait avec des intentions évidemment peu charitables. Le cheval de M. de Bourgue-

bus broutait à quelques pas de là; il s'en empara, se mit en selle et le lança dans la direction que le châtelain lui avait indiquée.

Chemin faisant, il voulut s'efforcer de trouver une explication à la singulière conduite du seigneur de Colleville; mais il n'était plus le maître de sa pensée, elle lui échappait et le ramenait sans cesse à Denise, si touchante dans ses larmes et dans son désespoir.

CHAPITRE IX

Où les choses paraissent se gâter.

M. de Tancarville avait mis le cheval au galop; il traversa rapidement la lande. La nuit avait enveloppé la terre de ses ombres; bien que la masse noire des taillis, formant silhouette sur le clair-obscur de la voûte étoilée, lui servît à se diriger, il ne trouvait pas celui qu'il cherchait.

Le chevalier de Bourguebus était cependant où M. de Chastel-Chignon l'avait laissé, assis sur un coin de rocher, calme en apparence, mais faisant des efforts surhumains pour dompter les angoisses que chaque minute qui s'écoulait rendait plus poignantes.

Il entendit heureusement le bruit des pas du cheval, et, supposant que son neveu avait envoyé le piqueur à sa recherche :

« Est-ce toi, La Feuille ? » cria-t-il?

A l'accent avec lequel avaient été prononcées ces paroles, M. de Tancarville pressentit les émotions qui agitaient son vieil ami.

« Non, ce n'est pas La Feuille, » répondit-il en descendant de sa monture, « mais je n'en serai pas

moins le bienvenu, car je vous apporte de bonnes nouvelles. »

Le chevalier fut quelques secondes sans parler, mais l'officier sentait trembler sa main qu'il avait prise entre les siennes, il entendait ses efforts pour arracher la respiration à sa poitrine gonflée ; il vit scintiller une larme sur la joue ridée du vieillard.

« Mademoiselle votre nièce a couru un grand danger, » reprit-il ; « elle est saine et sauve, Dieu merci ! »

M. de Bourguebus se raidissait de plus en plus contre le sentiment qui envahissait son âme ; mais il n'était pas le plus fort, un sanglot nettement caractérisé lui échappa.

« Maugrebleu ! » s'écria-t-il, « voilà que je déshonore le régiment de Navarre par ma lâcheté. Je ne me le pardonnerais jamais si elle avait un autre témoin que vous, qui ne la divulguerez à personne. Vous qui voulez vieillir seul, comme j'ai vécu, vous connaîtrez un jour ce que j'éprouve, mon enfant, » continua-t-il en se rasseyant sur la pierre ; « c'est le châtiment de ceux qui enfreignent cette loi de la nature, qui nous a donné un cœur pour aimer. On se croit bien avisé en débarrassant sa voie de tout ce qui entrave l'égoïsme, c'est en vain ; le besoin de nous attacher à quelque chose nous tient par les jambes, comme la terre à laquelle, un jour, tous nous appartiendrons. Au bout de dix ans, de vingt ans, quand les joies ont perdu leurs ailes, quand les passions sont aux invalides, on cède malgré soi au besoin d'épancher sa tendresse sur un être qui survivra et se souviendra, et on arrive bêtement à se procurer les douleurs de la paternité sans en avoir jamais connu les consolations. C'est mon histoire avec ma pauvre Denise, mon ami. L'infernale torture que je subis depuis une heure m'a donné les proportions de mon affection pour elle, et j'avais besoin

de vous l'expliquer pour que vous me pardonniez ma faiblesse. »

Sans lui confesser combien le parallèle qu'il faisait mentalement de cette touchante émotion avec la singulière attitude du père de Denise était à son avantage, M. de Tancarville assura à son vieil ami qu'il n'avait été nullement scandalisé du trouble qu'il avait laissé apparaître; puis il lui raconta ce qui s'était passé sur le promontoire. Quelque soin qu'il apportât à diminuer l'importance du rôle qu'il avait joué dans cet événement, M. de Bourguebus comprit parfaitement que c'était à lui qu'il devait le salut de sa nièce; il lui sauta au col et le tint étroitement embrassé.

« Corbleu! s'écria-t-il, je bénis deux fois la Providence qui a préservé la pauvre enfant et qui, pour l'arracher à l'horrible fin qui l'attendait, a choisi la main de mon ami le meilleur. Mes rêveries conjugales étaient-elles donc si folles? Voilà votre histoire qui tourne au roman ; ce serait la première fois que l'on verrait le jeune et beau chevalier ne pas épouser l'héroïne qu'il a sauvée.

— Attendez-vous, cependant, à la voir se terminer par ce dénoûment en dehors de toutes les règles, mon cher chevalier.

— Et pourquoi, s'il vous plaît?

— Parce que, tantôt, nous n'étions que deux à vouloir donner ce croc-en-jambe à la tradition, et que nous serons trois désormais.

— Et le troisième?

— M. de Chastel-Chignon, qui me semble d'humeur peu accommodante et fort jaloux des privilèges que vous avez quelque peu usurpés », répondit en souriant M. de Tancarville.

Celle allusion sembla avoir ramené le chevalier à un

ordre d'idées désagréables; quelques interjections sourdes, mais accentuées avec une mauvaise humeur très caractérisée, s'échappèrent de sa gorge; puis il procura un nouveau cours à sa bile en sifflant un *bien-aller*, qui s'accentuait de plus en plus; en même temps, il commença de regarder autour de lui et entre les jambes du cheval avec une certaine inquiétude.

M. de Tancarville comprit ce qu'il cherchait; mais, connaissant son attachement pour Caporal, il hésitait à lui apprendre qu'il ne le reverrait plus; cependant, il fallut bien s'y décider.

Le chevalier l'avait écouté en silence; quand il eut fini, un profond soupir souleva la poitrine du vieux gentilhomme.

« Tout ce que fait Dieu est bien fait, murmura-t-il. Certainement, Caporal était plus digne de marcher sur ses pattes de derrière et d'être appelé un homme que bien des gens que je pourrais nommer; mais c'était un chien, et en face de l'immense douleur qui m'a été épargnée, je n'ai pas le droit de me plaindre si le malheur l'a choisi pour victime. Qu'il dorme en paix dans son linceul d'algues vertes! »

Alors M. de Tancarville ayant aidé son vieil ami à se remettre en selle, ils reprirent le chemin qui devait les ramener à la tour de Bourguebus.

Le lendemain, au moment où M. de Tancarville allait descendre pour le déjeuner, le chevalier entra dans sa chambre. Le vieux gentilhomme était en proie à une agitation qui se traduisait par des manifestations physionomiques des plus bizarres. Tantôt il semblait en proie à la colère, ses sourcils se fronçaient avec une expression de menace, son œil unique jetait des flammes; puis, tout à coup, presque sans transition, une révolution s'opérait sur sa figure et dans ses gestes; l'œil seul gardait son

animation caractéristique, mais ses traits se détendaient dans une sorte de satisfaction épanouie, un sourire plissait ses lèvres, il se frottait les mains d'un air joyeux, quoique imparfaitement dégagé de l'impression rageuse à laquelle ce flux de belle humeur avait succédé.

Pendant quelques instants, M. de Tancarville considéra son hôte avec stupeur; il ne parvenait pas à se rendre compte de ce que pouvaient être des sentiments qui se succédaient avec une rapidité aussi contradictoire.

« Qu'avez-vous donc, mon cher ami? » lui demanda-t-il enfin.

La question tombait précisément au moment où, dans l'âme du chevalier, une nouvelle éclaircie suivait un nouvel orage, où les nuages qui chargeaient son front s'étaient dissipés, où il recommençait à se frotter les mains avec une recrudescence de contentement.

« Vous n'êtes guère perspicace, mon cher enfant, répondit-il; moi, lorsque je rencontre un homme dont la physionomie laisse percer, sans souci du qu'en dira-t-on, une joie qui déborde d'un cœur trop plein, je n'ai jamais besoin qu'il m'apprenne les causes de l'inondation et je soupçonne tout de suite une bonne fortune.

— Une bonne fortune ? répéta le jeune officier avec ébahissement.

— Parce qu'il manque à ma personne quelques petits accessoires, le mot vous effarouche; vous oubliez que la bonne déesse est aveugle; d'ailleurs, elle a plus d'une manière de nous sourire, et je vous déclare qu'elle ne pouvait m'accorder une grimace qui me fût plus agréable que celle dont il lui plaît de me favoriser. Ah ! ah! ah! » continua M. de Bourguebus, en ricanant, « lorsqu'on me porta inanimé sur un lit voisin du vôtre, dans ce triste hôpital de Maëstricht, et que l'on déposa mon épée sur

le drap qui avait tant de chances pour devenir mon linceul, vous vous êtes dit, j'en suis sûr : « Voilà une pauvre lame que la main de son maître ne tirera plus du fourreau ! » Eh bien ! vous vous trompiez, morbleu ! Ma vieille épée va encore une fois prendre l'air. Me comprenez-vous maintenant ? »

En disant ces mots, le chevalier avait porté la main gauche à la garde de l'épée qu'il portait en verrouil, et son visage indiquait que son âme revenait à la tempête.

« Je n'ai jamais pu débrouiller une seule énigme, » fit observer le jeune homme ; « expliquez-moi celle-ci, chevalier.

— Cela me semble cependant assez clair, » reprit ce dernier en se livrant à une pantomime de plus en plus impétueuse ; « à votre place, j'eusse conclu vingt fois déjà qu'il s'agissait d'un bon duel et que vous me demandiez de vous servir de second. »

Malgré la gravité de la situation, M. de Tancarville ne put réprimer un léger sourire ; si fugitif qu'il eût été, le chevalier le vit passer sur les lèvres de son ami, et l'exaspération à laquelle il semblait s'être abandonné de nouveau s'en accrut. Il saisit la main du jeune officier et la serrant fortement dans la sienne :

« Remercions Dieu que je sois votre obligé », s'écria-t-il, avec une vivacité fébrile, « car, sur mon honneur, s'il en était autrement, vous aussi je vous appellerais. Que vous vous soyez moqué de moi, lorsque le mot de bonne fortune prêtait à l'équivoque, je le conçois et je vous le pardonne ; mais le sang qui demande à couler pour laver un outrage, ce sang-là n'a pas d'âge, entendez-vous bien. J'ai été grossièrement insulté par un drôle que je renie ; voulez-vous, oui ou non, aller de ma part lui demander la satisfaction à laquelle j'ai droit ? »



— ÉTANT ALLÉ DE BON MATIN A COLLEVILLE IL AVAIT RENCONTRÉ... (p. 101).

Ces derniers mots avaient été un trait de lumière pour M. de Tancarville.

« Quoi ! » fit-il. « A M. de Chastel-Chignon, à votre neveu ?

— Il n'est plus mon neveu, » reprit l'impétueux vieillard ; « des malheurs de famille avaient condamné ma sœur à cette triste alliance bien des fois déplorée ; les liens qui existaient entre nous, son inqualifiable façon d'agir envers moi vient de les briser.

— Je voudrais avoir un tout autre témoignage d'amitié à vous donner, mon cher chevalier ; cependant vous n'avez pu douter que je ne fusse disposé à vous rendre le service que vous réclamez de moi. Me voici prêt à me mettre en route pour mon ambassade et à contribuer à vous procurer la satisfaction de couper la gorge à ce ci-devant neveu ; mais encore est-il indispensable que je sache ce qui s'est passé entre vous et lui, et, par conséquent, sur quelles bases je devrai établir la demande de satisfaction que je m'en irai réclamer. »

Si raisonnable que fût cette exigence, elle embarrassait visiblement le chevalier de Bourguebus.

« Ta ! ta ! ta ! je n'ai pas à entrer dans d'autres détails, » dit-il ; « je tiens que M. de Chastel-Chignon a gravement manqué, non seulement à ses devoirs envers le chef de la famille, mais aux plus simples égards que l'on se doit entre gens bien élevés ; je me considère comme offensé, voilà l'essentiel. Quant à M. de Chastel-Chignon, il se targue d'être gentilhomme ; soyez convaincu qu'il sera enchanté de saisir l'occasion de prouver au moins qu'il se croit digne de l'être. »

M. de Tancarville était faiblement persuadé de l'enthousiasme guerrier du châtelain de Colleville, mais il jugeait prudent d'attendre que la colère de M. de Bourguebus fût quelque peu attiédie pour essayer de lui faire

toucher du doigt toutes les impossibilités d'une semblable rencontre; il s'attacha d'abord à obtenir de celui-ci le récit de ce qui lui était arrivé.

Le chevalier lui raconta qu'étant allé de bon matin à Colleville pour avoir des nouvelles de Denise, il avait rencontré le père de la jeune fille; après un entretien assez long, celui-ci lui avait donné à entendre qu'il lui serait agréable, qu'il lui paraissait indispensable à la concorde qu'il souhaitait entre sa fille et lui, que son oncle voulût bien, pendant quelque temps, rendre au château de moins fréquentes visites.

Tel était le grief dont M. de Bourguebus déclarait qu'il entendait tirer une éclatante vengeance, sans dissimuler qu'il en était d'autres sur lesquels il se taisait obstinément, mais qui, s'il en fallait juger par son irritation croissante aussitôt qu'il touchait cette corde, devaient lui tenir au cœur encore plus fortement que celui qu'il mettait en avant.

M. de Tancarville connaissait trop bien son chevalier pour ne pas les soupçonner et la démarche dont il était mis en demeure de se charger ne lui en paraissait que plus scabreuse.

Il entama alors la seconde partie de sa tâche, qui était aussi la plus difficile. Avec mille précautions oratoires, avec tous les ménagements que nécessitait la susceptibilité du chevalier et la foi de celui-ci dans son omnipotence, il insinua que M. de Chastel-Chignon n'avait peut-être d'autre tort que celui d'avoir usé de son droit de gouverner son intérieur et sa fille ainsi que bon lui semblait; il glissa encore plus légèrement sur les excellentes raisons que le maître de Colleville pouvait invoquer pour se refuser à un duel semblable; mais il appuya fortement sur les déplorables résultats que cette rencontre pouvait avoir pour M. de Bourguebus. Exaltant un peu

plus que de raison son expérience et son habileté dans le maniement des armes, il lui représenta son désespoir dans le cas, probable, disait-il, où de cette Denise qu'il aimait tant il aurait fait une orpheline.

M. de Bourguebus était touché, mais il ne se rendait pas.

En ce moment, on frappa à la porte; un laquais de Colleville apportait au chevalier une lettre de sa jeune maîtresse. Le vieux gentilhomme la décacheta, la lut et la tendit à M. de Tancarville.

Cette lettre contenait ces quelques lignes :

« Quel que soit mon désespoir d'être séparée du meil-
« leur et plus aimé de tous les oncles, je dois me sou-
« mettre aux volontés de mon père; mais ce bon oncle
« saura que la défense ne concerne que lui seul, et que
« je bénirais l'âme charitable qui voudrait m'apporter
« des nouvelles du donjon de Bourguebus.

« Denise. »

M. de Tancarville, un peu pâle, froissait machinalement le papier entre ses doigts.

Toute trace d'irritation avait comme par enchantement disparu du visage du chevalier.

« Eh bien ! que répondez-vous ! » demanda-t-il à son jeune ami.

— Mais, » reprit celui-ci, « il me semble, mon cher chevalier, que c'est à vous que cette lettre est adressée. »

Le bonhomme haussa les épaules et sourit malicieusement.

« Allons, allons, » dit-il, « l'âme charitable, passez votre plus bel uniforme, et tâchez de consoler ma pauvre enfant. Vous tenez à ce que je renonce à massacrer monsieur son père; je ne saurais vous dissimuler que, sur ce

point, toute votre éloquence est moins efficace qu'un seul sourire de ses lèvres roses.

— J'irai, chevalier; mais je ne vous cacherai pas, à mon tour, qu'il me semble que vous vous entêtez là dans une sotte équipée; jusqu'ici elle ne vous a pas porté bonheur. Dieu veuille que vous n'ayez pas à regretter davantage ces visions que rien ne justifie! »

M. de Bourguebus laissa son jeune ami procéder à sa toilette; il constata avec satisfaction que cette toilette avait duré un bon quart d'heure de plus que de coutume, et il murmura entre ses dents :

« Allons, en voici un déjà que j'ai amené à résipiscence! »

CHAPITRE X

Revirement inattendu.

Si terribles qu'eussent été les émotions de la journée précédente, elles ne devaient pas avoir de résultats fâcheux pour la santé de Mlle Denise ; sa constitution était robuste, et puis, familiarisée depuis son enfance avec les petits accidents de la vie rustique, elle avait vu s'atténuer pour elle l'impressionnabilité nerveuse qui caractérise son sexe.

Dès le matin, elle s'était sentie assez remise pour quitter sa chambre. Vêtue d'une robe de chambre de soie blanche toute constellée de fleurettes bleues, brochées dans l'épais tissu, coiffée d'un bonnet de linon, dont les barbes vaporeuses encadraient son visage un peu pâli et lui donnaient un nouveau charme, elle était assise sur une chaise longue, au coin de la haute et large cheminée du grand salon de Colleville.

Je viens de dire que les joues fraîches et rosées de Mlle Denise avaient quelque peu perdu de leur incarnat ; cette pâleur n'était pas seulement la conséquence de la secousse morale qu'elle avait subie, elle était encore celle d'une complète insomnie pendant une longue nuit.

Quand on ne dort pas, on pense ; c'est là une des plus cruelles infirmités de notre nature humaine, chez laquelle l'esprit et la matière se trouvent si complètement et fâcheusement enchevêtrés l'un et l'autre, que le premier ne peut pas se reposer si la seconde n'y a pas consenti. Denise avait donc pensé beaucoup pendant cette interminable nuit. A quoi ? Un peu sans doute au danger auquel elle avait si miraculeusement échappé, et par ricochet à celui qui avait eu une part si active à son salut.

Nul sentiment autre que celui de la reconnaissance ne la sollicitait ; mais dans un cœur jeune et généreux comme le sien, cette reconnaissance devait s'affirmer vive et puissante ; elle l'était d'autant plus que c'était vainement que la jeune fille avait cherché un moyen de la traduire, c'est-à-dire d'en faire accepter un témoignage à ce pauvre et fier gentilhomme.

Elle n'avait pas un instant songé que le lien qui venait de s'établir entre elle et ce jeune homme pût rendre possible l'union dont M. de Bourguebus l'avait souvent entretenue. Si haut qu'elle estimât le service qui lui avait été rendu, son orgueil féminin lui disait que son amour et sa main valaient davantage. Et puis son père, qui, grâce à l'intempérance de langue du chevalier, avait été mis au courant des petits projets matrimoniaux de celui-ci, et que cette usurpation de pouvoir avait naturellement scandalisé plus que tout le reste, désireux d'y couper court, avait déclaré à la jeune fille que, dans deux mois, elle deviendrait la femme d'un conseiller au présidial de Rouen, M. Odin de Lessart. Denise était une enfant trop soumise pour entrer en révolte contre la volonté paternelle si nettement formulée ; or, cet ordre l'avait trouvée à peu près résignée.

Seulement, loin de se rappeler le sourire irrévéren-

cieux qui avait été son premier grief contre M. de Tancarville, elle se reprochait avec quelque contrition de n'avoir pas témoigné assez de déférence aux désirs de M. de Bourguebus, de n'avoir pas accueilli l'ami de son oncle avec une plus encourageante bienveillance. Puis, sans effort, sans arrière-pensée, le plus naïvement du monde, les traits, la tournure, l'extérieur du conseiller au présidial, avec lequel elle avait dansé l'hiver précédent, se représentaient à son esprit ; elle comparait cette image à celle du jeune officier, évoquée plus facilement encore. Elle ne se prononçait pas ; mais s'il fallait ajouter foi au léger soupir aussitôt comprimé, qui s'échappait de sa poitrine, malgré le bras mutilé du chevau-léger le parallèle ne tournait pas à l'avantage de celui auquel elle devait appartenir.

M. de Chastel-Chignon était sorti après le déjeuner, « pour aller visiter ses fermes, » disait-il. Restée seule, Mlle Denise avait repris le cours de ses rêveries ; elle cherchait avec plus d'opiniâtreté que jamais un expédient susceptible de concilier les convenances avec la gratitude qui brûlait de se manifester ; elle n'était pas plus heureuse sur ce point qu'elle ne l'avait été pendant la nuit : la solution ne se présentait pas.

On annonça M. de Tancarville.

Denise se leva précipitamment, elle fit quelques pas au-devant de l'officier ; elle comprit sans doute que cet empressement était déplacé, s'arrêta brusquement et revint à sa chaise longue, d'où elle présenta au jeune homme une main que celui-ci porta à ses lèvres.

« Je vois avec bonheur, Mademoiselle », lui dit-il, « que votre accident n'aura aucune espèce de suite ; permettez-moi de vous féliciter de la vaillance avec laquelle vous aurez traversé une aussi rude épreuve. Déjà debout ! en vérité, c'est merveilleux ; un mousquetaire ne témoignerait pas plus d'énergie, et je ne doute pas que vous

ne soyez bientôt en mesure de venger, sur un autre cerf, le désagréable dénoûment de votre dernière chasse.

— Vous le croyez, Monsieur, » répondit Denise ; « eh bien, j'en doute, et je crois, au contraire, que la leçon d'hier n'aura pas été perdue pour moi.

— Oh ! Dieu merci, l'on ne rencontre pas tous les jours la falaise sur son chemin.

— Pas davantage un cœur généreux qui s'expose à périr lui-même, pour vous arracher à la mort. Ce n'est pas que le danger dont vous me parlez m'épouvante, non ; mais je n'en suis pas moins guérie, je crois, de mon goût un peu trop prononcé pour les exercices violents, et la preuve, c'est que, tout à l'heure, mon père ayant parlé de vendre les beaux chiens que mon oncle a achetés, je n'y ai pas fait une seule objection.

— Mademoiselle, » dit en souriant l'officier, « puisque la crainte de voir se renouveler l'événement d'hier n'entre pour rien dans votre détermination, serait-il indiscret de vous demander les causes de cette conversion si soudaine ?

— Pas le moins du monde, Monsieur. D'abord, j'ai compris qu'il était au moins imprudent à une jeune fille d'adopter des distractions qui, plus tard, pouvaient se trouver condamnées par une volonté souveraine.

— Et laquelle, grand Dieu ?

— Celle du mari qu'elle épouse, Monsieur, » répliqua Denise, avec autant d'aisance que de simplicité. « Mais ce n'est pas tout ; vous autres hommes, vous possédez, entre autres privilèges, celui de risquer votre vie les uns pour les autres, sans autre conséquence pour l'obligé que celle de rendre la pareille, si l'occasion s'en présente ; mais avouez que ces sortes de dettes sont quelque peu embarrassantes pour une pauvre femme. Vous voilà mon créancier depuis hier, Monsieur, et depuis hier je ne cesse

de me demander comment je parviendrai jamais à m'acquitter envers vous, qui êtes trop sage et, dit-on, trop excellent cavalier pour risquer jamais d'aller vous rompre le col sur nos dunes, comme a failli le faire une folle de ma connaissance, sans compter que, le cas échéant, toute ma volonté ne vous serait pas d'un grand secours.

— Je crois, Mademoiselle, » répondit l'officier, « que vous exagérez singulièrement la valeur du petit service que j'ai été assez heureux pour vous rendre ; mais enfin, en la tenant pour réelle, je pense que vous pouvez bien aisément me mettre en retour avec vous.

— Et que faut-il faire, Monsieur ? » demanda-t-elle avec une nuance d'inquiétude.

— Daignez m'accorder votre amitié, Mademoiselle.

— Mon amitié ?

— Rien que votre amitié.

— Je suis bien touchée du prix que vous daignez y attacher, Monsieur ; elle vous est acquise, et si sincèrement que je puis vous jurer que rien ne saura l'altérer. »

En disant ces mots, Denise avait de nouveau tendu sa main au jeune homme et avait pressé la sienne dans une cordiale étreinte.

« Eh bien, » reprit-elle, « c'est entendu ; nous voici devenus Oreste et Pylade, vous me confierez vos peines et je vous aiderai à en porter le fardeau ; je vous dirai mes petits ennuis et... Ah ! mon Dieu, et mon bon oncle, dont je ne vous ai pas encore parlé ; voyons vite, Monsieur, donnez-moi de ses nouvelles, tandis que je vais vous prouver, moi, qu'il est bien vrai que j'ai renoncé à Satan, à ses pompes et à ses œuvres. Tenez, » ajouta-t-elle, en lui montrant une aiguille et une tapisserie, « voilà désormais mon couteau de chasse ; vous allez voir comment je m'en escrime.

— Mademoiselle, » répondit M. de Tancarville, de plus

en plus impressionné par le naïf enjouement de Denise, « je dois vous avouer que j'ai laissé monsieur votre oncle dans une disposition d'esprit assez fâcheuse.

— Je sais, je sais, » répondit étourdiment la jeune fille, « j'ai entendu une partie de son entretien de ce matin avec mon père. »

Elle s'arrêta rougissante.

« Pauvre oncle, » reprit-elle après un silence d'un instant, « il faut reconnaître que nous nous sommes comportés comme de grands enfants, lui et moi ; nous devions bien nous attendre au mécontentement de M. de Chastel-Chignon. Hélas ! je lui pardonne de grand cœur les petits tracas qui en résultent pour moi. Cette humeur juvénile, cet entrain, cette insouciance qui survivent dans sa vieillesse, sont de trop heureux privilèges pour que je me plaigne des inconvénients que, par ricochet, ils peuvent avoir pour ma petite personne. Le bon oncle ! moins on le trouve raisonnable et plus je l'aime... Savez-vous, Monsieur », ajouta-t-elle, en revenant à un autre ordre d'idées, « savez-vous que pour pratiquer l'amitié que nous venons de consacrer vous et moi, je trouverais difficilement un meilleur modèle que celui que me fournit ce pauvre oncle ?

— Je sais tout ce que la noblesse de son caractère, la générosité de ses sentiments peuvent lui inspirer, Mademoiselle, et je suis bien fier du dévouement dont il a daigné me fournir plus d'un témoignage.

— Non, vous ne vous doutez pas de ce dont l'amitié qu'il vous porte est capable, » reprit Denise, dont un sourire mutin illumina la physionomie. « En abdiquant mon rôle de chasseresse, je ne veux pas renoncer à la franchise de la profession ; il me semble, d'ailleurs, qu'elle sera tout à fait à sa place dans les affectueuses relations qui vont exister entre nous. Voulez-vous connaître les causes de

sa grande colère de ce matin, colère qui a été, Dieu me pardonne, jusqu'à menacer son neveu de l'appeler en champ clos? Eh bien, c'était uniquement parce que mon père avait osé disposer de ma main en faveur d'un prétendant qui n'était pas le sien.

— Mademoiselle, » répliqua M. de Tancarville, dont la gravité contrastait avec la gaieté que Denise avait mise dans ces derniers mots, « cette franchise, cette confiance dont vous m'avez donné l'exemple, je vous prouverai que j'en étais digne en les imitant. Je dois vous avouer que je n'ai pas ignoré les démarches qu'une amitié irréfléchie inspirait à mon vieux camarade ; mais je tiens à ce que vous n'ignoriez pas que ces démarches n'ont jamais eu mon agrément, et qu'au contraire, je ne cessais de répéter à monsieur votre oncle que je n'aspirerais jamais à l'alliance qu'il voulait bien rêver pour moi.

— Ainsi, vous aussi, Monsieur, vous diriez non ?

— Par un sentiment bien naturel de mon indignité, oui, mademoiselle. »

Denise ne souriait plus ; elle avait baissé les yeux sur sa tapisserie, et son aiguille se promenait à tort et à travers dans le canevas.

Ce mouvement de la physionomie de la jeune fille n'avait point échappé à M. de Tancarville.

« Pardonnez-moi ma franchise, » lui dit-il ; « en me donnant ce titre d'ami dont elle est un des privilèges, c'est vous-même qui l'avez provoquée.

— Je ne songe pas, Monsieur, à vous en faire un crime, » répondit-elle avec un léger tremblement dans la voix ; « j'ai d'ailleurs une assez mince opinion de mes mérites pour ne pas m'étonner qu'on les dédaigne.

— Les dédaigner? » reprit le jeune homme avec vivacité. « Ah ! Mademoiselle, puisque vous avez prononcé ce mot, j'irai jusqu'au bout ; j'ai commencé ma confession,

elle sera complète. Oui, je vous l'avoue, lorsque je suis arrivé ici, ma fierté s'est un peu révoltée contre le rôle que la trop aveugle amitié de votre oncle entendait me faire jouer auprès de vous. Vous êtes riche, je suis pauvre, je n'ai d'autre bien que mon nom ; ce nom, je le porte avec trop d'orgueil pour l'exposer volontiers à l'humiliation d'un refus. D'un autre côté, j'ai sur le mariage des idées bizarres, qui ne sont guère de notre époque. Convaincu que ma fortune me prédestinait à vivre et à mourir dans l'isolement, j'y ai peu songé, pour moi-même ; lorsqu'il m'est arrivé de le faire, je me le suis toujours représenté non pas comme une formule sociale, mais comme un lien qui participe autant du ciel que de la terre, parce qu'il est le seul qui réalise cette union des âmes qui touche de si près au privilège d'un monde supérieur à celui dans lequel nous vivons. Peut-être me suis-je trompé, Mademoiselle, mais je me suis toujours figuré que l'inégalité des conditions était un grand obstacle à cet idéal, tel que je le rêvais. J'ai pensé qu'il ne fallait pas qu'à une heure qui sonne toujours, heure de lassitude ou d'épreuve, l'un des deux pût supposer que cette affection sur laquelle repose son bonheur n'est pas chez l'autre pure de tout alliage, c'est-à-dire que des considérations matérielles ont dû la déterminer. Il me semblait qu'une telle pensée suffisait à élever entre ces deux êtres une barrière de glace, qui les séparait à jamais et les condamnait tous les deux. Vous comprendrez aisément qu'avec des idées si positives, je me sois raidi contre la généreuse insistance de mon vieux camarade, que j'aie fermé les yeux pour ne pas voir, les oreilles pour ne pas entendre, à mesure que le charme de votre personne, vos aimables qualités, l'élévation de votre cœur, se révélaient plus impérieusement à moi. Vous connaître, c'était vous aimer, et j'étais fatalement condamné à vous aimer sans espoir.

Vous ne devez donc pas vous étonner, Mademoiselle, si j'ai lutté, combattu avec toute l'énergie de ma raison pour me soustraire à un malheur dont votre modestie ne vous permet pas de soupçonner l'étendue. »

M. de Tancarville s'était rapproché de la jeune fille, et, à mesure qu'il parlait, sa parole devenait plus vibrante; l'expression ardente de son regard ajoutait à la mâle beauté de sa physionomie. Denise le regardait avec étonnement : elle était émue.

« Vous avez si bien réussi, Monsieur, » répondit-elle avec un sourire qui n'allait pas plus loin que ses lèvres, « que je ne saurais trop vous féliciter de votre triomphe; cependant il faut que j'ajoute qu'il ne me semble pas aussi difficile que vous le prétendez.

— Ne raillez pas, Mademoiselle; ce que vous appelez mon triomphe me coûte assez cher pour que vous soyez généreuse.

— Que voulez-vous dire ?

— Eh! ne voyez-vous pas à mon trouble que je ne sais plus moi-même si je dis vrai ou si je me vante ; que je doute si l'honneur, le devoir, la volonté de ne pas apporter le malheur dans votre vie, l'emportent réellement sur les sentiments que vous avez fait naître dans mon cœur ?

— Monsieur, » s'écria Denise avec un regard suppliant, « ne me parlez pas ainsi, je vous en conjure.

— Vous avez raison, » répondit l'officier en faisant un effort pour retrouver son calme; « mais aussi, pourquoi, en doutant de la réalité du sacrifice que je me suis imposé, m'enlever le courage dont j'ai tant besoin ; aidez-moi plutôt à suivre, ferme et résigné, la voie dans laquelle je dois marcher. La volonté que monsieur votre père vous a signifiée ce matin ajoute aux obligations que mon respect pour vous m'avait imposées ; sans doute, vous lui obéirez sans répugnance.

— Sans répugnance ? Oh ! non, » murmura la jeune fille par un cri du cœur qu'elle semblait ne pas avoir su maîtriser.

M. de Tancarville parut ne pas l'avoir entendu ; il reprit avec vivacité :

« Vous lui obéirez, parce que votre devoir de fille l'exige ; moi, je continuerai de porter virilement le fardeau de ma destinée, un peu consolé de ses amertumes si je puis apprendre que vous êtes heureuse. »

Pendant quelques instants, Denise resta muette, mais entre les franges de ses longs cils bruns, qu'elle avait baissés, on voyait briller quelque chose comme une larme.

« Monsieur de Tancarville, » reprit-elle après un silence et en levant ses yeux humides sur le jeune homme, « ce titre d'ami que vous deviez à ma reconnaissance, je suis fière de vous le donner, car je fais plus que de vous estimer, je vous admire !

— Mademoiselle, » reprit en souriant l'officier, « ce titre, depuis un instant, je n'en apprécie plus comme il conviendrait toute la valeur, mais je finirai par m'y habituer. A mon tour, je vous demande de penser de temps en temps au pauvre gentilhomme, lorsqu'il sera loin ; l'idée que son souvenir n'est pas tout à fait mort dans votre cœur l'aidera à porter vaillamment sa solitude et ses traverses.

— De grâce, ne parlez pas ainsi, » dit Denise avec une impatience mutine qui la rendait encore plus charmante. « D'abord, figurez-vous bien que vous ne nous quitterez pas comme vous le dites, Monsieur : je parlerai à mon oncle ; pour celui-là, mes petites volontés sont des lois, et il faudra que vous lui passiez sur le corps pour arriver au coche. Tenez, dépêchons-nous de quitter ce terrain malsain, où j'ai eu l'étourderie de vous forcer à

me suivre ; parlons de nos affaires, s'il vous plaît. Vous allez retourner au donjon ; je vous charge d'apaiser mon oncle et de le décider à renoncer à vouloir me marier de par la toute-puissance de sa terrible rapière. Gardez-vous bien de lui parler de M. Odin de Lessart, ce serait jeter un brandon enflammé dans une poudrière ; calmez-le pour gagner du temps ; dans quelques jours, j'essayerai de décider M. de Chastel-Chignon à signer un traité de paix avec notre cher chevalier.

— Ne vaudrait-il pas mieux que je m'éloignasse, Mademoiselle? » répondit l'officier. « Lorsque je serai loin de lui, M. de Bourguebus comprendra bien plus aisément ce que vos intérêts commandent, ce qu'exige votre respect pour la volonté paternelle.

— Non, » reprit Denise avec une décision dont s'étonna M. de Tancarville. « S'il le faut, je saurai ne pas faillir à mes devoirs, mais ce ne sera pas les enfreindre que d'essayer de faire avorter un projet dont, vous me forcez à vous l'avouer, monsieur, je ne suis pas beaucoup plus enthousiaste que M. de Bourguebus lui-même. Allez donc, et revenez bien vite me faire part des succès de votre diplomatie. »

M. de Tancarville, ayant pris congé de Denise, se retira. Lorsqu'il rentra au donjon, un sourire railleur glissa sur les lèvres du chevalier. Évidemment le jeune homme dissimulait assez mal les sentiments tumultueux qui agitaient son âme, et son ami en avait surpris le secret.

En revanche, il s'efforça de s'acquitter consciencieusement de la tâche qu'il avait reçue de la jeune fille et de persuader à son hôte qu'il devait abjurer tout ressentiment contre M. de Chastel-Chignon, et faire à la concorde, au bonheur de sa nièce, le sacrifice des griefs dont il se plaignait.

Bien que le vieux gentilhomme ne lui eût adressé

aucune question sur ce qui s'était passé dans son entrevue avec Denise, M. de Tancarville eut à constater que ses efforts pour rétablir la bonne harmonie dans la famille seraient infructueux ; plus il plaidait, plus le chevalier se montrait intraitable, plus il semblait disposé à se porter aux plus regrettables extrémités.

Bien qu'il n'eût qu'un échec à annoncer, le jeune homme ne retourna pas moins le lendemain au château. Probablement on ne le gronda pas trop de son insuccès, car il y retourna les jours suivants ; il n'était pas besoin d'être un observateur bien perspicace pour s'apercevoir que c'était avec une certaine impatience qu'il attendait l'heure de sa visite quotidienne.

A quelques jours de là, soit qu'il eût cédé à la tentation d'épier son hôte, soit qu'il se fût décidé à avoir une explication avec sa nièce, le chevalier quitta le donjon derrière M. de Tancarville.

Naturellement, celui-ci avait une grande avance sur l'invalide, qui arrivait à la grille du parc au moment même où Mlle Denise reconduisait son visiteur.

M. de Bourguebus venait à peine de s'engager dans la grande allée qu'il vit les deux jeunes gens déboucher à quelques centaines de pas de lui.

Ils causaient avec tant d'animation qu'ils ne remarquèrent pas sa présence, et, clopin-clopant, M. de Bourguebus eut le temps de se jeter derrière un buisson de houx, dont l'épaisseur le masquait complètement.

Ils passèrent à vingt pas de lui. A la porte du parc, ils se séparèrent et, au bout d'un instant, le chevalier vit reparaître son jeune ami, il l'entendit adresser à Denise des paroles dont il ne distinguait pas le sens, mais qu'à leur accent il devina être une prière. Alors la jeune fille tendit sa main, que M. de Tancarville porta plusieurs fois à ses lèvres, sans qu'on fît aucun effort pour la lui retirer

enfin, ils se quittèrent, la jeune fille restant à la porte pour le regarder s'éloigner, agitant son mouchoir pour lui envoyer encore un adieu.

Quand Mlle Denise se retourna pour rentrer au château, elle aperçut son oncle dans l'allée ; tremblante d'avoir été surprise, elle courut à lui, toute rougissante

« Que diable avez-vous donc, belle nièce ? » lui dit le bonhomme en l'arrêtant au moment où elle allait l'embrasser. « Vous voilà rouge à faire honte à une pivoine.

— Je ne sais, mon oncle, » répondit la jeune fille en balbutiant ; « j'avais, je crois, un peu de fièvre ce matin.

— Cela ne m'étonnerait pas qu'elle vous revînt, corbleu ! » répondit le chevalier en riant, « puisque vous êtes assez imprudente pour lui donner votre main à baiser. »

Mlle Denise, confuse, tomba dans les bras de son oncle, cacha son visage dans sa poitrine, et le bon chevalier sentit tomber sur ses mains quelques-unes des larmes qui ruisselaient des yeux de la jeune fille.

« Pourquoi pleurer ? » lui dit-il. « Il est digne de toi, tu es digne de lui ; vous reconnaîtrez plus tard l'un et l'autre que votre vieil oncle ne radotait pas encore lorsqu'il a décidé qu'il fallait vous unir. Allons, » ajouta-t-il avec l'accent du triomphe, « en voici deux réduits à la soumission, mais du diable si je sais comment m'y prendre pour amener la conversion du troisième ! »

CHAPITRE XI

Le Chaudron du Diable.

Nos lecteurs auront été sans doute scandalisés de voir le chevalier de Bourguebus se résigner, avec une philosophie voisine de l'indifférence, à la perte d'un chien qu'il avait élevé à la dignité de son ami, — surpris tout au moins, en s'apercevant qu'il ne lui accordait pas l'aumône d'un regret.

Hâtons-nous de dissiper cette désagréable impression en disant que cette insensibilité apparente n'était rien moins que réelle.

Si absorbé que fût le vieux gentilhomme par la sollicitude avec laquelle il suivait le revirement inattendu qui s'opérait dans les sentiments de sa nièce et de son ami, par la gravité du conflit qui s'était élevé entre le châtelain de Colleville et lui, pas un jour ne s'était passé sans qu'il ne donnât maint souvenir à la mémoire de Caporal.

Son tempérament n'était rien moins qu'élégiaque. La vie des camps, les hasards sanglants de la bataille l'avaient de longue date familiarisé avec la mort des êtres qui lui avaient été chers. Cette séparation suprême, il y avait

bien longtemps qu'il la considérait comme un de ces accidents qu'il convient d'autant plus d'envisager avec une parfaite insouciance que l'on est plus certain de ne pas échapper soi-même à la loi commune. Quand il s'était agi d'un de ses semblables, il eût rougi de s'abandonner aux doléances d'un sentimentalisme exagéré ; si quelquefois, devant le cadavre d'un ami, une sensation poignante, aiguë, avait crispé son cœur, il s'était raidi contre la douleur, il s'était efforcé de sourire, et le plus souvent il y avait réussi. Il y avait donc toutes sortes de raisons pour que ce stoïcisme ne fût pas altéré par la mort d'un simple animal.

Si les mouvements de notre âme exercent une influence considérable sur nos attachements, il faut bien reconnaître que nos habitudes contribuent également à les déterminer, et, par un contraste assez humiliant pour notre essence immatérielle, il arrive souvent que les causes moindres ne sont pas celles qui produisent les moindres effets ; en un mot, que l'affection qui résulte de ces habitudes s'accuse, quelquefois, avec plus d'énergie que celle qui ne s'inspire que de notre cœur.

Or, le chevalier de Bourguebus avait si bien mêlé Caporal à tous les détails de son existence, Caporal s'était prêté avec tant de complaisance à cette association, que le chien était, pour ainsi dire, devenu la vivante doublure de l'homme.

Tout fortement trempé qu'était M. de Bourguebus, il était à peu près impossible qu'il ne fût pas péniblement affecté par le vide qui s'était fait autour de lui, après la disparition de ce compagnon de tous les instants. Vingt fois par jour, il se retournait brusquement, croyant avoir entendu derrière lui la trépidation des pas de Caporal ou le frétillement de sa queue sur le parquet ; on le voyait étendre la main, comme si elle cherchait cette

toison soyeuse sur laquelle ses doigts se promenaient autrefois; souvent encore ses lèvres murmuraient un nom qu'elles n'achevaient pas et auquel, en se rappelant que le chien ne devait plus y répondre, le chevalier substituait immédiatement un cri d'impatience.

Cette impatience, elle devint de plus en plus rageuse.

Plus l'obsession s'accentuait, moins M. de Bourguebus parvenait à comprendre la domination que ses souvenirs exerçaient sur sa volonté; un peu honteux de la faiblesse dont elle témoignait à chaque récidive, il donnait à tous les diables l'infortuné Caporal; il le qualifiait, mort, par des épithètes qu'il ne lui eût certainement pas décernées tant qu'il avait été de ce monde, comme s'il eût cherché à se démontrer l'absurdité et le peu de dignité de ses regrets, et puis il se promettait, il se jurait de n'y plus penser. Un quart d'heure ne s'était pas écoulé qu'il se surprenait écoutant avec une émotion bien légitime le récit des hauts faits du défunt, une espèce d'oraison funèbre qu'il se débitait à lui-même.

Quelqu'un du logis contribuait encore à la maussade vitalité de ce fantôme; ce quelqu'un, c'était Jean-Louis. Soit que, pendant son court passage au donjon, Caporal eût réussi à capter l'amitié du vieux serviteur, soit que Jean-Louis, ayant surpris ce qui se passait dans l'esprit du chevalier, voulût tout simplement se poser en digne appréciateur d'une si méritante bête, il n'abordait plus M. de Bourguebus sans lui rappeler préalablement, en manière d'exorde, ou quelque vertu de ce chien sans pareil, ou quelque incident de son dramatique trépas. Ajoutons, pour peindre l'effet que ces *memento* pouvaient produire, que cet excellent Jean-Louis eût cru manquer à ses devoirs s'il ne les eût pas accompagnés de la grimace tragique d'une veuve qui reçoit son premier compliment de condoléance. Il fallait vraiment que

la sympathie qui survivait à feu Caporal fût bien grande, pour que son maître ne prît pas sa mémoire en exécration après avoir subi, quinze jours durant, ce que, dans le langage des ateliers, on aurait appelé une *scie* homicide.

S'il parvint à se soustraire à cette extrémité, ayant assez à se défendre contre ses propres réminiscences affectueuses, c'est qu'il interdit sévèrement à son maître Jacques toute allusion directe ou indirecte à l'existence ou à la destinée de Caporal, le menaçant de l'envoyer se consoler ailleurs s'il lui arrivait une seule fois de parler du chien.

Jean-Louis respecta scrupuleusement la consigne ; seulement, comme elle n'avait pas été étendue à la mimique, sa physionomie et ses regards continuèrent de traduire fort éloquemment son deuil.

Deux semaines s'étaient écoulées lorsqu'un jour, en descendant dans la cour, M. de Bourguebus trouva son domestique qui inventoriait une demi-douzaine de sacs de toile et qui paraissait très occupé par le soin de faire un choix parmi eux ; à ses pieds étaient une pioche et une bêche, attachées l'une à l'autre par deux bouts de ficelle.

« Que veux-tu faire de ce sac ? » demanda curieusement le vieux gentilhomme à son serviteur.

Pour toute réponse, Jean-Louis leva les yeux vers le ciel, et posa mystérieusement un doigt sur ses lèvres.

Le chevalier était sorti afin d'échapper aux pensées importunes qui le travaillaient de plus belle : il se trouvait d'humeur assez maussade, il mit quelque vivacité à ordonner à Jean-Louis de s'expliquer plus clairement.

Celui-ci semblait réfléchir.

Enfin, il ramassa un morceau de plâtras, dessina gravement sur la manche de sa veste les deux galons transversaux qui sont, dans l'armée, l'insigne du grade le plus subalterne, puis, prenant son faisceau d'outils, il fit le geste de creuser la terre.

Cette pantomime, en intriguant M. de Bourguebus, acheva de l'exaspérer.

« Parleras-tu, morbleu ? » s'écria-t-il. « Après m'avoir assommé de tes litanies funèbres, vas-tu m'achever en singeant le muet ?

— Certainement, je parlerai, » répondit Jean-Louis tout contrit ; « je me suis tû quand mon maître me l'a commandé, je saurai ouvrir la bouche puisqu'il m'ordonne de le faire. Du moins, si je dis quelque chose qui offense M. le chevalier, que M. le chevalier se rappelle que cela n'aura été que pour témoigner une fois de plus de ma soumission et de mon dévouement à sa personne.

— Mais va donc, bavard maudit, et finis-en !

— C'est que je ne le puis sans enfreindre les ordres de M. le chevalier, sans prononcer le nom de cet infortuné, de ce bon, de ce...

— De Caporal, je l'ai dit pour toi. »

Jean-Louis respira, mais en même temps il crut devoir donner à son visage une expression désolée.

« Monsieur le chevalier, » continua-t-il, « mon frère, qui est patron du *Jeune-Charles*, un des plus fins bateaux de pêche du port de Fécamp, en doublant la pointe du Chaudron du Diable, avant-hier, a reconnu cinq ou six carcasses de chien que la mer a rejetées sur le galet. J'ai donc pensé que celui qui fut digne d'appartenir à M. le chevalier, comme M. le chevalier était digne de l'avoir pour chien, — ce qui est, je crois, le plus bel éloge que je puisse faire de l'un et de l'autre, — méritait une

meilleure sépulture, et c'était afin de l'ensevelir décemment que M. le chevalier m'a vu occupé à choisir le plus vieux et le plus mauvais de tous nos sacs. »

M. de Bourguebus avait froncé le sourcil, sans colère cette fois.

« Prends le meilleur, Jean-Louis, » s'écria-t-il avec vivacité, « il ne sera pas trop bon pour lui. Merci de m'avoir donné un bon exemple, et à tous les diables le respect humain ! Les restes d'un chien qui fut fidèle et aimant comme devraient l'être les hommes n'ont-ils pas droit à notre respect, bien plus que ceux d'un homme qui, cent fois dans sa vie, a mérité le titre de chien ? Je veux t'accompagner, Jean-Louis. »

Celui-ci leva les bras en l'air avec enthousiasme.

« C'est que cela ne sera pas bien commode », reprit-il après une courte réflexion. « Charlot portera bien M. le chevalier jusqu'à la falaise ; mais arrivé là, impossible de la descendre.

— C'est vrai », dit le chevalier visiblement contrarié.

Heureusement, la cervelle de Jean-Louis était en veine de fécondité ce jour-là.

« Nigaud que je suis ! » s'écria-t-il, « est-ce que le *Jeune-Charles* n'est pas dans le bassin aujourd'hui ? Mon frère et ses gens raccommodent leurs *appelets* que les dernières marées ont avariés ; je vais lui demander sa barque et nous arriverons au Chaudron du Diable au moment précis de la marée basse. »

M. de Bourguebus accepta la proposition. Une heure après, il s'embarquait à l'extrémité de la jetée avec Jean-Louis et son attirail de fossoyeur.

Jean-Louis déploya la brigantine (1) avec une aisance qui indiquait qu'il n'était pas tout à fait étranger au

(1) Sorte de voile.

métier de son frère ; il assujettit l'écoute (1), se mit à la barre, et la barque dépassa les jetées.

Le vent soufflant du nord-ouest, ils l'avaient debout (2) : il leur fallut tirer des bordées, qui les éloignaient quelquefois de plus de 2 kilomètres de la côte, afin de s'élever dans la direction du Chaudron du Diable. Jean-Louis se tira de cette manœuvre avec assez d'habileté pour que son maître lui en fît des compliments, qu'il reçut en se rengorgeant. Mais il avait si longuement louvoyé que la mer commençait à monter, et que la journée s'avançait, quand ils parvinrent à avoir le but de leur voyage par le travers.

En sa qualité d'officier de terre, le chevalier croyait peu aux dangers de l'humide élément et faisait profession de les dédaigner ; il insistait pour atterrir (3) dans le Chaudron du Diable même ; c'est là, disait-il, que le remous amoncelle les épaves que le flot charrie, là que nous retrouverons les débris qui nous ont été signalés.

Un peu gonflé par les succès maritimes qu'il venait d'obtenir, très prudent par tempérament, Jean-Louis résistait avec énergie à exposer la vie de son maître et le bateau de son frère aux redoutables brisants de cette anse mal famée ; il insinuait doucement, mais sans trop de modestie, que M. de Bourguebus étant bien loin de l'égaler en expérience des choses de la mer, devait se rendre à ses raisons. Peu accoutumé à cette résistance, celui-ci crut obtenir davantage en ordonnant ; il ne fut pas médiocrement surpris d'entendre Jean-Louis lui répliquer avec une respectueuse fermeté qu'à terre il était le serviteur humble et soumis de M. le chevalier, mais qu'à

(1) Cordage attaché au bas d'une voile pour servir à la déployer ou à la tendre suivant l'impulsion du vent.

(2) Vent directement contraire à la route qu'on voudrait tenir.

(3) Toucher terre.

bord du *Jeune-Charles*, ayant la responsabilité d'un capitaine, il était juste qu'il en eût l'autorité.

Cette prétention du capitaine Jean-Louis fit rire M. de Bourguebus et le désarma. Libre de choisir son point de débarquement, Jean-Louis doubla assez heureusement le promontoire en passant sous l'arche qu'il formait à son extrémité, et vint échouer son bateau sur le galet, à 100 mètres de ce promontoire et du côté opposé au Chaudron du Diable. Il sauta à terre, débarqua ses outils et un grappin qui devait lui servir à drosser son embarcation à mesure que le flot monterait, puis il offrit la main à son maître, afin de l'aider à descendre à son tour.

Pendant que le chevalier essayait de s'affermir sur ce sol mouvant, Jean-Louis s'éloigna d'une cinquantaine de pas, afin de fixer son ancre sur le point le plus rapproché de la côte. A l'endroit même où il s'arrêtait, il aperçut un ossement qui excita si vivement sa curiosité, qu'oubliant complètement la mesure de précaution qu'il devait accomplir, il revint en courant vers M. de Bourguebus avec l'objet qu'il avait ramassé.

« Voilà qui est d'un bon augure, monsieur le chevalier », s'écria-t-il ; « c'est la patte du stupide animal qui a été la cause du malheur de notre pauvre chien. »

Il présentait, en effet, à son maître un pied de cerf garni de sa peau, à l'articulation duquel tenait encore une portion considérable de l'os de la cuisse, celui-ci blanc comme de l'ivoire et tout à fait dégarni de ses parties musculaires.

« Voyez donc, Monsieur », reprit-il, avec un accent qu'un fossoyeur n'eût pas désavoué, « voyez donc comme ces coquins de crabes ont fait rapidement leur besogne. Je ne sais que les fourmis qui soient aussi expéditives à découvrir proprement une charpente soit de chrétien, soit de simple bête. »

Depuis qu'il parlait, M. de Bourguebus considérait les débris qu'il tenait à la main avec un redoublement d'attention.

« Diable ! » dit-il, « les crustacés normands seraient-ils assez civilisés pour mettre leur gibier à la broche ? Cette cuisse de cerf a été rôtie, bel et bien.

— Comment monsieur le chevalier peut-il supposer ?... »

Pour toute réponse, M. de Bourguebus lui montra, sur le pied du cerf, des parties où le poil noirci, roussi, indiquait qu'il avait été exposé à un feu ardent.

« Et », reprit le gentilhomme en désignant l'articulation, « c'est avec un couteau que cette peau a été coupée. Au fait, ton frère n'aura pas été le premier à débarquer dans ces parages ; un de ceux qui l'y ont précédé aura trouvé le corps du cerf noyé et s'en sera régalé.

— Non, Monsieur », répondit Jean-Louis en hochant la tête ; « si un pêcheur avait trouvé le cerf, il aurait porté sa prise à Fécamp ; il n'en est pas un qui ne préfère deux ou trois pistoles dans sa bourse à un morceau de venaison dans son estomac.

— Les soldats de la douane, alors ? »

Jean-Louis fit un nouveau signe négatif.

« Il n'y a pas plus de sentier pour arriver dans cette anse, » dit-il, « que pour descendre de la falaise dans le Chaudron du Diable ; il y a bien un passage là-bas, mais il n'est à découvert qu'aux marées de septembre. Les soldats de la douane se tiennent là-haut, car je ne connais que les mouettes qui pourraient transporter de la contrebande par-dessus une fortification comme celle-là.

— Morbleu ! Jean-Louis, me voilà intrigué. En cherchant celui pour lequel nous sommes venus ici, je suis sûr que nous allons rencontrer les traces du brasier devant lequel on a fait cuire ce quartier de cerf. »

M. de Bourguebus prit le bras de son serviteur, et ils cheminèrent sur la grève. Jean-Louis partageait si bien la curiosité de son maître, qu'il avait toujours à la main le fameux grappin qui aurait dû lui servir à ancrer. La béquille du chevalier s'entortilla dans la haussière (1) qui traînait à terre, il faillit tomber.

« Singulière idée de remorquer ainsi une ficelle derrière toi, Jean-Louis ! » s'écria ce dernier avec impatience.

Cette interjection mit fin à la distraction du pauvre Jean-Louis ; il se tourna avec vivacité du côté du large, jeta un grand cri et leva les yeux vers le ciel.

Son grelin (2) n'étant pas fixé au bateau, le flot avait soulevé celui-ci, qui s'en allait à la dérive.

Un coup d'œil avait également suffi à M. de Bourguebus pour apprécier la situation ; mais il songeait beaucoup moins aux dangers qu'elle pouvait offrir qu'à s'égayer du désarroi qui succédait aux triomphes maritimes de Jean-Louis.

« Il faut avouer, capitaine », disait-il de sa voix la plus goguenarde, « que vous êtes moins fort dans l'art de vous embosser sûrement que dans celui de naviguer entre les brisants. »

Le serviteur était insensible à ces railleries.

« Nous sommes perdus, » s'écriait-il en joignant les mains ; « mon pauvre maître, c'est moi qui vous aurai conduit à la mort.

— Du sang-froid, mon garçon », répondit le chevalier, subitement désarmé par le dévouement avec lequel Jean-Louis s'oubliait pour ne songer qu'à son maître ; « nous ne sommes peut-être pas aussi malades que tu le crois.

(1) Cordage assez gros qui s'emploie pour l'amarrage des bateaux.

(2) Synonyme de cordage.

— Hélas ! je vous l'ai dit, pas d'issues ; nous sommes dans une véritable souricière, la nuit vient et la mer monte.

— Eh bien ! morbleu, s'il en est ainsi, essayons de nous distraire en la regardant monter. »

En disant ces mots, M. de Bourguebus s'assit sur le galet (1) ; il ramassa des cailloux et les lança contre les vagues, en applaudissant à ses ricochets avec autant d'enthousiasme que s'il eût eu encore les cheveux blonds de sa jeunesse, que si son jeu eût eu une paisible rivière pour théâtre.

Il s'en fallait beaucoup que Jean-Louis fût à la hauteur du magnifique sang-froid dont, en ce moment critique, son maître venait de lui donner l'exemple.

Une sorte d'inspiration instinctive l'avait aussitôt poussé du seul côté où il fût raisonnablement possible d'espérer le salut ; il avait couru reconnaître l'extrémité sud de la crique : déjà l'eau l'avait gagnée, elle battait contre le rocher. Il avait essayé de doubler la pointe en marchant dans la mer ; mais sur ces côtes de galet, les déclivités sont brusques ; au troisième pas, Jean-Louis avait compris que, ne sachant pas nager, la tentative n'aurait d'autre résultat que de hâter le dénoûment pour lequel il se sentait si peu d'enthousiasme.

Aussi en arriva-t-il tout de suite à cette période de l'épouvante où elle abjure tout respect humain. Si profond que fût son respect, si sincère que fût son attachement pour M. de Bourguebus, il ne craignit plus de le scandaliser en affichant sans vergogne la peur qui glaçait la moelle de ses os.

Il commença d'aller et venir dans tous les sens, à la façon d'un lièvre qui se rend aux chiens, et sans plus

(1) Se dit de certains cailloux polis et ronds qui se trouvent au bord de la mer.

savoir ce qu'il faisait. Cependant, de temps en temps, la terreur folle qui l'agitait cédait au sentiment de la conservation ; tantôt, d'un œil chargé d'angoisse, il contemplait la falaise abrupte, blanche et droite comme une muraille ; tantôt son regard sondait avidement les profondeurs de l'horizon, y cherchant une voile, une barque.

Hélas ! la falaise et l'Océan étaient également déserts ; ni en haut ni en bas, Jean-Louis n'apercevait un être dont il pût invoquer le secours ; il ne cessait pas, néanmoins, de pousser des cris, des appels si lamentables, qu'il eût attendri des rochers, si ce n'était pas leur métier d'être sourds.

La mer continuait de monter.

Jamais elle ne s'était montrée plus belle ; jamais elle n'avait été si calme. Ses lointains se mariaient aux lignes basses de l'horizon dans des teintes de pourpre violet ; au large, elle resplendissait comme une immense nappe de métal en fusion, aux reflets du soleil couchant ; plus près du bord, ses eaux transparentes affectaient tous les chatoiements, tous les éblouissements de l'émeraude et de l'opale. A sa surface à peine quelques rides, dans l'air pas un souffle ; le flot succédait au flot, doux, timide, presque humble ; expirant sur les cailloux dans une légère frange d'écume, il semblait étreindre la terre dans une caresse mortelle, si tendre qu'elle parût. Chaque vague mordait quelques pouces plus loin que la vague qui l'avait précédée, elle resserrait de plus en plus l'espace autour des naufragés et, dans les splendeurs dont se parait l'implacable, au moment de parfaire son œuvre de destruction, dans la feinte mansuétude avec laquelle elle jouait avec ses victimes, il y avait une poignante ironie qui épouvantait Jean-Louis plus peut-être que ne l'eussent épouvanté les mugissements et les assauts des révoltes de l'Océan.

Aussi insensible à ces magnificences qu'à la progression du danger, en sa qualité d'homme positif, le chevalier continuait imperturbablement ses ricochets.

Au milieu de son désarroi, le pauvre Jean-Louis eut une bonne inspiration. Il aperçut la bêche et la pioche qu'il avait abandonnées sur la plage et que le flot allait gagner ; il se décida une seconde fois à se mouiller les jambes afin de procéder à leur sauvetage, et montra triomphalement ces épaves à son maître.

Celui-ci l'accueillit par un éclat de rire.

« Bravo ! Jean-Louis, » s'écria-t-il, « tu es un gaillard bien avisé. Nous sommes venus ici pour soustraire le corps de ce malheureux Caporal à la voracité des crabes ; grâce à ta trouvaille, c'est là un petit service que nous allons nous rendre à nous-mêmes en nous creusant une jolie petite tombe, où ils ne viendront pas nous déterrer.

— Je ne sais pas, en vérité, comment M. le chevalier a le cœur de rire en un pareil moment et sur un pareil sujet, » murmura le serviteur, qui de pâle était devenu vert et avait laissé tomber ses bras avec découragement.

— Autant de pris sur l'ennemi, mon garçon. Allons, un peu de fermeté, morbleu ! Je m'y connais et je t'affirme que cela n'est pas moitié aussi terrible que cela te paraît. Laisse là les outils funéraires, assieds-toi à côté de moi, je vais calculer le chemin que fait le flot par minute, et nous saurons au juste combien de temps il nous reste à vivre. Ah ! c'est une expérience qui n'est pas à la portée de tout le monde.

— Sauf le respect que je dois à Monsieur, je ne la ferai jamais, celle-là, » répliqua Jean-Louis avec une vivacité qui ressemblait de bien près à de l'indignation.

— Vous êtes difficile à distraire, mon ami. Eh bien, puisque rien de ce que je vous propose ne vous convient,

cherchez vous-même une façon plus agréable d'employer les loisirs qui nous restent.

— Il n'y en a qu'une, Monsieur, » s'écria le serviteur avec explosion, « c'est de nous sauver ; d'abord, moi, je ne veux pas mourir !

— Malheureusement, monsieur Jean-Louis, il n'en est pas de la mort comme du mariage, où le consentement des parties est indispensable. N'est-ce pas toi-même qui, tout à l'heure, m'avais assuré qu'il n'y avait pour nous aucune chance de salut ?

— Hélas ! ce n'est que trop vrai, Monsieur ; mais « qui ne tente rien, n'a rien, » comme dit cet autre.

— Tentons donc, puisque tu le veux », répondit le chevalier en s'accrochant au bras de son factotum pour se remettre debout. « Au fait, tu as été un bon serviteur, je t'avais laissé par mon testament une petite rente destinée à te mettre à l'abri du besoin. Puisque cette récompense va probablement t'échapper, il n'est que juste que je ne refuse pas à tes derniers moments la consolation que tu souhaites. Tenons donc conseil et commençons par examiner nos ressources. Nous avons, pour arrêter la marche de l'assiégeant, une bêche et une pioche, c'est déjà quelque chose... Ah ! peste, voilà l'ennemi qui envahit la salle des délibérations. »

En effet, le flot montant était arrivé à l'endroit où ils se tenaient et l'avait couvert. Jean-Louis, auquel l'adhésion du chevalier avait rendu quelque courage, prit son maître dans ses bras et le porta, en marchant dans l'eau, jusqu'à un des côtés latéraux du promontoire, où le galet se trouvait amoncelé en une légère éminence.

« Nous avons une bonne demi-heure devant nous », dit M. de Bourguebus ; « juste le temps de régler notre compte avec notre conscience et de faire la paix avec le bon Dieu. »

Jean-Louis ne l'écoutait pas ; il avait pris sa pioche et il s'attaquait au rocher avec une véritable fureur.

Le chevalier le considéra en souriant pendant quelques instants.

« Pauvre Jean-Louis », murmura l'incorrigible railleur, « tu voudrais démolir les murailles de notre souricière ; autant essayer de boire cette mer qui va t'engloutir. »

Deux ou trois fois déjà, celui-ci avait suspendu les coups de son outil pour écouter ; d'un geste suppliant, il demanda à son maître de garder le silence, s'agenouilla et colla son oreille contre le roc.

« Monsieur, monsieur », fit-il, « n'avez-vous rien entendu ?

— J'entends les grincements du galet que la vague entraîne, voilà tout !

— Non, un aboi, un hurlement.

— Ah ! Caporal qui nous souhaite la bienvenue dans l'autre monde.

— Je ne sais pas si celui qui crie là, derrière, est Caporal, mais pour être un chien, je le jurerais. »

M. de Bourguebus s'était penché et avait écouté à son tour ; quand il se redressa, ses sourcils étaient froncés, ses traits contractés, ses lèvres plissées ; il s'avança de quelques pas dans la mer et considéra la falaise.

« Jean-Louis », s'écria-t-il, « ta bonne volonté pour vivre aura sa récompense ; je commence à croire que tu seras sauvé. Tiens, regarde là-haut, à vingt pieds de nous, la falaise fait retraite ; il doit y avoir là une corniche de quelques pieds de surface ; aux algues que la mer a laissées aux aspérités du rocher, il est clair que les marées ne montent pas jusque-là. Il faut que tu y arrives, Jean-Louis.

— Et comment ? » dit le serviteur, qui mesurait avec

anxiété la distance considérable qui le séparait du point que lui indiquait son maître. « Comment ?

— Avec ce grappin que nous avons oublié dans la revue de notre matériel. Une dizaine de brasses d'escalade pour un homme de ton âge, c'est une véritable plaisanterie ; j'en ai défilé bien d'autres au siège de Pizzighettone. Allons ! à l'œuvre, Jean-Louis ; voilà une vague qui nous invite amicalement à nous dépêcher. »

Tout en parlant, M. de Bourguebus avait exécuté une vingtaine de nœuds sur le grelin qui se reliait au grappin ; quand ce fut fini, il le donna à Jean-Louis qui, suivant ses instructions, essaya de le lancer sur la corniche. A la troisième tentative une des griffes de fer mordit dans une fissure du rocher et s'y fixa. Jean-Louis pesa de tout son poids sur la corde, le grappin tint bon.

« On pourra dire que nous sommes revenus de loin, Monsieur. A vous de me montrer le chemin. »

M. de Bourguebus hocha négativement la tête, en souriant avec une mélancolie dont rarement sa physionomie avait eu à traduire l'expression.

« Tu n'y penses pas, » répondit-il ; « j'avais vingt-cinq ans lors de l'escalade dont je te parlais et des muscles d'acier ; mes membres eux-mêmes ne sont pas au complet aujourd'hui. Monte et ne t'inquiète pas de moi.

— Vous allez rester ici ? » s'écria le factotum avec une douloureuse stupeur qui amena des larmes dans ses yeux.

— Pourquoi pas ? Le peu de jours qui me restent à vivre ne vaut, en vérité, pas la peine que je prendrais pour les défendre. D'ailleurs, je doute que deux hommes puissent tenir sur cette saillie du rocher, tant elle me paraît étroite ; tu es le plus jeune, elle t'appartient, Jean-Louis. Si le courage te fait défaut, pense à la rente

que je t'ai léguée; dans moins d'une demi-heure, elle t'appartiendra. »

Un flot de sang monta au visage du serviteur. Il devint pourpre et rejeta avec violence la corde libératrice qu'il tenait à la main.

« Voilà un mot qui me décide, Monsieur », s'écria-t-il, « et pour la première fois de ma vie je me permettrai de vous désobéir. Eh bien, morguenne! si les crabes dînent de votre personne, ils souperont ensuite avec ma carcasse ».

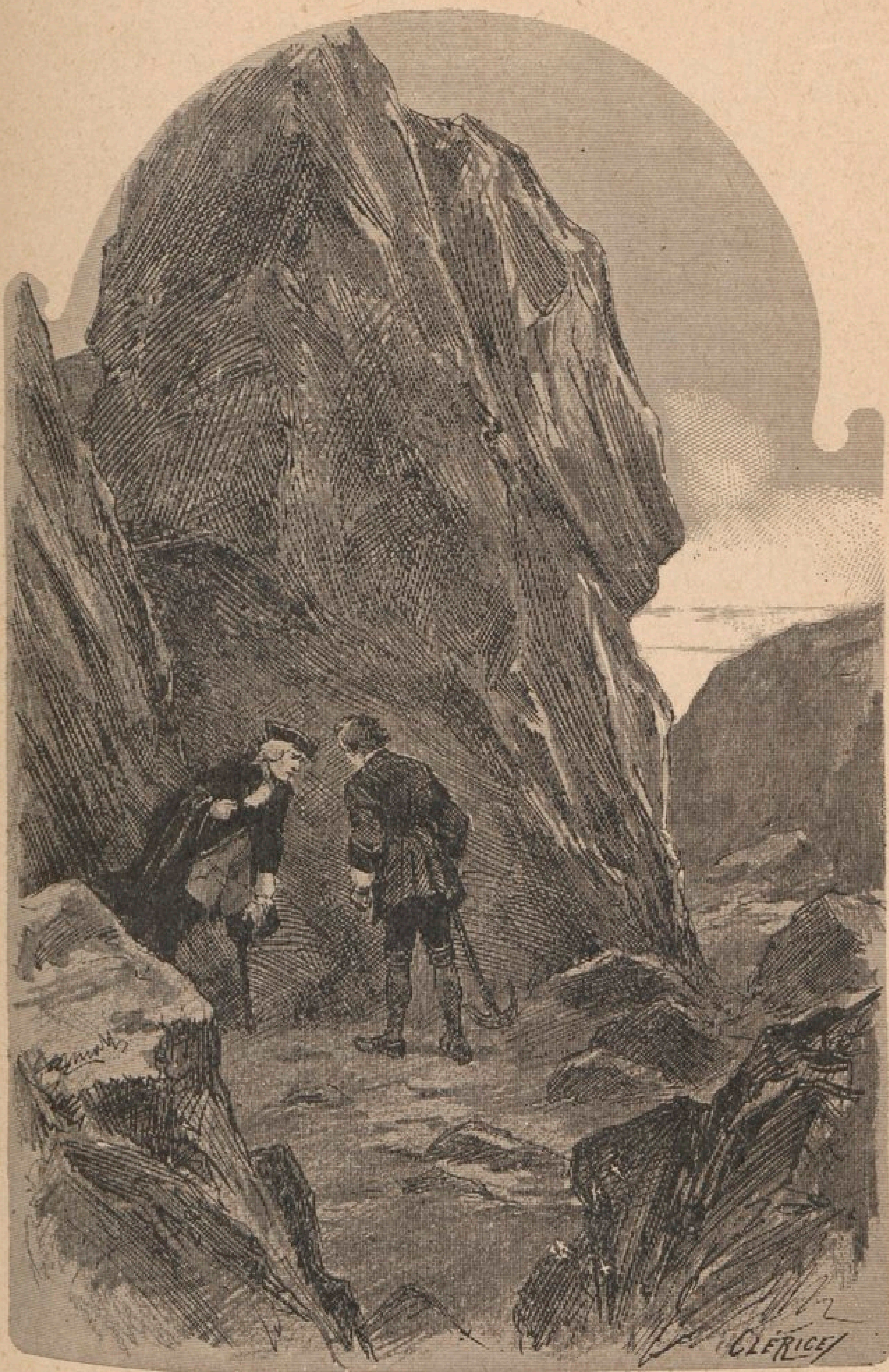
Jean-Louis avait parlé avec une énergie que M. de Bourguebus ne lui avait jamais connue; quand il eut achevé, il s'assit sur le galet, que quelques pouces d'eau recouvraient déjà, et cette héroïque bravade fournit au maître un témoignage de la résolution qui avait succédé aux terreurs de son serviteur.

« Tu es un brave cœur, Jean-Louis », dit le chevalier, visiblement touché de ce dévouement. « Monte lestement; quand tu seras là-haut, tu me diras s'il y a de la place pour deux; je m'attacherai ce grelin autour de la ceinture, et tu me hisseras auprès de toi. Mais je ne veux pas que mon salut te coûte la vie, ne l'oublie pas. »

Jean-Louis était devenu exigeant : il voulut fixer lui-même la corde autour du corps de son maître.

Un peu rassuré par cette précaution, il commença son ascension, et s'aidant des pieds et des mains, il parvint à prendre pied sur la saillie du rocher.

Il n'y fut pas plutôt que M. de Bourguebus l'entendit jeter une exclamation de surprise. Il l'interrogea; Jean-Louis resta muet, mais il se livrait à une télégraphie furieuse. Tantôt sa pantomime semblait recommander le silence à son maître, tantôt elle l'invitait clairement à se hâter. En même temps, à la lueur douteuse du jour qui tombait, le chevalier crut reconnaître, sur le visage de



M. DE BOURGUEBUS S'ÉTAIT PENCHÉ ET AVAIT ÉCOUTÉ A SON TOUR (p. 134).

son serviteur, les symptômes d'une nouvelle épouvante.

Fortement intrigué, le chevalier se prépara à gagner la corniche à son tour; il fit signe à Jean-Louis de hâler (1) sur le grelin; la manœuvre était périlleuse pour l'invalide. Jean-Louis y apportait tant d'ardeur, ou plutôt tant de précipitation, qu'elle eût probablement eu de fâcheux résultats si le chevalier, avec son sang-froid ordinaire, n'eût pas écarté, à l'aide de la bêche qu'il avait conservée, le rocher contre lequel les secousses le rejetaient à chaque instant. Enfin, le vieux gentilhomme arriva à la hauteur de la corniche; le domestique lui saisit les mains, puis, s'arc-boutant sur ses jarrets, d'un effort suprême il l'amena sur le terrain solide.

« Ah! Monsieur», lui dit-il à demi-voix et sans lui laisser le temps de reprendre haleine, « nous sommes tombés de mal en pis : la falaise est habitée, et, naturellement, ça ne peut pas être par des gens de bien! »

M. de Bourguebus était tenté de croire que les angoisses qu'il avait éprouvées avaient affolé le pauvre Jean-Louis; mais celui-ci reprit avec vivacité :

« Le chien! le chien! l'entendez-vous maintenant? »

En effet, les abois d'un chien arrivaient clairs, nets et distincts à leurs oreilles.

A peine apparente de la grève, cette saillie pouvait avoir trois pieds de largeur; à l'angle même qu'elle formait avec la face perpendiculaire de la falaise, elle s'ouvrait en entonnoir. Ce trou, pris autant sur le plan horizontal de la corniche que sur la paroi verticale du rocher, était assez grand pour donner passage à un homme, mais cette disposition contribuait encore à le rendre moins apparent. Quelques marches grossièrement taillées dans la pierre indiquaient qui si cette grotte, parfaitement dissimulée, était l'œuvre de la nature, du

(1) Tirer à soi avec force.

moins elle avait été utilisée par les hommes. C'était de cette grotte que partaient les jappements que l'on entendait.

Tout en regardant curieusement autour de lui, M. de Bourguebus écoutait avec une attention singulière.

« Non, Jean-Louis », dit-il enfin, « le hasard ne nous a pas aussi mal servis que tu le supposes; il faut croire que les morts reviennent, car je parierais la jambe qui me reste que cette voix est la voix d'un ami. »

En disant ces mots, il s'était penché vers l'ouverture de la caverne, et il avait lancé un coup de sifflet aigu, qui retentit dans sa profondeur.

Un hurlement prolongé sembla lui répondre.

« Qu'avez-vous fait, Monsieur? » s'écria Jean-Louis effaré; « mais vous ne soupçonnez donc pas où nous sommes? Cette grotte, c'est la cachette de contrebande que la douane a si vainement cherchée, qu'elle avait promis 500 livres à qui la livrerait. Nous sommes perdus, Monsieur; qui dit contrebandier dit brigand! Ah! pour mon compte, je regrette bien à présent de ne pas m'être tout simplement laissé noyer! »

Le vieux gentilhomme ne prêtait qu'une médiocre attention aux lamentations de son serviteur; ce qui se passait dans la grotte absorbait tout son intérêt. Au hurlement dont nous avons parlé avaient succédé des cris de rage, puis un silence; enfin, on avait entendu une trépidation sourde, mêlée au bruit d'une respiration haletante. Presque aussitôt, un chien avait fait irruption sur la plateforme et failli renverser le chevalier en sautant après lui, en lui prodiguant mille caresses.

« Caporal! » cria Jean-Louis, au comble de la stupéfaction.

C'était effectivement Caporal.

Si Caporal était prodigue de démonstrations joyeuses,

M. de Bourguebus, de son côté, ne témoignait pas moins de satisfaction d'avoir retrouvé miraculeusement son ami. Assis sur une pierre, à l'entrée du souterrain, il rendait à son chien caresse pour caresse.

Jean-Louis, qui, dans l'obscurité devenue complète, ne distinguait que très imparfaitement l'animal, manifestait un étonnement poussé jusqu'à la stupeur.

« Êtes-vous donc bien certain, Monsieur, que ce soit vraiment Caporal ? » demanda-t-il à son maître, en se penchant, non sans prudence, pour examiner le ressuscité de plus près.

M. de Bourguebus haussa les épaules.

« D'ailleurs, Monsieur », reprit Jean-Louis, dont l'accent trahissait une recrudescence de ses angoisses antérieures, « si c'était vraiment Caporal, songez donc qu'il devrait être enragé, il y aurait dix jours qu'il n'aurait ni bu ni mangé.

— La cuisse de cerf, dont tu as retrouvé le pied sur le rivage, aurait dû te démontrer que l'on ne jeûne pas dans ce souterrain, et Caporal en a eu certainement sa part; n'est-ce pas, Caporal? »

Caporal acquiesça par un aboi.

« Quel malheur qu'il ne puisse pas parler! » dit Jean-Louis; « il nous raconterait ses aventures.

— Si elles t'intéressent, je puis lui servir d'interprète. Il est tombé de la falaise, à l'entrée de la nuit et à la marée haute; il a été précipité du côté du retour de ce rocher, où le brisant se change en remous, et il a pu se maintenir quelque temps à la surface en s'accrochant à quelque saillie de la pierre, avec l'âpre détermination d'un gaillard qui ne se soucie nullement d'aller chasser dans l'autre monde. Un de ces bâtiments qui prétendent se passer de l'agrément de Sa Majesté pour débiter leurs petites marchandises, croisait à courte distance de la

falaise. Pressés de profiter de la marée, aussitôt que la nuit a été close et la falaise débarrassée des importuns, ces dignes négociants ont accosté, avec leurs embarcations, à l'endroit même où nous nous trouvons. Un d'eux, ayant entendu les gémissements de Caporal, prit la peine de le tirer de l'eau; mais comme un homme se pendrait plutôt que d'avoir gratuitement obligé même une bête, le bienfaiteur et le sauveur de Caporal se l'adjugea pour se payer, et il lui mit une bonne chaîne au cou afin de lui rendre la reconnaissance plus facile.

— Monsieur le chevalier veut se moquer de moi », dit Jean-Louis; « comment serait-il possible que des détails aussi minutieux fussent parvenus à sa connaissance ?

— Tu oublies, Jean-Louis, que tout veneur digne de ce titre doit savoir ce qui s'est passé où il n'était pas, et que je me targue de quelque habileté en vénerie. Quant aux indices sur lesquels se fondent mes présomptions, je consens à te les révéler. Je tiens entre mes doigts un morceau de la chaîne qui attachait Caporal, et qu'il a rompue pour accourir à notre voix. Du reste », ajouta-t-il, en faisant un effort pour se relever, « je suis sûr que ces messieurs vont se faire un véritable plaisir de t'affirmer que je ne me suis pas trompé.

— Quels messieurs? » balbutia Jean-Louis, en s'efforçant de ne pas deviner.

— Les messieurs du souterrain, les contrebandiers, parbleu! Trouverais-tu convenable que j'emmenasse mon chien sans leur rendre mes devoirs, sans les remercier de la part qu'ils ont eue à sa conservation?

— Monsieur songe à entrer dans cette caverne! » s'écria le serviteur avec véhémence. « Ah! je préviens Monsieur que je ne l'y suivrai pas.

— Veux-tu bien me donner le bras », reprit le cheva-

lier avec un accent calme, mais fort impératif, « et tout de suite.

— Jamais, Monsieur; je serais coupable si je m'associais à une pareille imprudence. Sans le respect que je dois à Monsieur, j'emploierais la force pour m'y opposer.

— Alors, j'irai tout seul.

— Ah! mon Dieu! » murmura le pauvre Jean-Louis en levant ses bras vers le ciel, « qui m'eût dit que je regretterais de ne plus être sur ces galets où la mer menaçait de nous engloutir?

— Je crois, tout au moins, que tu as eu grand tort de ne pas me laisser en bas.

— Pourquoi cela, Monsieur?

— Parce qu'à cette heure tu aurais hérité, tandis qu'il me paraît infiniment probable que tu n'hériteras ni aujourd'hui ni plus tard. Comme je le disais, je suis fort entêté; je vais donc descendre là-dedans à tâtons. Nécessairement, je me casserai le nez contre quelque roche, cela me mettra de fort méchante humeur, et comme je suis également très rancunier, mon premier soin, en rentrant au donjon, sera de rayer de mon testament le nom de ce poltron de Jean-Louis qui m'aura abandonné. »

Celui-ci était en proie à une perplexité violente. Disons-le à l'honneur du fidèle serviteur, la menace de son maître n'exerçait qu'une médiocre impression sur ses déterminations; sachant qu'il ne renoncerait pas à son projet, il tremblait en songeant aux dangers de toute sorte auxquels son refus allait exposer le chevalier, autant au moins qu'à la pensée de se trouver face à face avec les redoutables habitants de la falaise. M. de Bourguebus s'aperçut qu'il chancelait.

« Du reste, rassure-toi, mon pauvre Jean-Louis », ajouta-t-il; « je t'ai prouvé que j'étais un peu sorcier;

eh bien, je puis te jurer que le gîte est vide et que nous ferons buisson creux. Caporal a longtemps aboyé; nous-mêmes nous faisons, depuis une demi-heure, un petit sabbat à l'entrée de ce souterrain; si les contrebandiers eussent été là, il y a longtemps qu'ils seraient venus se mêler de notre conversation.

— Alors», s'écria Jean-Louis avec explosion, «nous sommes sauvés, monsieur le chevalier.

— Comment cela?

— Dame, Monsieur, il se raconte que cette fameuse cachette du Chaudron du Diable a une issue qui aboutit au milieu des bois. C'est égal, je crois que nous ferons mieux d'attendre le jour.

— Pour voyager sous terre, je ne pense pas que le jour nous soit bien utile, mon bon Jean-Louis.

— Si encore nous avions une torche?

— N'as-tu pas la corde de ton grappin, et cette corde n'est-elle pas goudronnée?

— Mais du feu pour l'allumer?

— Nous trouverons là-dedans tout ce qu'il nous faut; Caporal nous conduira. Nous avons un auxiliaire qui connaît toutes les ressources de la place ».

M. de Bourguebus avait réuni le grelin qui leur avait servi à escalader le rocher; il le coupa en plusieurs morceaux, dont il effila les extrémités; il conserva à l'un de ces morceaux une longueur de plusieurs mètres, l'attacha au collier du chien et remit l'autre bout à Jean-Louis.

« Et maintenant, en avant! » s'écria-t-il. « Suis Caporal, tandis que je m'appuierai sur toi. En marchant de la sorte, nous n'avons pas à craindre de disparaître dans quelque trou, ce qui est le seul danger sérieux que nous ayons à redouter ».

Ils descendirent l'escalier; après la sixième marche, le terrain devenait horizontal, mais le boyau dans lequel

ils se trouvaient engagés était si bas et si étroit qu'ils étaient forcés de marcher courbés; bientôt la voûte se releva.

Tout en cheminant, Jean-Louis se servait de celle de ses mains qui restait libre pour tâtonner autour de lui.

« Monsieur », dit-il à voix basse à son maître, « j'ai senti des tonneaux.

— Parbleu! et qui ne sont pas vides, je t'en réponds. Tout à l'heure, je te permettrai de te rafraîchir; en attendant, obéis à Caporal, qui te dit, dans son langage, que nous ne sommes pas encore arrivés au bon endroit ».

En effet, le chien faisait entendre une sorte de plainte, en tirant avec force sur son trait; ils le suivirent encore.

Après quelques minutes, il leur sembla qu'ils respiraient plus librement, et, malgré les ténèbres intenses dans lesquelles ils étaient plongés, ils comprirent qu'ils se trouvaient dans le réduit le plus spacieux et le plus vaste du souterrain. Le chien s'était arrêté; mais en vain le maître et le domestique promenèrent leurs doigts de tous côtés, ils ne rencontraient que le roc ou des marchandises amoncelées.

« Je donnerais volontiers », grommela le chevalier, « quelques pistoles d'un mauvais morceau d'amadou.

— Ah! Monsieur », dit Jean-Louis, « Caporal tient quelque chose dans sa gueule et nous l'apporte. Hélas! » reprit-il, après s'être baissé pour reconnaître cet objet, ce n'est qu'une veste de marin. Que veux-tu donc que nous fassions de cette défroque, imbécile?

— Cet imbécile a cent fois plus d'esprit que toi; fouille dans les poches, fouille dans les poches », répondit M. de Bourguebus.

Jean-Louis obéit et un cri de triomphe annonça à son maître qu'il ne s'était pas trompé; la veste contenait un briquet. En quelques minutes, ils eurent du feu, et

après quelques efforts, ils parvinrent à allumer une des torches que l'ingénieux chevalier avait improvisées.

A sa clarté vacillante, ils purent reconnaître l'endroit où le chien les avait conduits. C'était un rond-point assez vaste, d'une élévation considérable, auquel se reliaient plusieurs galeries qui s'enfonçaient dans diverses directions. Ce rond-point, ces galeries étaient littéralement encombrés de marchandises : tonneaux de rhum, boucauts de sucre, balles de coton et de tabac; tout cela rangé, classé, arrimé avec autant d'ordre que dans les magasins commerciaux de quelque grande cité industrielle.

Jean-Louis calculait avec admiration les sommes considérables que représentaient ces richesses, M. de Bourguebus les examinait lui-même avec un intérêt qui donnait à soupçonner un mobile plus puissant qu'une vulgaire curiosité.

Ils venaient de s'engager dans un boyau qui reliait entre elles deux galeries dont nous avons parlé, et qui semblait renfermer des marchandises plus précieuses, à en juger par les précautions qui avaient été prises pour placer les caisses qui les contenaient à l'abri de l'humidité, lorsque Caporal fit entendre un sourd grondement; presque aussitôt le grincement plaintif d'une porte sur ses gonds retentit sous les voûtes. M. de Bourguebus s'était arrêté; il arracha la torche des mains de Jean-Louis et l'écrasa sous son pied.

« Pas un mot, pas un mouvement! » lui dit-il à voix basse, avec un accent qui n'admettait pas de réplique.

Cette recommandation était superflue; plus mort que vif, Jean-Louis s'était jeté et s'aplatissait derrière les caisses. M. de Bourguebus s'effaça lui-même dans l'angle qu'elles formaient avec le rocher et, de sa main, il comprima la gueule de Caporal.

A peine avait-il pris ces dispositions que des lueurs incertaines commencèrent à colorer la voûte d'une des galeries. Bientôt, à dix pas de l'embuscade du chevalier, un homme vêtu d'une houppelande grise et tenant une lanterne à la main passa, se dirigeant vers le rond-point.

Si prompt qu'il eût été à disparaître, M. de Bourguebus l'avait reconnu. Il avait fait un mouvement, et de sa poitrine s'était échappé un sourire rageur, qui indiquait une surexcitation dans l'état de son esprit.

Aussitôt que tout fut rentré dans l'ombre, lorsqu'il jugea que le personnage à la houppelande était suffisamment éloigné, le chevalier allongea le bras et secoua Jean-Louis étendu à ses côtés.

« As-tu vu ? » lui demanda-t-il.

« Ah ! Monsieur », répondit le pauvre diable, dont les dents s'entrechoquaient, « pour regarder, il faut du courage ; j'ai beau vouloir vous obéir, je ne parviens pas à en trouver.

— Bon ! alors, lève-toi ; rallume ton morceau de corde et suis-moi. »

Jean-Louis avait compris, au ton de son maître, que les éternelles observations qu'il se permettait ne rencontraient plus d'indulgence ; il obéit.

M. de Bourguebus ne lui demanda pas d'aide ; appuyé sur sa béquille, il marchait avec une vivacité singulière. Il prit la galerie que l'homme avait suivie pour venir à eux ; elle les conduisit à une énorme grille de fer derrière laquelle on entrevoyait, montant dans l'ombre, les marches d'un escalier taillé dans le roc, comme était celui de l'entrée donnant sur la mer ; cette grille était restée ouverte.

« Voilà le passage dont tu m'avais parlé », dit M. de Bourguebus, en allumant une seconde torche à la première ; « prends-le et va-t'en !

— Mais, Monsieur...

— Va-t'en, te dis-je! » répondit M. de Bourguebus, dont l'œil unique lança un éclair. « Je veux rester ici et y rester seul, entends-tu! Quand tu seras sorti du souterrain, tu m'attendras pendant une heure dans les environs de l'entrée. Si, dans une heure, tu ne m'as pas revu, tu recommanderas mon âme aux prières de Mlle de Chastel-Chignon, ma nièce. »

Jean-Louis essayait encore de résister; mais, avec une vigueur qu'on se serait peu attendu à rencontrer en lui, le vieil officier le saisit par le bras, le poussa de l'autre côté de la grille, la ferma, en mit la clef dans sa poche et rentra dans le souterrain, sans paraître entendre les lamentations et les sanglots par lesquels son pauvre serviteur accompagnait chacun des pas de son ascension.

M. de Bourguebus, suivi de Caporal, revint sur ses pas sans prendre aucune précaution pour étouffer le bruit de sa marche. Il suivit une des galeries latérales, qui le ramena à l'entrée donnant sur la mer; arrivé là, il plaça sa torche entre deux balles de coton, après avoir pris soin d'en attiser la flamme, et se dirigea vers le rond-point.

Le personnage que nous avons vu passer se trouvait dans cette partie du souterrain. Il avait posé sa lanterne sur un tonneau et, un calepin à la main, il enregistrait les marques des ballots de marchandises. Il était tellement absorbé dans sa besogne, que M. de Bourguebus fut à deux pas de lui sans qu'il l'eût entendu s'approcher.

« Eh bien! Monsieur », s'écria celui-ci d'une voix qui grondait comme un tonnerre, « sommes-nous satisfaits de nos petites opérations? »

M. de Chastel-Chignon, mes lecteurs l'ont déjà reconnu, se retourna; il devint livide, le carnet échappa de ses mains et tomba sur le sol.



— EH BIEN ! MONSIEUR, SOMMES-NOUS SATISFAITS DE NOS PETITES OPÉRATIONS ?
p. 148).

« Le chevalier! » murmura-t-il avec effort.

— Oui, le chevalier, qui est heureux d'être en ce moment à cent pieds sous terre pour rester le seul témoin d'une honte qui l'éclabousse.

— Mon oncle, de grâce!

— Je ne suis plus votre oncle, Monsieur, je suis un gentilhomme qui vient vous demander compte d'un ignoble trafic qui déshonore tous ceux qui vous appartiennent.

— Au nom du ciel! mon oncle... Monsieur, ne me perdez pas... Je consens à tout : M. de Tancarville épousera Denise, comme vous l'avez souhaité.

— Allons donc! » s'écria M. de Bourguebus avec une animation croissante, « M. de Tancarville pouvait prendre pour femme la fille d'un croquant, il ne peut pas épouser la fille d'un émule de Mandrin. Oui, de Mandrin, » ajouta-t-il sur un geste de M. de Chastel-Chignon, « et en vous comparant à lui, c'est lui que j'amoindris : il fait son métier l'épée au poing, en bandit, sinon en soldat, tandis que ce métier, vous le faites en voleur.

— J'y renonce, Monsieur, j'y renonce à tout jamais, je vous le jure... Pardonnez-moi, » disait le père de Denise éperdu, « pardonnez-moi, je vous en supplie; c'était pour augmenter, pour grossir l'héritage de ma fille que j'aime tant.

— Si vous l'aimiez comme vous le dites, vous auriez réfléchi que, de tous les héritages, le meilleur à lui léguer était un nom honorable et honoré; mais, tenez, si vous saviez combien la résolution que j'ai prise est inébranlable, vous m'épargneriez, je vous jure, l'ennui d'entendre vos doléances. »

En disant ces mots, M. de Bourguebus avait renversé un tonneau sur lequel il s'était assis, puis il se mit à agacer Caporal.

« Que voulez-vous dire, Monsieur? » demanda le pauvre Chastel-Chignon.

— Je vous conseille charitablement de mieux employer votre temps et vos paroles; un petit acte de contrition, une prière bien fervente, ne seront pas de trop en ce moment-ci. »

M. de Chastel-Chignon regarda autour de lui avec une indicible angoisse; de légers nuages de fumée commençaient à courir dans le rond-point, et aux rouges lueurs de la lanterne on voyait leurs spirales se dérouler lentement et s'amonceler au plafond.

« Le feu! le feu! » balbutia-t-il d'une voix étranglée.

En même temps, il s'élança du côté de la galerie de sortie; le chevalier le retint avec force.

« C'est inutile, » lui dit-il d'un ton tranquille qui contrastait singulièrement avec l'état de bouleversement de son neveu, « tout à fait inutile; j'ai fermé la grille.

— Mais par ici, du côté de la mer?

— Je vous engage à n'en pas tenter l'aventure, c'est précisément là que je viens de jeter ma torche, sur des balles de coton qui se trouvaient à l'entrée... ce sont elles qui flambent en ce moment.

— Vous voulez donc notre mort?

— Je veux que votre honteux secret soit enseveli sous les ruines de l'antre où s'accomplissaient vos petits tripotages, voilà tout! »

Une idée terrible traversa le cerveau du misérable; ses yeux s'ouvrirent démesurément, ses lèvres ellesmêmes devinrent blêmes.

« Mais il y a de la poudre ici! nous sommes perdus! » s'écria-t-il d'une voix inintelligible.

Alors l'instinct de la conservation lui donna la force de dominer l'horrible terreur à laquelle il était en proie;

il avait compris que le chevalier seul était le maître de son salut; il se jeta à ses pieds, s'y traîna, éleva vers lui des mains suppliantes, le conjurant, lui parlant de sa fille, lui demandant avec un accent déchirant de ne pas lui refuser la grâce de l'embrasser encore une fois.

Tandis qu'il parlait, le pied du chevalier battait une marche sur les flancs du tonneau qui lui servait de siège, mais M. de Chastel-Chignon avait été bien inspiré; l'image de Denise, qu'il avait invoquée, triompha de la résolution du vieux gentilhomme.

« Allons » dit-il, « puisque vous tenez tant à vivre, vous vivrez. J'y mets une condition, cependant.

— Laquelle, mon bon oncle, laquelle? parlez.

— Que vous rendrez aux pauvres ce que vous avez pris au roi de France.

— Je le jure! » s'écria M. de Chastel-Chignon avec un enthousiasme qui indiquait que ce serment serait religieusement tenu. « Je le jure!

— Bien. Alors conduisez-moi à la grille, je l'ouvrirai. »

A ces mots, M. de Chastel-Chignon saisit son oncle entre ses bras, et, malgré le poids de son fardeau, il s'élança dans la galerie d'un pas rapide.

Il était temps. Derrière eux une barrique de rhum que le feu avait gagnée éclata et des torrents de liquide chargés d'une flamme bleuâtre se répandirent à l'endroit qu'ils venaient de quitter et propagèrent rapidement l'incendie.

. . . .

Le lendemain matin, le chevalier de Bourguebus eut une longue conférence avec M. de Tancaryille.

Pendant cette conférence, il semblait que les deux camarades eussent pratiqué l'échange de leurs physionomies ordinaires. Autant celle du vieil invalide paraissait

triste et morose, autant celle de son jeune ami semblait joyeuse.

« Enfin, » dit le premier, après quelques minutes de méditation, « malgré ce que je viens de vous raconter, vous persistez à vouloir me faire l'honneur de devenir mon neveu?

— J'y persiste. M. de Chastel-Chignon a fait amende honorable, nous devons le croire corrigé, et puis, il faut bien l'avouer, mon vieil ami, vous avez trop bien réussi; j'aime mademoiselle votre nièce à ce point que je ne me consolerais jamais si votre rêve ne se réalisait pas. »

M. de Bourguebus prit une grande feuille de papier et commença de la couvrir des majestueux jambages de son écriture.

« Par qui allez-vous envoyer cette lettre? demanda M. de Tancarville.

— Par Caporal. Où trouverions-nous un messager plus sûr et plus rapide?

Il enveloppa sa missive dans un chiffon et la plaça dans la gueule de l'intelligent animal, en lui disant :

« Au château! »

Vingt minutes après, Caporal rapportait une dépêche en échange de la première. M. de Tancarville en fit sauter le cachet avec une agitation fébrile. Elle ne contenait que ces lignes :

« C'est à mon oncle M. le chevalier de Bourguebus, qu'il appartient de disposer de la main de Mlle de Chastel-Chignon et de déterminer le chiffre de la dot que je lui donnerai. »

M. de Tancarville se jeta dans les bras de son vieil ami.

« Embrassez donc Caporal, morbleu! » s'écria celui-ci avec quelque impatience, « car c'est à lui bien plus qu'à moi que vous devez votre femme. »

MON PREMIER CHIEN

C'était un braque tiqueté blanc et marron, dont les quatre pattes et le museau étaient peints d'une vive couleur de feu. Très pur de race, il se rapprochait cependant du pointer par sa conformation; sa poitrine était large et fortement descendue ; il avait la jambe sèche, la patte allongée, le fouet court et haut placé et le ventre légèrement harpé. Il n'en était pas moins avec cet ensemble un fort bel animal, et l'intermédiaire qui l'avait acheté nous l'annonçait comme étant doué d'une finesse d'odorat supérieure et très solide dans ses arrêts, et ledit ami avait appuyé sur un dernier mérite tout à fait extraordinaire au rapport.

Je vous avoue que ces qualités n'avaient à mes yeux qu'une importance relative ; il avait à mon affection un titre principal qui le dispensait de tout corollaire : il était un chien ! Posséder un chien était depuis trois bonnes années le but de mes ambitions ; il me semblait que s'il parvenait à se réaliser, il ne me resterait plus rien à solliciter du ciel.

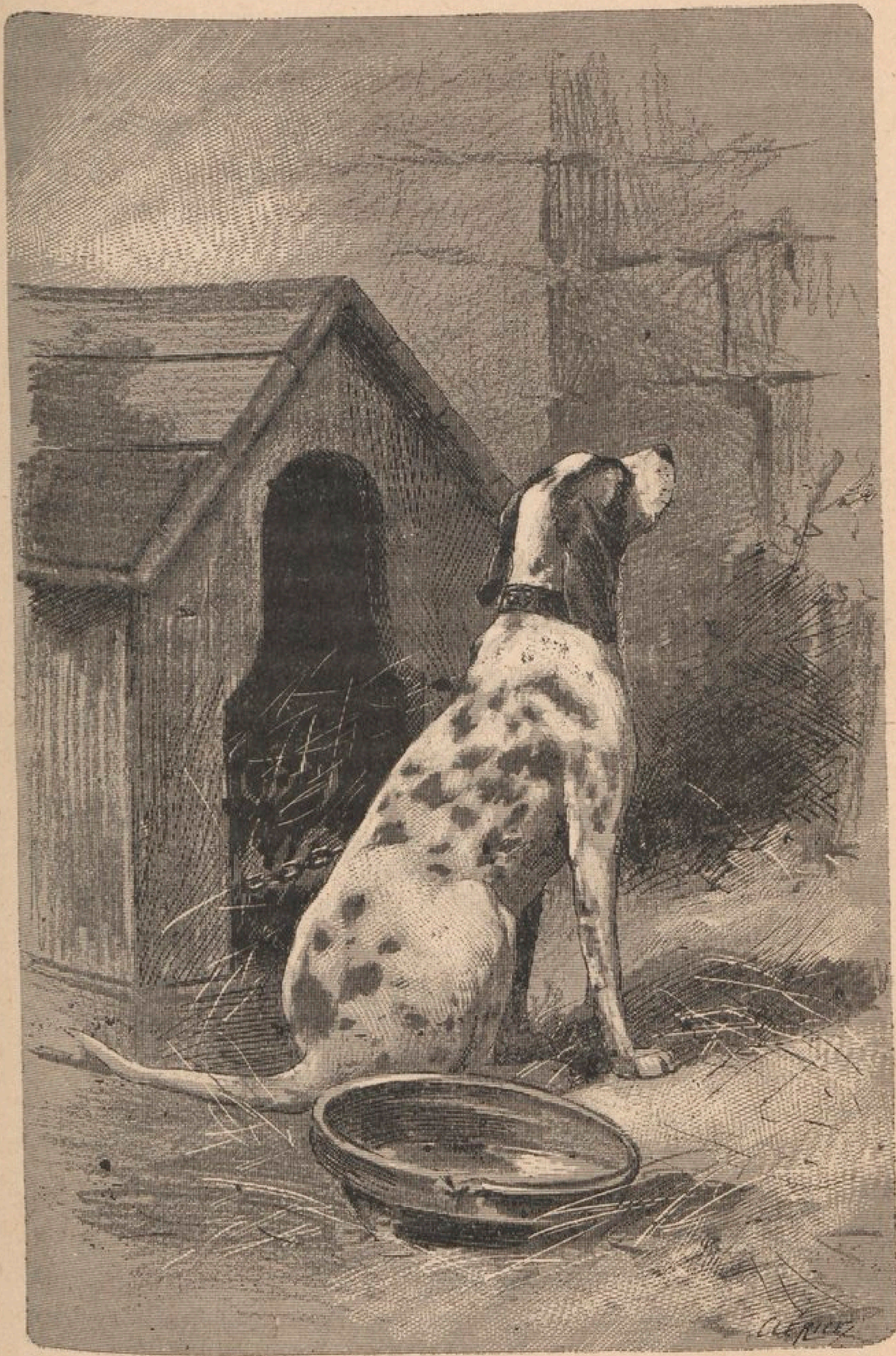
Ce n'était pas que l'espèce ne fût point représentée au logis paternel, — ma mère trouvait même qu'elle l'était

un peu trop largement. — En dehors des chiens courants, serviteurs utiles, mais non admis aux familiarités de la vie domestique, nous avions Stop et Morphée, deux autres braques avec lesquels j'entretenais de bons rapports de camaraderie, enfin une charmante épagneule clumber, d'une race alors fort rare en France, et que lord Beverley avait donnée à mon père ; elle se nommait Phann. En raison de la noblesse de son origine, de sa distinction, de ses aimables qualités et surtout de son attachement à son maître, elle avait au salon ses entrées grandes et petites.

Je vivais avec Phann sur le pied d'une intimité complète ; quand arrivaient les vacances, je multipliais les platitudes pour obtenir de mon père qu'il me cédât, de temps en temps, le précieux privilège de donner l'hospitalité à la chienne sur le tapis de mon lit. Du moment où il m'eut été officiellement annoncé que mon vœu le plus cher était accompli, que j'allais avoir un chien à moi, tout à moi, rien qu'à moi, que je ne partagerais avec personne, je ne trouvais plus que des regards de dédain pour mes vieux amis, et c'était à peine si les sollicitations affectueuses de la petite épagneule parvenaient à m'arracher une caresse distraite. Tout sentiment nouveau s'alimente d'ingratitude.

Tandis que mon futur chien voyage, parlons un peu de cette passion de l'homme pour ce dont il peut dire : c'est mon bien, c'est ma chose.

Il existe de l'homme une foule de définitions, les unes savantes à nous donner le frisson, les autres tout simplement spirituelles, et ce ne sont pas les plus mauvaises. Quand on a cherché ce qui distingue cet homme des autres animaux, — mettons ses petits-cousins, pour ne pas trop vous humilier, — personne n'a songé à son instinct le plus caractéristique, à celui de la propriété, à



C'ÉTAIT UN BRAQUE TIQUETÉ BLANC ET MARRON (p. 155).

la jouissance qu'il trouve dans la possession de quoi que ce soit, jouissance spéciale à lui, instinct concentré dans son espèce. L'homme est un animal tout autant accapareur qu'adorateur ; s'il boit sans soif, il aime également à posséder, même sans raison et sans profit.

On nous objectera que l'oiseau manifeste le plus vif attachement pour son nid ? Parbleu, il tient également à ses plumes ; le contenu de ce nid, œufs ou petits, représente la chair de sa chair. Voilà ce qu'il aime, voilà ce qu'il défend ; quant au contenant, qui lui a coûté de si rudes labeurs pourtant, aussitôt que le dernier des oisillons a pris sa volée, les chefs de la famille l'abandonnent, le délaissent, et le plus souvent n'y reviennent pas l'année suivante. Si quelques espèces ont des demeures attitrées, permanentes, ce sont celles qui vivent en société. La communauté ne saurait se passer de la fixité du domicile.

Les quadrupèdes professent à l'endroit du repaire un véritable éclectisme. Quelques-uns se donnent la peine de se creuser un refuge ; mais le moment de s'en servir étant arrivé, ils ne semblent pas tenir à celui-là beaucoup plus qu'au premier venu. Si le renard utilise son terrier au profit de sa progéniture, la femelle du lapin, au contraire, va déposer et élever ses petits loin du sien. L'amour de ce que les Anglais nomment le *home*, le chez soi, et qu'il faut considérer à la fois comme la base et l'expression la plus énergique de l'instinct de possession, n'existe pas chez les êtres sauvages. Vous le retrouverez, en revanche, chez tous ceux que nous avons façonnés à notre image en les domestiquant ; chez le chat, par exemple, il se manifeste avec une singulière puissance.

Et la pie voleuse, me direz-vous ; il fallait bien qu'elle eût le sentiment de la propriété, celle-là, puisqu'elle

s'est rendue célèbre par sa passion immodérée pour le bien d'autrui? Je vous répondrai que l'appétit de la possession fut absolument étranger à ses larcins, inspirés par la seule rancune. Vous n'en êtes pas, je le suppose, à reconnaître chez les animaux que nous domestiquons par caprice ou pour notre agrément, ces tendances malicieuses si nettement accentuées chez les bouffons dont nous leur imposons le rôle; c'est en leur donnant carrière qu'ils se vengent de l'humiliant servage auquel nous les condamnons.

Dans de telles conditions, le corbeau comme la pie et le geai lui-même ont incontestablement un penchant de rapine ; ils volent tout ce qui leur tombe sous le bec, particulièrement ce qui par son éclat se rapproche des métaux précieux qui nous sont si chers ; mais si vous inventoriez les nids de leurs congénères de l'indépendance, jamais vous n'y trouverez les morceaux de verre, de faïence, qui ne manquent pas dans les champs, et que les premiers recueillent si précieusement autour des maisons qu'ils habitent.

Le chien, comme le renard, comme le loup, enfouit et recouvre de terre les aliments qu'il ne peut pas consommer ; mais l'instinct de la prévoyance, corollaire de celui de la propriété, est chez lui si vague que neuf fois sur dix il oublie le chemin de ses cachettes. Il en est probablement de même des autres, puisqu'il n'est pas rare de découvrir, dans les forêts, des restes de carnage recouverts de terre, en pleine décomposition.

Chez l'homme, au contraire, ce besoin d'isoler quoi que ce soit du tout général, pour se le réserver, affecte de telles proportions qu'il a été le pivot de la vie sociale et de la civilisation; il est si intense qu'il soulève des ardeurs passionnées, même quand la valeur de l'objet possédé est médiocre. La tendresse jalouse du paysan

pour son humble champ distance de fort loin l'attachement du grand propriétaire pour ses nombreux domaines ; il ne manque pas de chaumières qui sont plus chères à leurs maîtres qu'un somptueux château à son propriétaire.

Feu Alphonse Karr a écrit quelques pages exquises sur la sottise d'un personnage qui, pouvant jouir gratis des beautés, des charmes des squares et des jardins de Paris, compromet sa fortune et son repos pour créer et embellir un méchant parterre de quelques mètres carrés. Le paradoxe est soutenu avec la verve, avec la finesse qui distinguent l'éminent écrivain ; mais rien n'y fait, et ce n'en est pas moins un paradoxe, qui étonne sous la plume d'un homme qui fut, avant tout, une incarnation du bon sens. Son contempteur des jouissances publiques obéit à un sentiment très humain en leur préférant une simple satisfaction qu'il ne partage avec personne.

*
* *

Que le diable soit des voyages ! On ne sait jamais où vous conduisent ceux-là mêmes qui se circonscrivent, comme le mien, entre deux parenthèses. Voilà quatre bonnes feuilles de papier que je noircis, peu s'en est fallu que je ne vous parlasse de la création du monde pour me justifier de m'être montré exclusif dans ma prédilection pour l'animal qui allait devenir mien. Le lecteur n'avait que faire de tant de verbiage pour le comprendre, car, s'il est de bonne foi, il n'hésitera pas lui-même à nous déclarer que l'animal, qui a le très grand honneur de lui appartenir, a été l'objet d'une fabrication spéciale, qu'il est tel que jamais on n'en a vu, que jamais on n'en verra plus, ce qui légitime pleinement la préférence dont celui-ci est également l'objet.

Hâtons-nous donc de revenir, non pas à nos moutons, mais à Phanor ; en babillant à tort et à travers, j'avais oublié de vous dire que mon futur serviteur répondait à ce nom sonore.

La joie avec laquelle il était attendu n'avait pas été sans quelques nuages. J'avais bien compté qu'il jouirait des privautés accordées à Phann, qu'il aurait comme elle ses coudées franches dans l'intérieur, de la cave au grenier ; je me croyais fondé à croire surtout qu'on lui reconnaîtrait le droit de dormir sur mon tapis : c'était bien le moins, puisqu'il était à moi, et je me croyais très modéré en me contentant de si peu pour un aussi important personnage. Ma déception ne fut donc pas médiocre, lorsqu'il me fut signifié, comme une condition expresse à l'octroi qui m'en était fait, que Phanor serait purement et simplement associé à Stop et à Morphée dans la hiérarchie domestique, que, comme eux, il aurait pignon sur cour, mais qu'il y resterait enchaîné et qu'il mangerait à leur gamelle !

L'arrêt me parut monstrueux, et je ne le subis pas sans maudire *in petto* le despotisme que s'arrogent les parents sous ce prétexte frivole qu'ils sont un peu plus vieux que leurs enfants. Ah ! si mon père eût été mon fils, je ne l'eusse certes pas empêché de donner carrière à sa tendresse pour la petite épagneule ; il eût pu la faire coucher dans son lit sans que je le trouvasse mauvais ; j'étais pour cela beaucoup trop raisonnable.

Quoi qu'il en fût, j'eus le bon sens de comprendre que l'heure où ce père barbare venait de dépenser une quinzaine de louis pour m'être agréable eût été mal choisie pour témoigner de l'humeur que me causaient ces restrictions ; si amères que fussent mes réflexions, je les étouffai dans mon jeune sein, je me contentai de pro-

tester, par les soins que je donnai au futur appartement de mon chien, contre l'injuste dédain que l'on affectait pour sa personne. Refusant fièrement les offres de Joseph, celui des domestiques qui avait l'espèce canine dans son département, je brûlai une demi-douzaine de bottes de paille pour flamber convenablement la niche attribuée à Phanor et la débarrasser des insectes que d'anciens locataires pouvaient y avoir laissés ; au grand désespoir de ma mère, malgré ses objurgations, je balayai l'édifice, je le lavai, je le rinçai, je le surrinçai, et, quand il me parut aussi net que mes vêtements, hélas ! l'étaient peu, je le garnis d'une litière sur laquelle un chien d'empereur n'eût pas dédaigné de s'étendre. Si j'avais eu des feuilles de rose à ma disposition, si j'avais pensé qu'elles pussent être agréables à Phanor, j'en aurais garni son matelas.

Le grand jour de l'entrée en possession de mon animal me parut terriblement long à venir. Mais il arriva. Mon père et moi nous nous rendîmes au-devant de la diligence qui devait amener le voyageur. Quand le conducteur l'eut descendu des hauteurs de l'impériale où il avait eu sa place, ce fut d'une main frémissante que je saisis la chaîne que me tendait cet homme, et aussitôt, m'agenouillant devant Phanor, je l'embrassai avec une ivresse mêlée de quelque émotion.

Si dépaysé que fût l'arrivant, il se montra sensible à mes caresses. Soit qu'avec l'incroyable instinct de son espèce il eût deviné que ce voyage insolite devait aboutir pour lui à un changement de propriétaire, soit tout simplement que ma physionomie lui fût sympathique, il répondit consciencieusement à mes avances en me débarbouillant de son mieux ; puis, après les transports du premier épanchement, il ne cessa plus de me témoigner qu'il était satisfait de la destinée qui s'annonçait pour

lui, par les frétillements de sa queue et ses gambades.

Je doute fort que jamais cœur de consul romain se soit aussi doucement épanoui dans le triomphe que ne le fit le mien en traversant la ville. Tout en caressant Phanor, qui cheminait à mes côtés au bout de sa chaîne, je promenais mes regards autour de moi pour jouir de l'envie que je ne pouvais manquer d'exciter. J'aurais volontiers arrêté chacun des passants que nous croisions pour les inciter à admirer ce chien magnifique qui était à moi, car l'idée que l'on pouvait douter que j'en fusse le maître gâtait un peu mon bonheur. Je me promettais d'intriguer auprès de ma mère pour qu'elle me fît don d'un collier sur lequel mon nom serait gravé en assez gros caractères pour que personne n'ignorât de ma qualité vis-à-vis du porteur.

* * *

Les débuts de Phanor à la maison furent passablement orageux.

J'avais insidieusement commencé par lui servir une soupe plantureuse et destinée à lui donner une haute opinion de l'ordinaire qui l'attendait. Insensible aux lamentations de la cuisinière, j'avais accaparé tous les reliefs qu'elle destinait aux trois autres pensionnaires et j'en avais agrémenté le potage. Le voyage avait mis le braque en appétit ; en moins de rien il s'était confectionné un abdomen qui ressemblait à un petit baril. Après ce repas d'ouverture, je l'avais promené dans le jardin en continuant de lui prodiguer les démonstrations les plus expansives. L'heure du dîner avait mis fin à ce tête-à-tête, j'avais attaché moi-même Phanor dans sa niche, qui faisait face à celle de ses deux futurs camarades, et

je l'avais quitté avec le regret qu'éprouvait le bon roi Dagobert quand il se voyait forcé de prendre congé de sa meute.

On en était aux entrées, lorsque, la porte de la salle à manger s'entr'ouvrant, on vit apparaître dans l'entre-bâillement la tête ahurie de Joseph.

— Monsieur, dit-il, il y a le chien caille qui a déjà cassé sa chaîne.

J'avais bondi sur mon siège et je m'étais levé; un regard de mon père me fit retomber sur ma chaise.

— Mets-le dans la petite écurie, dit-il à Joseph; ferme bien la porte et le volet; il se tiendra tranquille.

— Surtout n'oublie pas de lui donner de l'eau et de la paille, ajoutai-je avec l'accent le plus impérieux que pût me fournir mon organe.

Au dessert, nouvelle apparition de Joseph.

— Monsieur, dit-il d'une voix altérée, le caille, c'est pis qu'un lion; il a déjà fait son trou dans la porte de l'écurie, et, à la façon dont il travaille, c'est sûr que tout à l'heure il va s'évader.

Hélas! Joseph n'avait pas fini de parler que des abois furieux, des cris de lutte nous apprenaient que sa prophétie était déjà réalisée. Cette fois mon père s'était levé le premier; je le suivis dans la cour, où nous trouvâmes Phanor non seulement en rupture de ban, mais en train d'administrer au pauvre vieux Morphée une raclée suivant toutes les règles de l'art.

Je savais de reste que l'honnête Morphée, retraité après des services aussi loyaux qu'ils avaient été longs, n'avait que des armes complètement émoussées à son service; mon imagination galopante n'en décerna pas moins à l'agresseur le rôle de la victime; j'éclatai en imprécations contre le méchant animal qui allait étran-

gler le malheureux Phanor; je me précipitai entre les combattants, je saisis mon chien par le collier et, aidé par Joseph, je parvins à l'arracher au vieux braque, c'est-à-dire à le détacher de celui-ci, qu'il avait renversé et qu'il tenait à la gorge.

Tandis que mon père consolait de son mieux son gémissant camarade, je procédais à l'inventaire des blessures dont je me figurais que Phanor devait être couvert; celui-ci semblait insensible à ces témoignages de ma sollicitude; son attention était concentrée sur Stop, qui, assis sur sa queue, avait assisté en philosophe à ce tournoi; il fixait sur lui des yeux brillants comme des escarboucles et faisait entendre de sourds grondements. Tout à coup, et avant que j'eusse pu faire une seule tentative pour m'opposer à cette seconde agression, Phanor, m'échappant, s'élança sur ledit Stop et entama une seconde bataille ; ce nouvel adversaire étant jeune et vigoureux, la lutte fut plus longue, la victoire plus disputée, mais elle n'en resta pas moins à l'assaillant.

Il me fut démontré plus tard que mon chien ne connaissait pas d'autre façon d'entrer en relations avec ses semblables.

Mais cette fois mon père avait ordonné à Joseph de lui apporter son fouet ; il empoigna le batailleur par la peau du col et, malgré mes protestations, mes supplications et mes cris, il lui appliqua une vigoureuse mais légitime correction. Quand ce fut fini, et à ma grande surprise, au lieu de bouder et de s'enfuir comme je m'y attendais, Phanor, qui avait conservé un air guilleret, se secoua, à deux ou trois reprises, depuis le bout du museau jusqu'à l'extrémité de la queue, puis, dédaignant les consolations que je m'évertuais à lui prodiguer, il commença de gambader autour de celui qui l'avait si rudement étrillé,

en accentuant sa pantomime de quelques abois de remerciements.

Malgré ce témoignage de l'excellence de son caractère, il n'en fut pas moins réintégré dans sa niche, où il fut attaché à l'aide d'une chaîne de licol, dont la solidité semblait devoir répondre de sa sagesse.

Hélas! il en fut exactement de celle-là comme de la première, de la grosse comme de la petite; le lendemain, lorsque dès l'aube je descendis dans la cour, je trouvai Phanor en pleine liberté et gai comme un pinson; son garde-chiourme Joseph, au contraire, avait les yeux rougis et tuméfiés, et sa physionomie, ordinairement extra-placide, exprimait une mauvaise humeur anormale.

— Ah! il est gentil, monsieur, votre caille, me dit-il, d'aussi loin qu'il m'aperçut, et il nous a fait passer une jolie nuit; pas moyen de dormir avec ce possédé-là; il a commencé par casser la chaîne de la jument, après cela, il s'est mis à vagabonder dans la cour en aboyant, et en fin des fins est-ce qu'il ne prétendait pas effracturer la muraille pour aller trouver les courants dans le chenil? Heureusement que je suis arrivé, car là ça ne se serait pas passé comme avec cette pauvre vieille guenille de Morphée, et ce matin nous n'aurions même pas retrouvé la queue de votre caille.

— D'abord, Joseph, tu sauras que mon chien se nomme Phanor, et non pas le caille; je t'engage à ne plus l'oublier; en second lieu s'il a cassé la chaîne de la jument, qu'est-ce que cela prouve? qu'il n'aime pas à être attaché et voilà tout.

Mon père ne prit pas le nouvel exploit de Phanor avec autant de grandeur d'âme; mais en face des preuves multiples que ce chien venait de fournir de son horreur pour la captivité, il était assez embarrassé pour lui trou-

ver une prison solide. D'un autre côté, j'implorais, et ma mère, que j'avais fini par rallier à ma cause, joignait ses instances aux miennes; nous gagnâmes notre procès, le libre parcours de la maison fut octroyé au rebelle.

Pendant trois jours tout alla bien, ou à peu près. A part une incursion dans le poulailler, une demi-douzaine de combats singuliers qu'il se ménagea dans nos promenades, Phanor se comporta avec décence. Ces peccadilles étaient du reste rachetées par l'attachement qu'il me témoigna tout de suite et qui acheva de le mettre dans les bonnes grâces de ma mère. Il ne me quittait pas plus que mon ombre, hors pendant les repas où on le retenait à la cuisine.

Le troisième jour, il y eut quelques personnes à dîner. Au moment où on enlevait le premier service, on entendit des exclamations confuses, au milieu desquelles on distinguait cependant les cris de : Arrêtez-le ! attrapez-le !

Mon cœur se serra ; quelque chose me disait que mon chien ne devait pas être étranger à ce tapage. Effectivement, au moment où Louis, le valet de chambre, ouvrait la porte, un choc violent dans les jambes lui fit perdre l'équilibre ; ce choc, c'était Phanor qui l'avait produit en faisant irruption dans la salle à manger avec des façons de boulet de canon ; il tenait dans sa gueule un magnifique gigot, et, sans s'inquiéter aucunement des exclamations diverses soulevées par cette nouvelle manière de servir le rôti, il s'arrêta devant ma chaise et, prenant la posture réglementaire, il me présenta son butin avec une évidente satisfaction.

*
* *

Cette fois, hélas ! mon père fut inflexible.

On réintégra Phanor dans la petite écurie dont la porte et le volet, préalablement doublés de tôle, défièrent désormais les efforts combinés de ses griffes et de ses dents. Je n'étais pas moins désespéré que si moi-même j'eusse été l'objet de cette séquestration ; elle m'atteignait du reste presque autant que le braque; car je consacrais à sa consolation le plus que je pouvais de mon temps, passant cinq ou six heures par jour dans son cachot. Je n'étais pas en mesure de lui porter un gigot à mon tour, c'était l'office que je dévalisais à son profit ; j'arrivais avec ma poche bourrée de friandises, que nous grignotions fraternellement assis en face l'un de l'autre sur sa paille. Ces procédés exceptionnels, j'ose le dire, ne tardèrent pas à être récompensés par un attachement non moins exceptionnel ; d'aussi loin que Phanor m'apercevait, ses grands yeux bruns étincelaient, il me mangeait de caresses avant de songer au biscuit que je lui présentais ; quand il fallait nous séparer, sa douleur était déchirante; longtemps après mon départ, il éclatait en abois, en gémissements, fort agaçants, j'en conviens, pour le voisinage, mais dont je n'étais pas moins très orgueilleux de me voir l'objet.

Je me montrais plus résigné, car une semaine seulement nous séparait du jour de l'ouverture qui devait marquer la fin de notre commune infortune ; une si prochaine perspective de délivrance, les triomphes qui devaient infailliblement s'ensuivre, tant pour Phanor que pour moi, me rendaient patient.

Le grand jour vint. Je glisse sur l'insomnie, sur les rêves délirants de la nuit qui le précède : il n'est

pas un de mes lecteurs qui ne se soit trouvé aux prises avec ce que je puis bien appeler les affres de l'ouverture.

A quatre heures du matin, nous montions, mon père, un de ses amis, Stop, Phanor et moi, dans un char à bancs et nous roulions vers une ferme située à cinq lieues de la ville, où nous avions l'habitude de tirer nos premiers coups de fusil et où, comme d'ordinaire, quelques invités devaient nous rejoindre.

Un petit triomphe m'attendait à l'arrivée. Dans la courte réunion qui précéda l'entrée en campagne, Phanor fut l'objet de l'admiration générale; on me fit force compliments sur la beauté de mon chien, que je tenais en laisse et de court pour éviter les conflits, lesquels, vu la surexcitation extraordinaire que la vue du fusil avait provoquée chez mon camarade, se multipliaient dans de désolantes proportions. Je recevais ces congratulations sans aucune espèce de modestie et avec un sourire qui voulait dire :

— Tout à l'heure vous en verrez bien d'autres !

Vous connaissez probablement la tactique de l'ouverture dans les pays découverts. Je suis néanmoins forcé de la décrire succinctement pour les chasseurs auxquels elle n'est pas familière. On se place en ligne, à trente ou quarante pas les uns des autres, on bat l'immense plaine à bon vent en poussant le gibier de remise en remise, mais de façon cependant à ne pas le chasser de son territoire.

Nous n'avions pas fait cinq cents pas que Phanor, qui quêtait, le nez haut, à un joli galop, mais cependant en croisant et en recroisant ses voies suivant l'ordonnance, en avait déjà pris autant d'avance sur collaborateur.

— Rappelle ton chien, me cria mon père, le gibier

ne tient pas le matin; si tu le laisses fourrager comme cela, nous ne tirerons pas un coup de fusil.

J'obéis, et je sifflai de toute la vigueur de mes poumons : Phanor tourna légèrement la tête de mon côté pour me prouver qu'il avait entendu le ralliement, mais il jugea absolument inutile d'y obtempérer et il continua de battre l'estrade avec un redoublement d'ardeur. J'appelai, je criai à en perdre haleine; il semblait que mon ami était devenu complètement sourd; une assez vaste luzerne était devant lui, il y entra aussi gaillardement que si j'eusse commandé : Marche!

— Prends ton fouet et étrille-le d'importance, me dit mon père; si tu n'arrives pas à t'en faire craindre, tu n'en tireras jamais rien.

La rébellion de Phanor m'avait à la fois humilié et exaspéré. Je me trouvais dans des dispositions à rosser consciencieusement mon ami le plus cher : je pris le galop à mon tour pour le rejoindre, mais en ce moment même le braque, exécutant brusquement une halte, dessina le plus magnifique arrêt qu'il soit possible de souhaiter; à cette vue j'avais accéléré mon allure, quand la voix paternelle m'arrêta.

— Ne cours donc pas, ne te presse même pas; ce chien est un affreux brigand, mais la solidité de son arrêt se devine à sa pose; tu peux prendre ton temps, il ne forcera pas, sois tranquille.

Bon gré mal gré, je comprimai les bouillonnements de mon impatience et j'avançai en faisant de mon mieux pour suivre ces recommandations. Effectivement Phanor, qui semblait devenu de pierre, ne força pas son arrêt, mais au moment où, le cœur frémissant, je n'étais plus qu'à une cinquantaine de pas de la luzerne, un coup de fusil vint à partir sur ma gauche, presque à l'extrémité de la ligne. A ce bruit, mon chien avait brus-

quement relevé la tête, et aussitôt abandonnant sans vergogne et son poste et son propre objectif, il était parti à fond de train dans la direction d'un perdreau qui venait de tomber; il arriva avec une telle force d'impulsion sur le chien qui avait ramassé la pièce, que celui-ci, au choc de cette vivante catapulte, tourna plusieurs fois sur lui-même en lâchant le gibier, dont Phanor s'était emparé avant que la pauvre bête dépossédée eût eu le temps de se reconnaître. Ce bel exploit accompli, il revint à moi avec la même allure accompagné par les haros que ce procédé indélicat soulevait sur toute la ligne.

J'étais furieux pour de bon; j'avais perdu l'occasion de tirer une pièce que certainement, — on tue toujours les pièces qu'on ne tire pas, — je n'aurais jamais manquée; et puis quelle humiliation! un chien que j'avais déclaré sans pareil! J'avais posé mon fusil, et, le fouet caché derrière mon dos, j'attendais que Phanor accomplît le dernier détail de son service pour m'emparer de lui et lui infliger une sérieuse leçon de civilité et de retenue; mais le drôle se méfiait; au lieu d'arriver au rapport, il tournait autour de moi en prenant des attitudes tantôt repentantes et tantôt câlines; je l'appelai de ma voix la plus douce, la plus caressante; il s'assit en me montrant sa conquête, comme s'il eût supposé que je succomberais à la tentation, et en remuant doucement la queue; je m'approchai, en multipliant les mots flatteurs, sans parvenir à sa portée; lorsque je fus à deux pas de lui, il s'en alla un peu plus loin reprendre son attitude. Heureusement Joseph, qui portait le carnier de mon père, vint à mon aide, il parvint à le saisir; mais au moment où, jetant le masque, j'arrivais le fouet haut et le front menaçant, un second coup de fusil ayant éclaté à l'autre extrémité du



PHANOR TOURNA LÉGÈREMENT LA TÊTE DE MON CÔTÉ (p. 171).

front des tireurs, Phanor donna une si furieuse secousse qu'il s'échappa et s'élança à toutes jambes du côté d'où la la détonation était venue.

Il reparaissait cinq minutes après avec un lièvre, salué non plus par des cris d'indignation, mais par des éclats de rire.

— Eh bien! me dit mon père, qui m'avait rejoint et qui se mêlait à l'hilarité générale, X..... avait raison de nous dire que son acquisition rapportait bien; seulement il rapporte un peu trop, c'est un complice de Cartouche qu'il nous a envoyé; avec lui tu n'as pas besoin d'être en peine, tu es sûr d'être le roi de la chasse. Enfin nous allons essayer de refréner un peu l'intempérance de M. Phanor à l'endroit du bien d'autrui; pendant ce temps-là, toi, Joseph, tu reporteras ce perdreau et ce lièvre à ceux auxquels ils appartiennent.

Alors mon père, qui avait pris dans son carnier un collier de force et un cordeau d'une trentaine de mètres, ajusta le collier au cou de Phanor, du côté des pointes, y attacha la corde, et m'ayant recommandé de poser le pied sur cette corde chaque fois que mon chien s'écarterait un peu trop, il s'en alla reprendre sa place.

La théorie de la manœuvre est des plus simples, mais avec Phanor il n'était pas facile de la faire passer dans la pratique. Il devait être familiarisé de longue date avec cet instrument de correction, car il ne parut pas même étonné de le sentir; il reprit sa quête à son train ordinaire, traînant sa corde qui serpentait entre les chaumes avec des tortillements de couleuvre. Comme, bien entendu, il avait immédiatement repris une avance indécente, je me mis au pas gymnastique et j'essayai d'arrêter son appendice au passage. Je le tentais dix fois, j'y réussissais une. Bien qu'il ne parût pas s'inquiéter de mes dispositions correctionnelles, le braque

déjouait presque toujours mon entreprise, accélérant sa course, tournant, virant au moment précis où ma semelle allait se poser sur cette diablesse de ficelle. Lorsque j'y parvenais, par hasard, la saccade était proportionnée à l'impétuosité de son élan, et il exécutait une terrible culbute; il en paraissait si peu affecté qu'il ne prenait pas même la peine de se secouer; deux fois, trois fois, m'en étant rendu maître, je joignis aux piqûres du collier une plantureuse raclée : la philosophie de Phanor s'étendait aux coups de fouet, il ne daignait même pas m'en témoigner quelque rancune.

Cependant nous avions rejoint quelques compagnies de perdreaux qui, le soleil commençant à monter, s'étaient mises à tenir, et ma tâche était aussi devenue de plus en plus laborieuse. Depuis que la fusillade était nourrie, l'effervescence de Phanor avait pris des proportions pour moi écrasantes. A chaque détonation nouvelle, il essayait d'exécuter sa pointe accoutumée de ce côté. Le serrant de près, je parvenais quelquefois à réprimer sa fougue ; mais le plus souvent il déjouait mes tentatives de répression, arrivait sur les chiens de nos compagnons avec ses façons de tempête, et leur enlevait leur butin, soit de bonne grâce, soit au prix d'une bataille; plusieurs fois, dans sa course, la corde qu'il traînait avait fait lever des perdrix remisées; les imprécations commençaient à éclater de toutes parts, on envoyait mon beau braque à tous les diables. Mon père me fit signe de venir à lui.

— Mon pauvre enfant, me dit-il, je crains bien de t'avoir fait dans Phanor un triste cadeau; quand nous serons seuls nous tâcherons de le raccourcir; mais nous n'y pouvons songer aujourd'hui, où nous avons le devoir de ne pas faire de la partie de plaisir de nos invités une abominable corvée. Quitte-nous donc, et chasse seul;



C'ÉTAIT UN TOUT PETIT HOMME, AFFLIGÉ D'UNE MYOPIE... (p. 179).

va-t'en du côté de Saint-Léger, où il n'y a guère moins de perdreaux que par ici; Joseph, dont je n'ai pas besoin, t'accompagnera.

Je ne demandais pas mieux : non seulement je n'avais pas encore tiré un seul coup de fusil, mais le petit travail que je venais d'exécuter pour courir après le cordeau de Phanor, les appels désespérés que je lui avais adressés, l'état de surexcitation dans lequel ses rébellions à jet continu me plongeaient, — tout cela avait épuisé mes forces. Joseph, de son côté, qui en était à sa sixième ou septième restitution, ne demandait pas mieux que d'être délivré de ces trop fréquentes promenades. Un vieil ami de mon père, qui tenait ma gauche et qui, faisant ses premières armes, chassait sans chien, se décida à venir avec moi. Nous laissâmes donc le gros des chasseurs s'éloigner, après avoir reformé sa ligne, et nous nous disposâmes à prendre une direction opposée à celle qu'ils suivaient.

On prétend que pour bien faire il n'est jamais trop tard; je crois cependant qu'ayant attendu cinquante-trois ans, M. de M..., l'ami de mon père, eût été sage en ne s'avisant pas de devenir un Nemrod.

C'était un tout petit homme, affligé d'une myopie d'un gros numéro; il y remédiait à l'aide d'une paire de lunettes en écaille, laquelle, conjointement avec une chevelure bouclée, mais poivre et sel, un visage arrondi et joufflu, contribuait à lui donner l'air d'un chérubin sur son retour. Cela n'est rien encore : sous-intendant de la subdivision, il exagérait hiérarchiquement l'embonpoint traditionnel des gros majors; aussi épais, aussi ventripotent qu'il était court, évidemment il n'avait pas été taillé non seulement pour la course, mais pour la marche.

La contagion de l'exemple l'avait emporté sur tant

d'excellentes raisons de rester tranquille. Il venait à la maison à peu près tous les jours ; entendant sans cesse parler de lièvres, de perdreaux massacrés, M. de M... avait été mordu à son tour par le désir de tâter des joies de Saint-Hubert. Lorsqu'il avait parlé des vélléités cynégétiques qui le travaillaient, on avait souri d'abord, puis on l'avait un peu raillé. Très présomptueux, très vaniteux surtout, quoiqu'il n'eût jamais passé pour avoir inventé la poudre, le bon sous-intendant s'était rebiffé, entêté ; il avait immédiatement acheté le fusil, l'équipement, et lâché la bride à la vocation subite qu'il venait de se découvrir, et que lui-même il déclarait irrésistible.

Cependant, et malgré le fanatisme de chasse qu'il affichait depuis un grand mois, M. de M... me prouva tout de suite que ses débuts n'avaient pas tout à fait répondu à ses ambitions. Lorsque nos compagnons se furent remis en marche, un soupir de satisfaction souleva sa vaste poitrine.

— Ouf ! dit-il en s'éventant avec son mouchoir, nous voilà donc seuls ! Je vote une soupe d'honneur à ce brave Phanor qui m'a fourni un prétexte décent pour lâcher ces messieurs : je veux tuer du gibier, moi, et toi aussi, n'est-ce pas ?

— Oh ! m'écriai-je avec un accent qui valait tout un poème.

— Eh bien, mon garçon, tu sauras que ce n'est point en traversant la plaine à une allure de cheval de course que l'on ramasse des perdreaux. C'est une méthode condamnée par les principes, et moi je ne connais que les principes ; tu vas voir que nous leur damerons le pion en leur restant fidèles, à ces principes. Pour commencer, nous allons chercher un bon petit coin de bois, bien ombragé, bien frais, où nous nous reposerons un moment.

Cette proposition me consterna. J'eus un vague pressentiment d'être tombé de Charybde en Scylla ; mais je ne soupçonnais pas cependant l'étendue des tribulations que me réserverait l'originalité du sous-intendant.

— Nous reposer, lui répondis-je avec la timidité de mon âge, je ne demande pas mieux, monsieur ; pourtant il y a à peine une heure que nous marchons.

— Crois-tu ? au fait, c'est possible ; ce doit être la chaleur et leur diable d'alignement qui m'auront fait trouver le temps long : nous allons donc continuer, puisque tu parais le désirer ; mais, auparavant, il est indispensable que je t'initie aux principes dont je te parlais tout à l'heure et sans lesquels on ne fait rien de bon.

Je regardais le sous-intendant avec un complet ahurissement ; il tira de la poche de sa veste un petit bouquin d'un aspect vénérable, l'ouvrit à une page cornée et rajusta ses lunettes.

— Vois-tu ça, mon garçon, reprit-il ; ces messieurs, ton père le premier, se sont moqués de moi, lorsque je leur ai déclaré que, désormais, je serais de toutes leurs parties. En ce monde, retiens-le pour ta gouverne, il faut toujours s'arranger pour bien rire, c'est-à-dire pour rire le dernier : je les ai donc laissés dire, mais je me suis acheté ce volume qui n'est rien moins que *le Parfait Chasseur*, par le citoyen Liverdun, et depuis un grand mois, jour et nuit, je l'étudie. Grâce à lui, et sans qu'on s'en doute, je veux être en mesure de vous enfoncer tous ! Pour en être plus certain, et ma mémoire étant un peu rétive, j'ai emporté le *Parfait Chasseur* avec moi, afin de le consulter en toute occasion. Félicite-toi de cette précaution qui va me permettre de t'initier, toi aussi, aux principes. Allons, asseyons-nous sur le

revers de ce fossé ; écoute attentivement, et surtout tâche de bien te pénétrer des règles de la chasse.

Mes lecteurs, en se reportant à leur jeunesse, se feront facilement une idée de la rage sourde avec laquelle j'accueillais cette charitable proposition ; mais j'étais trop habitué à la déférence envers les hommes de l'âge de M. de M... pour laisser percer mon impatience et mon dépit. Rongeant mon frein, réprimant les fourmillements de mes jambes, promenant un regard mélancolique sur les champs bariolés dont les vapeurs commençaient à miroiter au soleil, caressant machinalement Phanor, que j'avais amené entre mes jambes et qui ne paraissait pas moins agacé que son maître, je subis avec une héroïque résignation la lecture du chapitre de la chasse en plaine, mais non sans envoyer *in petto* à tous les diables le citoyen Liverdun et ses conseils.

Quand ce fut fini, d'un bond je m'étais mis debout, mais le bourreau me retint par la jambe, et se levant à son tour un peu moins lestement :

— Un instant, me dit-il, les principes, nous les tenons et nous les tenons bien, n'est-ce pas ? Il s'agit maintenant de les appliquer à notre tactique. D'abord nous devons chercher le vent ! Ah ! fichtre, c'est que nous n'avons pas de girouette !

Je réprimai un sourire ; ôtant un de mes gants, j'introduisis mon index dans ma bouche, puis, quand il fut échauffé, je l'élevai au-dessus de ma tête, et une légère sensation de fraîcheur m'indiqua la direction du nord-est.

— Le vent vient de là, dis-je au sous-intendant, qui avait suivi mon manège avec curiosité et qui venait de le reproduire.

— C'est, ma foi, vrai ; et l'idée est ingénieuse. Comment diable le citoyen Liverdun a-t-il oublié ce détail dans son *Parfait Chasseur ?* Enfin je l'annoterai en marge.

Puisque le vent vient de là, c'est dans cette direction que nous allons marcher; non pas à bride abattue comme tantôt, mais posément, méthodiquement, en croisant, en recroisant nos voies, afin de ne pas laisser de gibier derrière nous ; tu l'as entendu, le citoyen Liverdun dit qu'il suffit d'une feuille de betterave pour qu'un lièvre se dissimule.

— Mais c'est que nous n'avons pas de betteraves, lui répondis-je tristement en lui montrant l'immense steppe de guérets, tachetés çà et là de quelques quadrilatères de trèfle ou de luzerne.

— Il pourrait y en avoir, et cela ne doit pas nous empêcher de croiser et de recroiser nos voies : les principes, je ne connais que ça ! Partons donc; toi, Georges, tu tiendras le centre avec ton chien, Joseph fera l'aile droite, moi la gauche ; n'oublions pas surtout que ces ailes doivent déborder légèrement sur ce centre de façon à former un faible arc de cercle, et en avant !

Je n'avais pas attendu le commandement pour lever mon pied que je tenais posé sur le cordeau de Phanor. Celui-ci avait visiblement puisé un surcroît d'ardeur dans notre halte forcée ; avant que mes deux compagnons eussent gagné leurs positions, il avait déjà pris du champ ; fidèle à ses habitudes, il en avait même tant pris que pour le rejoindre je dus passer immédiatement du pas accéléré au pas gymnastique.

— Pas si vite, morbleu ! pas si vite, me cria le sous-intendant avec animation ; et ces principes, est-ce que nous les avons déjà oubliés ?

D'un geste désespéré je lui indiquai Phanor, qui de bordées en bordées allongeait de plus en plus sa distance ; j'essayai de donner satisfaction à M. de M... en appelant le réfractaire jusqu'à m'égosiller, mais plus je criais et moins ce sourd volontaire paraissait m'entendre ; je repris

le galop, bien que les injonctions de mon aile gauche fussent devenues presque menaçantes.

Heureusement, lorsque j'eus franchi un nouveau demi-kilomètre environ, je vis Phanor dessiner un arrêt avec les magnificences d'attitude déjà décrites. Ma première pensée avait été de continuer ma course ; mais mon père m'avait tant de fois recommandé, lorsque je chassais avec un homme plus âgé que moi, de lui faire les honneurs de l'arrêt de mon chien, que je résistai à la tentation. Je me retournai pour attendre mes compagnons ; j'aperçus le sous-intendant marchant à pas comptés et si loin, si loin qu'il me sembla qu'il n'avait pas bougé de place. Je le hélai et lui fis signe d'arriver.

Du train dont il allait, il me sembla impossible qu'il arrivât assez tôt pour profiter de la politesse que j'entendais lui faire. Fallait-il donc perdre en l'attendant une si belle occasion ? Le gibier arrêté par Phanor n'aurait-il pas vingt fois le temps de se dérober, soit en piétant, soit en se mettant à l'essor ? Ces questions que je me posais à moi-même bouillonnaient dans mon cerveau ; j'étais aux prises avec de véritables angoisses ; je dois à la vérité d'avouer que les perplexités de cette lutte intime ne m'empêchaient pas d'avancer lentement, mais sûrement. J'avançai si bien que je me trouvai dans une petite luzerne, où Phanor, le corps allongé, les muscles tendus, la queue raidie, le regard flamboyant, aspirait voluptueusement les émanations qui lui arrivaient d'une grosse touffe d'herbes. Il était si beau dans sa pose que l'orgueil de le faire admirer à mon compagnon l'emporta sur la démangeaison fusillante ; bien décidé à attendre le sous-intendant, je criai : Tout beau ! d'une voix que l'émotion rendait chevrotante ; quelques sourdines que j'eusse mises à mon organe, le bruit avait suffi pour

donner l'éveil aux hôtes de la luzerne ; Phanor s'était davantage aplati, il fit deux ou trois pas en rampant, et une caille, se levant devant lui, prit son vol en faisant entendre son petit cri.

Si pures que fussent mes intentions, j'avais épaulé et lâché consciencieusement mes deux coups sur la fuyarde. Je dois vous confesser qu'à cette époque j'avais la déplorable habitude de fermer les deux yeux avant de tirer. Ce jour-là, et en raison du surcroît d'émotion que me procurait un vague trouble de ma conscience, il est probable que mon plomb s'en alla dans la direction du zénith, ce qui ne m'empêcha pas du tout de crier : Apporte ! de toute la vigueur de mes poumons.

— Quoi ! qu'est-ce que tu dis ? fit la voix haletante de M. de M... qui arrivait essoufflé ; que veux-tu que ce chien te rapporte, puisque, cette caille, tu l'as manquée ? Oui, manquée, et c'est bien fait. Cela t'apprendra une autre fois à dédaigner les principes. La caille doit se viser à la pointe du bec ; le citoyen Liverdun le recommande, continua-t-il en tapant sur la couverture du *Parfait Chasseur*, qu'il venait pour la seconde fois de tirer de sa poche. Veux-tu que je te lise l'alinéa ? Non, n'est-ce pas ? Monsieur aime bien mieux manquer le gibier qui sort de ses culottes ! Si encore tu avais eu la courtoisie et l'adresse de m'attendre, ajouta-t-il avec quelque amertume, nous l'eussions mise entre deux feux et elle ne nous aurait pas échappé ; d'ailleurs, ce n'est pas moi qui aurais oublié de viser à la pointe du bec.

— Mais, mon cher monsieur M..., ce n'est pas ma faute, lui répondis-je avec une sincère humilité, c'est celle de Phanor, qui s'emporte toujours ; il fallait bien le rattraper.

— Désormais, il ne nous échappera plus, reprit le sous-intendant d'un ton doctoral, j'ai consulté le citoyen

Liverdun; ce sera Joseph qui formera le centre ; il tiendra l'extrémité du cordeau de Phanor, qui, de la sorte, sera bien forcé de quêter sous le fusil; tu marcheras à sa droite, moi à sa gauche, et, de cette manière, ça ira comme sur des roulettes. En attendant, je vais me débarrasser de ma carnassière au profit de Joseph; jamais, je crois, je n'ai eu si chaud.

Bien qu'effectivement le sous-intendant fût dans un état de transpiration fait pour toucher les cœurs sensibles, Joseph me parut médiocrement flatté du dépôt, car comme tous les débutants jeunes ou vieux, M. de M... avait bondé son sac de vivres et de munitions.

Nous prîmes l'ordre de bataille convenu, qui sembla tout de suite souverainement désagréable à Phanor; il multiplia ses tentatives pour gagner le large; Joseph, de son côté, augmentait proportionnellement le nombre des saccades, non sans crier, non sans pester, non sans jurer. Ce tapage devait être en contradiction flagrante avec les doctrines du *Parfait Chasseur*, car, sans remarquer qu'il lui fournissait un furieux appoint, M. de M... ne cessait pas de gourmander le pauvre Joseph et de lui imposer silence. Il vint un moment où celui-ci n'y tint plus.

— Ah ! guerdin de caille, s'écria-t-il, j'avais ben raison de dire que t'étais enragé; il me coupe la main, ce brigand-là, et j'ai le bras à moitié démanché !

Le sous-intendant lui cria d'entourer ses doigts de son mouchoir, afin d'amortir les secousses; Joseph se mit en mesure de suivre ce conseil; mais Phanor, qui, en le voyant s'arrêter, était revenu auprès de lui, tournant sournoisement autour de son conducteur, entortilla les jambes de celui-ci avec son cordeau, puis s'élança à fond de train : l'infortuné Joseph, trop brusquement secoué par sa base, perdit l'équilibre et se trouva projeté le nez

en avant dans un labour dont les mottes avaient la dureté de la pierre.

Joseph, qui jetait des cris de paon, ayant lâché la corde, il va sans dire que le chien en profita pour prendre le large sans avoir la délicatesse d'aider sa victime à se relever. Il me fallut me remettre à la poursuite du fugitif. Si j'eus quelque peine à l'appréhender, ce fut bien une autre affaire quand il s'agit de décider notre auxiliaire à reprendre la direction de ce terrible animal. Irrévocablement brouillé avec le caille, Joseph résista à mon éloquence et à mes prières; M. de M... eut beau alléguer les principes et appeler le citoyen Liverdun à la rescousse, il y perdit son latin.

En essayant d'amener Joseph à résipiscence, nous avions recommencé à cheminer. Tout à coup, sans que Phanor, que je tenais de court, l'eût éventée, une magnifique compagnie de perdrix se leva bruyamment à dix pas de nous. Nous restâmes ébahis, le sous-intendant et moi, sans même songer à ajuster; mais j'avais suivi des yeux le vol des oiseaux.

— Nous les tenons! m'écriai-je avec une agitation fébrile; elles se sont remisées dans ce grand trèfle que vous voyez là-bas; il paraît très épais; elles vont tenir; dépêchons-nous.

— Mais pas du tout, ne nous dépêchons pas, riposta mon compagnon; c'est en les laissant se rasseoir et prendre confiance que nous avons chance de les aborder. Nous allons faire une petite halte que nous consacrerons à la lecture du chapitre de la perdrix. Le paragraphe du coup double est d'un intérêt palpitant; et, comme très probablement nous aurons à l'appliquer tout à l'heure, il est essentiel, moi que je le repasse, et toi, petit, que tu fasses sa connaissance.

En disant ces mots, M. de M... avait ressaisi son ma-

lencontreux bouquin, dont la vue me crispait les nerfs. J'avais le cœur bien gros en pensant aux joies positives que me coûterait la nouvelle fantaisie de mon collaborateur; mais ma timidité m'eût condamné à la subir; je baissais docilement la tête, lorsque sur la figure extrabonasse de Joseph je surpris un sourire franchement gouailleur.

Je ne m'étais donc pas trompé en soupçonnant dans mon for intérieur que les billevesées du sous-intendant étaient parfaitement ridicules; il fallait bien qu'il en fût ainsi, puisque Joseph, le bon, l'honnête Joseph semblait partager de point en point mon opinion. La solidarité que cette communauté de sentiments établissait entre le petit domestique et moi fit éclore un premier ferment d'insurrection dans mon esprit.

— Mon cher monsieur M..., m'écriai-je d'un petit ton décidé dont je fus moi-même étonné, j'ai pour vous autant de respect que d'amitié. Vous avez fait du citoyen Liverdun votre oracle; je suis loin de le trouver mauvais; mais, sans être le *Parfait Chasseur*, mon père passe pour un fusil honorable; voici la troisième année que je l'accompagne; vous ne devez pas vous étonner que j'agisse comme je l'ai toujours vu agir en semblable occasion. Lisez donc votre petit livre, puisque vous y tenez, moi je suis parfaitement décidé à m'en aller de suite droit à la remise.

Rien de contagieux comme la révolte; mon speech produisit sur Joseph l'effet d'un clairon de bataille.

— A la bonne heure! s'écria-t-il; pendant que nous nous amuserions ici à la moutarde, un autre viendrait qui les démolirait, nos perdreaux. Des livres à la chasse, il n'en faut que pour bourrer les fusils. Il y a Courtecuisse, de chez nous, qui ne sait ni A ni B, et que ça n'empêche pas du tout d'être le plus malin braconnier

qu'il y ait à dix lieues aux alentours ! Venez-vous-en donc, monsieur Georges, et, quoiqu'il ait bien vraiment le diable au corps, je tiendrai le caille et, soyez tranquille, je ne le laisserai pas échapper !

Le sous-intendant lança à l'orateur un regard évidemment destiné à le faire rentrer sous terre, mais il ne daigna pas lui répondre ; ce fut à moi qu'il s'adressa :

— Bien, très bien, dit-il avec aigreur ; je ne manquerai pas d'initier tes parents à la déférence que tu as témoignée pour mes avis, mon garçon. Au fait, j'étais bien simple en me figurant que tu pouvais avoir quelque chose à apprendre. Il est clair qu'en fait de chasse, personne ne doit songer à t'enseigner quelque chose. Je me bornerai donc à me montrer un peu mieux élevé que toi, en cédant à ta qualité d'enfant gâté ! Partons donc, je t'accompagnerai. D'abord, je tiens beaucoup à être témoin de ta brouette ; car tu les manqueras, ces perdrix, je sais d'avance que tu vas les manquer. Seulement, je te demanderai la permission de donner encore ma veste à Joseph ; j'étouffe décidément, et j'ai peur d'avoir un coup de sang.

Après ce témoignage de condescendance, et si désagréable que me fût devenu mon collaborateur, je ne pouvais décemment songer à lui fausser compagnie. Je l'aidais à dépouiller sa veste, et nous nous dirigeâmes vers le champ de trèfle ; mais, chemin faisant, ma patience eut à supporter de nouvelles épreuves. Non seulement M. de M... marchait avec une lenteur trop exagérée pour être volontaire, mais il avait derechef dégainé le *Parfait Chasseur* ; il le lisait avec affectation, en répétant des phrases à demi-voix, comme un enfant qui apprend sa leçon. De plus, à moitié chemin, il voulut encore s'arrêter pour ôter son gilet, ayant encore trop chaud pour le garder, disait-il.

Enfin nous arrivâmes à la remise tant désirée, où Phanor fit merveille ; il éventa les perdrix en entrant dans le couvert, les rapprocha avec une sagesse exemplaire sans que Joseph eût à faire usage du cordeau, et finit par former son arrêt.

Mes émotions, j'ai à vous parler de tant de choses, que je dois les passer sous silence. Elles étaient du reste singulièrement traversées par les agacements continus que mon compagnon se plaisait à m'infliger. Dans cette situation solennelle où nous nous trouvions l'un et l'autre, il continuait imperturbablement sa lecture.

— Allons, allons, monsieur de M..., lui dis-je en lui montrant le chien qui ne bougeait plus, y êtes-vous ?

— Parfaitement, me répondit-il, et en mesure de te montrer comment on pelote un perdreau.

En même temps, il ferma son volume d'un petit coup sec et le plaça dans la poche de son pantalon, le seul vêtement dont il disposât.

— Bellement, Phanor, bellement, dis-je en m'approchant du chien, dont les narines largement dilatées éventaient tantôt à droite et tantôt à gauche, indiquant que la compagnie était devant lui éparpillée.

— Ce n'est pas ça ! s'écria M. de M... En pareil cas, on dit : pille ! à son chien, et je vais te le prouver.

Il avait déjà la main à son gousset, mais je ne lui laissai pas le temps d'y fouiller. Je donnai un vigoureux coup de pied dans une touffe de trèfle en poussant le brrr traditionnel. Le crépitement d'une quinzaine d'oiseaux à l'essor me répondit, la compagnie se levait autour de nous, et je fis pan ! pan ! comme à l'ordinaire.

Quand je rouvris les yeux, je vis Joseph et Phanor détalant l'un et l'autre à toutes jambes, le premier après avoir jeté sur l'herbe nos carniers et la défroque du sous-intendant, et je l'entendis qui criait :

— Elle y est, elle y est !

Il paraît que j'en avais tué une.

Plus leste que Joseph, Phanor engueula la perdrix, et cette fois il me rapporta un butin qui était à lui, qui était à moi, qui était à nous ; j'avais envie de l'embrasser quand il me la présenta ; mon cœur se contenta d'exécuter une sarabande au septième ciel. Hélas ! J'avais à peine commencé à admirer mon gibier, à redresser son plumage, quand un éclat de rire railleur me ramena bien tristement sur la terre. Je m'étais retourné, j'avais aperçu le sous-intendant dont les petits bras croisés sur la poitrine retenaient le fusil ; il me regardait avec une expression souverainement narquoise.

— Décidément, ton professeur ne vaut pas le mien, me dit-il, car le citoyen Liverdun déclare positivement que, lorsqu'on a tiré sur une pièce en même temps qu'un camarade qui, par son âge et sa position, a droit à vos égards, il est souverainement malséant de ne pas lui en faire hommage, même lorsqu'on se croit sûr que cette pièce vous appartient. Je te laisse à déterminer quelle épithète il réserve à celui qui agit de la sorte, lorsqu'il est clairement démontré que le gibier ne lui appartient pas.

Je crois que le clocher de la cathédrale, tombant sur ma tête, ne m'eût pas laissé plus aplati que je ne le fus par cette apostrophe ; j'étais si bien habitué aux brouettes, que l'idée ne me vint pas de lui faire observer qu'une fois par hasard je pouvais bien avoir mis au droit. Je lui tendis ma pauvre perdrix avec la résignation d'un martyr.

Elle eut sa récompense ici-bas ; Joseph, qui revenait, intervint avec une indignation dont jamais je ne l'aurais supposé susceptible.

— Ah bien ! ah bien ! elle est plus forte que de jouer

au bouchon, celle-là! s'écria-t-il; mais la perdrix est bien à monsieur; vous n'avez tant seulement pas tiré, vous, monsieur de M... Et la preuve, c'est que si vos chiens sont abattus, les capsules sont encore intactes sur les cheminées.

Le sous-intendant examina son fusil.

— Sac à papier ! dit-il avec une sincère stupeur, mais c'est qu'il a raison, ce petit mâtin-là! J'aurai oublié d'armer, et c'est pour cela que le coup ne sera pas parti !

La physionomie de M. de M... exprimait une telle déconvenue que j'avais grand'peine à retenir un éclat de rire ; beaucoup moins formaliste, Joseph ne se gêna pas :

— Oui, oui, dit-il, ça doit être quelque chose comme cela; mais c'est égal, si monsieur a souvent des étourderies comme celle-là, monsieur ne fera pas honneur à son petit livre.

Et sans s'arrêter au geste d'impatience avec lequel le sous-intendant lui jeta le perdreau, cause de ses déboires, Joseph le réintégra triomphalement dans ma carnassière.

Cet incident modifia fâcheusement les dispositions de mon compagnon. Jusqu'alors sa sottise avait été surtout grotesque, elle devint tracassière et malveillante. Sans indulgence, sans charité pour ma jeunesse, il se livra à mon égard à des taquineries incessantes, me contrecarrant de parti pris, à toute occasion. Après avoir exigé que Phanor fût mis au cordeau, il trouva qu'en l'empêchant de s'écarter Joseph rétrécissait sa quête, il exigea qu'on lui rendît sa liberté; mais en même temps, aussitôt que, m'apercevant que le chien rencontrait, j'allongeais le pas pour le rejoindre, il m'ordonnait de l'attendre avec un accent de plus en

plus impérieux. Pour être juste, je dois ajouter que cette promenade à travers champs l'avait mis dans un état qui justifiait un peu sa mauvaise humeur. Son teint avait pris le ton violacé de la brique, il suait sang et eau, et ses bras étaient sans cesse en mouvement pour éponger son front ruisselant. Il nous fit même assister en plein champ à une scène de toilette qui n'était pas sans originalité. Bien que son costume fût réduit à une bien simple expression, il voulut le simplifier encore en se débarrassant de son gilet de flanelle, qui s'en alla retrouver sur le bras de Joseph le reste de sa garde-robe. Ainsi allégé, n'ayant plus que sa chemise et son pantalon pour vêtement, M. de M... ne devint pas pour moi plus indulgent; il continua sa petite guerre à coups d'épingle, et moi je me décidai à me séparer de lui à la première occasion.

Elle ne tarda pas à se présenter : nous étions arrivés à un bois très long, mais large d'une cinquantaine de mètres tout au plus, et dont le taillis, âgé de sept à huit ans, était très serré et très épais.

— Tiens, voilà la fameuse remise aux lièvres, dis-je au petit domestique, auquel j'avais fait un signe, afin de m'assurer sa complicité; te souviens-tu, Joseph, que l'année dernière nous en avons fait sortir quatorze de ce bois-là?

— Quatorze, fit le sous-intendant, qui avait dressé l'oreille, et avec une certaine incrédulité.

— Oui, monsieur, oui, quatorze, pas un de moins, dit le bon Joseph, qui m'avait parfaitement compris; une vraie volée de lièvres, quoi, et tous des pères!

— Eh bien! tu n'en verras pas autant cette année, car ce diable de bois est si épais que je vous défie bien d'y pénétrer.

— Ah! ah! c'est le cas ou jamais de sortir le citoyen

Liverdun de votre poche, mon cher monsieur de M... Mon professeur à moi m'a très bien appris comment en pareille occasion il faut s'y prendre.

— Voyons ta recette, me répondit le sous-intendant avec une nuance de dédain.

— Elle est bien simple. Vous ne pouvez entrer dans ce taillis, c'est évident. D'abord vous êtes trop gros pour vous glisser entre les cépées, ensuite il y a là-dedans tant de ronces et d'épines, qu'avec le léger costume qui vous reste vous seriez certain d'en sortir habillé en sauvage. — Mais Joseph, Phanor et moi, c'est une autre affaire, Phanor surtout. Vous allez donc rester ici, à cette extrémité; nous, nous allons gagner l'autre bout, et nous reviendrons sur vous en battant le bois, de façon à pousser tout le gibier qu'il contiendra dans votre direction. Maintenant si *le Parfait Chasseur* a un meilleur expédient, je suis tout prêt à le mettre en pratique. Consultez-le.

— Non pas, non pas, l'idée est excellente, et nous pouvons nous y tenir. Seulement il faut que ce soit moi qui aille à l'autre bout, afin d'être à bon vent; vous autres vous partirez de ce côté-ci.

Cette modification eût dérangé mon petit plan de campagne; ce bois était légèrement en amphithéâtre dans la partie où M. de M... voulait se placer, et comme je comptais parfaitement lui brûler la politesse, après l'avoir mis en faction, il était essentiel qu'il ne pût nous apercevoir traversant la plaine.

— Vous n'avez donc pas remarqué que la remise est en pente? lui dis-je avec un aplomb qui m'épouvante lorsque je songe à l'âge que j'avais à cette époque.

— Mais si fait!

— Eh bien! vous ignorez donc, *le Parfait Chasseur* ne vous a donc pas appris qu'un lièvre levé cherche tou-

jours les déclivités du terrain pour s'enfuir, afin de s'éloigner plus rapidement?

— Parbleu! il n'est pas besoin du *Parfait Chasseur* pour savoir ça; le simple bon sens l'indique; on court mieux en descendant qu'en montant, c'est mathématique.

— Eh bien! c'est pour cela que vous devez rester ici, le comprenez-vous à présent?

— Mais certainement, certainement, mon cher garçon. — Toi, Joseph, ce n'est pas la peine d'emporter ces carniers, ces effets; laisse tout cela derrière ce buisson, mon enfant. Je vous ai un petit peu rudoyés, tantôt, l'un et l'autre; mais, bast! je n'y pense plus. Battez bien le bois surtout!

— Et vous, ne manquez pas les lièvres!

Nous étions arrivés à l'angle du taillis, lorsque M. de M... héla encore une fois Joseph :

— Pourquoi diable n'as-tu pas déposé la carnassière de ton maître avec la mienne, tu serais plus à ton aise? lui cria-t-il.

— C'est que... c'est que j'ai un brin *fret* dans le dos, répondit Joseph après une seconde d'hésitation. Je ne suis point comme vous, qui pour un rien pissez la sueur, monsieur de M... Moi, même au soleil, j'ai toujours queuque chose d'engelé; et pis je suis frileux comme une pintarde, la peur du *fret* suffit à m'enrhumer!

Après cette justification ingénieuse de Joseph, nous tournâmes à gauche, et nous nous trouvâmes masqués au regard de notre interlocuteur. Il était temps; vaille que vaille, je parvenais encore à maîtriser mon envie de rire, mais le petit domestique n'y tenait plus; il était réduit à marcher plié en deux comme un homme affligé de la colique, pour comprimer la gaieté avec laquelle il s'associait à ma gaminerie.

Nous longeâmes le bois en marchant rapidement; arrivés à son extrémité, nous prîmes nos jambes à notre col, pour traverser la partie de l'ondulation de terrain qui était découverte; nous franchîmes, à la même allure, deux kilomètres environ qui nous séparaient d'une autre remise, derrière laquelle nous nous abritâmes pour souffler et en nous congratulant, Joseph et moi, d'être enfin débarrassés de ce tyrannique et ennuyeux personnage, et surtout du bon tour par lequel nous nous étions vengés.

Notre affranchissement dûment constaté, je songeai tout de suite à en profiter pour me couvrir de gloire, et je déclarai à Joseph que nous allions immédiatement reprendre des opérations qui, avec le sous-intendant en moins, ne pouvaient manquer de devenir aussi fructueuses que, jusqu'alors, elles l'avaient été peu. Me souvenant de la belle conduite de Phanor devant la compagnie de perdreaux, je décidai que nous lui remettrions son collier de force, et que Joseph se bornerait à poser le pied sur le cordeau, lorsque le chien céderait au vagabondage de son humeur. Malheureusement, ce fut en vain que nous cherchâmes cet engin; il était resté dans la carnassière de M. de M.... En même temps, je m'aperçus que mon jeune serviteur ne prêtait à mes recommandations qu'une attention fort distraite; le nez en l'air, sans trop parvenir à le fixer, — Joseph n'avait rien de l'aigle, — il s'abîmait dans la contemplation de l'astre du jour.

— Que diable cherches-tu donc comme ça en l'air, Joseph? lui demandai-je.

— Oh! j'ai trouvé ce que je cherchais, monsieur, c'était l'heure; je disais bien comme ça, il est trop haut pour qu'il ne soit pas midi, et il est bien midi en effet.

— Eh bien, après?

— Après? Ah dame! c'est que quand là-haut il est midi, sauf respect, il est toujours grand'faim dans mon ventre. C'est à midi qu'on déjeune, et monsieur n'a sans doute pas oublié que monsieur lui a recommandé ce matin d'être bien exactement rentré pour cette heure à la ferme. Nous n'avons que le temps, et encore, comme nous avons une grande lieue à faire, nous n'arriverons pas, c'est sûr.

— Si c'est aussi sûr que cela, Joseph, il est inutile de l'essayer; d'ailleurs, tiens-toi-le pour dit, je ne rentrerai pas avec un méchant perdreau, et puis, comme on chassera encore, bien entendu, après le déjeuner, mon père n'aurait qu'à me renvoyer encore avec M. de M...; non, non, je ne veux pas. Ma mère a dû mettre dans ma carnassière du pain et du chocolat. Tu prendras le chocolat, Joseph, je me contenterai du pain; mangeons donc bien vite, et remettons-nous à tuer du gibier.

Malgré la grandeur d'âme dont je faisais preuve en lui attribuant son lot, Joseph ne fut pas ébloui. Le souvenir des plantureux déjeuners de la ferme faisait un tort considérable au chocolat.

— Ah! mais, mais, ça ne sera pas ça qui nous donnera des jambes pour arpenter les guérets et ferrailler dans les remises; faut faire mieux que ça, monsieur Georges. Voyez-vous, là-bas, cette petite maison isolée sur la route, c'est la Cabourde; à la Cabourde, il y a du vin et on y fait de fameuses omelettes. Ça ne vaut pas les pigeons grillés de la mère Bisson, mais c'est de fameuses omelettes tout de même, et il ne nous faut pas plus d'un quart d'heure pour y être.

Pour toute réponse, je le pris par le bras et je l'entraînai rapidement dans la direction qu'il m'avait indiquée. Nous arrivâmes bientôt à la Cabourde. Dès en entrant, nous eûmes la certitude que le beurre ne man-

querait pas à la future omelette; la maîtresse du logis nettoyait sa baratte dans une petite pièce qui servait d'entrée à la salle; dans un plat de bois, posé sur une chaise, s'étageaient quatre belles mottes d'un jaune d'or qu'elle venait de battre.

Je lui exposai ce que nous désirions, en ajoutant que j'étais pressé et que je désirais qu'elle nous servît le plus vite possible. Elle quitta aussitôt sa besogne pour mettre la table. Joseph l'eût volontiers laissé faire, mais j'avais tant de hâte de retourner aux perdreaux qu'avec une abominable cruauté je le contraignis à quitter la chaise sur laquelle il s'était déjà installé et à venir en aide à notre hôtesse. Grâce à son concours, en moins de rien, les apprêts étaient terminés, la fameuse omelette confectionnée, et je talonnai Joseph de telle sorte qu'elle fut aussitôt promptement expédiée que servie. Pour terminer ce repas sommaire, je dis à la femme de nous apporter un morceau du beurre appétissant que j'avais remarqué en entrant; elle se mit en mesure de me donner satisfaction, mais elle n'eut pas plutôt passé la porte, que nous l'entendîmes pousser des exclamations désespérées.

Je cherchai des yeux Phanor, et, ne l'apercevant plus, je ne doutai pas un instant qu'il ne fût pour quelque chose dans la catastrophe que ces cris devaient indiquer. Effectivement, en pénétrant dans la pièce d'entrée, j'aperçus d'un côté la femme tenant à la main son écuelle vide, et de l'autre mon chien se pourléchant devant une large place graisseuse du plancher, où quelques bribes de beurre indiquaient que c'était là que le forfait s'était perpétré.

— Quatre livres, il y en avait quatre livres, monsieur, s'écria la bonne femme; le bon Dieu le sait bien! et votre scélérat de chien a tout mangé! il ne m'en reste pas une miette pour porter demain au marché.

— Ce sera une corvée de moins, la mère, dis-je à l'hôtesse pour la consoler, car je vous le paierai, votre beurre, soyéz tranquille.

En même temps, j'envoyai un coup de fouet à Phanor, qui l'esquiva et continua philosophiquement de nettoyer quelques taches que ce festin pantagruélique avait laissées à son habit, sans s'épouvanter davantage d'une violente mercuriale que Joseph lui adressait sur sa gourmandise.

Le menu de Phanor enfla considérablement la carte à payer. Un quart d'heure ne s'était pas écoulé que je ne regrettais plus du tout les prodigalités ruineuses dont il avait été la cause.

Au départ, mon chien avait recommencé à battre la plaine à bride abattue, mais je ne tardai pas à reconnaître que maintenant il était quelque peu gêné dans ses terribles facultés de locomotion. Je le vis exécuter une petite halte, je n'ai pas besoin d'ajouter que ce n'était point pour se mettre en arrêt. Cinq minutes plus tard, il céda de nouveau à la nécessité d'opérer une seconde station, qui fut suivie d'une troisième. N'ayant pas mangé quatre livres de beurre, loin de songer à l'imiter, j'avançais toujours, et si bien que la distance qui me séparait de lui commença à se rétrécir. De plus, l'effet ayant persévéré, les pauses n'ayant point cessé de se multiplier et en même temps le jarret du patient ayant perdu quelque peu de sa vigueur, pendant le reste de la journée je conservai l'avantage que j'avais conquis. Cette purgation providentielle ayant tempéré l'exubérance de son tempérament, Phanor se montra ce qu'il était réellement, un chien d'élite aussi remarquable par la finesse de son odorat que par sa fermeté à l'arrêt. Dans les luzernes, pas une caille ne lui échappait; quand il avait des perdreaux devant lui, il les conduisait avec une sûreté, une prudence que je ne me lassais pas d'admirer. Bref, je

tirai une cinquantaine de coups de fusil, et à six heures du soir, quand nous rentrâmes à la ferme, il y avait trois perdrix et une caille dans la carnassière de Joseph.

Il est des jours de chance, même quand on tire les yeux fermés!

Ce qui décupla la volupté de mon triomphe, ce fut qu'en arrivant dans la cour, je rencontrai *le Parfait Chasseur* qui revenait, lui, parfaitement bredouille.

On m'eût donné un perdreau de plus que je n'aurais pas été aussi satisfait.

Le procédé qui avait si bien raccourci Phanor était sûr, mais trop dispendieux pour entrer dans une pratique quotidienne. Bien que mon père passât pour être à son aise, j'aurais été certainement mal reçu, si tous les matins je lui avais demandé quatre livres de beurre afin de jouir plus complètement des brillantes qualités de mon chien. On se trouva réduit, vis-à-vis de cet indomptable quadrupède, aux expédients ordinaires, et, bien que mis en œuvre par un chasseur aussi expérimenté que je l'étais peu, ils échouèrent les uns après les autres.

L'inefficacité relative du collier de force étant à peu près démontrée, mon père, qui avait pris la direction du sujet, fit doubler un autre collier avec des lames de plomb, espérant qu'alourdi par un poids de deux kilos dans son avant-main, Phanor rétrécirait quelque peu ses allures : il n'en courut que de plus belle. Comme dans cette période d'ouverture nous chassions tous les jours, tantôt chez un ami, tantôt chez un autre, au lieu de le faire monter dans la voiture, on le condamna à gagner pédestrement les rendez-vous et à revenir de même. Non seulement il ne s'en montra pas le moins du monde affecté, mais il n'eut garde de laisser échapper cette occasion de donner une large satisfaction à l'intempérance de ses pattes. Aussitôt que nous avions dépassé



MON CHIEN SE POURLÉCHAIT DEVANT UNE LARGE PLAQUE GRAISSEUSE (p. 198).

les dernières maisons de la ville, il pointait dans la plaine, quelquefois à perte de vue, quêtait à toute vapeur, marquait quelques arrêts, levait perdreaux ou cailles, revenait du même train à la voiture, pour repartir immédiatement. Nous avions, le plus souvent, quatre à cinq lieues à parcourir pour gagner la ferme où nous nous rendions; en tenant compte de ses allées et venues, Phanor en avait fait au moins dix. Ainsi lesté, à peine en chasse, il se comportait exactement ainsi que je l'ai indiqué dans le paragraphe précédent.

Non seulement une telle quête ne pouvait convenir à un aussi jeune débutant, mais elle avait d'autres inconvénients. Très solide dans ses arrêts, quand il sentait son chasseur derrière lui, Phanor, quand il se trouvait émancipé, et en raison des mauvaises habitudes qu'il avait contractées, ne gardait plus la même réserve. Si le gibier faisait un mouvement, il avançait outre mesure et le mettait à l'essor. On ne pouvait donc, comme avec certains pointers, ainsi que lui grands batteurs d'estrade, s'en rapporter à sa fermeté.

Comme je l'ai dit, il faisait encore sa route à pied au retour, plus tranquillement peut-être, mais non pas sans s'abstenir de quelque fugue dans les ténèbres, tantôt à droite et tantôt à gauche; et tandis que ses camarades étaient réduits à garder la litière après deux ou trois jours de chasse, Phanor recommençait le lendemain, aussi frais, aussi dispos, aussi gaillard que la veille.

Si j'insiste sur ces derniers détails, rigoureusement exacts, c'est que ce phénomène, d'une vigueur et d'un fonds véritablement inexplicables, ce n'est pas la seule fois que j'ai eu à l'observer. J'en ai rencontré plusieurs exemples; je citerai, entre autres, un bâtard anglo-poitevin du nom de Tapageau, qu'un maître d'équipage avait conservé malgré son pied excessif, en raison de

ses qualités extraordinaires de recri. Ce chien, avec un collier de deux kilogrammes, chassa onze jours de suite avec deux meutes qui alternaient et dans l'une desquelles il comptait sept de ses frères et sœurs, dont trois de la même portée; à la onzième chasse, il tenait encore la tête de plus de cent mètres.

Quoi qu'il en soit, les soins, les peines que nous donnait Phanor, les soucis qu'il nous causait, nuisirent considérablement aux succès d'ouverture de mon père. A bout de patience, décidé néanmoins à ne point recourir, comme on le lui conseillait, au bon coup de fusil dans la queue et ses alentours, moyen de répression barbare qu'il condamnait, il me proposa de vendre ce chien et de m'en acheter un d'allures plus rassises; mais je m'étais si bel et bien attaché à Phanor, que cette offre me bouleversa; je la rejetai avec toute l'énergie dont j'étais susceptible; je crois bien avoir parodié, sans le savoir, une célèbre apostrophe, et déclaré à l'auteur de mes jours qu'on ne me séparerait de mon chien que par la force des baïonnettes.

Sur ces entrefaites, nous nous rendîmes dans le Perche, où nous passions les automnes. Phanor fut, bien entendu, du voyage, et là il me ménagea la plus douce des surprises.

Le Perche d'aujourd'hui est un peu dégarni de ses clôtures; mais à cette époque il n'y avait pas d'héritage, si étroit, si exigu qu'il fût, qui n'eût une haie sur toutes ses faces, haies alors beaucoup plus épaisses, beaucoup plus difficiles à traverser qu'elles ne le sont à présent. Ces fortifications épineuses opérèrent instantanément la conversion que nous avions si vainement entreprise. Le lendemain de notre arrivée, mon père ayant été visiter les fermiers, je sortis seul avec Hoyau, le garde. Après avoir franchi un premier échalier, nous nous trouvâmes

dans un guéret de deux hectares environ, — ce qui là-bas, et dans ce temps-là, s'appelait une très grande pièce; — mon chien, après avoir légèrement humé la brise, partit à son galop ordinaire; en moins de rien il avait battu son champ, il se trouvait devant la haie qui le terminait; il s'arrêta, cette haie le déconcertait visiblement; il la longea quelque temps, espérant en trouver la fin; il ne rencontra qu'une seconde haie; il revint sur ses pas, il reconnut que l'autre côté du quadrilatère était fermé comme les trois autres; alors il regarda de mon côté avec inquiétude; puis, sans essayer de franchir l'obstacle, sans que je l'eusse rappelé, il revint de lui-même sous mon fusil,

C'était la première fois que cela lui arrivait. Élevé dans un pays de plaine, habitué à des horizons à perte de vue, il était complètement dérouté par la configuration topographique de celui où il se trouvait transporté. Peut-être, car avec le chien et même quand la démonstration est impossible, il faut toujours tailler largement la part de son intelligence, peut-être avait-il compris que s'il mettait entre lui et moi un de ces rideaux de verdure, nous ne pourrions ni l'un ni l'autre tirer profit du gibier qu'il rencontrerait.

Un hasard acheva de le confirmer dans une retenue si nouvelle. En suivant une de ces haies, il rencontra chaudement, pénétra dans le couvert et se mit en arrêt. C'était un lièvre qui eut la malchance et l'esprit de sortir du côté opposé, où se trouvait le garde, qui, lui, ne tirait pas les yeux fermés. Le capucin fit le manchon; Phanor roula le chien de Hoyau qui s'était élancé, gueula le lièvre, et, intrépide à ses débuts contre les ronces et les épines, traversa une seconde fois le massif pour me le rapporter. Un peu plus loin, nous eûmes la chance de remettre une compagnie de perdrix rouges dans une

autre haie, où elles ne se levèrent que les unes après les autres, où mon chien en arrêta une dèmi-douzaine coup sur coup.

Il s'avisa alors que ces fortifications végétales, qui lui avaient d'abord semblé si gênantes, étaient en réalité bonnes à quelque chose, et il adopta une tactique dont, pendant les six semaines que nous passâmes à Chapelle-Guillaume, il ne se départit plus une seule fois. Elle consistait à battre le champ, petit ou grand, dans lequel il entrait au galop et suivant son ancienne méthode, tombant en arrêt, s'il y trouvait du gibier. Quand il n'avait rien rencontré, il repartait à une allure mitigée, faisait rigoureusement le tour de la pièce en inventoriant ses quatre haies, s'arrêtant quand elles lui semblaient sentir la chair fraîche, glissant son nez, quelquefois toute sa personne dans le fourré, et revenant toujours, si la reconnaissance n'avait pas abouti. Cette manière de procéder facilitait singulièrement la besogne du chasseur, et vous comprenez si elle dut m'enchanter. Mon père, qui le lendemain fut témoin de la transformation, ne pouvait en revenir.

— C'est un abominable coureur, disait-il, mais il est fièrement doué du côté de l'intelligence et de l'instinct de la chasse, et tu as été bien inspiré en refusant de t'en défaire !

De ces heureux temps de vacances qui jalonnent les retours dans un passé si loin de moi, il n'en est pas que je ressuscite avec plus de satisfaction, et aussi plus d'émotion, car il me reste, pour terminer ce récit déjà bien long, à vous raconter le lugubre drame qui fut le dénouement des joies sans nombre que je dus à la possession du pauvre et bien-aimé Phanor.

Grâce à sa collaboration, j'étais parvenu à accomplir de véritables exploits; j'avais complété ma douzaine de

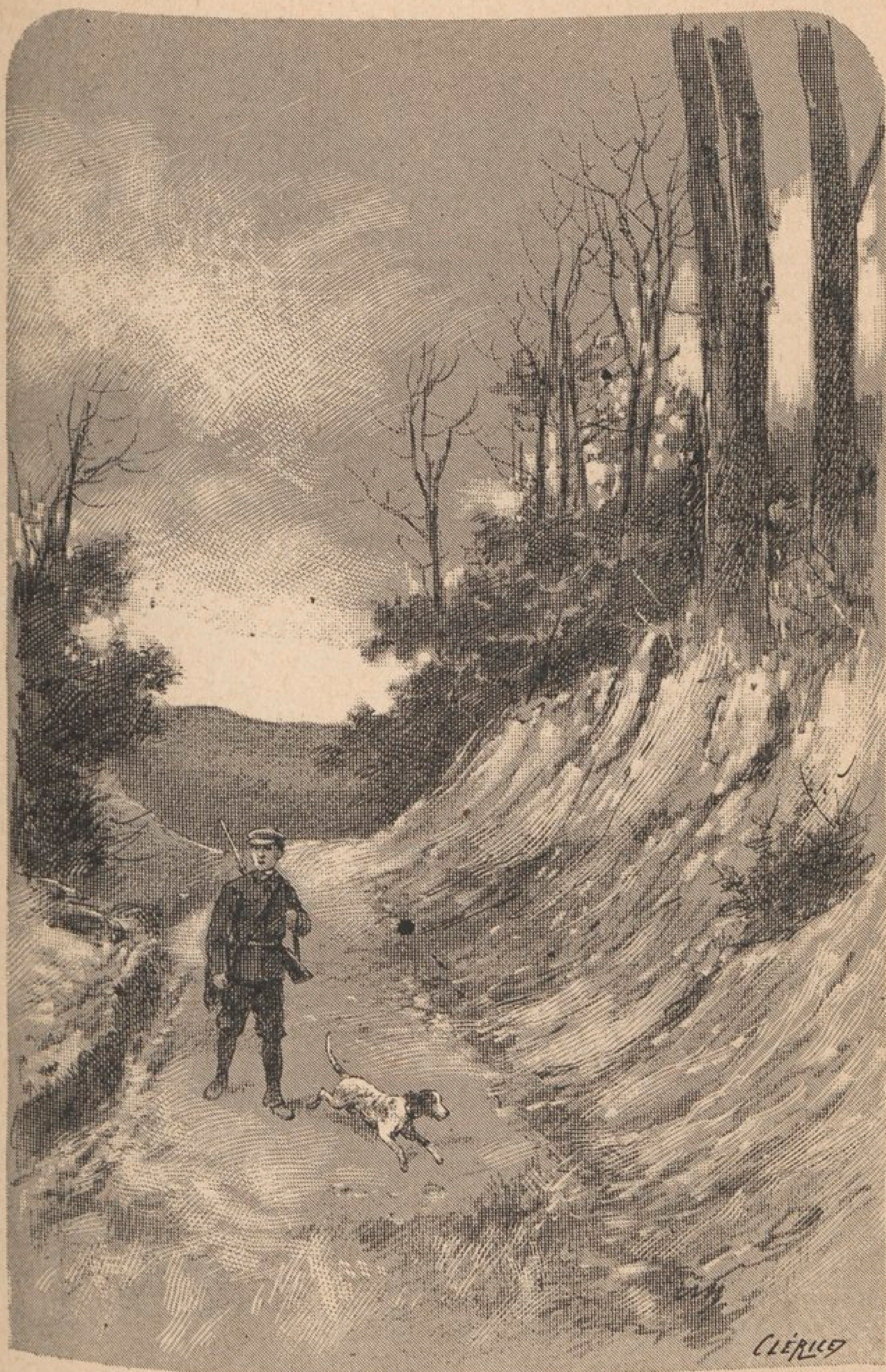
perdrix! — Ne souriez pas; on dit : tant vaut l'homme, tant vaut la terre; on peut dire aussi : tant vaut l'émotion, tant vaut le gibier. J'ai participé, depuis, à bien des massacres en Belgique, en Allemagne, en Angleterre; mon vieil ami de la Rue m'a bien souvent ouvert ce paradis qu'on appelait le domaine de la liste civile. Lieutenant de louveterie, j'ai roulé des sangliers et de grands loups tout comme un autre; jamais, je vous le jure, hécatombes, fauves, bêtes noires, carnassiers, n'ont soulevé dans mon cœur les enivrantes sensations que je dus à la cueillette de ces douze humbles pièces, collectionnées une à une, dont chacune devenait l'objet d'un triomphe auquel rien ne manquait, ni les félicitations des domestiques, ni les baisers de ma mère attendrie, ni l'épanouissement de mon père radieux à l'idée que les traditions de la famille, sous ce rapport du moins, ne tomberaient pas en déshérence.

Malheureusement, comme toutes les médailles, celle-là avait son revers : elle m'avait rendu avantageux. Je m'étais figuré que je réussissais bien mieux quand j'étais seul que lorsque j'étais accompagné, ce qui, quand il s'agit du Perche, est une hérésie complète ; en raison de la tendance des perdrix rouges à se remiser dans la haie, on ne réussit jamais mieux que lorsque deux tireurs s'entendent pour en battre chacun un côté. Mais soit que la solitude me parût plus digne d'un chasseur accompli, que je me croyais déjà, soit que ma prédilection pour elle fût dictée par quelque vague désir de n'initier personne à la consommation de poudre et de plomb que me coûtaient mes hauts faits, je ne laissais jamais échapper une occasion de battre les champs sans mon père ou sans le garde.

Un jour, je revenais d'une de ces expéditions, parfaitement bredouille, mais enchanté des beaux arrêts de

Phanor, d'avoir tiré sur un canard sauvage, etc., etc. ; je suivais un chemin creux et fortement encaissé qui devait me ramener à la petite porte du parc, lorsqu'à cent pas de moi à peu près, j'aperçus un chien venant dans ma direction, du côté du village. C'était un mauvais roquet noir et blanc, de très petite taille ; je n'y eusse fait aucune attention, si son allure ne m'eût semblé étrange. Il arrivait d'un trot saccadé, la tête basse, et en décrivant des zigzags continuels. A sa vue, Phanor, toujours en quête de batailles, s'élança en grondant ; je l'appelai, il s'arrêta, regarda un instant le petit chien, et non seulement il revint à moi, mais il se réfugia entre mes jambes. Le roquet, qui de son côté, nous avait aperçus, ne sembla pas le moins du monde intimidé par la taille de son adversaire ; il se dirigea sur nous au galop. Je ne comprenais rien à cette furie, j'avais baissé le canon de mon fusil pour repousser l'agresseur, mais l'attaque fut si brusque, si impétueuse, que j'aurais probablement paré trop tard le coup de dent dont il semblait disposé à me gratifier, si Phanor ne s'était précipité entre lui et moi. La bataille ne dura qu'une seconde ; le hargneux roquet avait attaqué le premier, mais une terrible dentée l'avait aussitôt fait rouler dans la poussière ; il ne poussa pas un cri, il ne jeta pas une plainte, il s'enfuit, la queue entre les jambes, en reprenant son trot caractéristique, tandis que mon chien se secouait, sans essayer de le poursuivre.

Le moment de pusillanimité de Phanor m'avait étonné ; elle n'était pas dans ses habitudes ; deux jours auparavant, j'avais eu toutes les peines du monde à l'empêcher de se jeter sur le chien du boucher qui toutes les semaines apportait la viande au château, et dont l'aspect seul m'avait fait frissonner pour lui ; cependant je n'attachai point à cet incident une grande importance, et je



JE SUIVAIS UN CHEMIN CREUX ET FORTEMENT ENCAISSÉ (p. 208).

n'en parlai point à la maison. Mes campagnes fournissaient de si nombreux thèmes à mes narrations de chaque soir, que j'étais bien excusable d'en oublier quelques-unes.

A Chapelle-Guillaume, où ma chambre communiquait avec l'escalier de service, on n'avait fait aucune difficulté pour me permettre de donner l'hospitalité à mon camarade. Phanor couchait sur mon tapis. Quatre semaines après le petit événement que je viens de raconter, il devint triste, abattu, je remarquai dans son humeur des modifications qui m'inquiétaient. Nous chassions tous les jours, il avait encore des démonstrations joyeuses quand il me voyait décrocher mon fusil et prendre mon carnier; tant que nous battions les champs, il montrait la même ardeur ; ce n'était qu'au logis qu'il était morose et grognon. C'était en vain que j'essayais de jouer avec lui ; au lieu de chercher mes caresses, il semblait les fuir ; dans ma chambre, il ne tenait pas en place ; à chaque instant il quittait son tapis pour le plancher, et puis le plancher pour le tapis. J'en parlai à mon père, mais tant de fois déjà je m'étais alarmé à propos de la santé de ce précieux animal qu'on ne fit pas grande attention à mes doléances.

Cependant les symptômes s'accentuaient. De plus en plus quinteux, Phanor allait et venait sans cesse dans notre chambre ; sans avoir rien dans la gueule, il avalait avec effort comme s'il étranglait ; il léchait les cuivres de la commode, les pelles, les pincettes, le devant de feu de marbre de la cheminée, comme s'il eût trouvé un soulagement dans la sensation de froid que ces objets lui procuraient. Un jour que je l'avais laissé seul, il déchira, il mit en mille pièces la descente de lit. Ne voulant pas qu'on me séparât de lui au moment où il avait tant besoin de mes soins, je dissimulai le méfait en prenant

une autre carpette dans une chambre inhabitée et en cachant les débris de la mienne dans le grènier.

Le lendemain, il pleuvait à verse, nous n'allâmes pas à la chasse. Après le déjeuner, je me fis donner un bol de lait à l'office et je le montai à mon chien, qui la veille avait absolument refusé sa soupe. Quand je le lui présentai, il détourna la tête, alors je m'aperçus que ses yeux étaient injectés de sang et qu'une bave mousseuse s'échappait de sa gueule; je pris mon éponge pour l'essuyer, mais Phanor n'en eut pas plutôt senti le contact qu'il m'échappa pour se réfugier en grondant dans l'angle que la commode formait avec le rideau de la fenêtre.

Je l'y suivis, en donnant à ma voix ses inflexions les plus caressantes ; à plusieurs reprises je promenai ma main sur sa tête ; il fixa sur moi ses grands yeux bruns sanguinolents avec une expression indéfinissable, souffla plusieurs fois avec de douloureux efforts, puis, m'échappant par un mouvement brusque, violent, qui montrait combien il était décidé à me fuir, il alla se réfugier sous le lit.

Pauvre Phanor ! quand je songe à l'effroyable danger qui me fut épargné par la persistance de ton dévouement au milieu de tes tortures, mes yeux fatigués trouvent encore une larme pour honorer ta mémoire.

Avec l'inconsciente témérité de l'enfant, j'allai encore le relancer dans sa retraite; j'engageai ma tête sous le lit, j'allongeai le bras pour le flatter; le chien gronda sourdement, montra ses dents, s'élança, mais ne toucha pas la main que je lui tendais; il se jeta vivement en arrière dans le coin de la muraille, et, relevant la tête, il jeta un cri rauque qui commençait comme un aboi et finissait comme un hurlement, cri sinistre que l'on n'oublie plus lorsqu'une fois on l'a entendu.

Je m'étais retiré avec vivacité. J'avais peur, non du chien, mais de ce cri qui avait soulevé un frisson m'enveloppant depuis les pieds jusqu'à la tête ; j'allai à la porte et je l'ouvris. Au bruit qu'elle fit, le chien sortit impétueusement de sa cachette, et, passant entre mes jambes, sans me faire le moindre mal, il s'enfuit.

De mon côté, je courus au salon, où je racontai ce qui venait de se passer ; à mesure que je parlais, mon père devenait livide ; ma mère n'attendit pas la fin de mon récit, elle se précipita sur moi, elle me saisit dans ses bras, en s'écriant avec une indicible angoisse :

— Il ne t'a pas mordu ? tu es bien sûr qu'il ne t'a pas mordu ?

Et, tout en me couvrant de ses baisers, de ses larmes, la pauvre femme se livrait à une minutieuse inspection de mes mains, de mon visage.

— Non, il ne m'a pas mordu, maman ; et pourquoi m'aurait-il mordu, mon pauvre Phanor ?

— Mais il est enragé, mon enfant !

En ce moment, Hoyau arrivait et racontait que le malheureux chien était arrivé dans la basse-cour en proie à un horrible accès, au moment même où le berger sortait son troupeau, qu'il en avait mordu les chiens et plusieurs moutons, mais que l'on était parvenu à fermer sur lui la porte de la bergerie.

Mon père fit un signe à ma mère, qui me prit par la main et m'entraîna dans la serre située fort loin de la maison. Nous étions là depuis deux minutes à peine, qu'une sourde détonation fit résonner le vitrage. Je devinai le dénoûment suprême dont on avait voulu m'épargner le spectacle, je me jetai dans les bras de ma mère en éclatant en sanglots.

Je fus deux ans sans oser demander de détails sur la fin de mon premier chien, dont on évitait également de me parler. Puis, sans me le faire oublier, Mirrha me consola de Phanor. Un clou chasse l'autre en ce bas monde !

MATADOR

En 1847, les forêts de l'Ouest ne ressemblaient guère à ce qu'elles sont devenues aujourd'hui.

La première de ces forêts qui relient le Perche au Bocage normand, la forêt de Perseigne, avait encore, à cette date, les aspects agrestes et sauvages qui avaient dû la caractériser du temps de Louis XVI. Une route royale la traversait de bout en bout, se reliant à une voie départementale ; mais, en dehors de ces deux artères, la vicinalité y était restée dans un état des plus primitifs, ses chemins d'exploitation étaient semés de fondrières (nous disions de *mollins*), dans lesquelles, avec quelque inexpérience, cheval et cavalier s'enlisaient comme dans les sables fameux du mont Saint-Michel ; des lignes plutôt indiquées que tracées séparaient les triages (1), tantôt montant presque à pic au sommet de quelque colline abrupte, tantôt descendant dans quelque gorge si profonde qu'elle en devenait ténébreuse.

Ceci n'était rien encore. Tous les dessous des futaies de Perseigne, — et les massifs en contenaient près de

(1) Se dit de certains cantons de bois, eu égard aux coupes qu'on en fait.

2.000 hectares, — étaient entièrement garnis de houx. L'administration forestière les avait si peu contrariés pendant au moins deux siècles, les voûtes majestueuses des hêtres et des chênes qui les abritaient leur avaient été si tutélaires, qu'ils s'étaient multipliés partout et avaient végété avec une incroyable vigueur. Beaucoup de leurs fûts arrivaient à la grosseur de la jambe; il y en avait tant que d'énormes espaces étaient absolument impénétrables; pour arriver à l'animal de meute, on était réduit à ramper sur le ventre, et je n'ai pas besoin d'ajouter que la manœuvre n'était pas sans inconvénients.

Dans de pareilles conditions, cerf, chevreuil et même sanglier étaient quelque peu difficiles à forcer; aussi, bien qu'il y eût parmi nous des veneurs de premier ordre, personne n'y songeait. Nous chassions à cheval, mais la carabine à la botte, cherchant toujours à prendre les devants; nous attachions notre monture sous bois, à quelques gaulis (1), à l'aide d'une courroie garnie d'un porte-mousqueton, nous nous postions de notre mieux, et, s'il y avait lieu, nous découplions nos chiens.

Me trouvant à Paris pendant l'hiver et étant en quête d'un piqueur, j'en parlai à M. B... de R..., que je rencontrais fort souvent chez un de mes cousins; il ne me laissa pas achever.

« J'ai votre affaire, me dit-il; nous avons dans notre voisinage un galopin d'une vingtaine d'années, fils d'un forestier de l'État, qui fait notre désespoir. Ce jeune sauvage, qui marche comme le Juif-Errant, place une balle comme avec la main et est, par-dessus le marché, enragé de chasse; il nous tue tous nos sangliers devant nos chiens, et s'y prend si adroitement que nous n'avons jamais pu réussir à le pincer. Donnez-lui vos chiens, je

(1) Branches d'un taillis qu'on a laissé croître.



MATADOR (p. 219)

vous garantis un piqueur exceptionnel, et, de plus, en nous en débarrassant, vous aurez accompli une œuvre pie. »

S'il ne faut jamais hésiter à rendre service à ses amis quand il n'en coûte rien, à plus forte raison quand cela peut vous rapporter quelque chose, et j'avoue que diverses actions d'éclat de ce pseudo-braconnier, que B... me raconta, m'avaient inspiré une haute opinion des destinées cynégétiques de son protégé. J'acquiesçai à sa proposition.

C'était un grand garçon d'une maigreur excessive, fendu comme un compas et néanmoins vigoureusement constitué. Son extérieur donnait une parfaite vraisemblance aux tours de force qui lui étaient attribués. Il n'était ni beau ni laid, mais sa physionomie était intelligente, et son regard, vif et ferme, dénotait l'énergie et la résolution; sa bouche, un peu grande, fortement relevée à ses angles, donnait à sa physionomie une expression de belle humeur qui la rendait agréable. Il ignorait les éléments de son futur métier, mais, comme il était enthousiasmé de l'avenir qui s'ouvrait devant lui, il apporta tant d'ardeur aux leçons que je lui fis donner, qu'en quelques semaines il se tenait à cheval et sonnait passablement de la trompe. Je pus donc l'emmener quand je rentrai à la campagne, et le mettre en possession de ses fonctions.

Tous ceux qui ont étudié un équipage ne me démentiront pas : il y a autant de diversité dans les caractères des chiens que dans les nôtres; ils se ressemblent plus souvent par l'extérieur que par ce que vous me permettrez d'appeler « le moral », puisque je ne dispose pas d'une autre expression. L'intérieur d'un chenil, la vie privée de ses hôtes est donc un champ d'observation vraiment curieux.

Dans le mien, un griffon de Vendée, appelé *Matador*,

y représentait le grincheux. C'était un grand animal sous poil blanc et orange teinté de gris, aussi bourru que l'était son tempérament. Non seulement Matador réglait quotidiennement quelque affaire d'honneur avec des camarades, mais il ne se montrait pas moins mauvais coucheur avec son général en chef ; à un coup de fouet, il répondait par un coup de dent ; si l'on insistait, il se retranchait dans un angle, les crocs menaçants. Un jour, l'ancien piqueur n'ayant pas consenti à lui laisser le dernier mot, Matador lui avait sauté à la gorge et lui eût fait un mauvais parti si l'on ne fût pas arrivé à son aide. Quand il s'agissait de le monter dans le breack, une façon de voyager qui n'était pas dans les goûts du Vendéen, on était réduit à lui lancer une couverture sur la tête et de le déposer ainsi empaqueté dans le caisson.

Bien des gens s'étaient étonnés que je conservasse cette bête féroce ; mais Matador rachetait les imperfections de son humeur par des qualités de chasse très sérieuses. Mieux doué que la plupart des griffons de Vendée sous le rapport de l'odorat, il se rabattait sur les erres (1) les plus hautes. Enfin, il était encore plus mordant avec les bêtes noires (2) qu'avec les bipèdes ; laissant ses camarades amuser le sanglier par leurs abois, il se glissait sournoisement par derrière, attendait un mouvement favorable, le saisissait aux mamelles et ne le lâchait plus.

Deux jours après mon arrivée, le bruit d'une bataille m'attira dans le chenil : comme toujours, c'était Matador qui faisait des siennes. Non content de les avoir séparés, Baliveau, — le piqueur m'avait demandé la per-

(1) Voies, traces.

(2) En vénerie, on nomme *noires*, certaines bêtes comme le sanglier, à la différence de celles qu'on appele *fauves*, comme le cerf, le daim, etc.

mission d'échanger son nom de Deranger contre ce pseudonyme de vénerie classique, — fouaillait d'importance les deux champions.

« Prenez garde, lui criai-je; je vous ai prévenu, Matador va se jeter sur vous.

— Oh! Monsieur peut être tranquille, répondit le piqueur en riant d'un gros rire ; le chien qui me mordra n'a pas encore tété sa mère. N'est-ce pas, Matador? »

En même temps, il cinglait les reins de celui-ci d'un coup de fouet aussi vigoureux que retentissant. A ma grande surprise, le terrible Matador se coucha humblement, comme pour attendre la suite.

« C'est que, continua Baliveau, d'après ce que Monsieur m'a dit de ce chien-là, j'ai pensé à en faire mon limier, et qu'en attendant le reste, j'ai commencé à lui apprendre le respect. »

Le fait est que le jeune piqueur avait obtenu en quarante-huit heures une profonde modification des mœurs et habitudes du griffon; celui-ci avait absolument abjuré la rancune qu'il conservait toujours contre quiconque l'avait maltraité. Lorsque nous quittâmes le chenil, il nous suivit jusqu'à la porte en léchant la main qui l'avait corrigé. Je n'en revenais pas, car s'il existait un animal réfractaire à la résignation, c'était certainement Matador.

J'ajoute tout de suite que, grâce à ses prodigieuses facultés ambulatoires, l'éducation que Baliveau avait entreprise lui donna rapidement des résultats satisfaisants. Nous n'avions dans nos bois ni fauves, ni bêtes noires, ni carnassiers ; mais il se trouvait un peu de tout cela dans la forêt de Bellême, dont quatre lieues nous séparaient. Parti à une heure du matin avec son futur limier, le piqueur se rendait tous les deux jours dans ce massif, faisait travailler Matador pendant deux heures

sur les rentrées de ses bordures en se fortifiant lui-même dans ses connaissances du pied (1) ; à sept, ils étaient de retour, et en me levant je le trouvais pansant ses chiens, ou nettoyant son chenil, aussi dispos, aussi gaillard que s'il n'avait pas eu ses 32 kilomètres dans les jambes.

Octobre allait nous ramener, le marquis de C... et moi, dans notre pavillon de chasse de Saint-Samson, où nous gîtions pendant nos longs déplacements. Le logis était aussi mal famé que sa situation dans la forêt le rendait commode ; sur son passé pesait une légende des plus tragiques : elle avait laissé dans le pays une impression de terreur si profonde, qu'avant nous personne n'avait osé louer Saint-Samson.

Cette maison avait été construite par un ancien huissier qui, ayant acquis la ferme, venait là une fois ou deux par semaine, un peu pour se distraire et beaucoup pour surveiller son petit domaine. Soit que l'isolement du lieu, situé presque en fond de forêt, à 2 kilomètres du moindre hameau, sans autre voisinage que la ferme dont je viens de parler, lui eût inspiré des appréhensions assez naturelles, soit par un de ces pressentiments dont on cite quelques exemples, cet homme était travaillé par l'idée qu'il mourrait assassiné ; et, à l'extérieur comme à l'intérieur de sa bâtisse, on retrouvait des indices des sinistres préoccupations dont son cerveau avait été hanté.

La porte basse et étroite était munie d'un guichet ; on n'y arrivait qu'en passant, de la cour de la ferme, par une sorte de couloir ménagé entre une grange et une écurie, et ce couloir était lui-même muni d'une porte très solide. Une tôle épaisse fortifiait les volets du rez-de-chaussée ; enfin, par surcroit de précaution, son jardinet

(1) *Rentrée*, retour des animaux dans le bois au point du jour, après qu'ils ont été faire leur nuit en plaine ; *pied*, trace.

donnant sur la campagne, il en avait renforcé l'enceinte par une seconde muraille, haute de 3 mètres et dont la crête était garnie d'une profusion de tessons de bouteille.

Ces précautions ne devaient cependant pas préserver ce malheureux de la fin terrible qu'il avait entrevue dans les brouillards de l'avenir.

Un jour, sa famille, inquiète de ne pas l'avoir vu revenir après une absence de cinq ou six jours, arriva à Saint-Samson. Il y avait juste autant de temps que les gens de la ferme n'avaient pas aperçu le propriétaire. Portes et volets de la maison étaient hermétiquement clos. On frappa, on appela, rien ne répondit. La justice, avertie, arriva et pénétra dans l'intérieur ; il était désert, mais rien ne paraissait y avoir été dérangé ; les meubles ne portaient pas la moindre trace d'effraction ; bien mieux, sur la table de la salle à manger, on retrouva bien en évidence la bourse de l'ancien huissier, laquelle contenait 700 francs en or, ce qui excluait l'idée d'un vol.

Cependant, le juge d'instruction remarqua que le plancher de la cuisine avait été récemment lavé à grande eau, précisément devant le foyer, à une place où se trouvait encore le fauteuil du propriétaire de Saint-Samson. Sur ses ordres, un gendarme, à l'aide de la pointe d'un couteau, leva un peu du plâtre qui scellait les carreaux les uns aux autres. Malgré le lessivage, ce plâtre avait conservé une teinte de rouge brun ; il était clair qu'il avait bu du sang, puisque, dans d'autres joints, un peu plus loin, le scellement était resté parfaitement blanc ; ce brin de mortier accusait le meurtre, il ne restait plus qu'à découvrir le cadavre et l'assassin.

Cette seconde partie de la tâche de la justice ne fut pas aussi facilement accomplie. On fouilla la maison, la ferme, le jardin, les environs, on ne découvrit rien ; des

battues, organisées dans la forêt, sous la direction des gardes, n'eurent pas plus de succès, le corps de l'ancien huissier resta introuvable. Pendant ce temps, on multipliait les arrestations. Un journalier, deux bûcherons de réputation équivoque, que le propriétaire employait à ses travaux, furent incarcérés. Le personnel de la ferme fut sévèrement interrogé. Il se composait alors du fermier, Claude Fallot, de deux enfants dont l'aîné, un garçon, avait quatorze ans, et le second, une fille, douze, et d'un domestique à moitié idiot. Au moment même de la disparition, Claude Fallot était dans son lit, si gravement malade qu'à sa dernière visite à Saint-Samson, son maître lui avait apporté de la ville des remèdes ordonnés par le médecin. Bien que des bruits assez fâcheux courussent sur la moralité de la femme, les soupçons ne s'arrêtèrent pas sur elle, encore moins sur les enfants, et sur le domestique dont l'état d'imbécillité était notoire; on les laissa en liberté et, faute de preuves, on fut réduit à relâcher les autres prévenus.

Comme j'en avais l'habitude, j'envoyai, quinze jours à l'avance, ma petite meute et son piqueur à notre maison de chasse pour reconnaître la forêt et entraîner les chiens sur le lièvre.

J'allai seul les retrouver. Le marquis de C..., retenu par des affaires de famille, ne devait nous rejoindre qu'à la fin de la semaine.

Je n'étais pas depuis deux heures à Saint-Samson que je m'étais aperçu que Baliveau avait entamé avec les habitants de la ferme voisine des relations assez intimes, auxquelles les charmes de la fille, maintenant âgée de dix-sept ans, ne devaient pas être étrangers. Le soir, ayant des ordres à lui donner pour le lendemain, ce fut en vain que je l'appelai. L'homme d'écurie était couché, je ne voulus pas le réveiller. J'allai à la grange, que

nous avions métamorphosée en chenil et dans laquelle Baliveau, à l'aide d'une toile appendue aux chevrons, s'était fort ingénieusement ménagé un lit en forme de hamac ; il n'y était pas. La porte donnant sur la cour de la ferme était entr'ouverte ; je traversai cette cour et j'entrai dans la maison, où je trouvai le piqueur au milieu des fermiers, assis devant la haute cheminée.

Claude Fallot, le chef de la famille, était mort, deux ans après son maître ; restée en possession du bail, la veuve avait continué l'exploitation avec ses enfants. Agée d'une cinquantaine d'années, elle était grande, sèche et osseuse, à la physionomie singulièrement rébarbative ; son visage, d'un jaune bistré, était sillonné de rides, qui s'accusaient avec presque autant de relief que ses lèvres fort minces, que, par une espèce de tic, elle mordait sans cesse ; sa maigreur faisait paraître excessif le développement des mâchoires ; enfin, quand elle relevait ses paupières ordinairement baissées, ses grands yeux bruns, profondément encaissés dans les arcades sourcilières, prenaient une expression de dureté presque farouche. L'extérieur de la fermière était peu engageant, et, bien que nos besoins nous forçassent à avoir constamment recours à ses services, j'avais jusqu'alors évité, autant que possible, d'avoir des communications directes avec elle.

Manquant de régularité dans les traits, d'une pâleur presque maladive, Noémie, la fille, avait, avec le charme de sa jeunesse, celui qu'elle devait à la candeur et à la bonté dont son visage portait l'empreinte. Assise à côté de Baliveau, vis-à-vis de sa mère, elle souriait aux propos du piqueur, dont la figure joviale était, quand je poussai le volet de la porte, rayonnante de bonne humeur ; le fils semblait prendre part à cette gaieté; le domestique dormait, le buste couché sur la table. En me reconnaissant, le piqueur se leva brusquement et me suivit.

J'avais décidé que, le lendemain, nous chasserions encore le lièvre. Après le déjeuner, Baliveau coupla ses chiens, et nous partîmes. Il était convenu qu'il attaquerait, bien entendu, à la billebaude (1), sur les bordures de la plaine, dans un fort d'épines noires, où il avait, m'avait-il dit, toujours lancé (2) les jours précédents. Curieux de voir passer les chiens, je pris la ligne de Barville, comptant bien que l'animal de chasse ne pouvait manquer de gagner les hauteurs.

J'avais emmené avec moi un griffon d'arrêt qui répondait au nom de *Tom*, désireux de m'assurer, entre temps, s'il n'y avait pas quelques bécasses d'arrivées ; je n'avais d'autre arme qu'un grand fouet.

Je n'avais pas fait cinq cents pas sur la pente assez raide, je n'avais encore entendu que ces coups de gueule de satisfaction des chiens qu'on découple, lorsque tout à coup, comme un grondement de tonnerre, une tempête d'abois éclata avec un ensemble formidable. L'animal était lancé et lancé à vue, c'était évident.

Presque immédiatement, à dix pas de moi, je vis sauter sur la ligne, non pas un lièvre, mais un énorme loup, qui fut presque aussitôt rejoint par un second de même taille; tous deux suivirent la ligne pendant au moins cinquante mètres, avant de se jeter sous le couvert. Jamais je n'eus d'occasion de faire un aussi merveilleux coup double, et Dieu sait si je maudis mon fouet tout à fait insuffisant.

En apercevant les deux carnassiers, maître Tom s'était bravement élancé, mais quand l'odeur caractéristique lui arriva en plein nez, il s'arrêta comme foudroyé et renversé sur ses jarrets ; le poil hérissé, il resta quelques secondes presque anéanti. Puis, se retournant, la queue

(1) Comme il l'entendrait.

(2) Faire sortir la bête de l'endroit où elle est.

entre les jambes, il se mit à détaler de toute la vitesse de ses pattes jusqu'à la maison, où je le retrouvai, au coin du feu, en train de se remettre de ses émotions.

En même temps, les vingt-deux chiens arrivaient, ne faisant qu'un paquet, enragés sur cette voie brûlante ; et derrière eux, à quelques pas à peine, Baliveau trouant les halliers les plus épais, bondissant par-dessus les buissons avec une agilité prodigieuse.

« Rompez vos chiens (1), lui criai-je ; j'ai vu par corps vos animaux, ce sont deux grands loups, ils vont vous emmener à dix lieues si vous ne rompez pas, et vous êtes à pied.

— Bah ! répondit gaiement le piqueur, deux bonnes pattes qui se remuent vont souvent plus vite que quatre. Il ne faut pas perdre l'occasion de fortifier nos chiens dans la voie, nous tenons un moniteur un peu plus huppé qu'une vermine de lièvre. D'ailleurs, Monsieur peut être tranquille, je romprai aussitôt que la leçon sera bien apprise. »

En même temps et sans attendre mon assentiment, Baliveau reprit sa course derrière sa meute. Pendant dix minutes, les abois continuèrent de m'arriver, toujours aussi chauds, toujours aussi nourris, puis subitement ils s'éteignirent.

J'ai dit que Perseigne était une forêt des plus sourdes : elle est très accidentée et sillonnée de vallons profonds ; aussitôt que la meute, ayant dépassé le sommet d'une colline, descend son versant opposé, si beau que soit le bruit, il cesse d'être perceptible quelquefois à moins d'un kilomètre de distance.

J'achevai de gravir la montée, et de la hauteur j'écoutai. A plusieurs reprises, je perçus, dans ce qui n'était

(1) Arrêtez vos chiens, empêchez-les de suivre cette voie.

plus maintenant que des rumeurs fort lointaines, la voix de mes chiens ; la chasse était alors dans les cantons d'Allières; j'en conclus que, séparé ou encore accompagné, leur animal tendait à débucher sur la forêt de Bellême, ce qui me contrariait fort; mais j'entendis aussi quelques lambeaux de bien-aller qui m'indiquaient que mon vigoureux jeune homme continuait de serrer ses chiens de très près, et cela me rassurait. Je redescendis à Saint-Samson, j'ordonnai à mon domestique de seller un cheval, d'aller d'abord à Allières, puis dans la plaine de Pervenchères en s'informant, de pousser jusqu'à Bellême s'il le fallait, pour aider Baliveau à rallier et à reprendre sa meute.

A neuf heures du soir, ni gens ni bêtes n'avaient reparu. J'étais de fort méchante humeur.

Notre maison de chasse, dont il devient nécessaire que je décrive la distribution, se composait d'une cuisine assez vaste où nous mangions, les maîtres d'abord, les gens ensuite ; d'une première pièce, que M. de C... et moi nous avions aménagée en dortoir pour notre usage personnel, et d'une seconde chambre que nous réservions à nos invités ; le tout meublé avec une simplicité qui rappelait l'âge d'or.

Lorsque j'eus dîné, une brave femme, qui représentait notre cordon bleu, s'en alla, comme tous les soirs, pour regagner le village qu'elle habitait, et je restai seul à fumer mélancoliquement ma pipe au coin du feu de la cuisine, allant de temps en temps à la fenêtre de la chambre où je couchais pour écouter si, dans le silence de la nuit, je ne surprendrais pas un bruit indiquant le retour des retardataires.

J'ai dit, je crois, que les lugubres antécédents de notre logis pesaient faiblement sur nos imaginations juvéniles, au marquis de C... et à moi ; à l'âge que nous

avions, on ne redoute d'autre spectre que celui du buisson creux. C'était avec une parfaite insouciance que nous contemplions ces murailles, témoins muets d'un terrible drame, et je dois même confesser que, lorsque nous étions réunis, nous leur donnions à répéter plus de joyeuses chansons que de complaintes. Cependant, ce soir-là, soit disposition de mon esprit, soit que ma solitude dans ce lieu sinistre m'affectât plus que je ne m'en rendais compte, à une de mes nombreuses stations à la fenêtre, je sentis un frisson courir le long de mon corps et monter jusqu'à mes cheveux.

Elle ouvrait sur le jardinet, cette fenêtre, et à la pâle et vacillante clarté d'une lune à son croissant, ce coin de terrain de deux cents mètres au plus d'étendue, dans ce cadre de murailles noires qui le rétrécissait encore, était véritablement d'un aspect funèbre. Il avait été interrogé, lui aussi, dans tous les sens et dans toutes ses parties, ce jardinet ; il n'était pas un de ses carrés, pas une de ses plates-bandes, auxquels on n'eût demandé le secret de l'homicide ; des fouilles considérables l'avaient bouleversé, de profondes tranchées avaient été creusées, et les héritiers du mort pas plus que nous autres, leurs locataires, n'avaient eu l'idée de remettre une pelletée de terre à sa place.

La nature seule avait fait de son mieux pour effacer les traces des investigations de la justice; la tribu des parasites avait pris possession du lieu de plaisance de l'ancien huissier pour y régner en souveraine. Les ronces, en faisant serpenter leurs longs bras, les ciguës, les orties, les bardanes, les plantains, ainsi que les autres prolétaires de la végétation, en étendant sur ce fouillis leur manteau de velours et de satin, avaient essayé de le niveler : c'était en vain, çà et là quelque trou avait

résisté à l'envahissement, et, noir et béant, il semblait attendre qu'un cadavre vînt le combler.

L'impression fut si désagréable que je décidai à me coucher. Tom, comme d'habitude, avait déjà pris sa place sur mon tapis. Je soufflai ma bougie et j'essayai de m'endormir. Je fus longtemps à y réussir, et ce fut de ce sommeil agité qui tient à la fois du rêve et de l'insomnie.

J'étais dans cet état lorsqu'il me sembla entendre le griffon gronder sourdement ; tout en percevant sa voix, je ne parvenais pas à sortir de mon engourdissement. Mais Tom jeta un de ces hurlements lugubres et prolongés que dans les campagnes on appelle « le hurlement à la mort », et l'effet qu'il produisit sur moi me réveilla instantanément; je sautai de mon lit et j'ouvris la porte qui donnait sur la cuisine. La faible lueur des tisons expirants éclairait assez cette pièce pour que je fusse certain qu'il n'y avait personne ; mais en jetant les yeux sur la fenêtre qui me faisait face, je vis dans l'espèce de couloir qui conduisait à la ferme une forme blanche qui s'éloignait.

Je rentrai dans ma chambre, je saisis un fusil au râtelier, je m'élançai hors de la maison et j'explorai le couloir : il était désert, rien ne troublait le silence des alentours que le chant d'un grillon, qui envoyait son hymne à la nuit. Mon chien, que j'appelai et que j'excitai, flaira le sol, jeta une seconde fois le hurlement qui m'avait si violemment remué, et revint à moi en agitant la queue. Je rentrai dans la maison, bien décidé à m'assurer que personne n'y avait pénétré, je m'approchai de la cheminée de la cuisine pour allumer une bougie.

Une sensation étrange vint compliquer la situation. Mes pieds étaient nus, je m'aperçus que je marchais dans quelque chose de liquide et de plus froid encore que le carreau.

Je me rappelai immédiatement que ce coin de la cheminée où je me trouvais était celui que quelques plâtras sanglants avaient désigné comme le théâtre du meurtre. J'étais baigné de sueur; l'allumette que j'avais prise dansait entre mes doigts tremblants; enfin, je parvins à avoir de la lumière et je jetai les yeux au-dessous de moi avec une certaine angoisse.

Ce n'était pas de sang que mes pieds étaient mouillés, c'était d'eau; la place avait été récemment lavée sur une largeur de plus d'un mètre cinquante, et si imparfaitement étanchée que quelques flaques d'eau s'étaient formées dans les carreaux plus usés que leurs voisins.

J'aurais, du reste, découvert du sang que ma stupeur n'eût pas été beaucoup plus grande. J'avais passé la plus grande partie de ma soirée à cet endroit même et j'avais la certitude absolue que, lorsque je l'avais quitté, il était parfaitement et complètement sec.

L'impression avait été si vive que je fus longtemps sans regagner mon lit. Je m'efforçais de découvrir, à cet étrange lessivage d'un plancher jadis taché de sang humain, une cause purement accidentelle. Je n'y réussis pas. La ménagère de notre maison de chasse était une femme d'ordre qui, avant de s'éloigner, rangeait soigneusement tous ses ustensiles; elle n'avait laissé auprès du foyer ni une bouillotte ni un pot qui, en se renversant, se fussent épanchés devant la cheminée; de plus, je me rappelais qu'elle m'avait demandé de déranger ma chaise pour relever les cendres et donner à l'âtre le coup de balai définitif.

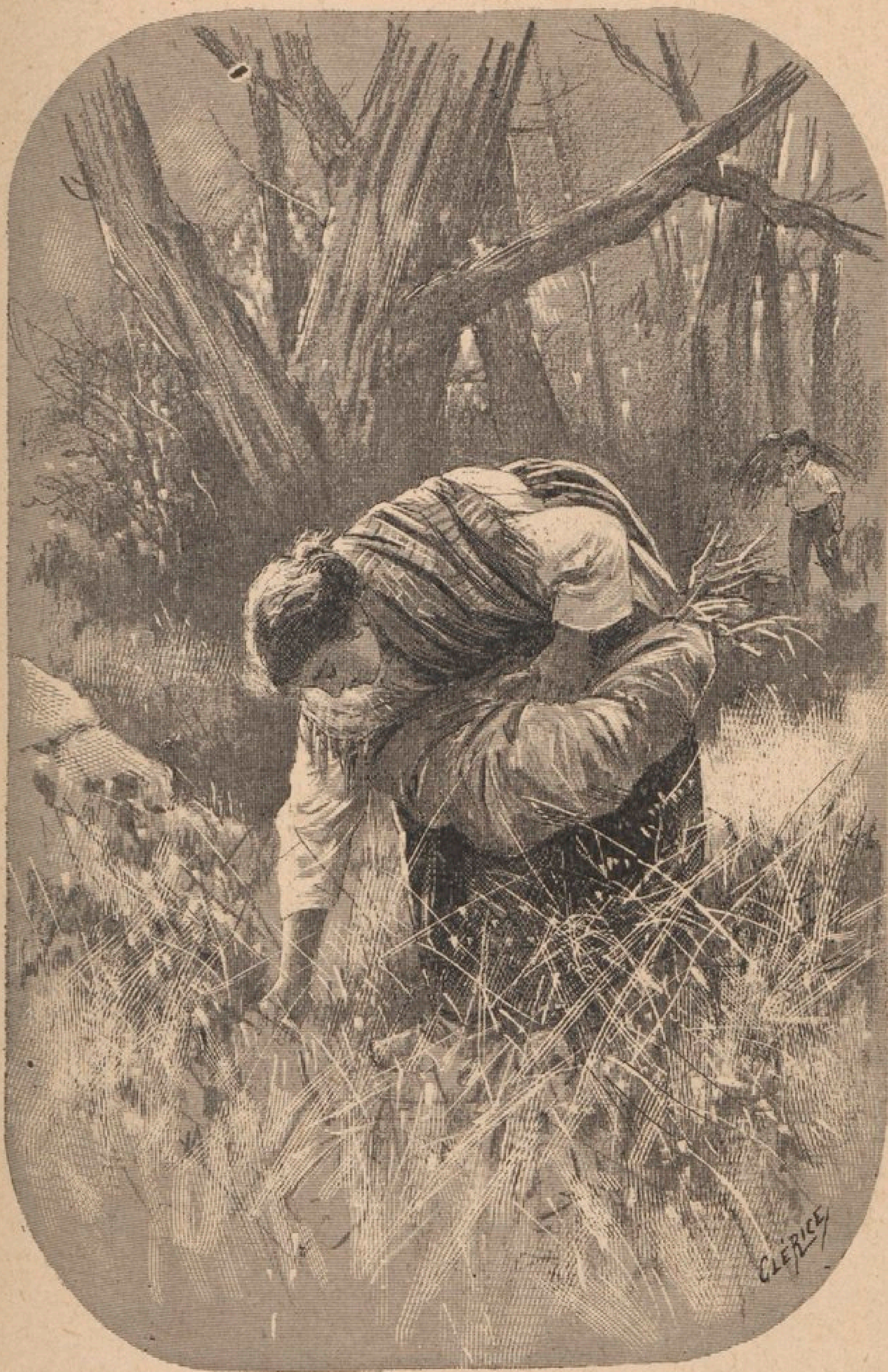
Je n'étais pas plus heureux dans mes conjectures : il y avait plusieurs années que le crime avait été commis, que la justice avait renoncé à découvrir le coupable; il était donc absurde de supposer que ce fantôme que j'avais entrevu, c'était l'assassin, venant, au risque de

dévoiler son secret, effacer des traces qui n'existaient plus.

Cependant, bien que je ne fusse pas poltron, j'étais devenu moins insensible aux antécédents de ces murs sinistres ; ce n'était pas sans une certaine émotion que mon regard rencontrait ces carreaux, auxquels l'humidité qu'ils avaient conservée communiquait une teinte d'un rouge plus vif que celle du reste de la pièce. Sans croire aux revenants, j'étais envahi par un vague malaise que je ne parvenais pas à dominer ; mon cerveau subissait des sensations bizarres, qui prêtaient des formes humaines aux ombres que la clarté vacillante de ma bougie laissait dans la vaste chambre, formes fantastiques montrant quelquefois des plaies béantes épanchant des flots de sang ! elles s'accusaient, elles s'effaçaient avec la rapidité de l'éclair qui traverse la nuée, mais non sans provoquer un frisson involontaire, et je commençais à être d'avis que la solitude dans notre maison de chasse, que nous avions trouvée si commode, manquait absolument de gaieté.

Le retour de Baliveau vint apporter une diversion à ces préoccupations désobligeantes ; il arriva vers onze heures.

Comme je l'avais prévu, ses chiens ayant séparé les deux loups, l'animal maintenu avait filé le nez dans le vent et percé droit sur le débucher de Bellême, et en avait franchi les douze kilomètres d'une haleine. En changeant de forêt, il avait persévéré dans sa tactique, traversant le massif sans même ébaucher un retour ; il avait gaillardement entamé un second débucher, qui avait probablement pour objectif la forêt de Longny, et les contreforts bocagers du pays de Regmalard pour chemin couvert ; mais, la nuit venue, le piqueur ayant jugé que, comme chasse d'essai, c'était suffisant, il avait



NOÉMIE (p. 235).

arrêté sa petite meute et couché au village de Saint-Ouen-la-Cour. Il ramenait son bataillon au complet, mais, il faut l'avouer, la queue bien basse et singulièrement harassé par cette traite d'une soixantaine de kilomètres en vingt-quatre heures. Baliveau et son loup étaient certainement les seuls que cette course forcenée eût laissés frais et dispos.

« Ah ! Monsieur, répondait-il à mes reproches, tout en garnissant le banc de paille fraîche, c'est une véritable chance que je fusse à pied : je vous aurais ramené mon cheval fourbu comme va faire cet infirme de Joseph, que vous avez envoyé à ma recherche. Au lieu de cela, avec un coup de brosse à mes guêtres, qui ne l'auront pas volé, il y paraîtra si peu que, si nous avions le violoneux, je proposerais à Mlle Noémie que voilà de m'accepter pour cavalier pendant une douzaine de contredanses. »

En même temps, le joyeux garçon esquissait un entrechat, qui, avec ses jambes souillées de boue jusqu'aux genoux, produisait un effet infiniment plus comique que gracieux. Je m'étais avancé dans la cour et j'avais aperçu la fille de la fermière, qui, une faucille à la main, un fagot d'herbes sur son épaule, s'était avancée et regardait curieusement dans le chenil ; elle croyait probablement que le piqueur y était seul, car lorsque je me démasquai, elle fut si interdite qu'elle laissa tomber le tablier dans lequel la récolte se trouvait enserrée ; elle me salua gauchement, mais pendant quelques instants elle resta muette.

« Dame ! dit-elle enfin, après un effort, je venais savoir s'il ne vous était rien arrivé, monsieur Baliveau ; en ne vous voyant pas revenir cette nuit, nous étions inquiets, mon frère et moi. Si ce méchant loup vous avait mangé, tout de même ?

— Oh ! oh ! oh ! répondit le piqueur avec un gros rire et en désignant son griffon, qui, malgré la fatigue, le suivait pas à pas dans ses allées et venues à travers le chenil ; il lui aurait fallu avaler Matador auparavant, Mademoiselle ; et quoique je ne sois pas bien gras, deux bouchées comme celles-là, ça aurait du mal à passer. Mais, savez-vous que cela me flatte, ce que vous venez de dire là, mamzelle Noémie ; si j'étais bien sûr que vous vous occupiez de moi, je m'abonnerais volontiers à voyager toutes les nuits. »

Un nuage de pourpre passa sur les joues décolorées de la fillette, qui, les yeux baissés, s'acharnait à piquer la pointe de sa faucille dans les ais de la porte massive.

« C'est trop naturel pour que vous vous en étonniez, monsieur Baliveau, dit la jeune fille d'une voix légèrement émue ; depuis quinze jours vous venez tous les soirs chez nous, et nous nous sommes fait une habitude d'écouter vos histoires ; c'est qu'avant vous on n'avait pas souvent ri, à la maison. »

Elle n'avait pas encore achevé, qu'une voix glapissante appela Noémie à tue-tête. La jeune fille tressaillit de la tête aux pieds et devint aussi blanche que le fichu sous lequel se dessinait sa poitrine. Elle s'empressa d'obéir, souleva le lourd fagot d'herbe ; mais, dans son émoi, l'effort fut mal calculé et le fardeau, tournant autour de sa tête, échappa de ses doigts et vint retomber à ses pieds. Je l'aidai à le recharger sur ses épaules, elle s'enfuit effarée et tremblante. Nous entendîmes pendant quelques instants la voix criarde de la fermière, gourmandant durement sa fille. L'éloignement nous empêchait de distinguer ses paroles, mais l'accent suraigu de la vieille femme, quelques invectives, quelques injures qui arrivaient jusqu'à nous, nous donnaient une idée de la violence de la scène.

J'avais gardé le silence et j'observais les mouvements et la physionomie de Baliveau, elle était grave et attristée ; douloureusement impressionné, il cédait par intervalles à des mouvements de colère, qui se traduisaient non seulement sur son visage, mais dans ses gestes, car il poursuivait le pansage de ses chiens ; il me parut si affecté que j'en conclus que le sentiment que j'avais accepté pour une amourette devait être beaucoup plus sérieux.

« Diable ! mon pauvre garçon, lui dis-je, la maman ne me fait pas l'effet d'être aussi bien apprivoisée que la fille. »

Le piqueur promena la brosse de chiendent avec une vivacité fébrile sur l'échine de celui de ses pensionnaires qu'il étrillait, et il poussa un gros soupir en manière d'exorde.

« Une vraie bête malfaisante, cette Fallotte, Monsieur, me répondit-il, et sur laquelle je découplerais (1) avec agrément si Monsieur voulait bien me le permettre. Elle ne mérite guère les deux enfants que le bon Dieu lui a donnés. Le petit bonhomme Henriot, que Monsieur a vu avant-hier, est aussi doux, aussi gentil, aussi plaisant que la fillette qui nous quitte : deux bêtes du bon Dieu, quoi ! Moi, ça me remue des pieds à la tête quand je vois martyriser des innocents.

— Elle les bat ?

— Comme jamais je ne battrai mes pauvres chiens, bien sûr. Tenez, quelques instants avant que Monsieur n'arrive, l'autre jour, elle venait de les rouer de coups ; et tout ça parce qu'elle leur avait dit qu'ils iraient faire de l'herbe, le lendemain, dans un pâtis qu'ils appellent le clos de la Saulaie, et que les petits avaient refusé.

(1) Découpler, détacher les chiens courants qu'on mène par couples.

— Tiens! repris-je; alors pourquoi est-elle donc si fort en colère ce matin, la bonne femme? Il me semble que sa fille lui a obéi; elle rapportait un gros paquet d'herbes.

— Elle n'aura pas été à la Saulaie, Monsieur; il n'y avait que du trèfle dans son fagot et il n'y a pas de trèfle dans le pâtis, et c'est probablement pour ça que sa mère l'agonit d'injures, sans compter les coups. L'autre jour, comme j'essayais de décider Noémie à obéir à sa mère, elle m'a répondu qu'elle se laisserait tuer plutôt que d'aller dans ce clos, et le gars n'était pas moins déterminé. »

J'étais encore trop sous le coup des émotions de la nuit pour ne pas être frappé de cette répugnance au moins singulière.

« Quelles sont les raisons de leur refus? demandai-je à Baliveau.

— Des idées d'enfant, Monsieur; et puis Noémie est très peureuse, une feuille qui voltige la fait trembler; Henriot est de même. Cela n'est pas étonnant, vu ce qui s'est passé ici; ils étaient tout petits, mais le cerveau est comme la neige qui, tant qu'elle subsiste, garde fidèlement l'empreinte du pied ou de la trace.

— Est-ce qu'ils vous ont jamais parlé de cet assassinat?

— Non, Monsieur, et j'évite de le leur rappeler; car, pour y avoir fait allusion une fois, j'ai vu la fillette devenir blanche comme un morceau de cire, et ses yeux, effarés comme ceux d'un chevrillard (1), étaient tout pleins de larmes.

— Alors, depuis mon départ vous avez passé toutes vos soirées à la ferme?

— Oui, Monsieur, répondit franchement le brave gar-

(1) Petit chevreuil, faon de chevrette.

çon; c'était bien triste là-dedans : un vrai liteau (1) de loups; des soirées entières sans un sourire, sans un mot. J'ai vu tout de suite que j'amusais les deux petits avec mes histoires, et dame, Monsieur, quand on ne peut pas faire la charité avec sa bourse, c'est bien le moins qu'on la fasse avec sa gaieté!

— Bien dit, Baliveau, et je vous approuve, répondis-je en souriant au piqueur; pourtant j'ai le devoir d'être aussi franc que vous venez de l'être, et je dois vous avouer que je soupçonne cette charité de ne pas être tout à fait désintéressée.

— C'est vrai, Monsieur, je me suis attaché à ces deux malheureux, et je suis sûr qu'eux aussi, ils m'aiment bien, quoiqu'il n'y ait qu'une quinzaine qu'ils me connaissent.

— A la fille surtout?

— Oui, Monsieur, surtout à Noémie; et je l'épouserais volontiers. Oh! ce n'est pas par intérêt, car, s'il faut en croire ce que l'on raconte, la Fallotte ne manque pas de dettes, et moi j'ai quelques lopins de terre en Champagne, sans compter mon métier qui est bon. Je n'ai qu'une idée, celle d'enlever le frère avec la sœur à cette vieille harpie. Voyez-vous, Monsieur, si j'y réussissais, quand je penserais que c'est grâce à moi qu'ils ne sont plus maltraités, grâce à moi qu'ils ne pleurent pas plus que tout le monde, il me semble que je chanterais toute la journée! »

J'avais tout lieu d'être satisfait des services du piqueur; ce langage, dont la sincérité s'imposait autant par la simplicité de l'accent que par le rayonnement du regard, m'inspira pour l'homme une sympathique estime.

(1) Lieu où le loup se repose pendant le jour.

« Vous êtes un brave garçon, Baliveau, lui dis-je, et si je puis contribuer à ce que votre vœu se réalise, vous pouvez compter sur moi. Mais, encore une question : la nuit, dormez-vous profondément ?

— Jamais que d'un œil, Monsieur, et il suffit qu'un de mes chiens grouille pour que l'autre œil s'ouvre tout de suite.

— Depuis quinze nuits que vous couchez dans ce chenil, n'avez-vous jamais entendu aucun bruit au dehors ?

— Jamais, Monsieur, dit le piqueur en se redressant et en fixant sur moi des yeux étonnés.

— Ni marcher dans le couloir, ni ouvrir, ni fermer les portes ?

— Absolument rien, et je le répète à Monsieur, même après une journée de marche, un chien ne gronde pas sans que je l'entende. Pourquoi Monsieur me demande-t-il cela ?

— Je vous le dirai peut-être plus tard, Baliveau ; allez manger, car il est temps de songer à vous. »

J'avais vaguement espéré quelque renseignement du piqueur, dont je connaissais toute la vigilance ; mais ma curiosité à percer l'énigme de la nuit n'en survécut pas moins à l'insuccès. Le soir, je me couchai de très bonne heure, après avoir monté le réveil de manière à faire jouer sa sonnerie avant minuit. Ce fut en vain que j'attendis et que j'écoutai : personne ne vint, je n'entendis rien, et le lendemain matin la place funèbre était parfaitement sèche. Je me remis au guet les nuits suivantes sans plus de succès ; je n'avais cependant plus besoin de l'appel de mon réveil, la tension de mon esprit était si forte que j'étais sur mon séant bien avant qu'il eût vibré ; mon sommeil était devenu léger et le moindre frisson des carreaux, sous l'effort de la brise, suffisait à me faire tressaillir et ouvrir les yeux.

Le marquis Étienne de C... arriva sur ces entrefaites. Il était d'une vingtaine d'années plus âgé que moi; ancien page du roi Charles X, officier de hussards démissionnaire après 1830, un peu sceptique et joyeux compagnon, il avait, avec un extrême bon sens, un cœur droit et loyal qui le rendait cher à tous ses amis.

Bien entendu, aussitôt que ses chiens, ses chevaux et lui-même eurent terminé leur installation, je n'eus rien de si pressé que de lui raconter mon aventure. Étienne ne me laissa pas achever, il m'interrompit irrévérencieusement par un éclat de rire, et comme j'insistais :

« Cher ami, me dit-il, vous aurez tout simplement renversé un peu d'eau devant la cheminée avant d'aller au lit, et vous avez rêvé le reste. Pourquoi diable imaginez-vous qu'un assassin va revenir, de nuit, pour laver une place que les semelles de nos bottes ont suffisamment nettoyée pour ne pas y laisser de traces. D'ailleurs, la justice, très au courant de ces détails, a passé les faits et gestes à son crible, et les mailles en sont serrées, vous ne l'ignorez pas. Vous aurez eu une hallucination, mon cher ami; il faut soigner ça. »

On est trop sensible à la raillerie à l'âge que j'avais pour que je ne me tinsse pas pour battu. Nos chasses, qui recommencèrent, vinrent me distraire de cette préoccupation; elles y réussirent si bien qu'au bout de quelques jours, c'était à peine si mon étrange vision se présentait de loin en loin à ma pensée.

Le marquis de C... aimait trop passionnément la chasse pour que Baliveau ne fît pas rapidement sa conquête. Dès notre troisième sortie, il avait apprécié sa vigueur, son énergie, sa ténacité, et il ne lui marchandait pas les éloges. Bien souvent, lorsque de quelque hauteur nous regardions la chasse se déroulant sur le versant de la colline opposée, et que nous voyions le

16

piqueur sautant les buissons avec cette agilité dont il m'avait fourni un échantillon, se maintenant au milieu de ses chiens quel que fût le train, toujours à portée de parer aux défauts et aux changes, la physionomie de mon camarade prenait une expression de jubilation, fort voisine de l'enthousiasme.

« Ah! le mâtin! s'écria-t-il, voyez-le donc bondir par-dessus les rochers! Ah! il a bien raison de laisser son cheval à l'écurie; s'il l'avait entre les jambes, il ne passerait jamais là!

Le fait est que Baliveau résistait à toutes mes objurgations et s'obstinait à piquer (1) à pied. Il avait, il est vrai, réduit le bagage à sa plus simple expression : une carabine à l'épaule, sa trompe en sautoir, une demi-douzaine de cartouches dans sa poche, ses couples (2) autour de lui en guise de ceinture, son fouet à la main, c'était tout; et ainsi harnaché, il trottait d'un soleil à l'autre. Si sa puissance de jarret était extraordinaire, sa résistance à la fatigue l'était plus encore.

Levé longtemps avant le jour, il partait accompagné de Matador, qu'il avait réussi à façonner à sa guise. Le griffon hargneux était devenu si docile que son maître se dispensait de lui mettre la botte (3). Ils suivaient les bordures; si le limier découvrait un pied, un grognement étouffé avertissait le piqueur, qui le ralliait; alors ils suivaient la voie de compagnie, l'homme emboîtant le pas derrière le chien jusqu'à ce qu'on eût trouvé un beau revoir (4). Lorsque Baliveau jugeait ses connais-

(1) La fonction du piqueur est de suivre et de diriger *à cheval* une meute de chiens.

(2) Liens dont on attache les chiens.

(3) De le tenir en laisse.

(4) Le piqueur revoit d'une bête quand il a pris une exacte connaissance de sa force, ce qui se fait par l'examen des pieds, des fumées, des abattures, des foulées, etc.

sances suffisantes, sur un léger sifflement, Matador quittait sa piste et revenait au piqueur, qui poursuivait sa quête. Très ordinairement, quand ils revenaient, le piqueur avait toujours trois ou quatre bonnes rentrées, sur lesquelles nous n'avions plus qu'à choisir celle que nous rapprocherions.

Un événement, qui aurait pu tourner au tragique, fortifia encore les prédilections du piqueur pour son limier.

Nous avions chassé un ragot (1) qui s'était forlongé; les balancers, en se multipliant, aboutirent à un véritable défaut, qu'un change sur une laie accompagnée compliqua singulièrement, la plus grande partie de la meute s'étant emballée sur celle-ci. Baliveau s'escrimait de ses longues jambes pour arrêter ses chiens, lorsqu'en traversant un hallier herbeux et peuplé de fougères, le ragot se débaugea à dix pas de lui; il mit sa carabine à l'épaule, fit feu et roula le sanglier; il avait déjà crié : « Hallali! » et allait décrocher sa trompe, lorsqu'il vit son animal, étendu à quelque distance, se remettre sur son séant, puis sur ses pattes. Il bondit sur lui sans prendre le temps de recharger son arme; mais les velléités de fuite de la bête noire étaient devenues une belle et bonne résolution; elle passa entre les jambes de l'assaillant en le culbutant, et celui-ci, dans sa chute, ne put que la saisir par derrière. Le contact de cette main, impuissante à le maintenir, doubla l'émoi du ragot; il ne s'arrêta pas. S'il était entêté, son adversaire ne l'était pas moins; Baliveau se laissa traîner pendant une trentaine de mètres, sans que la douleur que lui causaient

(1) Sanglier qui n'a pas encore trois ans. Une bête se forlonge quand elle s'éloigne de son séjour ordinaire; par ses détours (*balancers*), elle fait perdre sa voie aux chiens (*défaut*), ou les lance sur une voie autre (*change*).

les chicots de bois et de fougères qui lui labouraient le visage le décidassent à lâcher prise.

L'intervention de Matador, qui, n'ayant pas donné au change, bricolait dans les alentours, modifia la situation au moment peut-être où l'animal allait mettre un terme à cette manière de voyager à ses frais. Fidèle aux traditions d'une tactique dont mainte expérience lui avait démontré l'efficacité, le chien l'attaqua par derrière; enserré par cette tenaille, le ragot subit une douleur si aiguë qu'il s'arrêta, bornant ses défenses à des secousses formidables, soufflant avec rage. Baliveau avait nécessairement perdu trompe et carabine dans sa promenade sur le ventre; il courut à celle-ci, parvint à y glisser une cartouche et, avec une balle bien placée, il réussit à prendre pleine possession de son limonier.

« Je serai peut-être moins joli, nous disait le brave garçon en lavant au ruisseau son visage ensanglanté, mais la réparation se fera toute seule et ne me coûtera rien, tandis que si Matador n'était venu me relayer, il est probable que ma peau aurait besoin de reprises plus sérieuses et plus coûteuses.

« Aussi, continuait-t-il en s'adressant à son chien, tu peux être tranquille pour tes vieux jours, mon bonhomme : tant que Baliveau aura un morceau de pain à manger, tu as maintenant le droit de lui en réclamer la moitié. »

Notre premier déplacement à Saint-Samson allait finir : nous n'avions plus que quelques jours à passer dans notre maison de chasse.

Un soir, après une journée encore plus rude que d'habitude, nous nous étions mis au lit de très bonne heure. Écrasé de fatigue, je dormais du sommeil le plus profond lorsqu'une succession de vives secousses me fit ouvrir les yeux; en même temps, avant que j'eusse pu

jeter un cri, faire un mouvement, une main se posa sur ma bouche, une voix me dit à l'oreille :

« Ne dites pas un mot, ne faites aucun bruit et regardez ! »

Je reconnaissais Étienne de C..., debout près de mon lit et penché sur moi. Je m'agenouillai sur mon matelas en m'appuyant sur l'épaule de mon ami, qui avait conservé ma main dans la sienne. Nous nous trouvions l'un et l'autre précisément en face de la porte de la cuisine, laissée la veille à demi-ouverte ; la lune, alors dans son plein, donnait d'aplomb sur la fenêtre de cette dernière pièce et l'éclairait fortement ; à sa lueur, j'aperçus très distinctement le fantôme que je n'avais fait qu'entrevoir la première fois : c'était une femme.

Elle était agenouillée devant le foyer, elle promenait lentement une éponge sur les carreaux ; quand elle eut lavé la place du meurtre, elle étancha l'eau dans un seau placé près d'elle et se releva. Dans son mouvement, un rayon fauve venu de la fenêtre illumina son visage : je reconnus Noémie, la fille de la fermière et l'amie de mon piqueur.

L'impression avait été si vive, si inattendue que, malgré les énergiques contractions de la main de C..., j'étouffai très imparfaitement un cri de saisissement. La jeune fille ne parut pas l'avoir entendu ; elle restait les yeux fixés sur les carreaux qu'elle venait de nettoyer, comme pour s'assurer que son œuvre était parfaite, et alors je m'aperçus avec un redoublement de surprise que ses yeux étaient fermés, leurs paupières closes.

Elle releva son seau, le passa dans son bras, ouvrit la porte et sortit. C... et moi nous avions passé dans la cuisine et, par la fenêtre, nous la vîmes suivre le couloir, où, lors de la première apparition, je l'avais vue disparaître et entrer dans la cour de la ferme.

Comme j'avais fait, le marquis de C... s'évertuait à allumer une bougie ; son émotion ne devait pas être moins vive que n'avait été la mienne, car il n'y réussissait pas plus rapidement que je n'y avais réussi. De plus, quand nous revînmes nous asseoir à côté l'un de l'autre, sur mon lit, la clarté de son luminaire me permit de constater qu'il était fort pâle. Je ne résistai cependant pas à la tentation de prendre ma revanche des petites railleries qu'il m'avait infligées :

« Eh bien, lui demandai-je, était-ce une hallucination ?

— Non, morbleu ! me répondit-il avec humeur, et c'est tant pis, car je donnerais vingt-cinq louis de bon cœur pour que votre vision en fût restée une !

— Que craignez-vous donc ?

— Mon cher ami, nous venons d'assister à une scène de somnambulisme. Le bruit de la porte, qu'elle ouvrait, m'avait fait sauter en bas de mon lit, je l'avais vue entrer et je me suis aperçu tout de suite que c'était en état de plein sommeil que la malheureuse venait accomplir sa petite lessive. C'est pour cela que je vous ai tant recommandé de rester muet. On dit, je ne sais pas si cela est exact, que le brusque réveil d'une somnambule peut avoir des suites fatales, et je ne me souciais pas d'avoir la mort de la petite Fallot sur la conscience. Quoi qu'il en soit, son somnambulisme ne serait rien du tout, je m'en soucierais comme d'une faîne ; c'est ce qu'il y a derrière qui est gros et que j'appréhende.

— Que vous appréhendez ? Et comment cela ?

— Je vais vous le dire, cher ami, puisque ça ne vous saute pas aux yeux ; le rêve est quelquefois la paraphrase et plus souvent la répétition littérale de quelques actes de la vie réelle. La persistance de cette fillette dans une des précautions qui ont dû suivre l'assassinat du vieil huissier, ne me dit rien qui vaille.

— Ah ! m'écriai-je avec vivacité et allant au-devant d'une supposition qu'Étienne ne formulait pas, comment pourriez-vous admettre que cette enfant ait trempé dans ce crime, puisqu'elle avait tout juste onze ou douze ans lorsqu'il a été commis ?

— Certes, je ne prétendrai pas que ce soit elle qui a dû assommer le bonhomme, mais une impression qui persévère après six ans, chez un enfant, doit avoir été bien profonde : évidemment elle n'a pris aucune part à ce meurtre ; mais elle peut en avoir été le témoin.

— Ne pourrions-nous pas interroger la petite ? repris-je ; elle est très douce, très timide...

— Mon cher, me répondit gravement le marquis, ceci est l'affaire de M. le juge d'instruction et n'est point la nôtre, fort heureusement. Nous aurons bien assez des petits agréments que nous ménagera notre rôle de témoins : voyages à Alençon, interrogatoires, confrontations, comparutions, etc., le tout se résumant en belles et bonnes journées de chasse perdues ; sans compter que cette maisonnette qui nous était si commode, que nous étions si heureux d'avoir découverte, pourra bien, après constatation des faits et gestes de notre voisinage, perdre quelque chose de ses attraits.

— Que devons-nous faire à votre avis, mon cher Étienne ?

— Notre devoir d'honnêtes gens, rien de plus, mais rien de moins ; raconter ce que nous avons vu à ceux que la chose intéresse, en les laissant se débrouiller comme bon leur semblera avec cette abominable maîtresse Fallot ; mais, avant tout, reprendre notre somme, car nous avons encore à trimer tantôt ! »

Là-dessus, le marquis qui avait regagné sa couchette, après avoir encore maugréé contre les corvées que nous ménageait ce qu'il appelait « la boutique à Thémis », et

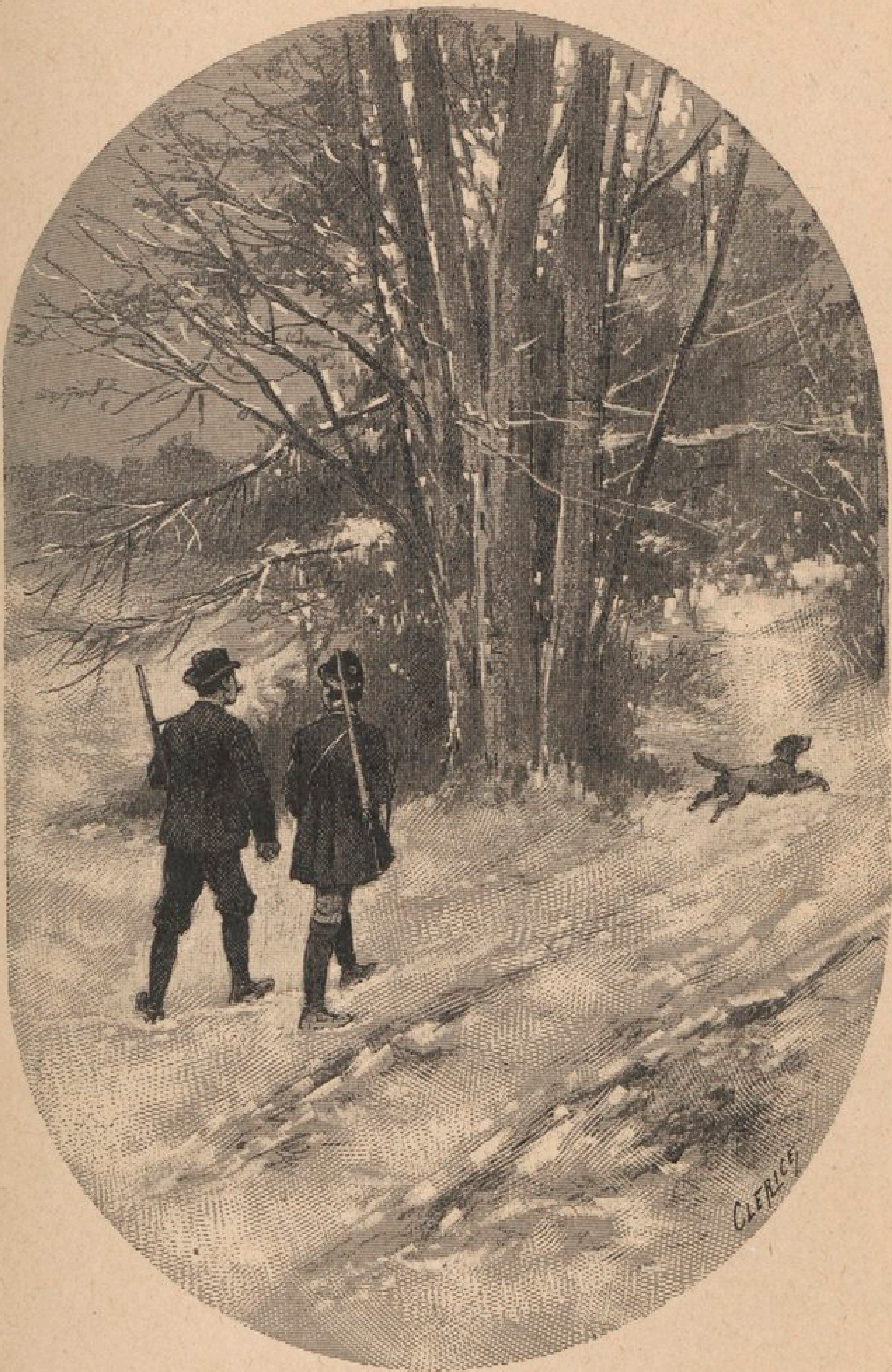
envoyé quelques malédictions à la fermière, réalisa son programme, comme me l'attestaient de sonores ronflements. Pour moi, il me fut impossible de me rendormir; la visible tristesse de la somnambule, son extérieur maladif et souffreteux m'avaient depuis quelque temps intéressé à elle; j'avais suivi sans beaucoup de peine les progrès de l'attachement que lui témoignait mon piqueur, je n'étais pas sans inquiétude sur l'effet qu'une pareille révélation pouvait produire sur ce brave garçon; enfin, je me perdais en conjectures sur le rôle qu'un enfant avait pu jouer dans le sinistre drame.

Heureusement, ces préoccupations d'insomnie ne se prolongèrent pas outre mesure; j'avais annoncé à Baliveau que je ferais le bois avec lui ce matin-là. A quatre heures, il entrait dans ma chambre ; je m'habillai et, laissant le marquis de C... ronfler à son aise, nous partîmes, suivis de Matador, et nous nous dirigeâmes vers la forêt.

Nous avions pour objectif un grand loup, qui, les jours précédents, avait pratiqué quelques abats dans les bestiaux du voisinage et que nous nous proposions de routailler (1) avec deux chiens pour le tirer, si faire se pouvait, soit au lancer, soit au passage. Il avait gelé blanc dans la nuit, le revoir devait être magnifique. Je décidai que nous ferions les bordures, pour nous assurer si l'animal ne s'était pas relaissé (2) dans quelque bocqueteau des alentours, où nous avions déjà relevé ses connaissances.

La ferme, comme notre maison de Saint-Samson, est située sur un gros mamelon, formant comme l'ouvrage avancé des collines escarpées qui terminent Perseigne du côté nord et font face à la petite forêt de Mesnil-Broust.

(1) Poursuivre.
(2) Reposé.



NOUS NOUS DIRIGEAMES VERS LA FORÊT (p. 248).

Celle-ci se trouve séparée de sa vaste voisine par une large bande de prairies et d'herbages au milieu desquels serpente la Sarthe, prairies verdoyantes encadrées d'arbres majestueux, herbages plantureux du Merlerault, auxquels leur production chevaline a valu une légitime célébrité.

L'hygiène n'a pas seule les bénéfices de la diligence; celui qui ne sait pas se lever matin ne connaîtra jamais que très imparfaitement les plus imposants et les plus séduisants spectacles que nous fournit la nature. Bien que nous fussions au seuil de l'hiver, que les arbres eussent perdu leur parure, la promenade n'était pas sans charmes. Une forte gelée blanche avait succédé à la température humide et douce de la veille; nous marchions sur un tapis presque aussi blanc que s'il eût été de neige; les grandes herbes flétries étaient couvertes de cristallisations aux formes pittoresques et bizarres; les brindilles des buissons, les branches des arbres avec le duvet cotonneux qui les enveloppait se détachaient sur le clair d'un ciel étoilé et sans nuages. A notre gauche, la lune se couchait derrière les hauteurs de Perseigne, et les futaies de leurs sommets dessinaient comme une gigantesque dentelle noire sur l'illumination du lointain; à notre droite, au-dessus des cimes de pommiers, de hêtres et de chênes que nous dominions et qui en ce moment apparaissaient comme d'énormes flocons neigeux, à travers une légère brume bleuâtre aux reflets d'opale, qui semblait un vernis sur le tableau, on apercevait les nappes blanches des herbages et, vers le milieu, la rivière formant comme un serpent noir sur ce repoussoir éblouissant; sur sa surface, lorsqu'un rayon de l'astre à son déclin arrivait jusqu'à ses eaux, on voyait passer des lueurs étincelantes et fugitives comme des éclairs.

« Monsieur a de la chance, me dit Baliveau, voilà une

crâne matinée ; il y a bien longtemps que je n'ai trouvé un aussi bon revoir : si notre mangeur de poulains a fait sa nuit de ce côté, il est probable que nous n'aurons pas besoin de lunettes pour épeler son adresse. Je ne sais si Monsieur l'a remarqué, mais le loup se méfie bien moins de la gelée blanche que de la neige, probablement parce qu'elle le surprend toujours le matin, c'est-à-dire le ventre plein.

— Votre observation est fondée, lui répondis-je ; cependant, en pareil cas, j'ai vu un grand vieux loup se relaisser dans un boqueteau des bordures, à cinq cents pas de son carnage, plutôt que de se décider à éparpiller trop de renseignements ; nous ferons donc bien d'élargir notre quête. Mais, à propos, où donc est votre limier ? Il y a deux minutes il était sur vos talons, et je ne le vois plus. »

Le piqueur me répondit par une imprécation :

« Ah ! le brigand ! continua-t-il après avoir ouvert cette soupape à sa colère ; mais soyez tranquille, Monsieur, je sais où le reprendre, et bien sûr il me le payera. »

En même temps, Baliveau, après avoir arraché à un arbre un brin (1) de bonne grosseur, se dirigea vers la haie de droite, tout en travaillant à éplucher son bâton, et je suivis. Cette haie était, de distance en distance, jalonnée d'énormes saules étêtés, dont les têtes arrondies et les troncs déchiquetés affectaient, dans la nuit, l'apparence de géants fantastiques. A mesure que nous approchions, un bruit de respiration haletante et de terre bruyamment fouillée nous apporta des nouvelles du fuyard ; nous ne tardâmes pas à l'apercevoir, enfoui dans un trou creusé entre deux racines de l'un de ces

(1) Une pousse.

saules et travaillant à l'agrandir avec une sorte de rage.

La mercuriale que Baliveau adressa à son élève fut brève, mais d'une irrésistible éloquence ; il fit tournoyer son gourdin et lui en asséna un coup vigoureux sur les reins. Matador, de son côté, ne perdit pas son temps en lamentations inutiles : un bond vigoureux le porta hors de son trou, et il vint, avec toutes les démonstrations de la contrition, se coucher aux pieds de son maître.

« Voilà bien une douzaine de fois que je passe par ici, Monsieur, et jamais cet animal-là n'a manqué de venir gratter au pied de cet arbre. Le trou que vous voyez là, Monsieur, c'est lui qui l'a creusé petit à petit.

— Il sent probablement quelque fouine, quelque belette qui ont leur gîte soit dans le tronc, soit dans les racines.

— Oh ! Monsieur n'y pense pas, répondit le piqueur avec l'accent de la susceptibilité blessée ; ce n'est pas Matador qui se rabattrait sur la bête puante. D'ailleurs, Monsieur peut examiner le saule, il est peut-être le seul de toute la collection qui ne soit pas creux. »

J'examinai l'arbre avec attention, il était visiblement le doyen de tous ses frères, et, malgré sa grosseur et son âge avancé, il ne portait aucun des stigmates qu'affecte la décrépitude dans cette essence. Son écorce rugueuse ne présentait pas même une gerçure, il paraissait sain, des racines à la tête ; en même temps, je remarquai, non sans surprise, que cette tête n'avait pas, comme les autres, été émondée depuis un certain nombre d'années, les branches qui en partaient étaient de la grosseur de la jambe, s'étendaient au loin et lui faisaient une couronne presque majestueuse.

« C'est égal, reprit Baliveau, ce que vient de dire Monsieur me met la puce à l'oreille à l'endroit de Matador. Lorsque je pourrai disposer de quelques minutes de

mon temps, je reviendrai ici avec lui, et s'il y a fouine ou belette sous roche, je lui garantis qu'il se souviendra du clos de la Saulaie. »

Nous nous étions remis en marche, mais je m'arrêtai brusquement : le nom de cet herbage venait de me rappeler un souvenir et d'éveiller une idée qui se rattacha immédiatement à l'apparition de la nuit.

« Le clos de la Saulaie, dis-je au piqueur, mais n'est-ce pas l'herbage que les enfants de la fermière éprouvent une si singulière répugnance à traverser ?

— Parfaitement, Monsieur. Noémie me disait encore hier qu'elle se laisserait plutôt tuer que d'y entrer ; il paraît que c'est un pré « hanté ». Ils sont superstitieux comme des Bretons, les paysans d'ici : ils voient des revenants en plein midi. C'est égal, continua-t-il philosophiquement, elle est bien gentille tout de même, la petite, et je ne demanderais pas mieux que de l'entendre appeler Madame Baliveau, si Monsieur n'y voyait pas d'inconvénients, s'entend.

— Nous causerons de cela, mon garçon. »

J'étais devenu rêveur, et machinalement je retournais la tête du côté du saule géant, dont la masse blanchâtre s'estompait sur le fourmillement des étoiles. L'idée d'aller sur-le-champ l'examiner avec plus d'attention me traversa le cerveau, mais nous avions déjà franchi la barrière de l'herbage, nous étions entrés dans le chemin rocailleux qui devait nous conduire aux buissons qu'il s'agissait d'explorer ; la curiosité, quelques vagues soupçons ne pouvaient tenir, à l'âge que j'avais, contre la perspective d'arriver à rembucher notre grand loup. Je me promis seulement d'accompagner le piqueur lorsqu'il voudrait s'assurer du degré d'estime dont son favori Matador était digne, et nous continuâmes notre route.

La quête réalisa toutes les présomptions que le

piqueur avait tirées de l'état du terrain, elle fut non seulement belle mais facile. Nous étions environ à 4 kilomètres de l'abat qui nous avait été signalé, et l'herbager nous ayant promis de laisser sur le terrain la victime de l'avant-veille, c'était par les alentours que nous entendions commencer. Le jour pointait quand nous y arrivâmes. Nous allions entrer dans un petit pré qu'une haie séparait d'un grand champ de trèfle dans lequel l'infortuné poulain était tombé sous les griffes et la dent du carnassier, lorsque Matador, qui nous précédait de quelques pas, se rabattit avec vivacité ; il goûtait la voie à pleines narines, agitait la queue et faisait entendre un sourd grondement.

« Tout coi (1), Matador, tout coi ! cria Baliveau, en s'élançant ; tout coi ! mon vieux, il sera temps de te servir de ton nez lorsque nos yeux ne suffiront plus à la besogne. »

En disant ces mots, il avait passé une couple au cou de son chien et avançait dans la prairie en le maintenant auprès de lui. Bientôt, il me fit signe d'arriver, et, me montrant sur l'herbe gelée l'empreinte d'un pied allongé, remarquable par la largeur du talon et l'ampleur et la rectitude de l'allure :

« Regardez, Monsieur, me dit le piqueur, c'est bien un père, et quoiqu'il ne se méjuge pas à ce qu'il pèse, il n'est pas besoin d'aller là-bas pour être sûr qu'il a bien soupé. Voyez donc, tout a fondu sous son pied, et quoique le tapis soit épais, ses ongles sont entrés dans le plancher. »

Nous allâmes cependant à l'abat, et un seul coup d'œil suffit pour nous donner la certitude que le loup y avait donné ; le sol était fortement piétiné autour de la charogne, qui avait été dérangée. Les chairs, sur les

(1) Tranquille.

bords de l'énorme entaille à la cuisse qui avait constitué le festin du premier jour, étaient noircies par le hâle et contrastaient avec les coups de dent de la nuit qui s'accusaient sur d'autres chairs fraîches et sanguinolentes, sur les reins et l'épaule du poulain.

Tandis que son limier, surexcité, flairait avec acharnement le cadavre et ses alentours, Baliveau lâchait les écluses à un véritable enthousiasme.

« Il en a pris plus de dix livres, le gourmand! disait-il; s'il est permis de faire comme ça un Dieu de son ventre. Ah! dame! mon bonhomme, lorsque tu auras tantôt une vingtaine de chiens au bout de ta queue, la digestion pourra bien devenir un peu difficile. Pour le quart d'heure, il ne s'agit plus que de découvrir où il s'est relaissé pour se nettoyer les dents. »

Cette partie du programme ne fut pas aussi simple que la première.

Le loup était entré dans plusieurs des petits buissons de la vallée, mais il ne s'était arrêté dans aucun, tendant à se rapprocher diagonalement de la forêt; arrivé à une route qui séparait un dernier boqueteau du massif et en suivait les lisières, il l'avait sauté comme l'indiquait un pied fortement marqué sur le revers gazonneux de ce chemin, avait jeté ses laissées (1) dans une petite touffe de genêts un peu plus loin. Mais il n'avait point traversé, car ce fut en vain que nous cherchâmes sa rentrée sur le revers de la forêt; le sol sec et dur de la route n'avait pas davantage gardé trace du passage de l'animal. Le nez de Matador nous vint heureusement en aide : avant même d'avoir été lâché, il s'était déjà rabattu et tirait de toutes ses forces sur la couple que tenait le piqueur, et il prit immédiatement la voie.

(1) Fiente.

Le loup avait fait un à gauche et remonté dans la direction de Saint-Samson, en tenant constamment le milieu du chemin, que nous suivîmes pendant près de deux kilomètres, jusqu'à ce que Matador, tombant à bout de voie (1), se mit à requêter. Ce ne fut pas à droite, du côté de la forêt où je supposais qu'un animal aussi chargé qu'il l'était de nourriture avait dû se remettre, mais sur la gauche, dans la direction des prairies. Là, grâce à la gelée blanche, nous en revîmes à souhait et nous arrivâmes enfin à un bois très épineux, d'une soixantaine d'hectares, qui se développait le long du chemin, à une demi-lieue environ de notre maison de chasse; nous avions brisé sur son entrée, une quête minutieuse autour de l'enceinte ne nous livra aucune sortie. Bien convaincu qu'il y était resté, je me gardai bien d'essayer de le détourner de plus près, et nous regagnâmes Saint-Samson, fort satisfaits de notre matinée.

Le marquis de C... était levé et m'attendait, en compagnie de l'un de mes cousins, Lucien de D..., qui, depuis longtemps, me promettait de venir passer une journée avec nous, et d'un personnage inconnu, dont la physionomie et le costume firent sur moi une singulière impression.

C'était un homme d'une trentaine d'années; aussi maigre, aussi osseux qu'il était long; son visage, d'une blancheur blafarde, taillé en lame de couteau, se terminait par un énorme nez, recourbé comme un bec d'oiseau de proie, et qui semblait planté là comme un clocher sur une église. De petits yeux gris, sous des paupières profondément papillotées; des lèvres si minces, que la bouche ressemblait à une ouverture pratiquée

(1) Ayant retrouvé la piste.

avec un couteau; des favoris du plus beau jaune, clairsemés, s'allongeant en vain pour élargir la face anguleuse qu'ils encadraient; une chevelure de même couleur, dont les mèches droites et raides retombaient jusqu'à la nuque, achevaient de donner à l'ensemble un caractère des plus baroques. Le costume qu'il avait adopté eût pu lui servir pour aller à l'enterrement comme à la noce : il consistait en une redingote, un gilet, un pantalon noirs, dont la solennité officielle était accentuée par la cravate blanche du parfait notaire; les velléités cynégétiques auxquelles il avait cédé s'accusaient cependant par une paire de houseaux à tringles dont il avait renforcé son pantalon de casimir.

Mon étonnement diminua un peu lorsque Lucien, en me le présentant, déclina les titres et qualités de ce monsieur, qui n'était rien moins que le substitut du procureur du roi d'A..., passionné de vénerie, s'il fallait l'en croire, et fort désireux de suivre une de nos chasses, ce dont, à sa tenue, on ne se fût jamais douté.

Le rapport de notre quête fut accueilli avec quelque enthousiasme. C'était une bonne fortune extraordinaire que ce loup se fût rembuché dans un bois d'une aussi médiocre étendue : le rapprochement de la forêt nous permettait d'espérer qu'il tendrait à rentrer le plus rapidement possible dans ses demeures; il ne le pouvait qu'en sautant la route dont j'ai parlé et, grâce aux deux nouveaux venus, nous étions assez nombreux pour la garnir.

Pendant que je mangeais un morceau de viande froide à la hâte, le marquis de C... prit ses dispositions. Il fut convenu que Baliveau, qui plaçait merveilleusement une balle, restait avec nous, et que son piqueur, — son *gars*, comme nous disions dans ce temps-là, — irait frapper à notre brisée, avec deux chiens seulement, et mettrait

l'animal debout à très petit bruit. Le reste de la meute et les chevaux furent envoyés avec les domestiques au carrefour des Hautes-Bruyères, qui était le plus voisin en forêt et où ils devaient nous attendre avant de rallier, si le loup se dérobait aux tireurs ou s'il était manqué.

Comme toujours, un peu de confusion présida à la distribution des postes ; le substitut, dont l'agaçant bavardage avait médiocrement augmenté le peu de confiance que m'inspirait son étrange extérieur, se trouva placé à mi-côte, dans un endroit où une espèce de pâtis, couvert de buissons, qui joignait l'enceinte, formait un talus de près de trois mètres au-dessus de la route. C'était évidemment une des refuites (1) les plus probables et, bien que la cravate blanche nous eût vanté son extrême adresse, je n'aurais pas été fâché de voir là, soit C..., soit mon cousin, soit Baliveau.

Je me trouvais au-dessus de lui, au sommet de la pente. Quelques abois venaient de nous avertir que les chiens goûtaient la voie et commençaient à rapprocher, lorsque je vis mon voisin se livrer à une pantomime assez singulière ; il avait escaladé la moitié du talus, redressait la tête pour regarder dans le pâtis, la rabaissait, se faisait aussi petit que le lui permettait sa longue taille, se relevait et continuait à observer en se faisant une visière avec sa main. Ce manège se prolongeant pendant près de deux minutes, j'étais vivement intrigué, ne pouvant admettre qu'un loup apportât tant de complaisance à se laisser dévisager. Tout à coup, il épaula, visa longuement, lâcha presque simultanément les deux coups d'un grand fusil dont il était armé et, achevant d'escalader le talus, il se prit à crier :

« Au loup ! au loup ! au loup ! A moi, à moi ! » avec

(1) Les endroits où une bête a coutume de passer lorsqu'on la chasse.

une vigueur de poumons qui me fit croire que l'animal blessé l'avait chargé.

En un clin d'œil, j'avais descendu le raidillon et j'étais dans le pâtis. Lucien, placé au-dessous, était également accouru, et le marquis de C... arrivait à toutes jambes.

La cravate blanche, le fusil au poing, fouillait les buissons les uns après les autres, comme si elle eût cherché un simple lapin.

« Eh bien, où est-il, votre loup? lui demandai-je avec quelque impatience; vous l'avez donc manqué?

— Manqué! ce n'est pas admissible, Monsieur; je ne pouvais, il est vrai, que l'entrevoir à travers les feuilles de cette cépée de chêne, mais je l'avais trop bien au bout de mon fusil pour l'avoir manqué. Il est tout rouge de poil, d'abord.

— Allons donc, s'écria le marquis de C... qui était survenu; puisqu'il était tout rouge, voilà le loup sur lequel vous avez tiré; et vous n'avez qu'à vous féliciter de ne pas avoir été aussi adroit que d'habitude. »

Et du doigt il lui désignait un veau qui, en compagnie de trois ou quatre vaches, paissait paisiblement l'herbe du pâtis, sans avoir conscience du péril auquel il venait d'échapper.

Il était d'autant plus difficile de conserver son sérieux que, pour moi, l'explication de C... était rigoureusement exacte : c'était bien le veau que l'infortuné magistrat, qui cherchait toujours pour se donner une contenance, avait si longuement examiné et visé à travers les buissons. Nos éclats de rire furent interrompus par Baliveau, haletant et furieux.

« Monsieur! Monsieur! me cria-t-il, pendant que vous vous amusez ici, le loup a sauté, précisément où monsieur le marquis était placé ; il est en forêt, écoutez

les chiens. Ah ! mille tonnerres ! est-il possible de perdre une occasion comme celle-là ! Que le diable l'emporte, votre monsieur qu'a des cheveux comme du bouilli coupé en long ! »

Heureusement le piqueur avait mis une sourdine à sa voix en se livrant à cette comparaison irrévérencieuse. Nous partîmes en courant pour retrouver nos chevaux, laissant la cravate blanche dans le pâtis, dont elle s'obstinait à inventorier tous les buissons.

Malgré le désastreux échec du début, nous n'avions pas perdu toute espérance. Comme moi, C... croyait impossible que, gavé de carnage comme il l'était, le loup prît un grand parti ; il était probable qu'il allait se borner à randonner dans ses demeures (1), ce qui pourrait nous fournir quelques autres occasions de le tirer.

Au début, ces agréables prévisions semblèrent devoir se justifier ; l'animal randonnait comme un louvard, tenant opiniâtrement les fourrés les plus épais pour ralentir la menée. Malheureusement, j'eus seul l'occasion de le tirer, et la balle que je lui envoyai, à grande distance il est vrai, fut une balle perdue. Je suivais un bas-fond, lorsque les abois éclatèrent au haut de la colline, venant dans ma direction. Je remisai rapidement mon cheval dans le taillis et je me mis à escalader la montée pour me poster à mi-côte. Je n'avais pas fait vingt pas que le loup sautait la ligne à plus de cent mètres de moi, et précisément à l'endroit où je comptais me placer ; je n'eus que le temps de jeter mon fusil à l'épaule et de lui envoyer mon coup à la rentrée.

J'avais pris mes jambes à mon cou et couru à la refuite pour m'assurer de l'effet de ma balle ; les chiens y arrivèrent presque en même temps que moi et passè-

(1) Tourner autour de son enceinte.

rent dans l'enceinte suivante, menant à pleine gorge. Néanmoins, je cherchais toujours, lorsque, sur le revers du fossé de sortie, j'aperçus Baliveau arrêté, immobile, et contemplant quelque chose à ses pieds avec une sorte de stupeur désappointée.

« C'est vous qui avez tiré, Monsieur? me demanda-t-il.

— Oui, répondis-je assez tristement, et il n'en court que mieux, les chiens nous l'affirment. Cependant, j'ai beau chercher, je n'aperçois pas trace de mon plomb; il faut bien qu'il se soit logé quelque part.

— Ce n'est malheureusement pas sous sa peau, répondit le piqueur, qui, à son tour, était descendu sur la ligne; votre balle, la voilà dans ce brin de charme, bien à hauteur, mais pas du tout où il fallait qu'elle allât. Ce qu'il y a de plus désolant, c'est que si notre loup n'en court que mieux, comme dit Monsieur, il marchera encore plus vite tout à l'heure.

— Que voulez-vous dire?

— Que ce brigand-là, se sentant trop chargé, se déleste à la façon des navires qui jettent leurs marchandises à la mer. »

En même temps, il me conduisit à l'endroit où je l'avais vu arrêté et me montra sur le tapis de feuilles sèches un petit amas de chairs sanguinolentes à demi digérées, en ajoutant que depuis trois quarts d'heure il en avait déjà rencontré deux semblables. Le désappointement que me causa cette découverte fut si vif, que je crois bien avoir fait ma partie dans le débordement d'imprécations, et de jurons qu'elle arrachait au piqueur.

Effectivement, le loup abrégeait sa digestion, non pas pour dîner deux fois comme les Romains, mais parce qu'il avait compris le désavantage que lui donnait son gros poids dans cette course, dont sa vie était l'enjeu.

On a prétendu qu'en pareil cas cet animal avait l'instinct de mettre sa patte dans sa gorge, afin de débarrasser son estomac ; je n'en crois rien : le loup, comme le chien, possédant la faculté de déglutition, il me semble probable que les contractions musculaires de ses organes digestifs, stimulés par la surexcitation des voies respiratoires, effet d'un mouvement rapide, doivent suffire à la provoquer.

Quoi qu'il en soit, les allures de notre animal ne tardèrent pas à se modifier ; il élargit d'abord les ellipses qu'il décrivait dans les fourrés, puis commença à percer droit, n'hésitant pas plus devant les futaies que devant les taillis ; il nous mena d'abord aux bordures, du côté de Saint-Paterne, ce qui nous fit supposer un instant qu'il allait débucher sur Écouves en tournant la ville ; mais il ébaucha un retour, et, se jetant sur la gauche et traversant la forêt dans sa largeur, il prit la direction de La Fresnaye.

J'avais rejoint le marquis de C... et lui avais exposé la situation ; il avait été convenu que nous ne nous lancerions pas dans un changement de forêt et que les chiens seraient rompus et couplés aussitôt que le loup aborderait franchement la plaine. Les ordres avaient été donnés en conséquence, la bête de meute accentuant de plus en plus son avance. Persuadé que la sonnerie de la retraite manquée se passerait parfaitement de mon concours, un peu fatigué autant du mauvais sommeil de la nuit que de ma promenade matinale, je quittai mes amis à la grande route et je repris seul le chemin de Saint-Samson.

Il était environ deux heures et demie lorsque j'y arrivai, et la première personne que j'aperçus en traversant la cour de la ferme, ce fut notre substitut, toujours pourvu de sa cravate blanche et emboîté dans ses hou-

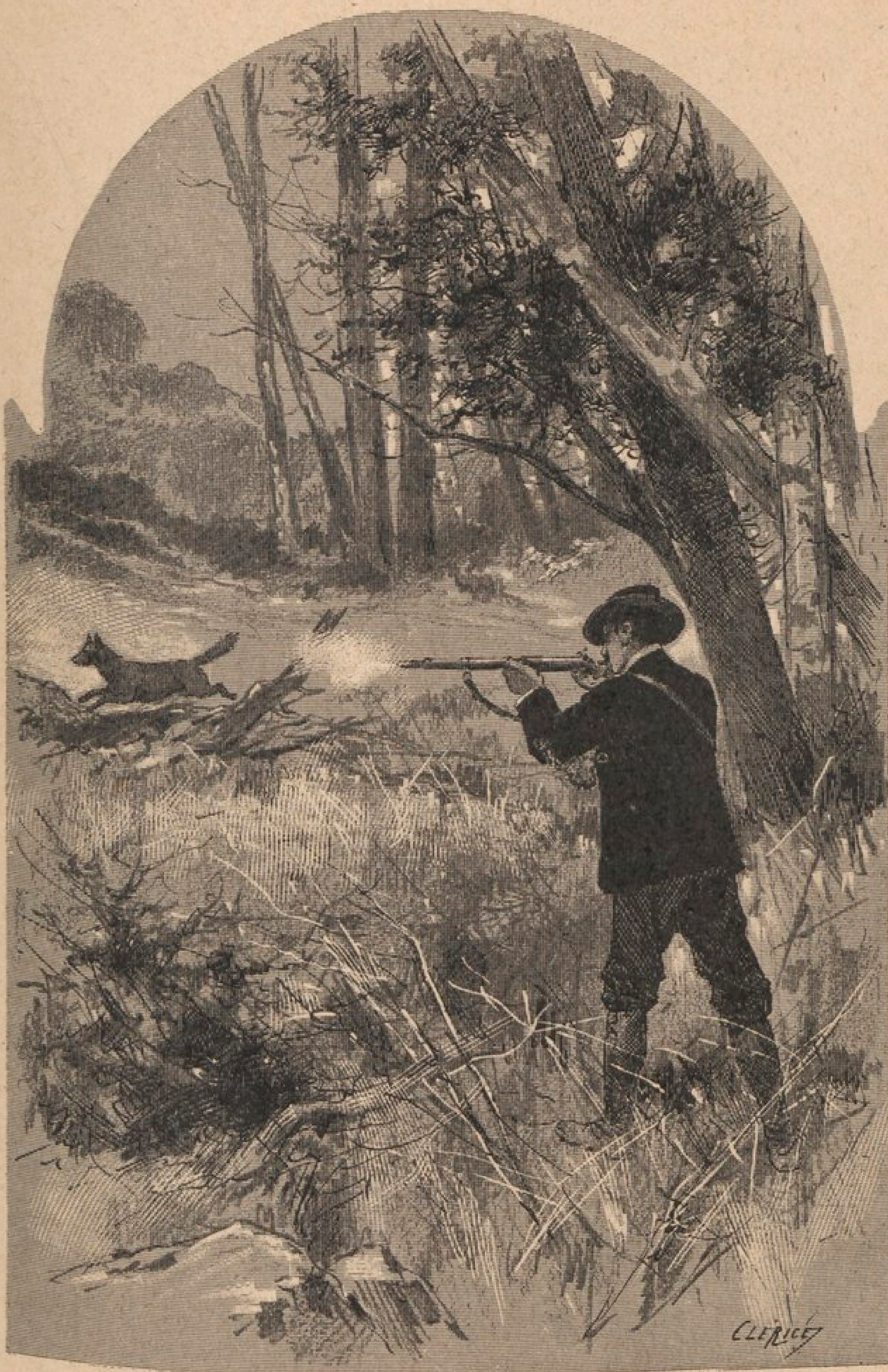
seaux; il se promenait de long en large en fumant. Sa longue figure avait une expression guillerette, presque narquoise, qui s'accordait si mal avec ses hauts faits de la matinée que j'en fus assez étonné. Je venais d'entrer dans l'espèce de couloir qui précédait notre maison de chasse, et j'appelai mon domestique pour qu'il vînt me débarrasser de mon cheval, lorsqu'il me rejoignit.

« Monsieur, me dit-il, je dois avant tout vous présenter mes très humbles excuses; en votre absence, je me suis permis de disposer de votre homme et de celui de vos chevaux qui était resté à l'écurie. Plus tard, lorsqu'il me sera permis de vous faire connaître les raisons graves qui m'ont déterminé à prendre une pareille licence, je suis convaincu que vous me la pardonnerez. »

Cette dernière phrase, le substitut l'avait prononcée en baissant la voix, et le tout avec une emphase assez agaçante; l'aventure dont il avait été le héros m'avait trop mal disposé pour que j'accueillisse cette communication avec une parfaite indulgence.

« Monsieur, lui répondis-je, je ne doute pas que les raisons qui vous ont décidé à me priver momentanément de mon domestique ne soient des plus sérieuses, mais je ne vous dissimulerai pas cependant que son absence me désoblige quelque peu, non pour moi qui saurai parfaitement substituer un licol à une bride, mais parce que nos chiens ne vont pas tarder à rentrer et que leur auge, que voilà vide, m'indique que vous ne lui avez pas laissé le temps de préparer leur souper. Je regrette, Monsieur, que vous n'ayez pas songé à demander à la ferme le cheval et le messager dont vous aviez besoin.

— Parlez plus bas, Monsieur, reprit le substitut avec un accent légèrement impératif; des motifs d'ordre supérieur exigeaient, exigent encore que les habitants de cette ferme soient tenus dans une ignorance absolue de



JE N'EUS QUE LE TEMPS DE JETER MON FUSIL A L'ÉPAULE (p. 261).

la démarche. Je suis désolé de vous avoir contrarié, Monsieur, et d'être forcé de vous rappeler que, dans certaines circonstances, les représentants de la loi tiennent d'elle le droit de requérir. »

A ces paroles, une pensée soudaine me traversa le cerveau ; je crus deviner que C... avait parlé et raconté l'histoire de la nuit, et tout en bouchonnant mon cheval, je l'envoyais mentalement à tous les diables, en me disant que, s'il se croyait forcé d'avertir la justice, il aurait pu du moins choisir un autre confident que cette insupportable cravate blanche. Celle-ci ne me laissa pas le temps de m'appesantir sur mes réflexions.

« Eh bien, cher monsieur, dit-il en redonnant à sa physionomie l'expression de jubilation qui m'avait paru si singulière, voilà votre bête pansée, recouverte et en tête à tête avec un joli bottillon de paille; donnez-moi donc maintenant des nouvelles de votre fameux loup.

— Vous pourriez dire notre fameux loup, cher monsieur, car vous êtes certainement pour quelque chose dans l'excellente santé dont il doit jouir, à en juger par la façon dont il nous a promenés.

— Comment cela, s'il vous plaît? reprit la cravate blanche en s'efforçant de sourire.

— Comment? cher monsieur, mais en envoyant votre plomb à un veau, que le hasard s'était chargé de lui donner pour substitut. Du moment où il ne devait pas être tué au lancer, le dénouement était facile à prévoir.

— Allons donc, s'écria le magistrat, un peu interloqué par ma franchise, c'est une mauvaise plaisanterie du marquis; j'ai parfaitement tiré sur le loup, je l'ai manqué, il est vrai, mais cela arrive à tout le monde.

— Vous avez raison, Monsieur, et ce ne sera pas moi qui vous jetterai la première pierre, car je n'ai fait ni mieux ni pire.

— Vous avez manqué aussi? Allons! allons! c'est un triomphe, reprit mon homme en se frottant les mains avec un redoublement d'allégresse; je serai donc tout seul à ne pas rentrer bredouille.

— Cher monsieur, lui répondis-je, je n'ai jamais été fort au jeu des devinettes; j'ai travaillé deux heures sur celle qui consiste à préciser la différence existant entre un juge et un escalier, et j'ai été réduit à donner ma langue aux chiens. Veuillez donc avoir la bonté de vous expliquer si vous voulez que je vous comprenne.

— Soit! je ne demande pas mieux que de vous démontrer que je ne suis pas un hâbleur, et que, si ce matin j'ai laissé échapper le loup, j'aurai rendu à la société un service un peu plus important que ne l'eût été la mort de ce carnassier.

« D'ailleurs, votre domestique et votre cheval, que j'ai envoyés à la ville, l'un portant l'autre, ne doivent pas tarder à arriver, puisqu'il y a plus de deux heures qu'ils sont partis, et ce vous sera une double raison pour que vous ne m'en vouliez plus de mon indiscrétion. Venez donc faire avec moi un petit tour de promenade et vous reconnaîtrez que, si novice que je sois en vénerie, je n'en ai pas moins préparé un laisser-courre (1) qui en vaut bien un autre. Bien entendu, je m'en rapporte à votre honneur pour garder sur ce que vous allez voir le secret le plus absolu. »

Alors, il passa son bras sous le mien et me fit traverser la cour de la ferme. J'étais vivement intrigué, et mon étonnement redoubla lorsqu'il me fit prendre le chemin que j'avais suivi avec Baliveau dans la matinée. Nous arrivâmes ainsi au clos des Saulaies, que nous traversâmes dans toute sa longueur, et mon compagnon me

(1) Le moment où l'on découple les chiens pour qu'ils courent après la bête.

conduisit droit au saule gigantesque au pied duquel Matador grattait avec tant d'acharnement, chaque fois que le piqueur passait par cet herbage. L'énorme trou que le chien avait fini par pratiquer était béant ; le substitut, s'agenouillant, dégagea un peu la terre qui en garnissait les profondeurs et, se relevant, il me dit :

« Maintenant, regardez. »

Alors, entre deux énormes racines que le travail de Matador avait dégagées, j'aperçus le squelette d'un pied humain dont les os jaunis se détachaient sur le terreau noirâtre qui l'entourait et qu'avait produit la décomposition de l'intérieur de l'arbre.

Le magistrat jouissait visiblement de ma stupeur, et son visage était radieux.

« Ce pied est celui d'un cadavre qui a été caché dans cet arbre, poursuivit-il avec solennité; ce cadavre est certainement celui du malheureux qui a été assassiné dans votre maison de chasse; la justice l'a cherché pendant deux années, et l'insuccès de ses investigations a assuré l'impunité des coupables. Jugez donc, mon cher monsieur, jugez si je n'aurai pas le droit d'être fier d'avoir réussi à les placer sous la main vengeresse de la loi. »

Ces derniers mots firent passer devant mes yeux la pâle et douce figure de la pauvre petite Noémie, et je ne pus m'empêcher de frissonner.

Le substitut rejeta un peu de terre sur les ossements et, reprenant mon bras, il me raconta en revenant, comment, de retour de Saint-Samson, après avoir perdu la chasse, il s'était arrêté dans cet herbage, et ayant, par hasard, jeté les yeux dans ce trou, avait aperçu le pied que la dernière fouille de Matador avait mis complètement à découvert. Il s'était alors assuré qu'en dépit des apparences, le grand saule était creux comme les autres;

alors, après avoir caché ces tristes restes, il s'était décidé à prévenir immédiatement ses chefs du parquet.

Comme nous entrions dans la cour, j'aperçus, par-dessus la haie du chemin, plusieurs chapeaux galonnés de blanc; presque aussitôt, une voiture, escortée de trois gendarmes, en débouchait. Pendant que mon compagnon courait au-devant de ses supérieurs, je jetai un regard sur la ferme. Le domestique idiot était assis sur un banc, croquant une pomme; la fermière, debout sur le seuil de la porte, tricotait un bas de laine. A cette nouvelle apparition de la justice, son visage impassible ne traduisit pas même la curiosité; cependant, il me sembla encore plus jaune que d'habitude. Ni Noémie ni son frère ne se montraient.

Le procureur du roi et le juge d'instruction n'étaient pas encore descendus de la voiture qui les avait amenés, que le marquis de C..., les piqueurs et les chiens débouchèrent dans la cour. J'allai au-devant de mon ami et le mis brièvement au courant de ce qui se passait; son front se plissa, ses sourcils se froncèrent et sa mauvaise humeur se traduisit par un juron.

C... nourrissait contre la robe... masculine, bien entendu, cette antipathie qui était si nettement caractérisée chez les officiers de l'ancienne armée.

« Que le diable emporte votre cousin, qui nous a amené cette coquecigrue! s'écria-t-il.

— Vous ne lui avez donc pas parlé de ce que nous avions vu cette nuit?

— Moi! reprit-il avec un accent voisin de l'indignation; mais, cher ami, vous me prenez donc pour un sot? D'abord, ce n'était ni le lieu ni le moment de pareilles confidences, et puis, rien que sur les dehors de ce monsieur, je me serais bien gardé de les lui adresser. Un homme capable d'accepter un veau pour un loup est

parfaitement capable de prendre saint Vincent de Paul pour un malandrin. Non, mon intention était, lorsque j'aurais traversé la ville, samedi, d'aller voir le procureur, qui est à la fois un magistrat sérieux et un homme du monde, et de lui demander ce que nous devions faire du secret que nous avions surpris.

— Et maintenant qu'allons-nous faire?

— Rien ; si on nous interroge, ce qui est peu probable, puisqu'il y a cinq ans que ce pauvre diable d'huissier avait été assassiné lorsque nous avons loué sa baraque, bien entendu nous répondrons par la vérité; si on ne nous demande rien, il me semble que nous n'avons point à prendre les devants. Thémis débrouillera sa petite affaire avec cette épouvantable maîtresse Fallot. Elle tient, me dites-vous, des indices bien autrement sérieux qu'une scène de somnambulisme; pourquoi faire tracasser une pauvre enfant, qui n'a pu avoir qu'un rôle inconscient dans cette histoire, et la réduire à accuser sa mère? »

La résolution de C... était trop conforme aux sentiments de compassion que j'éprouvais pour Noémie, pour que je hasardasse la moindre objection, et je me dirigeai avec lui vers notre pavillon. Pendant notre colloque, les magistrats s'étaient approchés de la fermière, qui, toujours impassible, continuait de tricoter, puis, après quelques mots échangés, ils étaient entrés avec elle dans la ferme, dont les gendarmes gardaient la porte.

Un quart d'heure après, Baliveau venait nous retrouver dans la chambre commune; il était très pâle et visiblement en proie à une pénible anxiété.

« Que se passe-t-il donc, Monsieur? me demanda-t-il. Un gendarme est allé chercher la petite de la Fallotte dans les champs et il l'a ramenée avec son frère, puis ils sont partis par le verger, et je les ai vus entrer dans le clos de la Saulaie.

— Rien de bon pour les projets dont vous m'entreteniez ce matin, mon pauvre garçon, lui répondis-je. Ce n'était décidément pas sur une bête puante que se rabattait Matador, c'était mieux et c'était moins ; c'était sur cette pauvre carcasse humaine que la justice a cherchée pendant tant de mois, il y a six ans, et qui, à ce qu'il paraît, avait été enfouie dans le saule dont, en ce moment, on est probablement occupé à la sortir. Les charges qui en résulteront contre la fermière seront accablantes.

— Comment cela, Monsieur ?

— Le juge d'instruction remarquera, je n'en doute pas, comme vous, comme moi, nous l'avons remarqué, que ce saule est le seul du clos qui n'ait pas été émondé à la dernière coupe ; la maîtresse Fallot aura quelque peine à expliquer pourquoi. Elle a mérité son sort, elle n'est pas à plaindre ; quant à ses enfants, cette pauvre petite Noémie surtout, ils ont droit non seulement à notre pitié, mais à notre intérêt, et pour mon compte, je vous promets de ne pas lui en marchander les témoignages ; cependant, je crois que la terrible découverte d'aujourd'hui doit vous inspirer quelques réflexions. »

Le piqueur avait les yeux tout humides, il tournait et retournait sa casquette entre les mains.

« Monsieur a peut-être raison, dit-il, mais je dois lui avouer que mes réflexions sont toutes faites. C'est vrai que j'aime Noémie, mais si je voulais l'épouser, c'était surtout pour la soustraire aux mauvais traitements de sa mère. De ce que la petite va être sans soutien, sans aucun appui dans ce monde, de ce que tous les gens de son pays vont la lapider, il ne s'ensuit pas que je doive l'abandonner, et je ne l'abandonnerai pas, quand même Monsieur devrait me blâmer. »

C... était en ce moment occupé à remplir un sac de nuit ; à ces paroles prononcées par Baliveau d'une voix

émue mais ferme, il se releva, alla au piqueur et lui serrant la main :

— Baliveau, lui dit-il, vous honorez la corporation autant par votre cœur que par l'énergie avec laquelle vous piquez en chasse. Que vous épousiez, que vous n'épousiez pas, si vous vous trouvez sans place, rappelez-vous que vous avez à C... un maître et une meute tout trouvés. »

Comme je n'avais pas été moins touché par la générosité de sentiments dont le piqueur venait de faire preuve, je me hâtai d'assurer à celui-ci qu'il n'aurait pas de longtemps à mettre les bienveillantes dispositions de mon ami à l'épreuve.

Nous fûmes interrompus par l'arrivée du substitut, devant lequel Baliveau se retira. Il était radieux, il nous raconta avec enthousiasme les résultats de l'expédition à laquelle il venait de prendre part. Parfaitement sain à l'extérieur, le saule n'en avait pas moins été creusé par la carie, qui s'étendait de la bifurcation des branches jusqu'aux racines. C'était par un trou qui avait existé à la partie supérieure que le cadavre avait été introduit; ce trou avait été fermé avec du mortier mêlé à de la poussière végétale, qui lui avait donné la couleur de l'écorce; les meurtriers avaient poussé la précaution jusqu'à remplir le vide avec de la balle d'avoine pour atténuer le son particulier aux arbres creux. Le corps avait été retrouvé tout entier, les membres inférieurs seuls étaient réduits à l'état de squelette; quelques débris de vêtement avaient résisté à la décomposition.

Il ajoutait que la fermière continuait de nier sa culpabilité, bien qu'elle n'opposât aucune justification aux diverses objections qui lui avaient été posées; mais que les enfants étaient trop troublés pour n'être pas initiés à son horrible secret et qu'on réussirait à les faire parler

lorsqu'ils ne seraient plus en présence de leur mère, le juge d'instruction ayant signé un mandat d'arrêt non seulement contre celle-ci, mais contre son fils et sa fille et le garçon de ferme. Le récit s'émaillait de congratulations que le jeune magistrat s'adressait à lui-même, tant sur la perspicacité dont il avait fait preuve que sur l'immense service qu'il avait rendu à la société et sur l'avenir qui allait s'ouvrir devant lui.

« Morbleu! Monsieur, dit le marquis de sa voix goguenarde, si on vous nomme procureur, c'est bien le moins que ce brave Matador soit promu substitut, puisqu'en somme ce sera à lui que vous devrez votre trouvaille et votre avancement. »

La cravate blanche ébaucha un sourire aimable et fit semblant de trouver la plaisanterie de son goût; mais, pour rompre les chiens, il nous proposa tout de suite de venir voir les tristes restes du malheureux huissier, qui avaient été transportés dans une grange.

A cette offre singulière, C... n'y tint plus.

« Monsieur, lui dit-il avec un accent légèrement rageur, nous avions été heureux, mon ami et moi, de vous convier à un hallali de loup, et ce n'est pas tout à fait de notre faute si le dénouement n'a pas répondu à nos espérances; l'idée ne lui serait pas venue plus qu'à moi, j'en suis sûr, de vous offrir comme une partie de plaisir la visite de quelque vieux carnage. Quand vous aurez obtenu la tête de la Fallotte, invitez-nous à la voir tomber, à la bonne heure. En attendant, permettez-moi d'achever mes paquets, car je compte quitter Saint-Samson dès ce soir, la chasse à l'homme et même la chasse aux gredins n'étant pas du tout dans mes appétits. »

Le substitut fut passablement interloqué par cette sortie. On frappa avec vivacité à la porte: c'était un

gendarme qui venait lui annoncer que Noémie avait disparu. On lui avait permis d'entrer dans un cabinet où elle voulait, disait-elle, prendre quelques hardes ; lorsque, étonné de la longueur de son absence, le gendarme y avait pénétré à son tour, il avait trouvé la pièce vide, et ouverte une petite fenêtre, par laquelle elle avait dû s'enfuir. On l'avait cherchée dans les environs ; mais, la nuit étant venue, toutes les investigations avaient été inutiles. Le juge d'instruction avait ordonné de faire partir les autres prévenus et décidé que deux gendarmes resteraient à Saint-Samson pour battre les environs le lendemain, dès le point du jour, et retrouver la fugitive.

J'étais sorti derrière le magistrat pour dire adieu à mon cousin, qui devait s'en aller avec lui, lorsque en passant devant le chenil je rencontrai Baliveau tenant Matador au bout d'une couple.

« Où allez-vous donc comme cela? lui demandai-je avec étonnement.

— Je vais la chercher, Monsieur, dit le pauvre piqueur, avec un redoublement de tristesse.

— La nuit ? vous n'y pensez pas.

— Oh ! Monsieur, le nez de Matador y voit clair la nuit comme le jour ; ça n'est pas comme les yeux des gendarmes. »

En même temps il tirait de sa poitrine et me montrait un petit fichu de toile peinte que je me rappelais avoir vu au cou de la pauvre fillette.

« Avec ça, continua-t-il, je suis sûr de lui faire prendre sa voie ; d'ailleurs, chaque fois qu'elle le rencontrait, la petite caressait mon chien, et ces bêtes-là, vous le savez, Monsieur, ça garde toujours le sentiment de ceux qu'elles aiment.

— Mais Noémie se sera réfugiée dans quelque maison

des environs où on lui aura donné asile; elle est en sûreté, pourquoi ne pas attendre à demain?

— Hélas! Monsieur, demain sera-t-il encore temps de la retrouver vivante? Si vous la connaissiez comme je la connais, Monsieur, vous auriez peur comme j'ai peur. »

En prononçant ces dernières paroles, Baliveau avait étouffé un sanglot.

A mon tour, je lui serrai énergiquement la main.

« Attendez-moi cinq minutes, lui dis-je, le temps de changer de chaussures et de prendre un bâton. »

Le piqueur, lorsque je le rejoignis, était visiblement en proie à une vive impatience; il prit les devants. Nous tournâmes les bâtiments de la ferme. Arrivés devant la fenêtre par laquelle la jeune fille avait opéré son évasion, il sortit de sa poitrine le fichu dont j'ai parlé, et le présenta à Matador. Le chien le flaira longuement, avec une satisfaction indiquant que son odorat lui révélait que cet objet appartenait à un ami. Alors, le piqueur lui indiqua la fenêtre, sur l'entablement de laquelle l'animal promena ses narines. Puis Baliveau, ôtant sa casquette, indiqua avec elle que c'était à terre qu'il fallait chercher.

« Au retour! au retour! mon Matador, elle va là, après! après! » dit-il d'une voix encore vibrante, quoique assourdie.

Le chien commença de quêter à droite et à gauche, s'arrêtant par intervalles, flairant la terre en agitant sa queue comme s'il trouvait une voie incertaine. Baliveau, de son côté, courbé, la tête baissée, inspectait le sol, pour y chercher une trace, mais les abords de cette partie de la maison étaient couverts de débris de matériaux et de tuiles, sur lesquels la puissante végétation d'orties avait jeté un manteau de tiges desséchées; dans ces ténèbres, il était impossible de rien découvrir. Je suivais ces

manœuvres avec anxiété, sans grande espérance de les voir réussir.

« Vous croyez donc que votre chien en reprendra (1)? demandai-je à Baliveau.

— Si la petite n'a pas de sabots, j'en suis certain, me répondit-il, et c'est ce dont je cherche à m'assurer ; si elle a des souliers de bois, ça sera plus difficile, mais j'y arriverai tout de même ; nous n'avons pas un seul chien en état de faire les chemins comme Matador. »

En ce moment, celui-ci, qui s'était éloigné de quelques pas, fit entendre une sorte de gémissement plaintif. Nous le vîmes arrêté sur le premier sillon d'un champ d'avoine fraîchement semé qui joignait les bâtiments ; Baliveau y courut, se mit à genoux et regarda avidement.

« Quand je vous le disais, Monsieur ! s'écria-t-il triomphant, voilà l'empreinte de son soulier : il est bien dans la voie, et maintenant je suis tranquille, il ne la quittera plus. »

En effet, Matador était déjà à vingt pas de nous, suivant sa piste. Il traversa le champ assez rapidement, puis déboucha dans un chemin où son allure ne tarda pas à se ralentir. C'était un de ces chemins creux aussi communs en Normandie que dans le Perche, qui ressemblent de si près au lit d'un torrent ; soit que leurs terres aient été relevées pour exhausser les clôtures des champs qu'ils contournent, soit effet du ravinement par les eaux, ils se trouvent profondément encaissés entre ces clôtures ; les haies qui renforcent celles-ci se réunissent le plus souvent en dôme au-dessus de ce chemin ; c'était le cas pour celui-ci, et quoique dépouillées de leurs feuilles, les branches ne laissaient pas de beaucoup ajouter à l'obscurité.

Pendant quelques instants, le chien avait continué

(1) Retrouver la piste.

de marcher droit ; mais le chemin avait encore avec un torrent cette ressemblance qu'il était encombré de pierres de toutes tailles et littéralement parqué de cailloux, sur lesquels le sentiment qui guidait l'animal devenait de moins en moins perceptible. Sa quête devint si lente et si laborieuse que nous arrivâmes à le rejoindre et à le suivre, en évitant de passer devant lui pour ne pas effacer les faibles vestiges que ces pierres pouvaient avoir conservé du passage de la jeune fille.

« Ce chemin ne conduit pas plus au village qu'à la forêt, demandai-je à Baliveau ; où mène-t-il ?

— Au moulin de la Roque, Monsieur.

— Tant mieux si c'est là qu'elle a cherché un asile, le meunier est un brave homme.

— Ah ! monsieur, ce n'est pas le moulin qu'elle cherche, croyez-le bien, répondit Baliveau avec un gros soupir.

— Quoi donc, alors ?

— C'est la rivière.

— La rivière ! m'écriai-je avec incrédulité.

— Monsieur n'en douterait pas s'il connaissait cette pauvre petite comme je la connais. Elle avait un secret qui la faisait mourir à petit feu et que vous connaissez comme moi, à présent. Bien souvent, quand je lui parlais de mariage, — un mot qui fait sourire toutes les jeunesses, — je la voyais pâlir, frissonner ; et quand je m'étonnais de sa tristesse, quand je lui demandais les raisons de son chagrin, elle se mettait à pleurer et me répondait qu'elle voudrait être morte. C'est ce qui m'a attaché à elle, voyez-vous, Monsieur ; quand j'étais parvenu à l'égayer un brin par mes bêtises, et Dieu sait si j'avais du mal ! je devenais joyeux comme quand je sonne un hallali. Oh ! oui, c'est bien à la rivière qu'elle est allée tout droit, la malheureuse. »

Tout en parlant, nous marchions toujours, et nous étions arrivés si près du moulin que nous entendions distinctement les grondements de sa chute; les talus des champs de droite et de gauche s'étaient abaissés, les haies étaient devenues moins épaisses, et à travers les branches, on entrevoyait, par échappées, un bout de prairie.

« Vous voyez bien, Monsieur, que la petite n'est pas allée chez le père Choiseau, s'écria tout à coup le piqueur; elle sait bien qu'au déversoir et dans le ru du moulin l'eau n'est pas profonde, elle est allée tout droit au trou Saviot, car voilà Matador qui se rabat sur le sentier qui traverse les prés. »

En effet, Matador s'était dressé le long d'un échalier, avait flairé sa traverse, puis, bondissant de l'autre côté, il avait avancé assez rapidement de quelques pas. Sur la terre molle de la sente, le revoir était excellent; de plus, les vêtements de Noémie devaient avoir effleuré les herbes qui l'encadraient, car cette espèce de rapprocher s'anima de plus en plus, de façon à devenir une véritable menée. Peu à peu, ses grognements inarticulés étaient devenus des abois assez répétés pour nous permettre de le suivre, car à mesure que la voie s'était échauffée (1), il avait augmenté son train et n'avait pas tardé à s'effacer dans les ténèbres.

« Au trou Saviot, c'est là qu'elle est, la malheureuse! » me cria Baliveau, qui, de son côté, détalait de toute la vitesse de ses jambes.

Ayant dit que le piqueur était non seulement un des marcheurs, mais un des coureurs les plus extraordinaires que j'aie jamais rencontrés, je n'ai aucune espèce de honte à avouer qu'il me laissa en arrière; du reste,

(1) Depuis qu'il suivait la voie avec ardeur.

je connaissais parfaitement le trou Saviot pour y avoir tué quelques canards en compagnie du meunier. C'était un endroit où, la Sarthe faisant un coude assez aigu, les remous avaient assez creusé son lit pour lui donner plus de trois mètres de profondeur, où en même temps le travail incessant des courants sur ses rives avait considérablement élargi son lit.

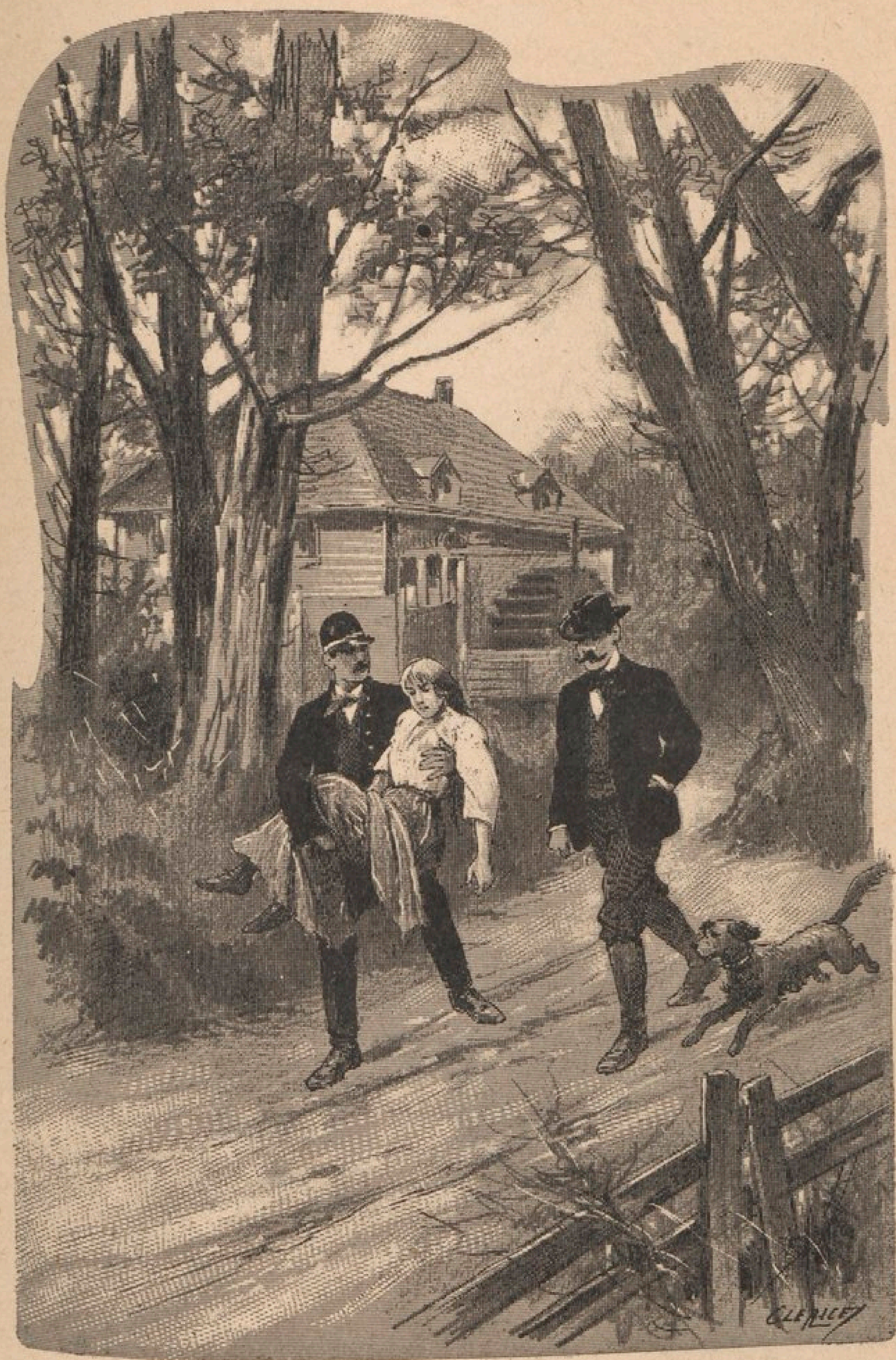
J'arrivais à une centaine de mètres du grand rideau d'aunes et de peupliers, dont les masses, se découpant en silhouette sur le clair-obscur du ciel, marquaient le cours de la rivière, lorsque j'entendis un cri perçant, le fracas d'un corps précipité dans les eaux, ces trois mots jetés par la voix de Baliveau : « Tiens bon, Matador ! » Puis, presque en même temps, le bruit d'une autre chute ; je me mis à courir. Lorsque j'arrivai, la première impression fut poignante ; le flot, encore soulevé, battait la rive, de larges cercles concentriques s'étendaient sur la nappe d'un noir d'encre, mais rien à sa surface ; il semblait qu'elle se fût éternellement refermée sur les victimes, et j'allais m'élancer pour tenter de les arracher au gouffre, lorsque, l'eau bouillonnant, je vis apparaître la tête de Baliveau, puis son chien qui nageait à ses côtés.

« Je la tiens, je la tiens ! » disait le piqueur d'une voix étranglée.

Je me laissai glisser de la berge et, entrant dans l'eau, je me cramponnai d'une main au tronc d'un arbre et, tendant l'autre au courageux garçon, je l'aidai à amener le corps inerte de Noémie jusqu'à terre, puis à hisser la pauvre fillette sur le pré, où elle resta étendue sans donner signe de vie.

« Est-elle déjà morte ? s'écria le piqueur avec une douloureuse angoisse.

— Non, son cœur bat ; tranquillisez-vous, mon garçon ; mais il faut la porter au moulin le plus vite que



IL PRIT SA PETITE AMIE ENTRE SES BRAS COMME UN ENFANT (p. 283).

nous pourrons. Prenez-la par les épaules, moi par les pieds, et marchons. »

Baliveau m'obéit, et nous nous mîmes en route. Malheureusement, nous n'avancions guère; nous devions, pour aller au plus court, couper au milieu de la prairie où les accidents de terrain retardaient à chaque instant notre marche.

« Laissez-moi la porter seul, Monsieur, me dit le piqueur, c'est le seul moyen d'arriver; d'ailleurs, elle ne pèse guère plus que ce grand broquart (1) que j'ai croché à mon col samedi dernier et ramené de Vilaines ici, un joli ruban de queue pourtant. »

Je n'insistai pas et le laissai faire; il prit sa petite amie entre ses bras comme un enfant, et je dus reconnaître qu'il avait raison et que nous avancions plus rapidement.

« Ah! Monsieur, disait-il tout en marchant, il était temps que j'arrivasse! Je soufflais au poil de Matador, je puis bien le dire; c'est quand elle l'a vu, et moi derrière, qu'elle s'est élancée. Encore, si le chien n'avait pas eu l'idée, quand elle a sauté, d'empoigner sa robe, ce qui l'a empêchée de couler tout de suite, Dieu sait si je l'aurais retrouvée! »

La fenêtre du moulin était éclairée, nous n'eûmes point besoin de heurter; au bruit de nos voix, le meunier était sorti sur sa porte.

Ce meunier était un grand chasseur de sauvagine, dont je vous raconterai peut-être un de ces jours les singuliers exploits. Le marquis de C... l'avait baptisé « l'homme à la carabine », en raison de l'immense canardière, formant paratonnerre au-dessus de sa tête, avec laquelle il se présentait lorsque nous l'invitions à nos

(1) Nom que les chasseurs donnent à quelques bêtes fauves d'un an.

destructions. Ce petit travers ne nous empêchait pas, mon ami et moi, d'avoir pour lui autant de sympathie que d'estime, car cet hercule était aussi bon et doux qu'une jeune fille.

Je ne l'eus pas plutôt mis au courant de ce qui s'était passé, qu'il prit Noémie des bras de Baliveau, la porta sur son lit, et, aidé de sa femme, commença à lui donner des soins après avoir commandé à un de ses garçons d'aller à Saint-Samson, pour prévenir le marquis de C... de venir nous retrouver au moulin. De vigoureuses frictions ayant ranimé la circulation, Noémie finit par ouvrir les yeux; elle promena autour d'elle un regard encore incertain et voilé, mais, refermant brusquement ses paupières, elle murmura d'une voix entrecoupée de sanglots :

« Oh! les gendarmes, ils vont me prendre, ils vont m'emmener.

— Qu'est-ce que tu nous chantes, avec tes gendarmes? fit la grosse voix du meunier; est-ce qu'une brave et honnête fille comme toi est un gibier pour les gendarmes? Si tes parents ont fauté, ma Noémie, on ne saurait s'en prendre à toi, à moins d'être bête comme un chevenne (1). Tiens, veux-tu mon opinion? Quand bien même la vieille chouette de Fallotte aurait fait ce dont on l'accuse, si j'avais un fils, foi de Choiseau! ça ne m'empêcherait pas de t'accepter pour bru, tant je t'ai toujours connue travailleuse et doucette; et ceux qui le trouveraient mauvais, je leur chatouillerais les côtes de façon que, pendant plus de six mois, ils ne pensent plus à s'y gratter! »

Baliveau, qui se tenait au pied du lit dans ses habits ruisselants d'eau, s'avança et serra énergiquement la main du meunier.

(1) Petit poisson du genre cyprin.

« L'épouseux est trouvé, maître Choiseau, dit-il en s'adressant autant à la jeune fille qu'à ce dernier, et elle sait bien qu'il ne tient qu'à elle de devenir Mme Baliveau. Sans doute, je n'ai pas votre poigne, pour corriger ceux qui lui feraient de la peine, mais j'en serais quitte pour taper plus longtemps. »

Noémie était en proie à une crise nerveuse qui l'empêchait de répondre à ces consolantes paroles; cependant, le piqueur s'étant approché de son chevet, elle lui prit la main et ne la lâcha plus.

En ce moment, ayant entendu un bruit de pas au dehors, je sortis du moulin : c'était le garçon meunier, qui ramenait le marquis de C... et aussi l'éternel substitut, derrière lequel j'aperçus le chapeau galonné d'un gendarme. Il n'avait pas encore quitté Saint-Samson, lorsque le messager y était arrivé; il avait non seulement voulu accompagner mon ami, mais amener son escorte. Je leur racontai ce qui s'était passé et, insistant sur les conséquences fatales que, dans l'état où se trouvait la jeune fille, cette apparition des représentants de la justice pouvait avoir pour elle, j'insistai pour qu'il n'entrât pas; mais le magistrat ne semblait nullement disposé à se rendre à mes raisons, lorsque C... qui écoutait notre colloque avec une impatience toujours croissante, prit tout à coup la parole :

« Au fait, dit-il, mon ami a raison, mon cher monsieur, et, comme lui, je vous demande ce que vous venez faire ici.

— Mon devoir, Monsieur, répondit sentencieusement le substitut, et permettez-moi de m'étonner que vous le trouviez mauvais.

— Votre devoir, Monsieur, consiste à conserver à la justice le moyen de faire la lumière dans le crime dont vous poursuivez la réparation, et non pas à porter le

coup de grâce à une malheureuse qui avait dix ou douze ans lorsque ce crime a été commis. Je m'intéresse à cette fillette, mon cher monsieur; encore plus à son amoureux : je me porte sa caution. Je vais la faire transporter chez moi, à C..., et je vous engage ma parole d'honneur de vous la représenter moi-même chaque fois que vous croirez avoir besoin d'elle. »

Le substitut, qui n'avait probablement pas encore digéré nos plaisanteries antérieures, se montrait récalcitrant; il alléguait verbeusement des formalités indispensables, la nécessité du consentement de ses supérieurs; sa responsabilité était engagée, disait-il; il lui était impossible de renoncer à constater l'identité de la fugitive. C... l'interrompit brusquement.

« Mon cher substitut, lui dit-il, vous vous êtes, j'en suis certain, promis le régal du bel article dans lequel le journal du chef-lieu racontera dimanche prochain votre glorieuse découverte, et qui sera certainement répété par les mille ou douze cents gazettes qui jouent en France le rôle de la renommée. Eh bien, je vous en donne ma parole, cette parole qui vous semble une insuffisante garantie : si vous ou votre gendarme franchissez le seuil de cette porte, le récit de votre expédition figurera au complet dans ces colonnes et orné de la petite aventure qui lui a servi d'exorde, et a été, du reste, le point de départ de votre trouvaille. L'univers apprendra que la magistrature française compte dans ses rangs un veneur qui prend un veau pour un loup et lui fait les honneurs d'une balle! Sans compter que la véracité n'étant pas le péché mignon de MM. les journalistes, il est infiniment probable que ce veau, on le lui fera tuer, payer et... qui sait? rapporter dans son carnier, peut-être!... Succès de larmes, succès de rire, vous les aurez tous les deux. »

L'infortunée cravate blanche, bien qu'elle affectât de

sourire, ne résista pas à cette perspective. Sous prétexte d'en référer à son chef, il tourna les talons, suivi de son gendarme.

Un mois après, sur le conseil de C..., qui jugeait que Noémie soutiendrait mieux la cruelle épreuve du procès de sa mère si elle avait la tendresse d'un mari pour s'appuyer, elle épousait Baliveau, auquel C... et moi nous servîmes de témoins. Quelque temps après, la veuve Fallot comparaissait devant la cour d'assises. Devant l'accumulation des preuves qui se dressaient contre elle, elle confessa son crime. Seule, elle l'avait conçu et exécuté.

Menacée de renvoi, voyant son mari malade et dans l'impossibilité de chercher une situation dans une autre ferme, la mégère avait assommé son maître à coups de marteau. Dans la crainte d'une perquisition, elle avait laissé ostensiblement sur la table la montre et l'argent de sa victime, mais elle avait enlevé les quittances des termes en arrière, dont elle l'avait engagé à se munir en lui promettant de le payer. C'était avec l'aide du valet à demi-idiot qu'elle avait réussi à introduire le cadavre dans le grand saule et à en maçonner l'ouverture; pendant qu'elle accomplissait cette sinistre besogne, les enfants, par son ordre, lavaient les traces de sang dans la cuisine; la terreur qu'elle inspirait à ceux qui l'entouraient était telle que, pendant six ans, aucun des trois confidents du meurtre n'avait parlé. Elle fut condamnée aux travaux forcés à perpétuité.

Baliveau ne revint plus à la maison de chasse.

Au mois de juillet suivant, il me demanda son congé. Quoique visiblement heureuse, sa femme restait triste et mélancolique, quelques égards que lui témoignassent les gens de la maison; quoique la sympathie que la pauvre enfant m'inspirait ne laissât pas échapper une occasion

de s'affirmer, elle restait aussi craintive, aussi sauvage qu'elle l'avait été à Saint-Samson ; elle semblait se dérober à tous les regards dans la crainte d'y lire un reproche du crime de sa mère, et restait des journées entières enfermée dans la chambrette de son mari. Le piqueur était décidé à l'emmener dans son pays, espérant que dans ce milieu étranger, au milieu de gens qui ne sauraient rien de son histoire, la blessure de cette âme délicate parviendrait à se cicatriser. Quelque prix que j'attachasse à ses services, sa demande était trop raisonnable pour que je me refusasse à le laisser aller.

La veille de son départ, il vint régler son compte ; quand il eut reçu son argent, il resta debout devant mon bureau, tournant et retournant ses pièces de cinq francs entre ses doigts, et visiblement embarrassé.

— Monsieur, me dit-il enfin, voulez-vous me permettre de vous demander si vous ne songez pas à réformer Matador, qui commence à se faire vieux?

— Pourquoi cela, Baliveau?

— Dame, Monsieur, c'est un peu à lui que je dois de n'avoir point fait buisson creux dans ma quête au *conjungo* ; elle a bigrement aidé, la pauvre bête, à me conserver la plus avenante et la meilleure des femmes qui aient jamais repassé les chemises d'un piqueur ; c'est à cause de cela que si Monsieur était décidé à se défaire de Matador, je demanderais à Monsieur de me le céder de préférence à tout autre. Quand je serai là-bas, j'aurais gros cœur en me disant comme ça, de temps en temps : « Mon pauvre chien ! peut-être qu'à l'heure qu'il « est on le pend ! »

— Matador ne court point ce risque avec moi, mon cher Baliveau, car j'honore l'intelligence et l'attachement même chez les bêtes, et je ne suis pas encore assez pauvre pour refuser l'aumône d'un morceau de pain à

celles qui en témoignent ; mais il est juste que ce chien appartienne à celui-là qui chez lui a développé tout cela, et je vous donne Matador. »

Le lendemain matin, lorsque le piqueur, sa femme et le limier furent montés dans la voiture qui devait les conduire à la ville, Noémie pleurait à chaudes larmes en me faisant ses adieux ; les yeux de Baliveau lui-même n'étaient pas très secs. Quant à Matador, je dois confesser qu'il me fut impossible de surprendre l'expression de l'ombre d'un regret dans le dernier regard dont il honora la maison où s'étaient passées six années de son existence.

GASPARD L'AVISÉ

I

Vers la fin de l'hiver 1867, en fin fond de forêts, dans une excavation, double produit de la nature et de l'industrie paternelle, un jeune sauvage venait au monde sur un douillet matelas de cette mousse jaunâtre qui croît sur le tronc des arbres centenaires, et à l'abri d'une vigoureuse cépée de chênes dont le feuillage luxuriant devait servir à son innocence de rempart, de rideau et de parapluie.

Les parents de ce petit citoyen des grands bois étaient gens assez mal famés. Ils ne connaissaient en ce monde d'autres droits que ceux de la force, d'autres lois que celles de la guerre, d'autres principes que ceux de la ruse. Ils continuaient, à notre époque, les traditions des âges féodaux, prélevant la dîme sur le troupeau du prochain, tondant partout où il y avait à tondre, méprisant ceux qui les traitaient de bandits, et riant dans leur barbe de l'épouvante qu'ils inspiraient aux petits enfants de dix lieues à la ronde.

Afin de ne pas prolonger l'équivoque, nous dirons de suite que le papa et la maman de ce nourrisson, qui va

devenir notre héros, étaient deux grands loups, également célèbres par leurs méfaits et par l'habileté diabolique avec laquelle ils déjouaient la vindicte publique.

Si, comme il est permis de le soutenir, l'influence du territoire ne s'arrête point à notre espèce, il devient évident que ces deux drôles qui, à leurs chevrons, ajoutaient la qualité de loups normands, devaient être les plus madrés de tous les loups. Or, comme ils avaient appliqué toutes les ressources de leurs instincts et de leur stratégie à la conservation de leur progéniture, il fallait certainement que la Providence eût des desseins particuliers sur le rejeton de ces détrousseurs de bergeries, pour que les précautions qu'ils avaient prises afin d'élever paisiblement leur descendance se trouvassent un jour en défaut.

La mère louve avait judicieusement choisi son fort. Il était situé dans un canton éloigné de toutes les coupes en exploitation, au centre du plus épais des fourrés de la forêt; une centaine d'arpents de houx aux feuilles épaisses et acérées, croissant drus et serrés sous la futaie, servaient d'ouvrage avancé au liteau (1). Cette impénétrable fortification offrait encore l'avantage de ménager une ample provision d'étrilles aux animaux qui, plusieurs fois par jour, avaient à la traverser.

Toutes bêtes de proie qu'étaient nos deux maraudeurs, ils n'oubliaient pas que leurs appétits devaient céder devant leurs devoirs de chefs de famille. Depuis qu'ils avaient progéniture, ils se gardaient de commettre, dans les environs, le moindre délit qui eût révélé leur présence. Les veaux, les moutons, les oies avaient beau beugler, bêler, caqueter dans leur voisinage, avec l'agaçante stupidité des espèces destinées à

(1) Lieu où le loup se repose durant le jour.

être mangées, ils demeuraient insensibles à ces invites, stoïques en présence de ces tentations, et c'était toujours au loin qu'ils exécutaient leurs razzias quotidiennes. En outre, jamais sauvage n'avait été aussi prodigue de soins minutieux pour dérober la trace de ses pas que ne l'étaient nos deux compères quand ils rentraient au logis la panse pleine.

Il y avait quinze jours que les cinq jeunes brigands au poil roussâtre, aux oreilles noires et pointues, qui composaient la famille des vieux loups, grouillaient dans la mousse, se gavant de lait, se gorgeant de douce chaleur, savourant les jouissances à l'aide desquelles la nature affriande le jeune être au triste métier qu'elle lui destine sur la terre, lorsque le hasard amena un des ennemis les plus acharnés de leur race dans la solitude qui les avait vus naître.

Cet ennemi des loups servait en qualité de piqueur chez le marquis de Brichanteau, grand chasseur et lieutenant de louveterie de l'arrondissement.

Landouiller, c'était le nom du piqueur, n'était point un de ces veneurs de rencontre qui ont pu hésiter un instant entre la trompe et le plumeau. Il était doué, en venant au monde, de prédispositions natives, qui pourraient nous servir à le faire descendre de Nemrod, si l'on pouvait admettre qu'un homme de si piètre qualité puisse posséder une généalogie, et qui le prédestinaient à la profession qu'il avait embrassée. Il éprouvait, du reste, pour tout état qui n'était point le sien, ces mépris hautains qui caractérisent essentiellement les vocations sérieuses, et particulièrement celles qui vous mettent un outil tranchant au côté.

Cependant, la passion de persécuter les lièvres et de châtier les loups ne régnait pas sans partage dans le cœur de Landouiller : s'il aimait la chasse avec fureur, il

aimait aussi le vin avec frénésie. Il n'avait même jamais pensé à classer ses préférences, bien que, par des expériences multiples, il eut cherché à s'en rendre compte.

Or, on était à cette époque de l'année où la loi, fidèle au rôle providentiel qu'elle joue ici-bas, protège avec une égale sollicitude la multiplication des bons et des méchants, celle de l'innocent gibier et celle des animaux malfaisants.

Condamné à une inaction momentanée, Landouiller appréciait les avantages que l'on trouve à ne point borner ses appétits à l'unité. Il avait perdu le droit de tuer un lapin, il lui restait celui de boire double.

La veille, précisément, il avait si largement usé de ce système compensateur, en compagnie d'un sien confrère, que, lorsqu'il quitta le cabaret pour donner à ce confrère un bout de conduite, auquel celui-ci avait acquis des droits bien légitimes, il lui semblait que la lune et les étoiles dansaient un menuet avec des attitudes peu compatibles avec leur dignité, et que la terre oscillait sous ses pieds comme le pont d'un vaisseau. Parvenu au milieu de la forêt, lorsqu'il eut dit un tendre adieu à son compagnon et qu'il voulut revenir sur ses pas, il s'égara complètement dans le dédale de ces sentiers qui lui étaient cependant si familiers. Il fit mieux : dans une hallucination que l'on pouvait, il est vrai, pardonner à sa double qualité de chasseur et d'ivrogne, il prit un hallier pour sa chambre à coucher, il crut reconnaître son lit dans un fossé tapissé d'herbes, et, comme de juste, il s'y coucha et s'y endormit du sommeil de l'homme de bien.

Lorsqu'il s'éveilla, le soleil colorait d'une légère teinte blonde les cimes les plus élevées des hêtres et faisait luire leurs feuilles naissantes comme autant d'émeraudes enchâssées dans des chatons d'or bruni.

Les oisillons gazouillaient leur chansonnette printanière. Landouiller ne se souciait nullement de cette poésie. En reprenant le sentiment, sa première pensée fut pour la gourde, ordinairement suspendue au chevet de son lit. Son bonjour à l'astre qui le saluait de ses rayons fut un formidable juron à l'adresse de la chambrière du château, qu'il accusait d'avoir malicieusement garni sa couche de draps humides.

Ce juron, Landouiller ne l'acheva pas.

A travers le double rideau que formaient devant ses yeux et les brouillards de son ivresse de la veille, et les vapeurs qui s'échappaient de la terre, il venait d'apercevoir, à cent pas de lui, une brune silhouette qui avait suffi pour restituer à ses idées toute la limpidité dont elles étaient susceptibles.

Cette silhouette était celle d'un loup.

L'animal, avec des précautions infinies, allongea la tête entre les baliveaux (1) qui bordaient le chemin. Ses yeux inquiets cherchaient à percer les ombres de chaque buisson; ses larges narines ne se lassaient pas de humer la brise; ses oreilles se dressaient, se repliaient, se tendaient en avant, cherchant évidemment à classer les mille bruits qui sont le silence des forêts. Il disparaissait pour apparaître de nouveau et pour procéder à une seconde reconnaissance aussi minutieuse que l'avait été la première.

Landouiller s'était immédiatement tapi au fond de son fossé, et ne bougeait pas plus que s'il eût été de pierre. Il avait sur le loup l'avantage du vent, il en concluait que, en ne faisant aucun mouvement, il pourrait, à loisir, observer les manœuvres de la bête.

Effectivement, le loup, n'éventant aucun péril, se

(1) Arbres qu'on réserve, lors de la coupe d'un bois taillis, afin qu'ils puissent devenir arbres de haute futaie.

hasarda dans le chemin qu'il avait à franchir pour regagner ses demeures. Seulement, au lieu de marcher comme les loups marchent d'ordinaire, c'est-à-dire avec le museau en avant, ce fut l'arrière-garde qui se présenta la première, ce fut à reculons qu'il traversa.

Quelques instants après, un autre individu de la même famille, mais plus épais de corsage, passa en employant le même procédé.

Tout autre que Landouiller eût crié au miracle, mais le piqueur était un vieux routier : il n'ignorait pas qu'il n'est point sans exemple que des louves en gésine cheminent ainsi à rebours à leur rentrée, afin de dérouter les curieux qui essayeraient de suivre la trace de leurs pieds pour arriver à leur liteau.

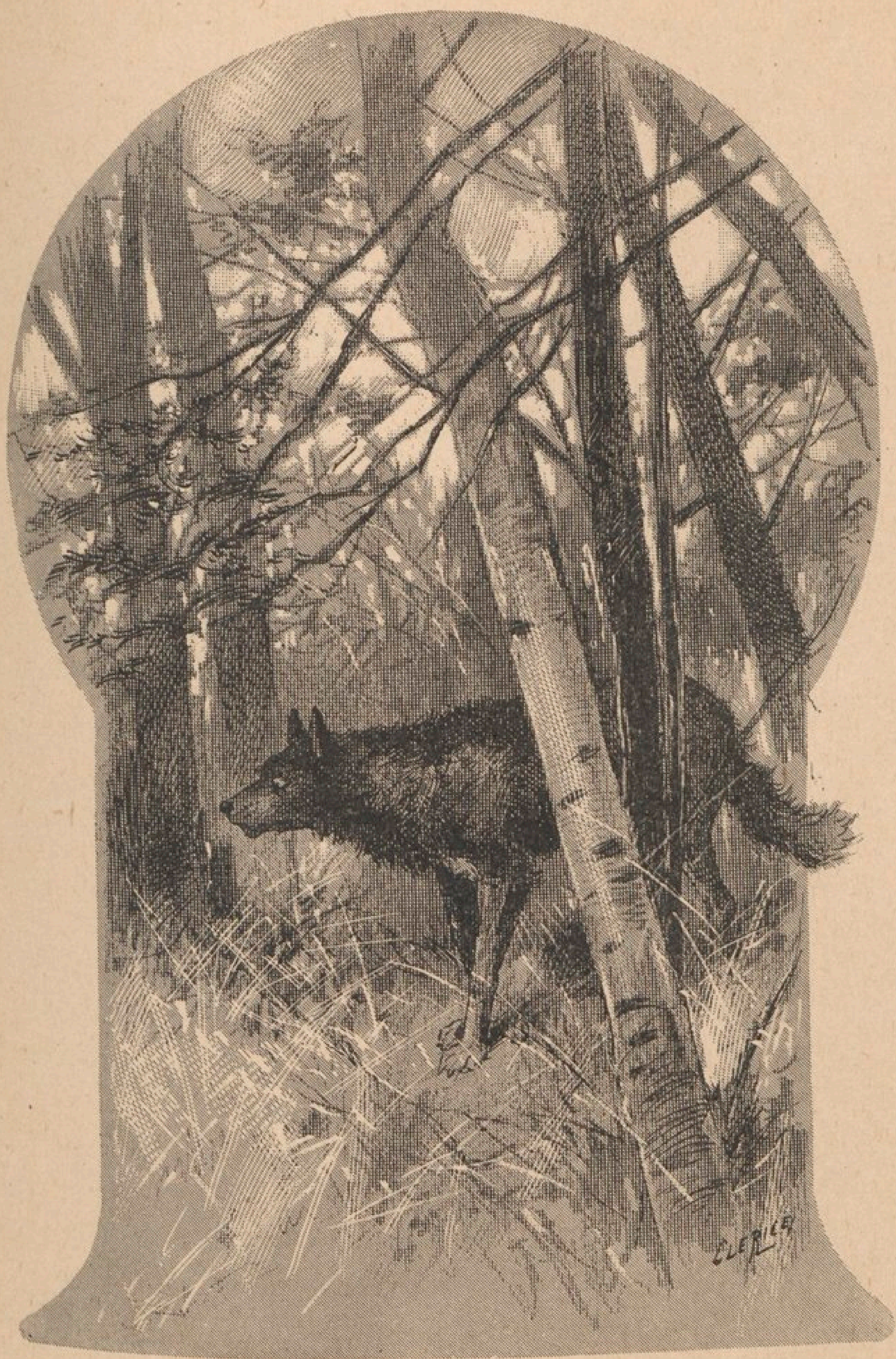
Il attendit, en faisant tourner ses pouces, que la louve eût eu le temps de procéder à la distribution du déjeuner, et que le vieux couple se fût endormi ; alors, se levant sans bruit, il s'éloigna après avoir marqué par une brisée l'endroit où les animaux étaient rentrés dans le fourré.

Le lendemain, avant l'aube, il revenait au bois, conduisant au trait son limier Miraut.

Il fit le tour de l'enceinte, trouva la sortie, mit son chien sur le contre-pied (1), se glissa dans le taillis de houx en rampant sur ses mains et sur ses genoux, et arriva à la clairière.

La louve avait si habilement distribué les feuilles et la mousse sur l'excavation dans laquelle elle laissait ses petits, que l'on eût marché sur le nid sans soupçonner qu'il y eût là-dessous des créatures vivantes. Mais le nez de Miraut n'était point de ces nez qui restent en défaut. Il avait éventé ceux que tout chien considère comme ses

(1) C'est-à-dire mettre un chien sur le chemin qu'a fait la bête, et non sur celui qu'elle tient.



CETTE SILHOUETTE ÉTAIT CELLE D'UN LOUP (p. 295).

plus implacables ennemis, en raison de leur qualité de cousins germains probablement, et se démenait comme un diable au bout de son trait (1).

Landouiller commença par se débarrasser de ce coadjuteur trop passionné, en l'attachant à un arbre; il alla au liteau, dégagea la mousse qui le recouvrait, et découvrit les cinq louveteaux.

Nos lecteurs sensibles, au cœur toujours prêt à se laisser attendrir par les grâces captieuses de l'enfance, ont déjà frémi; ils voient Landouiller cueillant une à une cette graine de brigands, leur brisant le crâne sur quelque pierre, ou les abandonnant aux dispositions peu bienveillantes de Miraut.

Qu'ils se rassurent! Les choses ne se passèrent pas ainsi.

Nous avons dit que Landouiller était au service d'un lieutenant de louveterie; or, s'il n'y avait plus de loups, il n'y aurait plus de lieutenants de louveterie, et le piqueur était un serviteur trop fidèle pour ne pas être de cet avis, qu'il faut que tout le monde vive, et principalement les loups.

En comptant et en recomptant les cinq louveteaux, la face barbue de Landouiller s'épanouissait avec une véritable expression de jubilation. Il passait l'index et le pouce sur les reins grassouillets des petits animaux, il évaluait le poids de chacun d'eux avec une grimace approbative à l'adresse de celle qui les avait nourris. Enfin il en choisit un, le plaça dans son estomac entre sa chemise et sa chair, puis il remit pieusement les quatre autres dans le liteau, avec des soins qui eussent attendri le cœur de la louve si elle se fût présentée en ce moment. Alors, détachant son chien, il s'éloigna, non

(1) Longe à laquelle est attaché le limier qu'on mène au bois.

moins enchanté des espérances d'hallalis qu'il laissait derrière lui que de la conquête qu'il emportait.

Le piqueur n'était pas encore à la grille du château que le louveteau avait déjà un nom. Sur les prémisses du museau pointu, des oreilles allongées, de la mine déjà rusée de son petit prisonnier, Landouiller l'avait nommé Gaspard. Et ce fut ainsi que Gaspard, tournant le dos aux aventureuses péripéties de l'existence du batteur d'estrade, fit, par la porte du baptême, son entrée dans la civilisation, où il était appelé à jouer son petit rôle.

Mis en demeure, par les vagissements du jeune sauvage, de pourvoir celui-ci d'une nourrice, le piqueur avait tout de suite songé au biberon. Il improvisa un de ces instruments à l'aide d'un sabot d'enfant, qu'il perça à sa pointe et qu'il garnit d'un tampon de linge, et Gaspard ne fit point le dégoûté, au contraire.

Landouiller et lui avaient décidément été créés pour se rencontrer et se comprendre ; dans un âge si tendre, l'élève se montrait déjà affligé d'une soif qui, bien qu'elle ne s'assouvît pas au même tonneau, ne le cédait en rien à celle de son maître.

« Ce n'est pas un louveteau, c'est une éponge! » disait de lui le piqueur avec une admiration mêlée d'envie.

Mais ce dernier ne tarda pas à s'apercevoir que, s'il est malaisé de servir deux maîtres à la fois, donner satisfaction à deux gosiers aussi altérés que l'étaient le sien et celui de son jeune disciple est une tâche bien autrement difficile à accomplir, et il chercha un suppléant.

Il y avait en ce moment au chenil une chienne qui venait de mettre bas et dont on n'avait conservé qu'un seul des enfants. Landouiller les transporta tous les deux dans sa chambre, avec la résolution bien arrêtée de

contraindre la lice (1) à se substituer à lui dans la laborieuse besogne de gorger de lait ce petit tonneau des Danaïdes.

L'entreprise était scabreuse. Perçante, c'était le nom de la chienne, appartenait à cette race des griffons de Vendée chez laquelle la chasse du loup est une vocation. Elle n'eut pas plutôt entrevu le nourrisson qui lui était destiné qu'elle manifesta des sentiments à peu près aussi sympathiques que l'avaient été ceux de son collègue Miraut, lorsque celui-ci avait éventé le liteau. Mais tout ce qu'elle gagna à ces démonstrations furibondes fut d'être muselée et garrottée par Landouiller, qui était bien autrement entêté que la pauvre bête ne pouvait être implacable dans sa haine, et elle n'en subit pas moins l'affront de livrer ses mamelles à cet ennemi de son espèce.

Au bout de quelques jours, soit force de l'habitude, soit que l'effet de la torture qu'elle avait à endurer eût eu raison de son antipathie, elle commença par tolérer l'étranger entre ses pattes, puis, comme en toute chose il n'y a que le premier pas qui coûte, elle finit par ne plus faire de différence entre celui-ci et le fruit de ses entrailles, leur prodiguant les mêmes soins, leur faisant la part égale dans ses tendresses.

Les hommes ont cru probablement atténuer les vilenies dont ils sont coutumiers en leur cherchant parmi les bêtes des éditeurs responsables, mais ce sont là des calomnies que celles-ci ne se font pas faute de démentir par des faits. En dépit de l'exécrable réputation que nous avons faite à sa race, le petit Gaspard se montra susceptible de reconnaissance ; la sienne s'étendit de la brave lice qui lui donnait son lait au ravisseur qui l'avait

(1) Femelle d'un chien de chasse.

enlevé à ses forêts, mais que vraisemblablement il considérait comme son père adoptif.

Son attachement pour le piqueur se révéla, au moment du sevrage, par un trait caractéristique.

Landouiller était un de ces esprits positifs qui mettent en pratique l'axiome de l'usurier Shylock et disent comme lui : « Rien pour rien. » S'il s'était levé matin, s'il avait dérangé Miraut pour cueillir Gaspard dans le liteau maternel, ce n'était nullement dans le but de conquérir une recrue à la civilisation, mais tout simplement afin d'avoir sous la main un jeune sujet à l'aide duquel il pourrait mettre sa remonte (1) dans la voie du loup. Aussi, lorsque la nourrice et le frère de lait eurent été réintégrés dans leurs chenils respectifs, il jugea parfaitement inutile de conserver le nourrisson pour son commensal, il le plaça dans une étable avec une écuelle de mouée (2) et un seau d'eau, en ferma la porte et en mit la clef dans sa poche.

Une séparation et la prison d'un seul coup, c'était beaucoup trop pour Gaspard ; il gémit tout le jour et toute la nuit. Mais nous savons de reste que, si Landouiller n'avait pas le cœur tendre, il avait le sommeil bien plus dur encore : gémissements et hurlements furent perdus.

Le lendemain, lorsque le piqueur eut lavé son chenil, étrillé ses pensionnaires et préparé la soupe, il pensa à son petit prisonnier. Ne l'entendant plus, il en conclut que son grand chagrin s'était calmé et qu'il était devenu raisonnable ; mais, en arrivant devant l'étable, il remarqua dans l'angle inférieur de la porte un petit trou qui lui donna à supposer que le captif avait agi autant au moins qu'il avait raisonné. En effet, la cage était vide ;

(1) Nouvelle portée de chiens.
(2) Sorte de pâtée qu'on donne aux chiens.

si faiblement armé que fût le louveteau, l'ais vermoulu lui avait offert si peu de résistance, qu'il y avait pratiqué une brèche, qui lui livrait la clef des champs.

Landouiller ne perdit point son temps à accuser son élève d'ingratitude; il courut au chenil, appela Miraut, lui passa une botte (1) et s'étant armé du plus cinglant de tous ses fouets, il commença à explorer le verger, que le fugitif avait nécessairement traversé en s'évadant.

Ils n'avaient pas fait cinquante pas que le limier commença à se rabattre (2) et, tendant le trait, se dirigea du côté des bois.

« Ah! ah! mon gaillard », disait le piqueur en se mordant la moustache, « le grand air est de votre goût, je comprends cela; mais laissez faire, quand je vous aurai repincé, et avec Miraut ce ne sera pas long, j'ai là-haut une bonne chaîne, qui vous inculquera l'amour du foyer domestique. »

Mais cela fut beaucoup plus long que Landouiller ne l'avait supposé. Après avoir promené longtemps son maître sous les couverts, le limier tomba à bout de voie. Le piqueur brisa une branche et commença de décrire des cercles autour de l'endroit où le limier tombait en défaut. Cette manœuvre sembla d'abord devoir être couronnée de succès; le chien se rabattit de nouveau, mais, avec son expérience, Landouiller ne tarda pas à reconnaître qu'ils revenaient pied pour pied sur la piste qu'ils avaient déjà suivie; il accusa l'infaillible Miraut de se laisser abuser par le contre, et, d'autant plus irrité que le dénouement de l'escapade de Gaspard devenait plus problématique, il envoya force saccades à son limier, en les accompagnant des reproches les plus sanglants,

(1) Large collier de cuir.
(2) Quitter le chemin, se détourner.

des adjurations les plus pathétiques du répertoire de la vénerie.

En vieux routier sûr de son fait et dédaigneux de la présomption humaine, le chien n'en continuait pas moins de suivre d'assurance, et comme la terre était trop sèche pour essayer d'en revoir (1), Landouiller prit le parti de le laisser aller. Miraut ramena son maître dans le verger, du verger à la basse-cour, s'arrêta, en remuant la queue et en poussant des abois étouffés, au pied de l'échelle de meunier qui conduisait aux appartements du piqueur, et, cette échelle, il commença de la gravir, en donnant, à chaque échelon, des signes évidents de sa satisfaction.

Landouiller était convaincu que le limier avait perdu la tête : aussi, au moment où celui-ci, arrivé devant la chambre, s'élançait et en poussait la porte entre-bâillée, il lui cingla les reins d'un maître coup de fouet, qui tempéra immédiatement ces ardeurs croissantes. Jamais injuste correction n'avait été administrée avec plus d'à-propos, car elle empêcha ce rembucher (2) de se métamorphoser en hallali ; en effet, au moment où le pauvre Miraut se rejetait en arrière, le piqueur aperçut, sur la peau de sanglier qui lui servait de descente de lit, le fuyard couché en rond et reposant du sommeil de l'innocence.

Cette surprise inattendue transporta Landouiller au septième ciel. Depuis, il raconta cette histoire à tous ceux qui lui faisaient l'honneur de choquer leur verre contre le sien, mais sans jamais parvenir à déterminer s'il avait été plus fier du nouvel exploit de Miraut qu'il n'avait été heureux de ce témoignage de la fidélité précoce de son louveteau.

(1) C'est-à-dire de prendre connaissance des traces de la bête.
(2) Rentrée de la bête dans son fort.

La reconnaissance comme la flatterie prend sa valeur de la bouche dont elle émane.

Cet attachement d'un animal dont il connaissait l'humeur peu sociable toucha singulièrement Landouiller. Non seulement le nouveau Régulus se vit de nouveau réintégré dans la chambre à laquelle il était si généreusement revenu, mais, à dater de ce jour, son maître le traita avec une condescendance dont il n'était pas coutumier.

Ainsi cultivées, les dispositions du louveteau s'affirmèrent de plus en plus. Il avait cinq mois lorsque nous fûmes admis à faire sa connaissance ; il était aussi soumis, aussi caressant, aussi démonstratif qu'un jeune chien. Lorsque le piqueur rentrait après une absence, son retour était pour Gaspard l'occasion d'une joie indicible ; il le saluait avec des cris d'allégresse, sautait à ses jambes, s'efforçait d'arriver à ses mains, rampait à ses pieds, en laissant derrière lui d'irrécusables preuves de la surexcitation à laquelle il était en proie, et qui ne se calmait que lorsque son maître lui avait rendu caresses pour caresses.

Ces séparations étaient, du reste, assez rares. Landouiller n'allait pas plus sans son loup que saint Roch sans son chien, que saint Antoine sans son compagnon. Gaspard le suivait dans toutes ses allées et venues, dans les basses-cours, à l'office, le nez sur les mollets du piqueur, réglant son pas sur le sien ; il l'accompagnait encore lorsque son service l'appelait au chenil, mais, dans ce dernier cas, il restait prudemment à la porte.

La cour de ce chenil était close par une grille placée sur un mur d'appui. Dans le principe, la présence de cet odieux petit étranger y soulevait de véritables tempêtes. Aussitôt qu'il apparaissait, les chiens se ruaient sur les barreaux, se bousculant, se culbutant, criant, hurlant à

l'envi, et protestant contre cette audace par trop insolente. D'abord épouvanté de ce tapage, Gaspard avait fini par reconnaître qu'il était aussi inoffensif qu'étourdissant, et, tranquillisé par la solidité du rempart, il s'asseyait sur sa queue en regardant les assaillants d'un air narquois qui pouvait bien passer pour une bravade. Ceux-ci, de leur côté, s'étaient habitués à sa présence; le plus souvent, ils se contentaient de témoigner leurs dédains en multipliant les uns après les autres, et contre la muraille derrière laquelle il s'abritait, le plus méprisant des gestes que la nature ait mis à la disposition de la race canine.

Landouiller n'était pas seul à honorer le jeune sauvage de son amitié; grâce à l'amabilité de son caractère, Gaspard était devenu la coqueluche de toute la domesticité de Brichanteau; les hommes d'écurie, les valets de chambre en raffolaient; les marmitons se disputaient à qui le gorgerait de friandises, et les filles de chambre elles-mêmes daignaient passer la main sur son épaisse toison. En même temps la réputation de douceur et d'honnêteté de ce loup sans pareil s'étendait dans les environs, il devenait une des curiosités du pays; il n'arrivait pas un visiteur au château que le piqueur et son disciple ne fussent mandés au salon, où chacun s'extasiait sur les grâces et la gentillesse du charmant animal, tandis que Landouiller qui, la toque à la main, restait respectueusement debout devant la porte, se rengorgeait en s'attribuant une bonne moitié des compliments que l'on adressait à son élève. Quant au coup que M. de Brichanteau l'engageait à aller boire à l'office après chacune de ces séances, nous n'avons pas besoin de dire qu'il le gardait pour lui tout seul.

Mais, si heureusement doué qu'il soit et si puissante que puisse être l'influence de l'éducation, un loup n'est

pas un agneau et ne saurait le devenir. Quand Gaspard passa louvard, l'idylle finit, et Landouiller apprit à ses dépens qu'essayer de blanchir un nègre était du temps parfaitement perdu.

Les premiers de ces retours au tempérament héréditaire firent peu de bruit et furent facilement étouffés. Deux ou trois poules, autant de canards, un dindon disparurent. On accusa tout le monde, le renard, les fouines, les maraudeurs, jusqu'à d'honnêtes chiens de berger; on eût admis que ces volailles, lasses de l'existence, s'étaient suicidées plutôt que de faire à cet adorable petit Gaspard l'injure de le croire pour quelque chose dans leur disparition.

« Toutes les poules viennent picorer dans son écuelle et il ne les regarde seulement pas, disait l'un.

— Et puis il est si doux que je ne sais pas s'il a le courage de tuer ses puces, ajoutait un autre.

— Gaspard et moi, c'est tout un, reprenait péremptoirement Landouiller, en ce qui regarde la sobriété! »

Ce rapprochement provoqua quelques sourires, aussitôt réprimés, car le piqueur n'était pas commode; mais le jeune loup n'en sortit pas moins blanc comme neige de cette épreuve.

A quelque temps de là, un chat superbe, l'orgueil et la joie des servantes de la basse-cour, prit le chemin où les poules, les canards, le dindon l'avaient précédé : il manqua, comme eux, à l'appel.

Cette fois et en raison des habitudes sédentaires de l'ami de ces demoiselles, il fallait bien supposer quelque meurtre ténébreux. Il n'y avait point, il est vrai, de témoins oculaires, mais il se trouva qu'un groom se souvint que l'avant-veille au soir, à l'heure où le dîner réunissait les gens à l'office, il avait entendu les cris du matou en détresse : l'assassinat était patent.

Cependant, quand il s'agit d'en rechercher l'auteur, on se divisa de plus belle. La médiocre sympathie dont la victime jouissait chez les hommes disposait ceux-ci à traiter l'attentat dont elle avait été l'objet avec une déplorable légèreté; les amies du défunt, au contraire, donnaient à l'événement une importance considérable, et, guidées par l'intuition des cœurs sensibles, elles insinuèrent que Gaspard n'était peut-être pas aussi étranger au crime qu'il le semblait.

Il va sans dire que Landouiller prit la supposition comme une offense personnelle, et que les péronnelles furent tancées plus rudement encore que ne le méritait leur imprudence.

Un incident inattendu donna raison à cette indignation du maître et affranchit l'aimable disciple de ces premiers soupçons.

Dans un coin de la basse-cour, devant le mur des écuries, et, par conséquent, à une faible distance de la résidence ordinaire de Gaspard, se trouvait une niche vermoulue, qu'habitait un vieux braque, auquel M. de Brichanteau, en raison de ses bons et loyaux services, avait accordé les invalides. Blanchi, raidi, cassé, édenté, un peu sourd, n'y voyant pas trop clair du seul œil qui lui restât, Castor, c'était le nom du vétéran, finissait, dans cette retraite, des jours qui avaient été brillants. En proie à une sorte de misanthropie philosophique, dédaigneux de la génération présente, préludant par des sommes de vingt-trois heures sur vingt-quatre au grand sommeil vers lequel il s'acheminait rapidement, insensible à tout ce qui se passait autour de lui, on ne le voyait plus remuer le tronçon de queue qui avait marqué des quêtes (1) si magnifiques lorsque son maître venait le visiter dans sa retraite.

(1) Action d'un chien qui démêle la voie d'un cerf, d'un sanglier, etc.

Gaspard avait maintes fois essayé d'entreprendre un petit commerce d'amitié avec son voisin; ses avances n'avaient eu aucune espèce de succès auprès de ce grave personnage, décidé à se maintenir dans son superbe et maussade isolement; mais les rebuffades par lesquelles il avait été accueilli n'empêchaient point le jeune intrigant de rôder sans cesse autour de Castor.

Or, en passant devant la niche, le groom dont nous avons déjà parlé remarqua, parmi les débris de paille qui en jonchaient l'entrée, un objet qui ressemblait terriblement à une patte de chat à demi rongée; il la ramassa et la porta à l'écurie. On s'assembla, les filles de basse-cour furent appelées et, avec une émotion bien naturelle, elles se montrèrent unanimes à déclarer que cet objet avait appartenu à l'animal si misérablement décédé. Cette découverte inspira nécessairement l'idée de pratiquer une visite domiciliaire dans le logis de ce pauvre Castor, qui, en ce moment, vautré au soleil, dormait paisiblement et sans se douter de l'orage qui s'amoncelait sur sa tête.

La perquisition eut les résultats les plus graves. La niche de Castor était un véritable antre de brigands. Non seulement on y trouva des morceaux de peau qui ne laissaient, hélas! aucun doute sur le rôle qu'il avait joué dans la triste fin du matou, mais ce sybarite avait poussé la scélératesse jusqu'à se faire un édredon de la dépouille de ses victimes antérieures : plumes de dindon, de poules et de canards, tout était là.

Le cas parut si grave, que l'assistance fut d'avis d'en référer à M. de Brichanteau. Celui-ci se refusait à croire à la culpabilité de son vieux serviteur; mais, devant la montagne de pièces à conviction que chacun étalait sur le perron, il dut se rendre. Il en coûtait au châtelain de se séparer tragiquement de son compagnon; on lui repré-

senta que Castor était tellement infirme qu'il ne fallait pas songer à le mettre à l'attache, qu'il serait plus humain de le débarrasser d'une vie qui devait être, pour lui, un fardeau et d'une vieillesse qu'il déshonorait.

M. de Brichanteau prononça l'arrêt avec des larmes dans les yeux. L'exécuteur ordinaire de ses hautes œuvres, Landouiller, conduisit le condamné dans le verger et le pendit à un pommier.

Il était, cependant, un des témoins de l'expiation qui savait mieux que personne que le pauvre Castor, comme l'infortuné Lesurques, était victime des vaines apparences et de la débilité de la justice humaine. Ce témoin, c'était le louvard qui, suivant ses habitudes, n'avait pas quitté son maître. Nous devons le dire, et cela n'est pas à sa gloire, il assista au supplice de l'innocent d'un œil sec, et avec une indifférence qui indiquait qu'il avait déjà fait quelque chemin dans la carrière du crime.

Eût-on été pétri de la main des Grâces, les fées les plus aimables et les plus généreuses se fussent-elles pressées autour de votre berceau, que l'on ne plairait pas à tout le monde : aussi avons-nous été un peu loin lorsque nous avons parlé des sympathies que Gaspard était parvenu à se concilier et sommes-nous forcés de reconnaître que cette règle générale n'était pas sans exception, et que plusieurs habitants du château professaient pour notre jeune héros une aversion à peine dissimulée.

A la tête de ces dissidents et de ces ennemis du louvard figurait Mme la marquise douairière de Brichanteau, la mère du lieutenant de louveterie. Imbue des préjugés de l'ancien régime, fort absolue dans ses opinions, la bonne dame n'admettait point que l'éducation pût remédier aux torts de la naissance; essayer de décrasser un vilain, c'était, à l'entendre, perdre son temps et ses

peines; elle tenait que le monde ne marcherait pas si mal si on se décidait à laisser chaque chose et surtout chacun à sa place. Elle se montrait particulièrement courroucée du singulier caprice de son fils, lorsque celui-ci se permettait d'introduire dans le salon une bête d'aussi mauvaise compagnie.

Le caractère altier de Mme de Brichanteau était sans doute pour quelque chose dans son antipathie pour Gaspard, mais, en y cédant, elle subissait surtout l'influence de deux personnages qui jouissaient d'un immense crédit sur son esprit, et qui, l'un et l'autre, s'étaient toujours montrés animés d'une haine farouche envers le petit sauvage.

Ces deux personnages se nommaient Brimborion et Cobourg. Le premier était un des rares rejetons d'une race de chiens jadis nombreuse et célèbre, aussi remarquable par sa laideur que par l'humeur hargneuse qui la caractérisait, les carlins. Le second était un magnifique ara, au plumage bleu et orangé, mais dont le tempérament n'était pas moins grincheux que celui de son camarade Brimborion.

L'inimitié du trio ne laissait jamais échapper une occasion de se traduire.

Cobourg, qui habitait le vestibule, était toujours le premier à entamer la manifestation. D'aussi loin qu'il apercevait l'ennemi commun trottinant sur les talons de Landouiller qui l'amenait au salon, il s'agitait sur son perchoir comme un diable dans un bénitier, fouettait l'air de ses ailes, et, élevant d'une octave la tonalité déjà si perçante de son organe, il jetait des cris assourdissants. Puis, son hostilité ne s'en tenant pas à cette pantomime, il gagnait précipitamment l'échelon le plus rapproché du sol, s'y suspendait par les pattes, la tête en bas, et s'évertuait à envoyer un coup de son énorme bec

au pauvre louvard, qui, pour franchir la porte, était forcé de passer devant le bâton.

Ce charivari indicateur avait le privilège de tirer Brímborion de l'engourdissement dans lequel se passaient les neuf dixièmes de son existence. Le carlin n'avait pas plutôt entendu ce signal, qu'il quittait la bergère dans le duvet de laquelle il sommeillait, sautait sur les genoux de sa maîtresse, aussi lestement que sa majestueuse rotondité voulait bien le lui permettre, et, crispant son masque d'arlequin, il commençait à gronder pour éclater en abois furibonds, aussitôt que Gaspard entrait dans le salon.

Moins bruyantes que celles de ses deux favoris, les malveillantes dispositions de la marquise n'étaient pas moins manifestes : elle s'armait de son mouchoir et de son flacon, tonnait avec un redoublement d'aigreur contre les travers de l'esprit du siècle, menaçait de s'évanouir chaque fois que l'infect petit animal se rapprochait de son fauteuil, et ne cessait ses doléances que lorsque M. de Brichanteau avait congédié le visiteur. Or, comme, se modelant sur leur maîtresse, et tant que l'intrus restait dans l'appartement, Brimborion et Cobourg ne cessaient pas de vociférer de toute la puissance de leurs poumons, ce concert ne laissait pas que de nuire au succès de la représentation. Quel qu'en fût le charme, il inspirait aux spectateurs un certain désir de la voir s'abréger.

L'amour-propre des artistes est implacable dans ses ressentiments : Gaspard ne pouvait pas pardonner à ses trois adversaires les humiliations que ceux-ci lui ménageaient ; mais, comme chez lui la prudence avait devancé l'âge, si vive que fût son irritation, il n'avait garde d'en rien témoigner, même vis-à-vis de ceux que leur condition sociale ne mettait pas à l'abri de ses vengeances, et c'était à peine si, en passant devant l'un et l'autre de ces

deux contempteurs de ses mérites, certain regard de côté indiquait qu'il nourrissait l'espoir d'une revanche.

Cette vengeance, hélas! devait être terrible.

Un soir que le louvard sortait du salon, Cobourg, qui avait guetté son départ, prit si bien ses petites mesures, que son bec, au lieu de se refermer dans le vide, comme cela lui arrivait le plus souvent, se planta comme un harpon dans les alentours de la queue du pauvre Gaspard et enleva de ces œuvres basses non seulement un beau bouquet de poils, mais encore la peau qui y adhérait.

La pauvre petite bête jeta un cri de douleur, qui se confondit avec les glapissements d'orfraie par lesquels l'ara célébrait son triomphe. Ce fut à peine si Landouiller prit garde à cette altercation; M. de Brichanteau venait de le rappeler. Il rentra en fermant inconsidérément la porte derrière lui et en laissant, par conséquent, les deux champions en tête à tête.

L'absence du piqueur dura à peine deux minutes. Un des hôtes de son maître venait de lui glisser une pièce ronde dans la main, et le futur emploi de cette aubaine préoccupait si fort Landouiller qu'il ne remarqua point le silence de mort qui régnait dans le vestibule quand il y reparut; il siffla son élève et se dirigea vers sa chambre, en s'enfonçant de plus en plus dans ses graves méditations.

Cependant, en montant son escalier, et comme il venait de décider qu'il serait du dernier mauvais goût d'aller contre la volonté du donataire, en détournant un pourboire de sa destination, il fut frappé d'un bruit insolite qui retentissait derrière lui, et qui semblait produit par le choc d'un corps dur sur chacun des degrés qu'il escaladait. Assez curieux de reconnaître ce que son compagnon pouvait voiturer de la sorte, il alluma la chan-

delle, et, à sa lueur vacillante, il aperçut un spectacle qui faillit lui faire tomber des mains le flambeau. Gaspard, l'œil béatement voilé, les oreilles coquettement rejetées en avant, se tenait gravement assis sur cette partie de sa personne qui venait d'être endommagée, et il portait triomphalement dans sa gueule l'auteur même de ces avaries, l'infortuné Cobourg, dont la tête et la queue inertes et pendant à droite et à gauche indiquaient qu'il avait cruellement expié sa victoire éphémère.

Landouiller poussa un rugissement de fureur : il saisit le louvard de sa main gauche, de la droite il lui arracha feu Cobourg, et commença une fustigation terrible, dans laquelle la victime jouait le rôle d'un martinet, et il y appliqua tant de conscience que le cadavre du pauvre ara avait fini par s'allonger comme une lanière.

Quand le piqueur fut las de frapper, il commença à réfléchir.

Cette révélation des déplorables instincts de son élève indiquait assez clairement que le louvard n'avait point été aussi étranger qu'il l'avait soutenu aux forfaits antérieurs; mais, pour le quart d'heure, ce n'était pas de ceux-là qu'il se préoccupait; il songeait avec terreur à la gravité de ce nouveau crime, au retentissement qu'il allait avoir, et, connaissant l'humeur acariâtre de la marquise et son attachement pour l'ara défunt, il ne doutait pas que son ressentiment ne s'étendît jusqu'à lui.

Or, Landouiller tenait d'autant plus à sa place que, la saison de chasse étant commencée, il lui eût été bien difficile de trouver une autre condition. Il ne fut pas plus tôt entré dans cet ordre d'idées qu'il commença par découvrir à la détestable action dont son élève s'était

rendu coupable quelques circonstances atténuantes. Après tout, ce n'était pas déjà une si grosse perte que celle de ce perroquet, qui ne savait même pas dire la phrase classique : *As-tu déjeuné, Jacquot?* et que ses cris rendaient insupportable à tout le monde; et puis, enfin, si malheur lui était arrivé, Cobourg ne devait s'en prendre qu'à lui-même, puisqu'il avait été l'agresseur.

Comme il n'était pas bien certain que Mme de Brichanteau se rendît à ses raisons et s'en rapportât à son témoignage, il pensa qu'il serait sage de lui dissimuler l'événement, et, devenant le complice du meurtrier, il ramassa pieusement la dépouille mortelle de l'ara décédé, la mit dans un sac qu'il lesta d'une pierre, et s'en alla jeter le tout au plus profond de la pièce d'eau.

La disparition de Cobourg fit grand bruit au château; mais, grâce aux précautions du piqueur, son élève ne fut pas soupçonné. On supposa que le captif avait pris la clef des champs, et Landouiller poussa la duplicité jusqu'à organiser une battue dans les massifs du parc, où il jurait que le fugitif avait dû se réfugier. Ces recherches furent parfaitement inutiles. Maîtres et gens se consolèrent aisément de cet insuccès; mais il fut loin d'en être de même de la vieille marquise, qui ne pouvait se faire à l'idée que l'ingrat ne reviendrait pas à la chaîne qu'elle lui avait rendue si douce.

Le ciel lui réservait une épreuve bien plus cruelle encore.

A quelque temps de là, la bonne dame, accompagnée de Brimborion, sur lequel se concentraient toutes ses tendresses, s'était promenée dans le parc pendant la matinée, demandant Cobourg à tous les échos et cherchant à reconnaître sa voix au milieu des cris des pies et des geais qui voltigeaient de chêne en chêne.

On était à la fin de septembre, et la chaleur était

accablante. La douairière avait apporté tant d'ardeur dans ses explorations, qu'elle se sentit fatiguée; elle s'assit sur un banc, perdu au milieu d'un massif et entouré de broussailles, et ne tarda point à s'assoupir. De son côté, Brimborion, qui ne s'arrangeait guère de ce métier de batteur d'estrade, ayant avisé une belle touffe d'herbes à quelque distance, y fit son trou et s'y endormit de ce sommeil torpide qui caractérise le chien obèse.

Tout à coup, un cri aigu, déchirant, arracha Mme de Brichanteau à sa somnolence; elle ouvrit les yeux, essaya de se lever, mais retomba aussitôt sur son banc, muette, paralysée par la terreur et le désespoir. Elle venait d'apercevoir l'affreux louvard, objet de ses aversions, qui s'enfuyait à travers les buissons en emportant dans sa gueule l'infortuné Brimborion, dont les hurlements désespérés allaient en s'affaiblissant et devenaient des râles.

Au bout de quelque temps la pauvre dame, recouvrant ses sens, put regagner le château, et raconter, d'une voix entrecoupée de sanglots, ce qui venait de se passer. Tous les domestiques se précipitèrent à l'envi, mais, hélas ! ce ne fut que pour retrouver, dans un bosquet, le cadavre du malheureux carlin, dûment étranglé. D'autres ramenèrent le meurtrier qui, selon ses habitudes hypocrites, avait déjà regagné son domicile, et affectait les attitudes les plus innocentes.

Cette fois, son astucieuse diplomatie fut inutile; le crime était patent, et M. de Brichanteau décida que, le lendemain, Gaspard serait donné aux chiens, et chassé jusqu'à ce que mort s'ensuive.

En serviteur soumis, Landouiller n'avait point protesté contre l'arrêt que M. de Brichanteau venait de rendre contre son élève, mais il n'en restait pas moins

aussi péniblement affecté de sa rigueur que sa rude nature pouvait le lui permettre. Jamais il ne s'était senti aussi désagréablement impressionné depuis le jour où il avait eu à dépêcher dans l'autre monde un vieux limier nommé Timballeau qui, pendant dix ans, avait été son frère. Il avait songé à implorer un adoucissement de la sentence, mais l'irritation ou plutôt le désespoir de la marquise affectait de telles proportions, elle menaçait si énergiquement de quitter le château si le coupable échappait au châtiment, si les mânes de l'infortuné Brimborion restaient sans vengeance, qu'il se fût inutilement compromis en sollicitant en faveur du louvard. Il le comprit, et renfonça son chagrin, qui se traduisit par un accès d'humeur grincheuse, dont ses divers subordonnés bipèdes et quadrupèdes eurent fortement à souffrir.

Le piqueur ne dormit guère, et, lui qui ne songeait guère, il rêva, toute la nuit, au drame du lendemain.

Cependant, fidèle à la consigne, il se leva avant le jour, s'habilla, et, ayant donné une longue accolade à sa gourde pour se raffermir le cœur, il se rendit à l'étable dans laquelle le condamné avait été renfermé. En apercevant son maître, le pauvre animal s'élança, se tendit sur sa chaîne, et, par ses caresses, lui témoigna la joie qu'il éprouvait à le revoir. Ces démonstrations affectueuses de celui qu'il allait conduire à la mort ajoutaient au chagrin de Landouiller, et c'était avec une espèce de confusion qu'il les recevait. Il détacha le louvard et s'achemina avec lui vers les bois.

Il s'aperçut alors que le plan de M. de Brichanteau n'était pas d'une réalisation facile.

Ce fut en vain qu'il tenta de décider Gaspard à prendre la clef des champs; comme s'il eût pressenti le sort que lui réservait cette prétendue liberté qu'on lui

offrait, Gaspard se refusait obstinément à quitter son instituteur d'une semelle. Il ne fut pas plus heureux en essayant de l'égarer dans les massifs où il le conduisit. Le louvard avait, pour le retrouver, un guide un peu plus sûr que les miettes de pain du petit Poucet; quelques minutes après l'avoir abandonné, le piqueur l'entendait trottiner derrière lui. A bout d'expédients, Landouiller prit une corde dans sa poche, la passa autour du cou de l'animal, attacha l'autre extrémité à un brin de cépée et s'éloigna rapidement. Si Gaspard avait un bon nez, il avait aussi d'excellentes dents : le piqueur n'avait pas fait deux cents pas que la corde était coupée et qu'il était rattrapé.

Ce fut l'homme qui se déclara vaincu par la fidélité de la pauvre bête. Landouiller regagna piteusement le logis pour exposer ses embarras à M. de Brichanteau, avec l'espoir secret que ce dernier se laisserait attendrir par ces nouvelles preuves de l'excellent naturel du condamné.

Il n'en fut rien, mais le lieutenant de louveterie imagina une combinaison assez ingénieuse, et qui avait de plus l'avantage d'épargner au piqueur le regret d'avoir à livrer lui-même son jeune ami aux trente mâchoires qui avaient mission de le mettre en pièces.

Un valet de chiens prit le louvard à la chaîne, gagna une enceinte assez éloignée et reçut l'ordre de détacher son prisonnier et de monter dans un arbre lorsque la meute, que l'on aurait découplée dans la voie, serait à une distance de 500 à 600 mètres.

L'homme exécuta ponctuellement ses instructions, et ce fut Gaspard qui dérangea quelque peu le résultat de ce plan machiavélique. Aussitôt qu'il fut livré à lui-même, sans plus se soucier de celui qui l'accompagnait que des sourds abois qui roulaient déjà comme de loin-

tains tonnerres, il revint pied pour pied dans le chemin qu'il venait de parcourir, et ce ne fut qu'à une cinquantaine de pas de la meute, au-devant de laquelle il allait, que, épouvanté par ces abois tapageurs, il se jeta de côté, mais toujours dans une direction qui le ramenait à la maison.

Gaspard venait du premier coup, et sans s'en douter probablement, de pratiquer une des manœuvres les plus savantes de la tactique des animaux, un hourvari (1), d'autant plus difficile à démêler qu'il était plus prolongé.

Il arriva ce qui arrive toujours en pareille circonstance : les chiens, emballés sur la voie, la suivirent avec d'autant plus d'ardeur qu'étant doublée, elle était plus chaude; puis, quand ils furent au pied du chêne où avait commencé le hourvari, tombant à bout de piste, ils s'emportèrent dans toutes les directions. Lorsque M. de Brichanteau et ses gens arrivèrent, le valet, descendant de son poste, leur raconta ce qui s'était passé; mais on perdit du temps à rallier la meute, à mettre le gros du bataillon sous le fouet, tandis que Landouiller ramenait quatre vétérans au retour.

Cette manœuvre, toujours longue et laborieuse, donnant du répit au fuyard, il en profita pour se forlonger (2). Sa réclusion de la veille, ce visage inconnu qui l'avait entraîné dans les bois, le tapage qui s'ensuivait, lui donnaient à penser et lui inspiraient une certaine inquiétude; il revint donc tout droit à son liteau, c'est-à-dire à la chambre de Landouiller. Malheureusement, la porte du rez-de-chaussée était fermée, et il dut chercher un autre gîte. Il rôda autour du château; c'était l'heure du déjeuner des domestiques, et les abords étaient déserts.

(1) Changement des voies pour mettre les chiens en défaut.
(2) Fuir, prendre de l'avance.

Il finit par trouver une porte de service entre-bâillée, se glissa dans l'intérieur et, montant l'escalier, il arriva à un corridor. Une chambre était ouverte; il y pénétra sans que le bruit de ses pas, amorti par le tapis, eût éveillé l'attention d'une dame qui, assise au coin du feu, était du reste très absorbée par la lecture de *la Gazette de France*.

Cependant, le défaut ayant été relevé (1) et le gros de la meute ayant rallié, Landouiller sonna un bien-aller.

« Piquez et piquez ferme, Landouiller! » lui cria M. de Brichanteau, devant lequel il passait. « Ce ne sera pas une bouteille, vous en aurez six pour arroser l'hallali. »

Ce mot d'hallali et la lugubre perspective qu'il évoquait gonflèrent d'une nouvelle amertume le cœur de Landouiller et amenèrent un soupir sur ses lèvres; mais il pensa philosophiquement que, puisque son élève ne devait pas échapper à sa misérable destinée, autant valait ne pas perdre la récompense offerte, et il poussa derrière les chiens avec une ardeur que, il faut bien le reconnaître, il n'avait pas montrée jusqu'alors.

« Par le massacre du diable! nous le viderons au coin du feu », dit le premier valet de chiens, qui galopait derrière son supérieur, « car nous voilà sur le chemin de la cuisine ».

Effectivement, la meute venait d'entrer dans le parc. Devant les écuries, il y eut un léger balancer, mais il ne dura que quelques secondes, et la vivante avalanche se dirigea vers le corps de logis principal, en traversant les corbeilles, en préludant au futur hallali par l'extermination de leur parure automnale, en saccageant les dahlias, les œillets d'Inde, les chrysanthèmes, qui faisaient au château une ceinture fleurie.

(1) Les traces de la bête ayant été retrouvées.



ÉPOUVANTÉ PAR CES ABOIS TAPAGEURS IL SE JETA DE CÔTÉ (p. 319).

Landouiller, qui accourait, aperçut une porte entr'ouverte et, devinant ce qui s'était passé et ce qui allait suivre, il sauta en bas de son cheval et s'élança, le fouet haut. Il était déjà trop tard, et il ne parvint à arrêter que les retardataires; le gros de la meute était entré et, culbutant la domesticité mâle et femelle qui, trop tard aussi, avait essayé de s'opposer à l'envahissement, elle faisait retentir le corridor de ses abois auxquels des cris de détresse ne tardèrent pas à se mêler.

Hélas! c'était précisément dans la chambre de celle qui avait déjà contre lui tant et de si sanglants griefs que le malheureux Gaspard avait été conduit par sa mauvaise étoile. Surprise par ces aboiements insolites, la douairière s'était arrachée à son intéressante lecture, mais, au moment où elle se dirigeait vers la porte, cette porte, violemment poussée, s'ouvrait avec fracas, une vingtaine de chiens se ruaient dans l'appartement, renversaient les sièges, les guéridons, brisaient cristaux et porcelaines, et enfin, se groupant autour du lit, faisaient rage des griffes et des dents pour arriver jusqu'au fuyard, qui, plus svelte qu'aucun d'eux, les bravait dans son asile.

Ce ferme (1) d'un nouveau genre ne manquait certainement pas d'intérêt, mais la pauvre dame n'était point dans une disposition d'esprit qui lui permît d'en apprécier les charmes. Ne comprenant rien à ce qui se passait, épouvantée par cette bruyante invasion, elle avait appelé au secours, et, succombant à son émotion, elle avait fini par s'évanouir. M. de Brichanteau arriva avec son monde, il fit porter sa mère dans une autre pièce et lui donna des soins. Pendant ce temps-là, les chiens furent reconduits au chenil, et Landouiller, resté

(1) Résistance.

dans la chambre, appela son louvard, qui, tout tremblant qu'il était, n'en arriva pas moins en rampant, aussitôt qu'il reconnut sa voix.

Au moment où il descendait l'escalier, il rencontra M. de Brichanteau, dont le visage était pâle et contracté par la colère.

« Landouiller », lui dit sévèrement celui-ci, « renfermez votre maudite bête où vous voudrez, mais je vous préviens que vous quitterez mon service si on l'aperçoit dans la cour ou dans les écuries. Dans trois jours, nous allons en déplacement à Perseigne, on l'emmènera. Il ne trouvera pas, en forêt, des refuites (1) aussi ruineuses que l'ont été les siennes aujourd'hui, et, s'il échappe à mes chiens, vous serez autorisé à ajouter le surnom de *l'Avisé* au nom que vous lui avez donné. »

Landouiller s'en alla la tête basse, et, décidé à jouir de la compagnie de son élève pendant les trois jours de répit qui venaient d'être accordés à celui-ci, il le réintégra dans sa chambre.

Ce qui se passa pendant ces trois jours pourrait fournir un argument péremptoire à ceux qui soutiennent que les animaux ne sont pas absolument dépourvus de certaines facultés raisonnantes.

Un revirement, aussi radical que subit, s'opéra dans le caractère du louvard. A la suite de la scène que nous venons de raconter, il devint aussi triste, aussi morose qu'il avait été jusqu'alors insouciant et folâtre. Il comprenait, évidemment, le danger auquel il avait échappé, il en concluait qu'une modification considérable s'était opérée dans les bienveillantes dispositions que chacun lui témoignait jadis, il pressentait qu'il avait beaucoup à craindre et peu à espérer,

(1) Ruses d'une bête qu'on chasse.

et, devinant qu'il était sur un volcan, il n'avait pas la moindre tentation de danser sur son cratère, comme cela nous arrive si souvent. Il ne se laissait plus, comme autrefois, caresser par tout le monde; il était rentré dans l'humeur farouche de sa race. Pendant les trois jours qu'il passa dans la chambre de son maître, aussitôt qu'il entendait le pas d'un indifférent dans l'escalier, il se réfugiait sous le lit, et non seulement ni prières, ni objurgations ne le décidaient à en sortir, mais il montrait les dents, et ses yeux, brillant comme des escarboucles dans ces ténèbres, indiquaient quelques velléités de se servir de sa mâchoire.

En revanche, jamais il n'avait été aussi prodigue de démonstrations affectueuses envers le piqueur : aussitôt qu'ils étaient seuls, il sautait sur les genoux de celui-ci, promenait son museau sur ses mains et sur son visage, et se mettait en rond pour s'endormir.

Ces nouvelles preuves de la reconnaissance qu'il avait inspirée à son élève gonflaient le cœur du piqueur d'orgueil et d'amertume à la fois; la contrariété que lui avait causée le prochain et lugubre dénouement d'une liaison si touchante devenait de l'affliction, et cette affliction résistait aux nombreuses consolations alcooliques qu'il lui prodiguait.

Le soir, rentré dans sa chambre, il faisait monter le louvard sur son lit, et, l'œil humide, la voix fortement émue, il s'adressait à lui, comme si l'animal eût pu l'entendre.

« N'est-ce pas pitié », disait-il en promenant sa main des oreilles à la queue de son ami, « de condamner à mort une bonne et belle bête comme toi, pour un méchant perroquet qui assourdissait tout le monde et un affreux roquet qui ne se serait pas même rabattu sur un lapin? Ah! si nous étions seulement de quelques mois plus avancés dans la saison, mon pauvre Gaspard, ce serait

moi qui donnerais mon compte à Monsieur, et nous nous en irions tous les deux, l'un traînant l'autre. On m'a justement parlé d'une place, dans un département où le vin ne coûte que deux sous, nous serions là comme des coqs en pâte, toi et moi. »

Et, de plus en plus attendri, Landouiller déposait sur le front de son élève un baiser que celui-ci rendait en monnaie.

Le jour fatal arriva.

L'équipage se rendit à la forêt de Perseigne, qui fait partie de ce vaste massif qui commence à Senonches, se continue par La Ferté, le Perche et Bellême, et s'étend jusqu'à la basse Normandie par Écouves, Andaine, etc. Gaspard suivait dans un fourgon.

En raison des conditions nouvelles et exceptionnellement favorables dans lesquelles on allait opérer, M. de Brichanteau ne jugea point à propos de modifier le procédé précédemment employé. Un homme fut chargé de conduire le louvard en fin fond de forêts, dans un triage (1) qu'on lui indiqua, et de le lâcher quand le moment serait venu. Mais Landouiller manifestait ses sentiments secrets avec si peu de diplomatie, que son maître jugea prudent de le dispenser d'un service pour lequel il éprouvait tant de répugnance; il lui signifia que, pour ce jour-là, le premier valet de chiens prendrait sa place à la tête de l'équipage et que, s'il voulait suivre, ce serait en amateur. Cette mesure ajouta à la mauvaise humeur du piqueur un violent ferment d'irritation.

Les débuts de cette chasse ne rappelèrent pas du tout ceux de la première. Gaspard, dépaysé, ne tenta pas le moindre hourvari; mais elle ne fut pas davantage ce qu'est, ordinairement, une chasse de louvards.

(1) Canton d'un bois.

Attaqués par les chiens, ceux-ci quittent rarement leurs demeures; ils passent successivement dans les quelques enceintes dont ils ont connaissance et s'y font battre, d'abord parce que les refuites leur en sont familières, ensuite parce qu'ils n'ont dans leurs forces qu'une confiance médiocre, enfin parce qu'ils comptent sur le change dont leurs frères et sœurs fourniront l'occasion et que, quelquefois, la louve elle-même se décide à donner.

Gaspard, au contraire, prit son parti en vieux loup; il mit le nez dans le vent et commença de percer droit devant lui.

Quand Landouiller, qui suivait à une trentaine de pas derrière son maître, eut apprécié cette manœuvre, il grommela un juron qui, pour être contenu, n'en exprimait pas moins une désapprobation formelle de la tactique de son élève. Cette tactique était effectivement déplorable. Bien que, plantureusement nourri, élevé à l'état de liberté, le louvard fût à huit mois d'une force et d'une vigueur peu communes chez ses congénères du même âge, il ne pouvait lutter ni de vitesse ni de fond avec les bâtards anglo-poitevins de M. de Brichanteau. En tenant les couverts, en recherchant les forts, il pouvait encore conserver des distances pendant quelque temps; mais, acculé sur les lisières, il devait fatalement être forcé de débucher (1), et, en plaine, il ne fallait pas plus de dix minutes aux chiens pour l'avoir rejoint.

Tandis que le piqueur déplorait cette maladresse de son ami, celui-ci travaillait à lui prouver qu'il le jugeait mal. Arrivé sur les bordures, au lieu de se jeter dans les champs, il les longea, et, comme ces bordures, qui font face à la vallée du Mesle-sur-Sarthe, situées sur le ver-

(1) Sortir du bois.

sant de coteaux abrupts, sont épineuses et fourrées, il gagna encore un peu de terrain sur la meute.

Ce n'était point là le but auquel il tendait. Ne sachant qu'une note, le louvard pensait, comme Bilboquet, que cette note, il ne devait pas se lasser de la jouer. Il cherchait des maisons, parce que, la veille, elles avaient été, pour lui, d'un bon secours; il aperçut un clocher, des habitations : il crut au salut et se dirigea de ce côté. Au moment où il enfilait effrontément la grande rue, des paysans le signalèrent, et, s'armant de fourches et de pioches, s'élancèrent à sa poursuite ; il se jeta dans une ruelle, et, de là, dans les jardins qu'il traversa.

M. de Brichanteau arriva sur ces entrefaites; mais, ahuris par les cris des villageois qui, s'improvisant piqueurs, prétendaient tous les mettre sur la voie, déroutés par les allées et venues de tant de monde, les chiens étaient complètement en défaut. Le maître d'équipage supposa que son louvard devait avoir eu recours à la ruse qui lui avait si bien réussi quelques jours auparavant, et il n'eut pas plutôt engagé les paysans à visiter leurs maisons et leurs étables, que l'émotion et la confusion redoublèrent; les femmes criaient, les enfants pleuraient, tandis que les plus valeureux des habitants d'Allières procédaient aux visites domiciliaires les plus minutieuses.

Il y avait déjà quelque temps que le village était ainsi en révolution lorsqu'un petit pâtre accourut, tout effaré : le loup avait passé à dix pas de lui, il était maintenant en forêt. M. de Brichanteau, laissant les paysans poursuivre leurs investigations, fit rallier sa meute et la conduisit à la rentrée, que le jeune homme lui indiqua. Mais l'avance de Gaspard s'était triplée, et les voies du fuyard étaient déjà assez hautes pour que la menée ne fût plus courante.

Cependant, le rapprocher alla en s'animant, et bientôt les chiens repartirent avec un entrain qui indiquait que le louvard n'avait pas mis à profit les loisirs que le hasard, bien plus que son habileté, lui avait procurés. N'ayant point été élevé à la rude école de l'infortune, Gaspard, croyant naïvement que, comme les autres animaux, les loups ont le droit de se reposer quand ils sont las, s'était arrêté pour reprendre haleine. D'un autre côté, la forêt de Perseigne est une des plus sourdes que nous sachions; montueuse, entrecoupée de collines et de gorges profondes, elle étouffe le bruit d'une meute, fût-elle bien gorgée. Il résultait de tout cela que les chiens étaient presque sur lui avant qu'il eût soupçonné le danger.

Un tonnerre d'abois, éclatant tout à coup à cinq pas de lui, au moment où les chiens arrivèrent sur la crête, le lui révéla, et il partit comme un trait. Malheureusement, dans son effroi, il détala sur le terrain qui s'ouvrait devant lui, et que couvrait une de ces futaies de hêtres si communes en Normandie, et dont les dessous sont aussi unis, aussi dépourvus de plantes parasites que le parquet d'un salon.

Gaspard n'avait pas fait un kilomètre que les chiens, le gagnant de vitesse, lui soufflaient au poil, et que trois trompes sonnant l'à-vue ajoutaient à ses terreurs. Un taillis broussailleux qu'il atteignit le préserva des coups de dents que, tout en galopant à ses côtés, ses terribles adversaires essayaient déjà de lui envoyer. Mais, s'il eut la satisfaction de ne pas entendre bruire ces menaçantes mâchoires, sa situation n'en était pas beaucoup meilleure. Trop essoufflé pour revenir aux grands partis, il n'osait plus quitter son couvert; il se fit battre dans l'enceinte, buissonnant, se couvrant des ronciers, multipliant les hourvaris mal indiqués, et se donnant si sou-

vent à vue que M. de Brichanteau, qui ne se sentait pas d'aise, ordonna de sonner l'hallali courant.

Il était quelqu'un qui, comme le maître d'équipage, mais avec de tout autres sentiments, ne doutait pas que le dénouement ne fût proche ; ce quelqu'un c'était Landouiller.

Du moment où son élève s'était donné aux chiens sous la futaie, le piqueur avait jugé qu'il était perdu, et comme il le disait dans son langage imagé, il n'aurait plus placé une chique sur sa peau. Comme nous l'avons dit, la méfiance que lui avait témoignée son maître ajoutait à la sourde colère que lui causait le sacrifice que l'on avait exigé de lui, et avait même fini par la dominer. Il eût volontiers consenti à ne boire que de l'eau pure pendant une semaine entière, — un supplice dont la seule pensée lui donnait la chair de poule, — pour que le subordonné qu'on lui avait substitué dans le commandement du bataillon essuyât un honteux échec. Aussi, quand, aux abois de plus en plus multipliés de la meute, à la violence des reprises, il jugea que son élève infortuné était sur ses fins, avait-il ralenti l'allure de son cheval, autant pour échapper au spectacle de l'agonie de Gaspard que pour ne pas assister au triomphe de son nouveau rival.

Il se trouvait à près d'un kilomètre des veneurs, lorsqu'il entendit la fanfare. Redoutant que son absence ne fournît un nouveau grief à M. de Brichanteau, il s'était mis au trot pour rejoindre, lorsqu'il entendit derrière lui un gémissement plaintif ; il se retourna, et aperçut le louvard qui venait de sortir de l'enceinte, et d'un pas chancelant s'efforçait de le rejoindre.

Le pauvre animal était dans un misérable état : son poil mouillé, souillé de poussière, se collait sur son corps déjà singulièrement efflanqué ; sa langue baveuse

pendait démesurément hors de sa gueule, ses yeux étaient injectés de sang, son flanc palpitait avec violence, et il chancelait comme un homme ivre. Le piqueur s'était arrêté; le pauvre Gaspard vint à lui, se dressa sur ses pattes de derrière pour essayer d'atteindre à la botte de son maître, et, épuisé par cet effort, retomba lourdement sur le sol, où il resta tout haletant.

A sa vue, une inspiration soudaine avait traversé le cerveau de Landouiller; elle était si réjouissante, qu'elle se traduisit sur son visage par une grimace des plus malicieuses.

« Te voilà bien malade, mon pauvre Gaspard: mais, à ton âge et dans ta famille, on revient de plus loin. Sois tranquille, ils ne t'auront pas aujourd'hui, et cela apprendra à M. le marquis à donner ses chiens à conduire à un infirme. »

En parlant ainsi, le piqueur était descendu de cheval, il avait pris le louvard par la peau du cou, l'avait placé sur ses arçons, et, se remettant en selle, pinçant son cheval des deux éperons, il était parti au galop dans une direction opposée à celle dans laquelle était la meute.

Il était temps! Après un balancer (1) de quelques minutes occasionné par le dernier, le suprême hourvari que le louvard fût en mesure de tenter, la meute avait redressé la voie et arrivait comme une tempête.

Landouiller galopa quelque temps. Lorsqu'il fut dans les buissons de Neufchâtel, il gagna une enceinte de houx qui lui était familière, attacha son cheval à un arbre, prit son élève entre ses bras, se glissa dans le fourré, et le déposa au plus épais de l'épineux massif.

« Mon garçon », lui dit-il, lorsqu'il l'eut placé sur

(1) Hésitation.

un lit de feuilles sèches, et tandis que le louvard, comme s'il eût deviné que c'était l'heure des adieux, se ranimait pour le caresser, « mon garçon, il faut rester ici et tâcher de te tenir coi, si tu tiens à ce que ta patte ne figure pas au milieu d'un bouquet. En somme, tu n'es pas trop à plaindre, tu n'auras sans doute plus ton café au lait tous les matins, des aras à déplumer et des carlins de marquise à te mettre sous la dent; mais Perseigne vaut un peu mieux que les bôqueteaux (1) où je t'ai cueilli, les oies et les moutons ne manquent point sur les bordures, et les paysans savent qu'ils sont faits pour être tondus. Sois sage et prudent, et, quand tu seras grand loup, ce qui ne tardera guère, que la petite leçon d'aujourd'hui te profite : toujours tout droit, mon vieux Gaspard, c'est le seul moyen d'échapper aux griffes du diable, pour les loups comme pour les hommes. Surtout n'oublie jamais ton ancien maître, et, si ta mauvaise fortune te ramenait devant ses chiens, exécute-toi de bonne grâce, afin qu'il n'ait pas le nez aussi allongé que doit l'être en ce moment celui de son camarade Valentin. Adieu, Gaspard! »

En achevant ces mots, le piqueur fit tournoyer son fouet avec un sifflement menaçant pour empêcher le louvard de le suivre; mais, soit que celui-ci eût compris que la séparation devait être définitive, soit qu'il fût à moitié fourbu, il n'essaya point de quitter son liteau.

Landouiller rejoignit l'équipage en défaut sur le chemin, à l'endroit précis où le louvard avait quitté terre, pour cheminer d'une façon qui n'est point celle de ses pareils tant qu'ils sont en vie. Ses présomptions ne l'avaient point trompé : le camarade Valentin faisait effectivement la plus piteuse des figures; mais celle de

(1) Petits bouquets de bois.

M. de Brichanteau lui sembla un peu moins réjouissante à regarder. Furieux de sa déconvenue, honteux d'avoir à sonner la retraite manquée sur un loup de boîte, le veneur criait, jurait, tempêtait, et il n'aperçut pas plus tôt Landouiller que, soit qu'il soupçonnât que celui-ci n'était pas étranger à ce dénouement inconcevable, soit que dans sa colère il fût heureux de trouver quelqu'un sur lequel il lui fût possible de la décharger, il lui signifia immédiatement son congé.

Huit jours après, Landouiller quittait le château, sans avoir la consolation d'emmener avec lui celui pour lequel il perdait sa place, et convaincu qu'il ne reverrait jamais ce Gaspard l'Avisé qui lui coûtait si cher.

En cela il se trompait, comme vous l'allez voir.

Cette double perte de son élève et de sa place affligea profondément Landouiller, mais la seconde de ces mésaventures fut celle dont il se consola le plus aisément. Il trouva facilement un emploi chez un maître d'équipage du département de la Sarthe. Non seulement la nouvelle condition n'était pas au-dessous de l'ancienne, mais il avait une source inépuisable de consolations dans le nectar du cru, un petit vin blanc très estimable et qui laissait derrière lui un goût de pierre à fusil.

Les regrets que lui causait Gaspard furent infiniment plus vivaces, et ce même vin blanc ne contribuait pas médiocrement à les entretenir. Au deuxième verre, ils se réveillaient dans son cœur : au troisième, il cédait à leur pression, il entamait, au profit de l'assistance, la légende de ce loup comme on n'en avait jamais vu. Puis, à mesure qu'il parlait et qu'il levait le coude, son émotion allait croissant, jusqu'à ce que, étranglant d'attendrissement, l'histoire se terminât par un hoquet dans lequel expiraient à la fois le récit et la voix du narrateur.

« Tenez », ajoutait-il en manière de péroraison, « il n'y en a pas un seul ici qui puisse se figurer ce que j'ai éprouvé en me séparant de cette bête-là, à moins qu'il n'ait vu mettre sa femme en terre ! »

Le brave Landouiller allait peut-être un peu loin, mais ce ne sera pas nous qui blâmerons le choix d'une comparaison qui fait tant d'honneur à ses sentiments.

Ce culte pour la mémoire de son ancien ami survivait à son ébriété. Lorsque son limier se rabattait sur une voie de loup, son cœur palpitait toujours un peu en étudiant les connaissances. Il savait les espaces considérables que ces animaux franchissent, non seulement pour faire leurs carnages ou pour obéir aux lois de la reproduction, mais souvent aussi en raison de l'humeur vagabonde qui les pousse à changer de demeure, et il tremblait toujours que la mauvaise chance, en ramenant Gaspard devant ses chiens, ne le mît une seconde fois dans l'obligation de jouer ce rôle de Brutus dont il s'était si mal acquitté.

Cette douloureuse épreuve lui fut épargnée ; mais le ciel lui en réservait d'autres non moins amères.

II

On était en 1870 : notre gloire militaire sombrait dans une guerre follement entreprise et plus follement conduite; nos victorieux bataillons, disséminés sur un espace de cinquante lieues, sans cohésion et sans soutien, étaient écrasés et décimés tour à tour; les coups de foudre se succédaient sans s'attendre. Après Wissembourg, Reichshoffen, après Reichshoffen, Forbach; dans Metz investi, 150,000 hommes, l'unique armée qui restât à la France, s'épuisaient en efforts sans parvenir à s'ouvrir un sanglant passage ; les bandes mutilées qui avaient survécu à leurs désastres s'acheminaient vers Sedan, où elles trouvaient pis que la mort.

Pour la troisième fois, le sol sacré était ouvert à l'invasion ; pour l'arrêter dans sa marche, nous n'avions plus rien, ni un régiment, ni un bataillon, ni un soldat, rien que le patriotisme d'hommes désarmés.

Hâtons-nous de le dire ; dès le premier moment, il fut à la hauteur de la terrible épreuve que nous infligeait la destinée. Un élan sublime courut sur cette vieille terre des Gaules : l'amour de la patrie, l'horreur de la domination étrangère embrasèrent tous les cœurs; les aspirations, les discordes, les haines s'y fondirent. Le Nord comme le Sud, l'Est comme l'Ouest, subitement redevenus frères, se levèrent avec la même pensée, la même espérance, qui n'était plus, hélas! de vaincre, mais de combattre.

Le maître de Landouiller s'était enrôlé dans les zouaves de M. de Charette ; le piqueur s'engagea dans un corps de

francs-tireurs qui, quelques jours à peine après sa formation, était envoyé dans le département d'Eure-et-Loir, dans lequel les Prussiens avaient commencé à s'avancer.

L'invasion progressait avec la lenteur, mais avec la ténacité mécanique d'une marée qui prend possession d'une plage abandonnée; toujours méthodiques, ses formes étaient toujours assurées du succès.

Tantôt le matin, tantôt le soir, les rares cultivateurs qui n'avaient pas renoncé à leurs travaux voyaient apparaître quelques cavaliers : ceux-ci poussaient en avant, reconnaissant les routes, les chemins, les sentiers, les villages, tant que ne se manifestait aucune résistance. Au premier coup de fusil, tiré par quelque franc-tireur embusqué dans un bois, aux premières vibrations du tocsin d'un clocher de campagne, la troupe faisait volte-face, et s'évanouissait emportée au galop par ses rapides chevaux. Après quelques-unes de ces visites, on voyait arriver les Allemands, toujours en nombre supérieur à celui des troupes que leurs éclaireurs ou leurs espions leur avaient signalées. C'est ainsi qu'Épernon fut pris, après un combat, puis Maintenon; enfin, la lèpre s'étendant toujours de proche en proche, Chartres dut capituler à son tour.

Un corps d'armée détaché de celui qui opérait sur Orléans attaqua cette ville à revers; les 6.000 mobiles et francs-tireurs qui la défendaient durent se retirer devant les 25.000 hommes et les 50 canons que l'ennemi mettait en ligne. Ils battirent en retraite sur la forêt de Bailleau, l'extrême jalon de cette succession de massifs forestiers qui s'étend jusqu'à la basse Normandie; abrités par ces couverts, ils purent gagner le Perche sans être inquiétés.

Ici les choses pouvaient changer de face.

Les vastes plateaux de la Beauce ne prêtaient nulle-

ment à la guerre d'embuscades, la seule que les imperfections de l'organisation et de l'armement de nos soldats permissent d'opposer aux formidables masses allemandes avec quelque chance de succès. Les francs-tireurs avaient été rarement engagés; la surprise d'Ablis, un fait d'armes dont les guérillas espagnoles les plus célèbres eussent été fières, fut à peu près le seul exploit de cette première partie de leur campagne, et il avait fallu l'aventureuse audace du commandant Lipowski, la discipline et l'énergie de ses Parisiens, pour qu'elle réussît.

Le Perche, au contraire, était éminemment favorable aux entreprises des partisans. Pays onduleux plutôt qu'accidenté, mais universellement boisé, sillonné de chemins creux et couverts, où chaque champ s'entoure d'un quadrilatère de haies presque impénétrables, il paralysait l'action de la nombreuse cavalerie des Allemands, et, dans la guerre de chicane à laquelle la configuration topographique de la contrée les réduisait, ils perdaient une partie de leurs avantages. Aussi est-il regrettable que l'on n'ait pas songé à y concentrer des forces suffisantes pour les arrêter plus longtemps.

Ce fut là que Landouiller se trouva pour la première fois aux prises avec eux.

Son nouveau métier lui plut tout de suite. A vrai dire, il avait avec l'ancien plus d'un point de ressemblance : c'était la même lutte patiente de la ruse contre la ruse, les mêmes affûts de jour et de nuit. Quelques hallalis heureux le mirent en verve, et bientôt il déclara que, à bien prendre, la chasse au Prussien n'était pas trop au-dessous de la chasse au loup.

La bête ne devait malheureusement pas tarder longtemps à se retourner contre les veneurs. Les Allemands se lassèrent vite d'avoir leurs hulans fusillés au coin des bois, de voir leurs compagnies décimées par le feu d'en-

nemis invisibles. Avec leur tact militaire, ils comprirent sur-le-champ qu'ils ne pouvaient en finir qu'en occupant les centres principaux. Une colonne importante marcha sur Nogent-le-Rotrou et s'en empara, après avoir subi à la Fourche un combat acharné. Mais, quelques jours après, la reprise d'Orléans par les Français les contraignait à revenir en arrière, et ils abandonnaient le Perche pour n'y reparaître que dans les premiers jours de janvier 1871.

Pendant cet intervalle, les corps francs de l'armée de la Loire ayant été dissous et enrégimentés dans l'armée régulière, Landouiller se trouva placé dans un régiment de ligne avec lequel, le 6 janvier, il prit part au second combat de la Fourche. Comme au 21 novembre, la lutte y fut sanglante et le champ de bataille longuement disputé. Cependant, vers le milieu de la journée, l'armée française, débordée sur sa droite, dut se mettre en retraite sur La Ferté-Bernard. Landouiller fut de ceux qui tinrent les derniers. Après des prodiges de valeur, le bataillon auquel il appartenait, écrasé par le feu d'une batterie, chargé par un régiment de cavalerie, fut mis en déroute; chacun chercha son salut dans la fuite.

L'ex-piqueur et quatre ou cinq soldats qui se trouvèrent avec lui durent à l'épaisseur des haies de ne pas tomber sous le sabre des hussards. La fusillade qui s'étendait de plus en plus à leur droite, et qui avait gagné les rues de Nogent, leur faisait comprendre qu'ils ne pouvaient plus songer à rejoindre directement l'armée française; ils continuèrent de s'éloigner du champ de bataille en marchant sur l'Est. Landouiller, qui avait autrefois chassé dans le pays, leur servait de guide; il leur fit éviter la petite ville d'Authon, qu'il supposait occupée par l'ennemi, et, après avoir cheminé ainsi à l'abri des haies pendant trois ou quatre lieues et franchi environ

un millier d'échaliers, ils se trouvèrent, vers le soir, à 500 mètres environ d'un village.

Exténués de fatigue, à demi-morts d'inanition, ces malheureux se dirigeaient vers les maisons; mais Landouiller, le seul auquel ses souffrances personnelles ne fissent pas oublier les règles de la prudence, les arrêta, et leur fit comprendre la nécessité de se renseigner, avant d'aller se jeter ainsi, tête baissée, dans la gueule du loup. Bien leur en prit, car le premier paysan auquel ils s'adressèrent leur dit que Soizé (c'était le nom du village) hébergeait en ce moment deux escadrons de hulans. Heureusement pour ces pauvres gens, qui, la nuit venue, se trouvaient dans la nécessité ou de suivre les routes, où quelque patrouille ennemie les eût inévitablement ramassés, ou de bivouaquer en plein air, cet homme, touché de leur lamentable position, leur proposa de les recevoir dans sa métairie, qui se trouvait placée à une assez grande distance de l'agglomération principale.

Pour qui sait ce que fut le dénuement des soldats de cette armée et les privations qu'ils subirent, il sera facile de comprendre avec quelle joie ceux-là se retrouvèrent sous un toit, devant un bon feu, avec la perspective d'une nuit de bon sommeil sur une couche de foin. Mais les délices de cette nouvelle Capoue ébranlèrent les généreuses résolutions d'une partie de la petite troupe. Le métayer leur ayant offert d'échanger leurs uniformes contre des habits de paysan, sous lesquels il leur serait facile de se cacher dans les environs, trois d'entre eux acceptèrent ces propositions tentatrices, et le lendemain, au point du jour, quand sonna l'heure du départ, la bande se trouva réduite au seul Landouiller et à un caporal de la compagnie, lequel répondait au nom d'Ambroise.

Ceux-là, en revanche, étaient parfaitement déterminés à rejoindre leur corps, coûte que coûte; ils partirent pleins d'ardeur.

Comme nous l'avons dit, le piqueur connaissait un peu le pays; il savait, de plus, s'orienter assez facilement, ainsi que la plupart des gens de son métier, et pendant la nuit précédente il avait habilement calculé sa marche. Le corps allemand qui était à Authon devait évidemment, comme le gros de l'armée prussienne, se diriger vers La Ferté pour essayer d'en déloger les Français, et ce corps n'avait d'autre route à suivre que celle qui passe par Saint-Ulphace et Courgenard, et sur laquelle Landouiller lui-même avait compté. Pour l'éviter, il fallait donc se porter plus encore sur la gauche, gagner la forêt de Montmirail, à la hauteur de la Chapelle-Guillaume, et se rejeter sur Champrond, où il trouvait un autre chemin.

Le plan était très pratique, et aurait réussi si M. de Moltke, par une des combinaisons stratégiques qui lui sont familières, n'eût semblé prendre à tâche de le contrecarrer en faisant filer ses troupes par toutes les directions.

Nécessairement, les deux compagnons, peu curieux de se rencontrer nez à nez avec un hulan, se gardaient du moindre sentier et avaient préféré reprendre leur pénible gymastique de la veille, plutôt que de risquer d'avoir à entamer, avec quelques-uns de ces messieurs, une conversation dans laquelle ils n'eussent pas eu le dernier mot. Ils traversaient donc à travers champs, enjambant les échaliers, trouant les haies à la façon des lièvres et des lapins, quand l'éloignement de la passe praticable les eût trop détournés de la ligne qu'ils suivaient. Cette manière de cheminer était sûre, mais, pour deux hommes chargés d'un sac et d'un fusil, elle avait l'inconvénient

d'être fatigante. Aussi, bien que le froid fût encore assez vif, ne tardèrent-ils pas à se sentir aux prises avec une soif assez vive.

Dans le Perche, ce besoin trouve aisément sa satisfaction; il n'est pas une de ces étroites vallées qui ne mette un ruisseau à la disposition d'un chasseur altéré. Les deux soldats trouvèrent mieux encore : au moment où ils débouchaient dans une prairie, une vaste nappe d'eau se développa devant eux; c'était un des nombreux étangs dont la contrée est parsemée. Le caporal Ambroise ne fit qu'un saut jusqu'à la nappe limpide; il s'agenouilla sur le bord et but sans façon à la tasse; puis, se relevant et la barbe ruisselante, il se retourna vers son compagnon qui l'avait rejoint en lui disant, avec cet accent jovial que le Français conserve dans les situations les plus critiques :

« A votre santé, fusilier Landouiller; si le cœur vous en dit, ne vous gênez pas, c'est moi qui régale. »

Mais le piqueur qui, depuis quelques instants, considérait, avec une extrême attention, l'endroit où ils se trouvaient, hocha la tête d'un air dédaigneux :

« Non », répondit-il, « le canard sauvage est un oiseau que j'estime, et je ne veux pas lui faire du tort, caporal; et puis j'ai la poitrine si délicate que je serais capable de m'enrhumer si je mettais de l'eau dans mon vin. »

Ce mot de vin avait produit un effet magique sur Ambroise, qui se mit sur ses pieds, en considérant son camarade avec une stupeur anxieuse :

« Du vin? tu as du vin? » lui demanda-t-il.

« J'en aurai tout à l'heure, répliqua Landouiller, et cela m'est une raison suffisante pour ne pas faire connaissance avec le bouillon de grenouilles. »

Et comme le caporal regardait et cherchait autour de

lui, il lui désigna une pointe aiguë que l'on apercevait derrière un bouquet de sapins sur l'ondulation opposée à celle qu'ils venaient de descendre.

« Regardez là-bas », continua-t-il ; « ceci est un clocher, un clocher indique un village, un village démontre un cabaret, et le cabaret prouve le vin. »

Cette logique serrée fit une profonde impression sur le caporal Ambroise, qui essuya soigneusement sa moustache et passa sa langue sur ses lèvres avec quelque concupiscence.

« C'est pourtant vrai », dit-il, « et, quoique vous ne soyez qu'un simple fusilier, je dois reconnaître que votre raisonnement ne manque pas de bon sens. Mais s'il y a du vin là-bas, qui sait s'il n'y a pas aussi des Prussiens en train de le boire?

— Par les andouillers du diable! caporal Ambroise, qu'il y en ait ou qu'il n'y en ait pas, je jure d'y goûter à leur barbe. Tandis que ces brigands-là se payent des triples rations, il ne sera pas dit qu'un soldat français sera mort de la pépie. En route! »

Ils partirent, mais quand ils furent sur la crête de la colline, et qu'ils purent distinguer à un kilomètre environ non seulement le clocher, mais les toits des chaumières, le caporal s'arrêta.

« N'entendez-vous pas ces bruits de chevaux et de voitures? » dit-il en soupirant. « Nous ne tâterons pas décidément de ce vin-là, Landouiller; un gros corps d'armée traverse le pays en ce moment.

— Bast! » répondit le piqueur avec une parfaite insouciance, « s'ils le traversent, tant mieux, je ne risque pas de les rencontrer dans la cave où j'ai à faire. D'ailleurs j'ai soif, et puis j'ai juré, et quand je devrais trouver une balle prussienne au fond du verre, je suis décidé à en vider au moins un. Maintenant, caporal,

comme vous ne connaissez pas le terrain et la manière de s'en servir, je ne vous invite pas à m'accompagner, Cachez-vous dans ce petit bois ; le village où je vais aller me rafraîchir se nomme La Chapelle-Guillaume, et ces masses d'arbres que vous voyez sur la droite, c'est la forêt de Montmirail, dans laquelle je me proposais de vous conduire. Si je ne reviens pas, ces renseignements vous suffiront pour vous tirer d'affaire ; mais soyez tranquille, je reviendrai et je vous rendrai la politesse que vous avez voulu me faire tout à l'heure. »

En achevant ces mots, Landouiller jeta son fusil sur son épaule et se dirigea vers le bourg avec autant de désinvolture que s'il s'était agi d'aller à la noce ; mais il en était si près qu'il ne tarda point à changer d'allures. Le bruit qui venait de la route était continu. A une assez grande distance, sur une côte, à travers des nuages de poussière, on apercevait une fourmilière noire et les reflets étincelants des casques et des baïonnettes : évidemment, les fuyards ne s'étaient pas trompés, une colonne considérable était engagée sur ce chemin, que bordaient parallèlement les maisons du village de La Chapelle-Guillaume. Mais le piqueur était trop avancé pour reculer ; s'abritant derrière les haies, rampant à plat ventre dans les broussailles, il parvint à gagner les jardins qui se trouvaient derrière les habitations, traversa une dernière haie et pénétra dans la demeure qui attenait à l'enclos.

Le hasard l'avait bien servi ; c'était précisément un des cabarets du bourg. La cuisine dans laquelle il était entré était déserte ; mais, à travers une porte vitrée qui séparait cette pièce de la salle où l'on buvait, il aperçut le cabaretier et sa femme, debout devant leur porte, et regardant défiler les Allemands.

Landouiller commença par frapper assez rudement la

table avec la crosse de son fusil pour avertir ses hôtes qu'une pratique leur était arrivée; puis ayant chargé sa pipe, il prit un tison dans le foyer et se mit en devoir de l'allumer. Le cabaretier entra pendant que le piqueur accomplissait cette importante opération. A la vue de ce soldat, en reconnaissant l'uniforme français, cet homme devint blême; atterré, il resta pendant quelques secondes sans pouvoir prononcer une parole.

« Deux bouteilles du meilleur, un verre, et lestement, lui dit Landouiller, qui avait pris une escabelle et venait de s'asseoir.

— Que venez-vous faire ici, malheureux? » s'écria l'homme, dont la voix étranglée indiquait l'émotion. « Vous ne les avez donc pas vus? Il y a 400.000 Prussiens sur la route.

— Tant que ça? Eh bien, tant mieux! » répondit le piqueur, dont le flegme désespéra son interlocuteur. « Plus on est de fous, plus on rit.

— Mais s'ils entrent ici?

— Eh bien, on trinquera, mon bonhomme. Ne dirait-on pas, à vous entendre, qu'ils ne savent pas ce que c'est que d'avoir soif? Allons, occupez-vous un peu moins des passants et un peu plus de vos clients. J'ai dit deux bouteilles et un verre, voilà votre argent, servez chaud, si vous ne voulez pas avoir affaire à Castor! »

En parlant ainsi, Landouiller avait fait résonner les capucines de son fusil; mais son regard était encore plus menaçant que le geste. Terrifié, le cabaretier descendit à la cave, remonta avec les deux bouteilles qu'il plaça devant le soldat. Nous devons rendre au piqueur cette justice que, si son œil s'alluma prodigieusement à la vue de la liqueur vermeille qu'elles contenaient, en dépit de la soif qu'il avait accusée, sa première pensée n'en fut pas moins pour son camarade absent : il prit une des



L'OFFICIER S'ABATTIT, LA FACE EN AVANT, FOUDROYÉ (p. 348).

deux fioles, la fit glisser dans la couverture roulée au-dessus de son sac, en assujettit les courroies avec un soin religieux, replaça le bagage sur son épaule, et ce ne fut qu'alors qu'il songea à lui-même. Il déboucha la bouteille qu'il s'était réservée, remplit le verre, dégusta à petits coups en connaisseur, fit claquer sa langue contre son palais avec une satisfaction qui eût probablement semblé flatteuse à l'aubergiste en d'autres circonstances, se versa et huma une seconde rasade, puis, reprenant sa pipe, il se remit à fumer.

Ce sang-froid avait tellement bouleversé le cabaretier, qu'il se sentait près de pleurer.

Tout à coup, la porte qui de la grande salle donnait sur la rue s'ouvrit avec fracas; un officier supérieur de hussards, tout chamarré de galons, tout couvert de décorations, entra dans la maison, et, du ton impérieux qui caractérise ses compatriotes, il ordonna à la femme qui se trouvait dans cette pièce de lui servir du vin.

Si profond que fût son trouble, le malheureux hôtelier avait eu la présence d'esprit de tirer un rideau de cotonnade rouge sur le vitrage de la porte qui, comme nous l'avons dit, séparait la cuisine de la salle. L'officier ne vit pas le soldat, mais le soldat avait vu l'officier, et ses yeux s'étaient embrasés d'un feu sombre.

« Je vous avais bien prévenu qu'il arriverait malheur, » lui dit le paysan avec un accent lamentable; « sauvez-vous, fuyez, non pas par la porte, par la fenêtre! »

Landouiller s'était levé, comme s'il eût été décidé à se rendre enfin aux prières de son hôte. Il vida d'un trait ce qui restait dans la bouteille, saisit son fusil; mais, au lieu de se diriger vers la fenêtre que le cabaretier venait d'ouvrir, il souleva les rideaux du vitrage, ajusta l'Allemand et fit feu à travers les carreaux.

L'officier, atteint en pleine poitrine, tournoya plusieurs fois sur lui-même et s'abattit la face en avant, foudroyé.

« Quand je disais que l'on trinquerait! » s'écria Landouiller; « et avec un colonel encore, quelle chance! »

Alors, sautant d'un bond dans le jardin, il s'enfuit par où il était venu, laissant le pauvre cabaretier plus mort que vif, à moitié évanoui sur une chaise.

Derrière le jardin dont Landouiller avait franchi la clôture, et par lequel il était arrivé au cabaret, s'étendait en amphithéâtre un champ, beaucoup plus vaste que ne le sont les enclaves de cette partie du Perche. Si animé que fût le piqueur, il pensa fort judicieusement qu'il serait périlleux de se donner à vue, sur ce large espace, aux soldats que son coup de feu devait avoir attirés; il essaya donc d'en gagner les limites en longeant les autres jardins qui attenaient aux habitations.

Il venait d'atteindre la haie sur laquelle il avait compté pour s'abriter, lorsqu'il entendit de grands cris; ils étaient poussés par des Prussiens qui sortaient en tumulte de l'auberge et se répandaient dans les environs. Il n'eut que le temps de se jeter dans le fossé qui bordait la haie, et de se coucher à plat ventre sous les broussailles pour échapper à leurs regards.

L'audace du meurtre avait évidemment troublé les Allemands; ils poursuivaient leurs recherches avec leur prudence habituelle : tandis que quelques-uns battaient les champs voisins, d'autres s'échelonnaient en arrière, prêts à les soutenir dans le cas où ils seraient attaqués; mais aucune sagacité, aucune intelligence ne présidait à leurs investigations; pas un d'entre eux ne songea à suivre le fugitif par le pied, ce à quoi Landouiller n'eût certainement pas manqué en semblable circonstance.

Celui-ci, blotti dans son asile, suivait de l'œil tous leurs mouvements, se tenant prêt à vendre chèrement sa vie aussitôt qu'il les voyait se diriger de son côté.

A un moment, des hommes à casque se disposèrent à fouiller la haie et le fossé dans lequel il était tapi. Quand ils eurent commencé à battre les buissons, à l'extrémité opposée à celle où se trouvait le Français, la position devint critique. Il calcula rapidement les chances de salut qui lui restaient, il n'en vit qu'une : elle consistait à ne pas attendre qu'il eût été découvert, à faire feu sur ses ennemis aussitôt qu'ils arriveraient à cent pas de lui. Tireur habile, il pouvait en tuer deux, et échapper au troisième avant que d'autres soldats fussent arrivés au secours de leurs camarades. En homme d'exécution qu'il était, le piqueur s'était déjà agenouillé et avait armé son chassepot.

Une réflexion soudaine suspendit ces préparatifs; il pensait à la bouteille de vin qu'il portait à son ami Ambroise; réfléchissant que, s'il était tué, les Prussiens profiteraient de sa munificence, cette lamentable éventualité lui était plus difficile à supporter que toutes les autres. Aussi, glissant sa main derrière son dos, il parvint à dégager la précieuse fiole de sa couverture, puis, se baissant de nouveau, il en huma consciencieusement jusqu'à la dernière goutte.

Cette précaution patriotique lui sauva probablement la vie. Découragés par l'inutilité de leur chasse, arrivés à un endroit où la haie était assez claire, et convaincus qu'elle se continuait ainsi jusqu'au bout, les trois Prussiens, qui n'étaient plus qu'à une cinquantaine de mètres du buveur, renoncèrent à leur battue, et revinrent à l'auberge par une ligne diagonale.

D'autres pouvaient avoir la même inspiration : le poste était décidément dangereux; Landouiller résolut immé-

diatement de le quitter. Il avait déjà commencé à faire sa trouée dans le fourré épineux qui surplombait sa retraite; il venait de reconnaître que de l'autre côté de cette haie se trouvait un chemin raviné, profondément encaissé, lorsque les trépidations de chevaux lancés aux allures rapides, et venant dans sa direction, le contraignirent à s'arrêter. Une vingtaine de hussards appartenant au même régiment que l'officier qu'il avait tué défilèrent à ses pieds dans le chemin creux.

« Bon! » pensa mentalement Landouiller, « la cavalerie après l'infanterie; il ne leur manque plus que de me faire les honneurs d'une pièce de siège. »

En même temps, et comprenant le prix des instants, il se laissa glisser dans la ravine, derrière le dernier des cavaliers, gravit lestement la rampe opposée, sur la crête de laquelle se trouvait encore un nouvel abri.

Bien qu'il eût fait le sacrifice de la précieuse bouteille qui devait rendre son retour si agréable à Ambroise, il n'avait pas songé un instant à abandonner son compagnon, et il se mit sur-le-champ en mesure de gagner le petit bois dans lequel il l'avait laissé. Il n'en était plus qu'à une faible distance; mais, en raison du nombre d'éclaireurs qui, en ce moment, se trouvaient dans les alentours, il était peu probable qu'il pût y arriver sans encombre. Cependant, il chemina avec tant de prudence et de précautions, rampant plus souvent qu'il ne marchait, qu'il arriva à une nouvelle clôture faisant face à ce bois, dont il n'était plus séparé que par le chemin creux dont nous avons parlé, et qui, à cet endroit, tournait à droite, presque à angle droit.

Landouiller n'avait pas le loisir d'aller chercher l'échalier; d'ailleurs, ses mains et son visage étaient depuis longtemps familiarisés avec les façons brutales des ronces et des épines. Il avait déjà passé la tête de l'autre côté,

et n'apercevant rien de suspect ni dans le chemin, ni sur la lisière du petit bois, son corps allait suivre, lorsque le coup sec et violent d'un projectile vint briser, à quelques centimètres de sa main, la branche qu'il essayait d'écarter; presque en même temps, la détonation d'une arme à feu faisait vibrer tous les échos du voisinage.

Fidèles à leur tactique, les Prussiens, avant de s'engager plus loin, avaient placé une vedette au sommet de la colline et à la bifurcation du chemin. C'était cette vedette qui, couverte par le taillis, avait tiré sur le fuyard avant que celui-ci eût reconnu sa présence.

En d'autres temps, Landouiller se fût certainement égayé sur la maladresse de son adversaire, mais c'était une satisfaction que la nécessité le contraignait à ajourner. Il ne se permit qu'une réflexion : il pensa que, en attirant sur lui les Prussiens, il aurait facilité au caporal Ambroise les moyens de s'échapper et de se tirer du mauvais pas dans lequel il l'avait entraîné. Il détala à toutes jambes sans trop se soucier désormais de se couvrir, mais franchissant les haies, les obstacles avec l'agilité d'un cheval de chasse.

Il se dirigeait maintenant vers la forêt. Cette forêt, c'était celle de Montmirail. Il en connaissait les moindres refuites, il la savait assez vaste pour qu'il pût y défier les poursuites d'une armée; mais un kilomètre l'en séparait, et c'était ce kilomètre qu'il fallait franchir. Le coup de fusil devait avoir donné l'éveil; il n'était pas douteux qu'il n'eût bientôt les vingt hussards sur les bras.

En effet, à la quatrième haie, une seconde balle, en sifflant au-dessus de sa tête, lui prouva que, si les Prussiens ne sont pas toujours des tireurs infaillibles, ils entendent du moins parfaitement leur métier d'éclaireurs. A la sixième enclave, un hussard qui l'avait devancé en suivant le chemin lança résolument son cheval contre

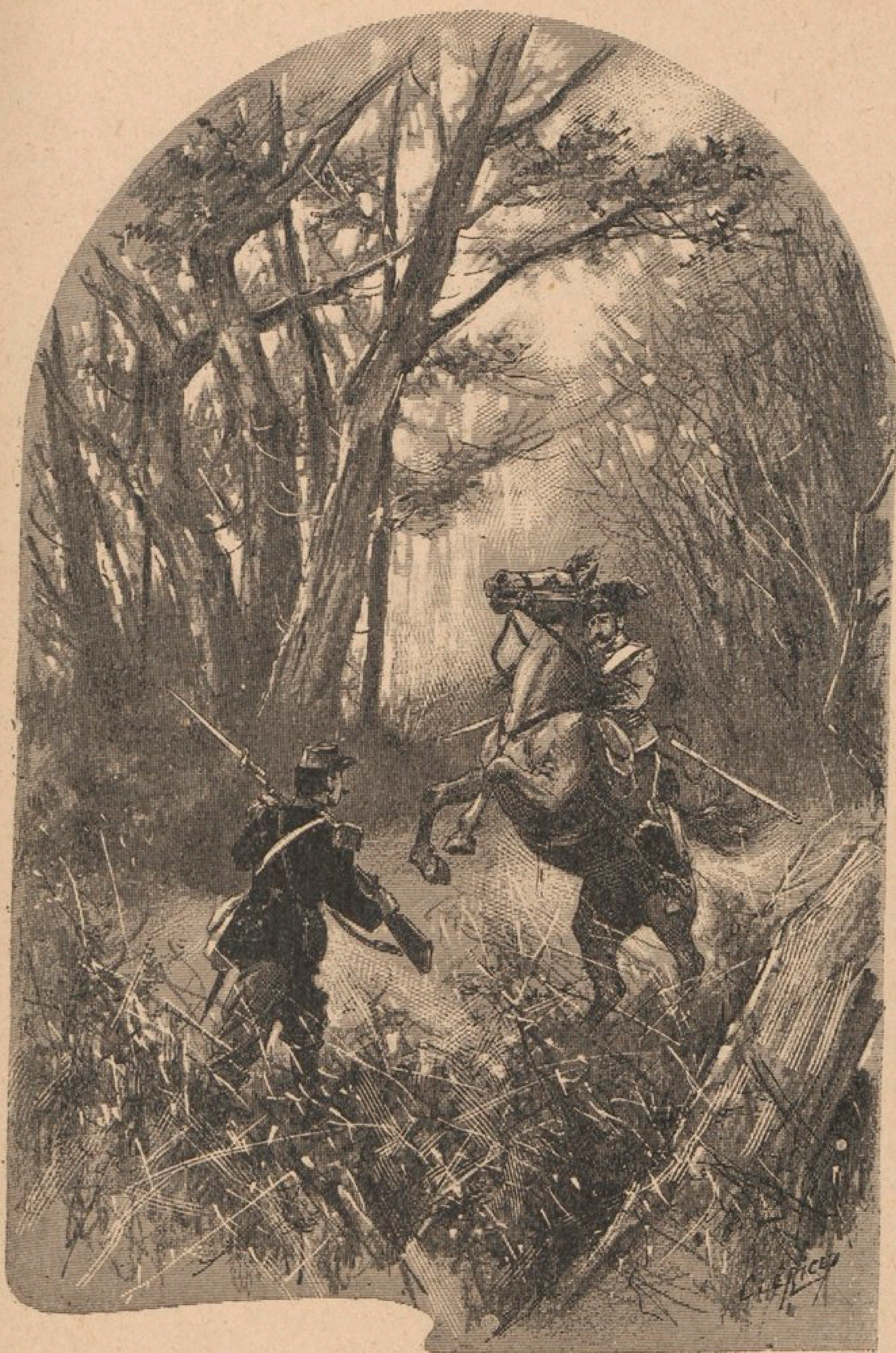
cette muraille de branches, et ne renonça à son entreprise que lorsque, après trois tentatives infructueuses, l'animal se fut abattu. Les haies du Perche n'ont rien de commun avec les obstacles de steeple-chase : elles sont composées d'une muraille végétale épaisse souvent de 2 mètres et haute de 3, que flanque un fossé sur chacun de ses versants, formées d'arbres véritables couchés par la main de l'homme et renforcés par un véritable tissu d'arbustes hérissés.

S'il était bien difficile de le rejoindre en les franchissant, les cavaliers pouvaient, en prenant les grands devants, lui préparer une embuscade à l'une des routes qu'il aurait à traverser, tandis que d'autres essayeraient de l'entourer et le fusilleraient à distance. Il fallait donc, avant tout, les tromper sur le but vers lequel il tendait, ce qu'il essaya en se jetant ostensiblement sur la gauche, en traversant à découvert la pièce dans laquelle il se trouvait; puis, en ayant recours à un hourvari, en même temps qu'il reprenait sa première tactique, c'est-à-dire en revenant à droite, sans cesser un instant de se masquer par les buissons des clôtures.

Cette ruse lui réussit.

Les cavaliers perdirent du temps à le chercher. Il gagna au pied et se retrouva sur le bord de l'étang où le matin s'était désaltéré son camarade Ambroise. Il était alors un peu plus éloigné de Montmirail que tout à l'heure, mais il avait rompu et traversé le cercle d'ennemis dont, pendant un instant, il avait été enveloppé.

Il reprit sa marche vers la forêt avec un redoublement d'énergie et de courage. Bientôt, les coupoles noirâtres des futaies se développèrent et grandirent à mesure qu'il faisait un pas en avant. Il touchait à ses lisières lorsque les abois cadencés, réguliers, d'un chien en chasse frappèrent ses oreilles. Le piqueur était bien



LE CHEVAL, ATTEINT EN PLEIN POITRAIL, SE CABRA (p. 355).

autrement sensible à cette musique, qui réveillait dans son cœur de si doux souvenirs, qu'il ne l'eût été aux plus harmonieux accords d'un concert. Mais, au bout d'un instant, son front se plissa, ses sourcils se contractèrent.

« Oh! les damnés brigands! » murmura-t-il avec un ricanement rageur. « Nous ne chassons que le loup, nous autres, et eux donnent le Français à courir à leurs chiens. Celui-là est dans mes voies; le voici qui franchit le petit pont que je traversais tout à l'heure! »

Landouiller, en achevant ces paroles, s'était jeté dans le taillis. Il s'était souvenu que c'était surtout en se forlongeant que les animaux qu'il avait chassés lui avaient donné du fil à retordre, et, chassé à son tour, il était décidé à employer cette méthode. La lourde charge qu'il portait ralentissait visiblement sa marche. Il résolut de s'en débarrasser; mais, au lieu de jeter son sac dans le bois, ce qui eût indiqué aux chasseurs que leur chien était dans la bonne piste, il grimpa lestement dans un chêne chargé de feuilles mortes, l'accrocha à une branche, puis, singulièrement allégé et le fusil au poing, il reprit sa course.

Une cruelle surprise l'attendait à la deuxième ligne qu'il essaya de traverser.

Au moment où il enjambait le fossé, un hussard, qui le guettait au passage, se précipita sur lui, le sabre levé. Landouiller exécuta un saut de côté qui lui permit d'éviter le coup, et riposta avec sa baïonnette. Il manqua l'homme, mais le cheval, atteint en plein poitrail, se cabra, battit l'air de ses pieds de devant et tomba sur le côté. Par une fatalité inouïe, le brusque mouvement du cheval blessé avait arraché l'arme des mains du pauvre piqueur. Il s'élançait pour la reprendre; mais deux cavaliers accouraient au secours de leur camarade; un d'eux

lui envoya une balle de revolver qui effleura son épaule. Il fallut fuir, et fuir désarmé.

Quand Landouiller se retrouva sous le couvert, il lui fallut bien s'avouer que cette fois il était bien malade, et qu'un miracle seul pouvait changer quelque chose à la lugubre tournure que prenait son aventure. Or, ce miracle, il était beaucoup trop modeste pour espérer que le ciel s'en mettrait en frais en sa faveur. Cependant, avec l'espèce de stoïcisme inconscient qui caractérise les hommes de sa trempe, il ne s'en inquiétait que médiocrement. Les abois se rapprochaient de plus en plus, on entendait les voix des soldats qui excitaient leur chien ou se hélaient les uns les autres, puis quelques galops précipités qui indiquaient que ses adversaires cernaient la nouvelle enceinte comme ils avaient cerné la première.

« Par les andouillers du diable ! » dit le piqueur, « il n'est pas besoin d'être sorcier pour deviner leur plan de bataille : ils vont attendre que cette canaille, — indigne du nom de chien, aussi vrai que je suis un homme, — me tienne au ferme pour arriver sur moi et me daguer bien à l'aise ; mais, si j'ai perdu le flingot (1), il me reste le boutoir, et ce sera peut-être assez solide pour en démolir encore un. »

Animé par cette perspective, Landouiller fouilla dans ses poches, y trouva son couteau, éclata un gros jet de frêne dont la racine formait une espèce de massue, et, tout en la façonnant de manière à la rendre maniable, il s'enfonça dans un vaste massif d'épines noires qui, dans cette partie de la forêt, avait pris le dessus sur le taillis. Arrivé à une petite clairière qu'il jugea convenable au dessein qu'il méditait, et au milieu de laquelle se dressait un grand chêne, il s'arrêta brusquement à quatre ou

(1) Fusil.

cinq pas de l'arbre, se jeta d'un bond vigoureux derrière son tronc, et, le bâton levé, se tint immobile.

Les abois du chien se rapprochaient de plus en plus. Il menait avec une sage lenteur, mais avec une ténacité, une sûreté que, dans tout autre rôle que celui d'animal de chasse, Landouiller eût été le premier à admirer. Bientôt il put l'entrevoir à travers les broussailles, puis il le vit déboucher dans la clairière.

Ce n'était ni un dogue, ni un chien des Pyrénées, ni même un de ces *blood-hounds* (1) utilisés jadis par les Espagnols contre les esclaves marrons. Ce chasseur d'hommes appartenait à la pacifique et honnête famille des braques, à cette variété qui, comme les lièvres de l'Allemagne, se caractérise par la taille démesurée. Il arriva au petit trot, goûta la voie, jeta dans les airs un aboi sourd et bref; puis, se trouvant au bout de sa piste, il commençait à requêter (2), lorsqu'une de ses allées et venues l'ayant amené près de l'arbre, la massue siffla dans l'air et s'abattit.

Malheureusement, elle ne rencontra que la mousse et les feuilles mortes.

Landouiller n'était plus en veine, il avait manqué son coup. Plus malheureusement encore ce fut en vain qu'il essaya de renouveler la tentative d'assommer cet importun révélateur. Le braque n'en était probablement pas à son coup d'essai dans le vilain métier auquel on l'avait dressé, car il se tint soigneusement à distance, exécutant une retraite à chaque nouvelle attaque de l'assaillant, mais en même temps multipliant ses abois, qui se modulaient quelquefois en hurlements prolongés. De leur côté, les hussards stimulaient de nouveau leur chien, et le bruit de plus en plus

(1) Mot à mot limiers de sang, en anglais.
(2) Chercher de nouveau.

distinct de leurs voix indiquaient qu'ils avançaient.

« Allons, garçon, » se dit philosophiquement Landouiller, auquel aucun de ces détails n'échappait, « te voilà sur tes fins à ton tour, après y en avoir amené tant d'autres. Il ne s'agit plus pour toi que de fournir un bel hallali, digne d'un Français et d'un piqueur. Si encore tu pouvais emporter la consolation d'en avoir décousu un ou deux avant de te prêter à la curée! »

Et Landouiller, jetant un regard piteux sur sa massue, une bien pauvre arme à opposer aux mousquetons, aux sabres et aux revolvers des Allemands, cherchait une combinaison par laquelle il pût égaliser la partie lorsqu'un événement extraordinaire vint brusquement modifier cette scène. Le braque, dont l'acharnement augmentait à mesure qu'il sentait que ses maîtres se rapprochaient de lui, cessa subitement ses abois. Son poil s'était hérissé, des tremblements convulsifs agitaient ses membres; acculé sur ses jarrets, pelotonné sur lui-même, il semblait paralysé par l'épouvante.

Bientôt, Landouiller, qui, réfugié derrière son arbre, observait avec étonnement une révolution si soudaine, eut le mot de l'énigme. Au moment où le braque, avec un visible effort, exécutait une volte pour s'enfuir, un énorme loup bondissait du fourré, saisissait le chien à la gorge et étouffait son dernier cri, en le changeant en un râle.

Cet événement, si étrange qu'il paraisse, surprenait peu le piqueur, qui connaissait de vieille date la prédilection des loups pour les chiens isolés en général, et pour les chiens d'arrêt en particulier. Une fois déjà, en gagnant le rendez-vous au point du jour, la meute couplée et derrière les chevaux, Morphée, un magnifique *pointer* (1), appartenant à M. de Brichanteau, qui les

(1) En anglais, chien d'arrêt.

suivait en buissonnant sous bois, avait été enlevé de la sorte à une quarantaine de pas de l'équipage.

Cependant, il considérait le nouveau venu avec une sorte de stupeur anxieuse; sa vue avait éveillé en lui d'incertains souvenirs; il croyait reconnaître, dans l'animal dont l'intervention pouvait devenir providentielle, le louvard que, deux ans auparavant, il avait abandonné dans la forêt de Perseigne, à quinze lieues de là.

De plus en plus convaincu qu'il ne se trompait pas, il se démasqua en prononçant à demi-voix ce nom de Gaspard, qu'il avait donné à son ancien élève.

Au son de cette voix, le loup, qui avait commencé à déchirer à belles dents sa victime, s'arrêta brusquement, fixa sur l'homme des yeux étincelants, s'avança, s'aplatit sur la terre, le museau reposant sur ses pattes de devant, et sans que son regard se détournât un instant de celui qui l'avait appelé; puis, rampant sur le sol, il arriva à ses pieds, le flaira longuement, et, certain à son tour d'avoir retrouvé son ancien ami, il commença les démonstrations caressantes dont il était si prodigue quand il n'était encore qu'un louveteau.

De son côté, Landouiller éprouvait une émotion si véritable, qu'elle lui fit oublier, pendant quelques instants, et les Prussiens et les dangers suspendus sur sa tête.

Le loup, couchant ses oreilles, frottait son énorme tête sur les jambes de son ancien maître à la façon des chats; celui-ci promenait sa main sur l'échine de l'animal, lui grattait l'occiput, le flattait et s'adressait à lui comme si celui-ci eût pu l'entendre.

« Te voilà donc, mon pauvre Gaspard! » lui disait-il, « Ah! si tu as jamais mérité ce surnom de *l'Avisé,* que M. le marquis a voulu que je te donnasse, c'est bien aujourd'hui, car un ange du bon Dieu n'aurait pas su

mieux choisir son heure pour venir me retrouver... Donne la patte, Gaspard! Voyons, sais-tu encore donner la patte?... Mais oui! C'est qu'il n'a rien oublié, mon Gaspard. Comme j'avais raison de dire aux imbéciles de là-bas que c'était un loup comme il n'y en avait pas! »

Puis, ramené à la fois à la réalité de la situation et à des idées plus tristes :

« En ta qualité de simple bête, tu ne peux pas comprendre, » continua-t-il, « pourquoi je suis si heureux de t'avoir à mes côtés : d'abord, me voilà sûr à présent que l'hallali sur lequel comptent les brigands qui ont eu la vilenie de rembucher ton maître, ne se fera plus sans *chiendent;* ensuite, s'il faut s'en aller de ce monde, mon pauvre vieux, c'est toujours une consolation de partir avec un ami. »

Malgré la caresse affectueuse avec laquelle Landouiller appuyait ces paroles, et l'intonation mélancolique qu'il avait donnée, Gaspard semblait se décider difficilement à partager cette manière d'envisager les choses. Ses oreilles, d'une mobilité excessive, se dressaient, se tournaient dans tous les sens; il pointait son museau encore sanglant dans toutes les directions, humant la brise longuement, largement, à pleines narines. Il fit quelques pas dans la clairière, éventa de nouveau, revint à son maître, le quitta une seconde fois, s'avança dans le fourré, où, s'asseyant sur sa queue, il fixa sur le piqueur un regard expressif et qui lui disait clairement, presque éloquemment : « Viens. »

Ces démonstrations avaient rendu Landouiller plus attentif; les Prussiens avaient cessé leurs cris, mais le craquement des branches sous leurs pas devenait de plus en plus perceptible : ils n'étaient pas loin.

« Et moi qui t'appelais une bête! » dit le piqueur à son loup; « laisse-moi t'en demander pardon. S'il y a une

bête ici, c'est moi, je le reconnais, et si je parviens à sauver ma peau, ce ne sera qu'en t'obéissant comme au capitaine! »

Effectivement, il rejoignit son élève qui, conservant les devants, semblait réellement aussi avoir conscience de sa supériorité et revendiquer le rôle de guide. Il trottinait sans aucun bruit sur le tapis de feuilles mortes, s'arrêtant à chaque instant, écoutant, interrogeant le vent, se rasant quelquefois dans le fourré, mais n'abandonnant jamais les passées qui permettaient de traverser ces buissons, en apparence impénétrables. Le piqueur, le corps plié en deux, modelait sa marche sur celle de l'animal, imitant tous ses mouvements, faisant halte, se dissimulant de son mieux avec une ponctualité rigoureuse. Si grave que fût encore sa situation, il faut bien avouer qu'il trouvait à ces manœuvres un certain charme : cela l'amusait de faire le loup.

Après bien des circuits dans ces méandres, les épines commencèrent à s'éclaircir; elles devinrent plus rares, et enfin ils se retrouvèrent dans des taillis. Gaspard accéléra sa marche, qui devint assez rapide pour que son maître, déjà fatigué et par ses courses forcenées du matin et par sa gymnastique, eût quelque peine à le suivre; mais le piqueur comprit qu'ils avaient franchi le passage dangereux et échappé à ceux qui le traquaient, car l'animal allait d'assurance et sans préoccupation visible. Au bout de dix minutes, il s'arrêta derrière une forte cépée, puis s'aplatit de nouveau dans les herbes; ils étaient devant une route.

Landouiller abandonna encore à son guide le soin de la reconnaître. Celui-ci s'en acquitta avec cette merveilleuse adresse des animaux sauvages, et dont les plus habiles trappeurs américains ne fournissent qu'une pâle copie.

C'était un spectacle curieux que de voir ce loup s'allonger sur le terrain, posant sa patte sur les feuilles, sur les branches mortes sans que le moindre craquement révélât sa présence, utilisant les moindres accidents du bois pour se masquer. Il arriva ainsi à la lisière de la ligne, allongea son museau, le retira sans précipitation, revint du même pas et reprit son poste derrière la cépée.

La pantomime signifiait visiblement : « N'allons pas par là, il n'y fait pas bon. »

Malheureusement, une heure de passive obéissance à l'un de ses subordonnés, c'était beaucoup pour un des rois de la création! Après avoir si sagement abdiqué son amour-propre de bipède, Landouiller en écouta les suggestions. Au lieu de s'en rapporter aveuglément à l'expérience, à la sagacité, à la prudence de son élève, il voulut se rendre compte par lui-même de ce dont celui-ci s'était effrayé ; il se glissa jusqu'à l'allée avec un luxe de précautions qui indiquait combien cette émulation était stimulée, et il aperçut, à une centaine de pas sur la route, un cavalier qui se promenait en tenant en main cinq chevaux, le sien et ceux des hussards qui avaient mis pied à terre, afin de poursuivre sous bois le fugitif.

Cette vue éveilla un gros tas d'idées séduisantes, qui mirent la cervelle du piqueur en fermentation. Il revint, et sans trop se gêner cette fois, vers son ami qui n'avait point quitté sa feuillée protectrice, et tous deux assis en face l'un de l'autre comme des Indiens en conseil de guerre, il commença à causer tantôt mentalement, tantôt en s'adressant à son compagnon :

« Pourquoi, diable! battrions-nous en retraite? » disait-il. « Cet homme est seul et nous sommes deux : il est armé, cela est vrai, mais nous sommes des loups, nous autres, ami Gaspard, c'est-à-dire que je puis l'avoir assommé, que tu peux lui avoir planté tes crocs dans la

gorge avant qu'il ait seulement songé à mettre la main à son revolver. Tu montres les dents, mon vieux Gaspard, la perspective te fait sourire, je vois cela ! Et moi donc ? Ce n'est pas comme toi la charogne qui me tente, mais les chevaux. Je n'ai pas comme toi des pattes d'acier pour me promener à ma fantaisie de Perseigne au Perche et du Perche en Montmirail ; les miennes commencent à demander grâce ! Si j'avais une de ces bêtes-là pour finir mon étape, cela m'obligerait sensiblement, sans compter que si je parvenais à chaparder toute la bande, je serais probablement décoré, et toi, tu serais bien certain, Gaspard, que la compagnie où je t'emmène te décernerait à ton arrivée une gamelle d'honneur. »

Le loup, grave et pensif, ne disait rien pour toutes sortes de raisons qu'il serait oiseux d'énumérer ; mais, s'il avait su parler, il eût probablement répondu à son ancien instituteur :

« Prends garde, maître, et, comme c'est l'habitude, ne te laisse pas éblouir par de vaines chimères. Nous autres, qui ne sommes que des loups, avant de compter le butin, nous additionnons les dentées qu'il coûtera. Ce n'est pas tout que de guigner une proie, il faut encore se sentir les dents assez fortes pour l'arrêter et l'estomac assez solide pour la digérer. L'homme est seul, il est vrai, mais ses camarades ne sont pas loin ; ils peuvent même avoir déjà trouvé le cadavre du chien dont je t'ai rendu le service de te débarrasser et être en train de revenir. Restons sous ces couverts où, avec moi pour sentinelle, tu seras en sûreté ; la nuit venue, nous gagnerons le large, et si tu ne ramènes pas au camp de si glorieuses dépouilles, tu y rapporteras ta peau, ce qui vaut encore mieux. »

Ces sages avis eussent probablement produit assez d'impression sur le piqueur pour prévaloir sur les

ardeurs batailleuses dont celui-ci était dévoré; mais, Gaspard n'ayant pas ouvert la gueule, en vertu de cet axiome : Qui ne dit mot consent, il accepta ce silence pour un acquiescement, et se mit en mesure d'exécuter son dessein.

Après avoir marché pendant une cinquantaine de mètres, il distingua la silhouette du soldat et de ses chevaux entre les brins du taillis. Alors il continua de s'approcher, son bâton aux dents, et, en cheminant sur les genoux et sur les mains, il put arriver ainsi à la hauteur de celui qu'il avait projeté d'attaquer.

Cette fois, Gaspard ne le précédait plus, mais il le suivait.

Le loup et son maître restèrent pendant quelques minutes immobiles dans les broussailles. L'Allemand allait et venait sur la ligne, mais le nombre de chevaux qu'il maintenait le contraignait à en tenir le milieu, et l'espace qu'il fallait franchir pour l'atteindre était trop considérable pour qu'il n'eût pas le temps de se mettre en défense. Cependant, à la longue, se sentant probablement fatigué, il se décida à s'asseoir sur le revers du fossé; mais il faisait face à l'enceinte dans laquelle se trouvait le piqueur, et celui-ci ne l'avait pas encore à belle. Bientôt, pour surveiller plus aisément ses chevaux qui remuaient toujours, il changea de position, se plaça sur la berge opposée, tournant le dos au bois.

L'élève de Landouiller devint alors aussi compromettant qu'il lui avait été utile tout à l'heure : les chevaux, ayant commencé à l'éventer, donnaient, par leur agitation, des signes manifestes de leur effroi, et l'un d'eux venait de jeter un hennissement de terreur.

Mais le piqueur avait prévu le contretemps : d'un bond il était debout, et au moment même où le Prussien, averti par les mouvements de ses bêtes que

quelque chose d'insolite devait se passer dans les environs, se dressait sur ses jarrets, un coup furieux de la massue le faisait retomber inanimé à l'endroit même où il s'était assis.

Pendant que son maître dépouillait sa victime de ses armes, Gaspard, dont cette scène sanglante avait surexcité les appétits de carnage, se précipitait sur l'Allemand et le tenaillait à la gorge. Cette intervention du terrible collaborateur, son apparition subite, eurent encore une fois des conséquences déplorables. De plus en plus épouvantés, les chevaux échappèrent à la main qui ne les retenait plus, et ces trophées, sur lesquels le piqueur avait tant compté pour donner à son retour au régiment la solennité d'un triomphe, s'enfuirent éperdus dans toutes les directions.

Un seul, qui s'était empêtré de court dans la bride, était demeuré à quelques dizaines de mètres, se cabrant, ruant, multipliant les efforts pour dégager ses membres antérieurs de l'entrave qui paralysait leurs mouvements. Landouiller courut à lui, trancha les rênes avec son couteau, et sautant en selle et l'aiguillonnant avec la pointe du sabre qu'il avait enlevé au hussard, il cria au loup :

« En chasse ! en chasse, ami Gaspard ! il s'agit maintenant de détaler comme si tu avais tous les chiens du marquis de Brichanteau à tes trousses ! »

Il était temps. Au moment où sa conquête, folle de peur, l'emportait comme un tourbillon, les Prussiens sortaient du bois et faisaient feu sur le fugitif. Landouiller, qui s'était couché sur le col de sa monture, ne fut pas atteint ; mais, à la première explosion, Gaspard s'était jeté dans le taillis et avait disparu. Le piqueur se crut abandonné par son élève, et, si satisfaisante que fût l'issue de cette aventure qui mettait en sa possession un

cheval, un mousqueton et un revolver, il eut un soupir de regret pour celui qu'il accusait d'ingratitude.

Hélas! il n'était pas au terme des péripéties que lui réservait cette fatale journée. Ce n'est pas assez de courir, si l'on ne court pas vers son but.

Cette réflexion, le piqueur la fit immédiatement. Or son but, c'était La Ferté-Bernard, où il devait retrouver l'armée française. Pour arriver à La Ferté, il devait se diriger sur Gréez, c'est-à-dire à l'ouest, et le cheval galopait vers l'est, le ramenant ainsi soit à la Chapelle-Guillaume où il avait laissé les Allemands, soit à Montmirail, où quelques-unes de leurs troupes devaient être rendues à l'heure qu'il était. Il essaya donc tour à tour de l'arrêter ou de le forcer à changer de direction, mais ce fut peine perdue : l'animal hors de lui était devenu insensible au mors, il ne répondait même pas aux saccades que lui envoyait son cavalier, à l'aide des deux morceaux de la bride qu'il avait conservés en l'enfourchant.

La situation se compliqua bientôt. A l'extrémité de la ligne qu'il suivait malgré lui, Landouiller aperçut une masse noire se détachant sur la pénombre de l'horizon. C'étaient évidemment des cavaliers ; ces cavaliers ne pouvaient être autres que des Prussiens, et son cheval l'entraînait vers eux avec une rapidité vertigineuse.

Landouiller prit son parti en brave qu'il était ; il abandonna ces rênes inutiles, et, le sabre d'une main, le revolver de l'autre, il se prépara à soutenir une lutte qu'il ne pouvait pas éviter, en ayant soin cependant de se coucher de nouveau sur l'encolure de sa monture, autant pour que ses adversaires ne reconnussent pas de loin à qui ils avaient affaire, que pour échapper aux projectiles dont ils pourraient le saluer avant qu'il fût arrivé sur eux.

En voyant venir, à ce galop furieux, un cheval, sur lequel ils distinguaient vaguement une forme humaine, mais reconnaissant le harnachement de leur régiment, les deux hussards dont se composait ce groupe, ne sachant que penser, étaient venus à sa rencontre au petit trot. L'un d'eux eut la malencontreuse inspiration de se placer en travers, en supposant que la vue d'un camarade d'écurie suffirait pour arrêter l'animal qui allait les rejoindre ; mal lui en prit. Renversés par le choc terrible auquel ils s'étaient exposés, homme et bête roulèrent plusieurs fois l'un sur l'autre, et le premier se trouva si mal de sa chute qu'il resta étendu sans mouvement sur le sol. De son côté, et quoique sans dommage, Landouiller avait vidé les arçons.

Au pantalon garance du cavalier, le hussard avait reconnu un Français, et, au moment où celui-ci levait le bras pour l'ajuster, il lui envoya une balle qui lui fracassa l'épaule. Landouiller pirouetta plusieurs fois sur lui-même et tomba la face en avant, baignant dans son sang. La commotion avait été si violente, la douleur si aiguë, que le pauvre piqueur avait été, pour ainsi dire, foudroyé.

Le soldat, voulant s'assurer qu'il était mort, se dirigea de son côté. Tout à coup il se trouva en présence d'un adversaire bien inattendu : c'était Gaspard, qui n'avait nullement abandonné son maître, ainsi que celui-ci l'avait si injustement supposé, mais qui s'était sagement mis à couvert des projectiles en galopant à travers les buissons. Lorsqu'il avait vu tomber son ami, oubliant la prudence de sa race, il s'était élancé de son asile, s'était placé devant son corps, et son poil hérissé, ses dents grinçantes manifestaient son énergique résolution de le défendre.

Le hussard était brave; cependant, sous ce regard

d'une férocité implacable, il recula de cinq ou six pas en arrière, prit son revolver, ajusta longuement et fit feu. La balle atteignit l'animal au-dessus de la hanche et ne lui fit qu'une blessure insignifiante; mais il ne laissa pas à son adversaire le temps de redoubler; d'un élan rapide il s'était précipité sur lui, et de sa mâchoire puissante l'avait enserré à la gorge. Le soldat fit des efforts surhumains pour se dégager; dans la lutte, son pied ayant glissé sur le sol boueux, il tomba et perdit tous ses avantages. Le loup, qui déjà lui avait déchiré le visage, serait parvenu à l'étrangler si l'autre hussard, revenu de son étourdissement, n'était arrivé à l'aide de son camarade et n'avait mis fin à cette terrible lutte en plongeant la lame de son sabre dans le flanc de la bête.

Frappé à mort, Gaspard lâcha prise, et, tandis que le soldat se relevait, il se traîna jusqu'au corps de Landouiller, le flaira une fois encore, se raidit dans une dernière convulsion, et expira les yeux fixés sur l'homme qui l'avait aimé.

Les Allemands, aussi maltraités l'un que l'autre, s'éloignèrent du théâtre de cette scène sanglante avec l'indifférence des gens de leur profession, et sans se soucier de la dépouille humaine qu'ils y laissaient.

Landouiller n'était pas mort.

Vers le soir, des charbonniers, qui passaient par là, le trouvèrent toujours étendu auprès du cadavre déjà raide de son loup. Reconnaissant un compatriote aux lambeaux de son uniforme, ils s'approchèrent, et, s'apercevant que son cœur battait encore, ils lui donnèrent des soins et parvinrent à le ranimer.

Lorsque le piqueur reprit ses sens, le premier objet qui frappa son regard fut le corps ensanglanté du pauvre Gaspard; il devina ce qui avait dû se passer, et alors, malgré sa faiblesse, malgré les cuisantes douleurs qu'il

éprouvait, une larme, la première qu'il eût versée depuis bien des années, glissa entre ses cils et descendit lentement sur ses joues tannées. Et comme ces braves gens lui proposaient de le transporter dans leur cabane :

« Je le veux bien », répondit-il, « mais auparavant vous allez gagner une pièce de cinq francs, la dernière qui me reste, et donner à mon camarade une sépulture honorable. »

Et, du doigt, il leur désignait le cadavre de Gaspard.

« Votre camarade ? » dit l'un des charbonniers avec stupeur, « c'est un loup ! »

— Possible ! » répondit Landouiller d'une voix grave ; « mais il est mort à l'ennemi, il a droit au tombeau du soldat ! »

FIN

TABLE DES MATIÈRES

6447. — Paris. — Imp. Hemmerlé et Cie.

